ANNALES DE L'EST
PUBLIÉES PAR LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE NANCY
37e année — 1923

BIBLIOGRAPHIE LORRAINE

(1er janvier 1920-31 décembre 1921)

REVUE DU MOUVEMENT INTELLECTUEL
ARTISTIQUE ET ÉCONOMIQUE
DE LA RÉGION

Couronnée par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres



BERGER-LEVRAULT, ÉDITEURS
NANCY-PARIS-STRASBOURG
1923

Prix net : 12 francs.

BIBLIOGRAPHIE LORRAINE

Ont collaboré à ce fascicule :

MM.

O. BLOCH, professeur agrégé au lycée Buffon, docteur ès lettres.

F. BRAESCH, professeur d'histoire moderne et contemporaine à la Faculté des Lettres de Nancy.

Ch. BRUNEAU, professeur de langues et de littératures romanes à la Faculté des Lettres de Nancy.

E. DUVERNOY, agrégé d'histoire, docteur ès lettres, archiviste de Meurthe-et-Moselle.

E. ESTÈVE, professeur de langue et de littérature françaises à la Faculté des Lettres de Nancy.

A. GRENIER, professeur d'antiquités rhénanes à la Faculté des Lettres de Strasbourg.

V. MICHEL, maître de conférences de langue et de littérature allemandes à la Faculté des Lettres de Nancy.

R. PARISOT, professeur d'histoire de l'Est de la France à la Faculté des Lettres de Nancy.

Prière d'adresser toutes les communications relatives à la *Bibliographie lorraine* et les publications dont on désire qu'il soit rendu compte au président de la Commission des *Annales de l'Est*, M. Robert PARISOT, 15, rue Sigisbert-Adam, Nancy.

ANNALES DE L'EST
PUBLIÉES PAR LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE NANCY
37e année — 1923

BIBLIOGRAPHIE LORRAINE

(1er janvier 1920-31 décembre 1921)

REVUE DU MOUVEMENT INTELLECTUEL
ARTISTIQUE ET ÉCONOMIQUE
DE LA RÉGION

Couronnée par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres



BERGER-LEVRAULT, ÉDITEURS
NANCY-PARIS-STRASBOURG
1923

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE IV

PÉRIODE MODERNE

(Jusqu'en 1766)

CHAPITRE V

LA LORRAINE FRANÇAISE

(De 1766 à nos jours)

CHAPITRE VI

LA GUERRE DE 1914-1918

CHAPITRE VII

HISTOIRE ET MOUVEMENT LITTÉRAIRE

(Janvier 1920-décembre 1921)

CHAPITRE VIII

DIALECTE LORRAIN. PATOIS LORRAINS ET LITTÉRATURE POPULAIRE

AVANT-PROPOS

Les *Annales de l'Est* viennent de perdre un de leurs plus anciens collaborateurs en la personne de M. Albert Collignon, professeur honoraire à la Faculté des Lettres de Nancy, enlevé subitement, le dimanche 11 février, à l'âge de soixante-dix-neuf ans. Reçu docteur ès lettres le 15 décembre 1892, avec une étude sur Pétrone et une thèse latine sur la Nancéide de Pierre de Blarru, il avait, dès l'année suivante, apporté à la revue qu'avait fondée M. Pfister en 1887 un concours précieux, qui se manifesta sous différentes formes : notes pour la chronique, comptes rendus, variétés, articles de fonds. On lui doit la publication, dans la première série des *Annales de l'Est*, de lettres de Beaurepaire, de François de Neufchâteau, du maréchal Ney et d'autres personnages célèbres, lettres que le hasard avait amenées à la Bibliothèque municipale de Nancy.

D'une tout autre importance sont les articles suivants : Pétrone au Moyen Age et dans la littérature étrangère (1893); De quelques imitations dans la Rusticiade (1893); Notes sur l'*Ilias lotharingica* (1894); Notes sur la collection de H. Joly (1894); Une source de Jean d'Aucy dans son Epitome (1894); La littérature romanesque chez les Latins (1898); Note sur les monuments, l'iconographie et les légendes de la bataille de Nancy (1899); Notes sur l'Euphormion de Jean Barclay (1900 et 1901); La critique et les querelles littéraires à Rome, leçon d'ouverture du cours 1900-1901 (1901); Pétrone et le roman des temps néroniens (1902); Observations sur la traduction de Pétrone par Laurent Tailhade (1903).

M. Collignon avait continué de donner des comptes rendus

aux *Annales de l'Est et du Nord*, puis à la *Bibliographie lorraine*. Le fascicule paru en 1921 en contient encore plusieurs. Enfin notre regretté collaborateur avait publié en 1910 dans la nouvelle série des *Annales de l'Est* une étude fine et pénétrante sur Le mécénat du cardinal Jean de Lorraine. Ce fils cadet de René II, à qui manquait, semble-t-il, une vocation ecclésiastique sérieuse, avait, en vrai prélat de la Renaissance, l'amour des lettres et des arts. C'est le protecteur des écrivains de la première moitié du XVIe siècle que nous a présenté M. Collignon.

Tous les lecteurs des *Annales de l'Est* s'associeront à l'hommage que la Faculté des lettres de Nancy, dont nous sommes ici les interprètes, rend à un humaniste dont ils ont pu, depuis longtemps, apprécier les qualités de penseur et d'écrivain.

La Faculté des Lettres de Strasbourg vient de faire paraître le premier fascicule d'une *Bibliographie alsacienne*, qui rappelle, bien qu'avec des modifications, la *Bibliographie lorraine*. Notre excellent collègue M. Albert Grenier, qui collabore à l'une comme à l'autre, a bien voulu, dans l'Avant-propos placé en tête de la *Bibliographie alsacienne*, remarquer que celle-ci était née d'un chapitre consacré à l'Alsace dans trois des numéros de la *Bibliographie lorraine* antérieurs à 1914. Nous sommes persuadés que la nouvelle venue recevra le meilleur accueil des alsatistes, auxquels elle rendra les plus grands services.

Le fascicule que nous offrons cette année aux lotharingistes est consacré plus spécialement aux travaux qui ont paru sur la région lorraine en 1920 et en 1921. Mais nous ne nous sommes pas strictement enfermés dans ces limites chronologiques. Il nous a paru nécessaire d'en sortir et de plus d'une façon. D'abord il y avait un arriéré considérable à liquider : bien des livres ou des articles publiés en France nous avaient échappé; mais c'étaient surtout des travaux allemands qui ne nous avaient pas été accessibles, alors que nous rédigions le précédent fascicule de la *Bibliographie lorraine*. D'autre part, nous n'avons pas cru possible de faire attendre encore deux ans le compte rendu d'ouvrages importants, qui avaient vu le jour durant les premiers mois de 1922.

Les chapitres suivants : géographie, histoire des opérations militaires, mouvement économique, archéologie et histoire de l'art, ne sont pas représentés dans le présent fascicule. Ceux de nos collaborateurs auxquels revenait le soin de les rédiger n'ont pas été en mesure ou n'ont pas cru nécessaire de nous apporter cette année leur concours. Mais ce n'est que partie remise; ils reprendront en 1924 leur place dans l'équipe de la *Bibliographie lorraine*.

La Commission des Annales de l'Est.

ABRÉVIATIONS EMPLOYÉES POUR DÉSIGNER LES REVUES OU LES MÉMOIRES DES SOCIÉTÉS SAVANTES QUI SONT FRÉQUEMMENT CITÉS DANS LA « BIBLIOGRAPHIE LORRAINE » (1)

L'Austrasie, Metz	A
Annales de l'Est (1887-1904), Nancy, Berger-Levrault	A E
Association amicale des Anciens élèves des lycées de Nancy, Metz, Strasbourg et Colmar, Nancy, A. Barbier	A E L N
Annales de l'Est et du Nord (1905-1909), Berger-Levrault	A E N
Annales de Géographie, Paris, Armand Colin	A G
Annales révolutionnaires, Besançon, Millot frères	A R
Annales de la Société d'Émulation du département des Vosges, Épinal, Huguenin	A S E V
Annuaire de la Société d'Histoire et d'Archéologie lorraine (de Metz), Metz, Scriba	A S H L
Bulletin archéologique du Comité des Travaux historiques, Paris, Imprimerie nationale	B A C T H
Bulletin de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Paris, A. Picard	B A I
Bulletin de la Chambre de Commerce de Meurthe-et-Moselle, Nancy, Imprimerie nancéienne	B C C M M
Bericht der Römisch-Germanischen Commission des kaiserlichen deutschen Instituts, Francfort-sur-le-Mein, Baer	B K D I
Bibliographie lorraine, Nancy, Berger-Levrault	B L
Bulletin de la Société des Monuments historiques d'Alsace, Strasbourg, Imprimerie strasbourgeoise	B M H A
Bulletin des Sociétés artistiques de l'Est, Nancy, Colin	B S A E
Bulletin trimestriel de la Société d'Archéologie lorraine, Nancy, Crépin-Leblond	B S A L
Bulletin de la Société industrielle de l'Est, Nancy, Pierron	B S I E
Bulletin de la Société des Lettres... de Bar-le-Duc, Bar-le-Duc, Contant-Laguerre	B S L B
Bulletin de la Société des Naturalistes et Archéologues du Nord de la Meuse, Montmédy, Pierrot	B S N M
Bulletin de la Société philomatique vosgienne, Saint-Dié, Cuny	B S P V
Bulletin de la Société des Sciences de Nancy, Nancy, Berger-Levrault.	B S S N
Correspondant, Paris	C
Carnet de la Sabretache, Paris, la Sabretache	C S
Feuilles d'histoire, Paris, Roger et Chernovitz	F H
Gazette des Beaux-Arts, Paris	G B A

(1) Pour établir cette liste, on a suivi l'ordre alphabétique des abréviations et non celui des périodiques.

Historische Zeitschrift, Munich et Berlin, R. Oldenbourg	H Z
Lothringer Kalender	L K
Mémoires de l'Académie de Metz, Metz, Imprimerie lorraine. . . .	M A M
Mémoires de l'Académie de Stanislas, Nancy, Berger-Levrault . . .	M A S
Mémoires de la Société d'Archéologie lorraine, Nancy, Crépin-Leblond.	M S A L
Mémoires de la Société des Lettres... de Bar-le-Duc, Bar-le-Duc, Contant-Laguerre	M S L B
Le Pays lorrain (1904-1908), Nancy, Ch. Sadoul, directeur.	P L
Le Pays lorrain et le Pays messin (depuis 1909), Nancy, Ch. Sadoul, directeur	P L P M
Revue d'Alsace, Paris, A. Picard	R A
Revue alsacienne illustrée, Strasbourg, Ch. Hauss.	R A I
Revue archéologique, Paris, E. Leroux.	R. Arch.
Revue des Deux Mondes, Paris	R D M
Revue des Études anciennes, Paris, A. Fontemoing.	R E A
Revue ecclésiastique de Metz, Metz, Imprimerie lorraine.	R E M
Révolution Française, Paris.	R F
Römisch-Germanisches Korrespondenzblatt, Trèves, J. Lintz. . . .	R G K
Revue historique, Paris, F. Alcan.	R H
Revue Industrielle de l'Est, Nancy, imprimerie Pierron	R I E
Revue médicale de l'Est, Nancy, Crépin-Leblond	R M E
Revue de Paris, Paris	R P
La Révolution dans les Vosges, Épinal, Imprimerie nouvelle (Vosgienne)	R V
Société lorraine des Études locales dans l'enseignement public. Section des Vosges, Épinal, Imprimerie nouvelle.	S L E L V
Semaine religieuse du diocèse de Nancy et de Toul, Nancy, E. Drioton .	S R N
Semaine religieuse du diocèse de Saint-Dié, Saint-Dié, imprimerie Cuny	S R S D
Semaine religieuse du diocèse de Verdun, Verdun, imprimerie Martin-Colardelle	S R V
Union économique de l'Est, Nancy, Imprimerie lorraine	U E E

BIBLIOGRAPHIE LORRAINE

CHAPITRE I

GÉNÉRALITÉS HISTORIQUES ET TRAVAUX SE RAPPORTANT A PLUSIEURS PÉRIODES

I — CHRONIQUE

§ **1. Documents et diplomatique.** — Il résulte d'une note, luc à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres par M. Ch.-V. Langlois, que les Archives départementales de la Moselle ont dû rentrer en possession de nombreux documents diplomatiques qui leur avaient été dérobés par M. Dufresne et qui n'avaient pas été retrouvés lors de la saisie opérée en 1894. Quelques-unes de ces pièces datent de l'époque carolingienne (1).

La famille patricienne messine de Heu avait une chancellerie et des archives; celles-ci, longtemps conservées à Clervaux (grand-duché de Luxembourg), ont été en 1892 acquises par les Archives départementales de la Lorraine (Moselle). Elles ont fait l'objet d'une étude très fouillée de la part de M. Fritz Ginsberg. Cet érudit a d'abord soumis à un examen attentif un cartulaire du XIVe siècle, qui ne contient pas moins de 1.900 documents, deux terriers qui concernent le XVe siècle et le commencement du XVIe, un livre de comptes du XVe siècle et d'autres documents. Les scribes de la famille de Heu, dont M. Ginsberg s'occupe ensuite, travaillaient en même temps à la chancellerie que dirigeaient leurs maîtres en qualité d'amans. M. Gins

(1) Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 1920, p. 71-73.

berg renvoie à des planches qui reproduisent des spécimens de l'écriture de ces expéditionnaires, mais elles n'ont pas été jointes à son mémoire (1).

M. Brunel a publié le catalogue des documents légués en 1892 à la ville de Metz par la veuve du baron de Salis. Beaucoup de ces pièces concernent Metz et la Lorraine; elles vont du XIIIe au XVIIIe siècle (2).

M. l'abbé Thiriot, qui a, croyons-nous, appartenu à l'ordre des dominicains, a publié l'obituaire du couvent des dames prêcheresses de Metz. Fondé au XIIIe siècle, réformé au début du XVIe, le couvent a disparu à la Révolution. L'obituaire, dont il n'existe plus qu'une copie, conservée à la bibliothèque municipale de Metz, va de 1502 à 1684. M. Thiriot a publié en même temps d'autres documents, qui complètent l'obituaire. Des notes détaillées commentent les indications du nécrologe. Les religieuses appartenaient à des familles nobles ou roturières du pays messin, de la Lorraine et d'autres contrées. On trouve dans cet obituaire les noms de personnes séculières qui avaient été enterrées dans le cloître des prêcheresses, en particulier (p. 33 et 52) celui de Perrette Baudoche (1489-1531), dont le mariage avec Androuin Roucel fut cassé en 1515, pour impuissance du mari, par la cour de Rome. Un index alphabétique des noms de personnes termine cet utile et intéressant travail. P. 17, l. 1 et p. 35, l. 1, ne faudrait-il pas lire « Serainchamp » au lieu de « Strainchamp »? P. 35, n., l. 1-2, Odelric n'était certainement pas le père de Gérard d'Alsace (3). — M. Schmitz, architecte de la cathédrale de Metz, a recueilli et décrit les épitaphes de quatorze chanoines de cette église, qui ont vécu aux XIVe, XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles. Cinq figures dans le texte illustrent ce travail (4).

Un élève de l'École des Chartes, M. P. Marot, a publié, d'après un manuscrit de la collection de Lorraine, conservé à la Bibliothèque nationale, les épitaphes de seize personnages de marque enterrés à l'église des cordeliers de Neufchâteau et les treize obits de divers personnages mentionnés dans le nécrologe de ce couvent. Un index est joint au travail de M. Marot (5).

(1) GINSBERG (D^r Fr.), *Die Privatkanzlei der Metzer Patrizierfamilie de Heu (1350-1550). Quellenstudien zur Wirthschaftsgeschichte des Metzer Landes.* Mit 10 Tafeln (A S H L 1914, p. 1-215).

(2) BRUNEL (Cl.), *Les Parchemins de la collection Salis aux Archives historiques de la ville de Metz* (B E C 1914, p. 345-353).

(3) THIRIOT (G.), *Obituaire des prêcheresses de Metz* (A S H L 1920, p. 1-90).

(4) SCHMITZ (W.), *Aufdeckung von Bruchstücken alter Epitaphien und Grabplatten bei Arbeiten im Innern des Doms* (A S H L 1915-1916, p. 488-511).

(5) MAROT (P.), *Inscriptions funéraires de l'église des cordeliers de Neufchâteau* (B S E V 1921, p. 56-62).

§ 2. **Histoire générale.** — On trouvera plus loin le compte rendu des ouvrages de MM. R. Parisot, Donnadieu et Schulte (1).

Après avoir apprécié quelques travaux qui ne concernent que la Lorraine, nous parlerons de livres et d'articles français où il est incidemment question de notre pays; enfin nous nous occuperons d'études allemandes relatives à la grande guerre et dont les auteurs sont parfois remontés fort loin dans le passé.

MM. V. et J. Delépée ont donné une nouvelle édition de l'ouvrage qu'ils avaient publié en 1913. Leur travail diffère à plus d'un égard du précédent volume. Le titre, *La Lorraine et la France*, indique tout de suite que les deux auteurs avaient le désir de mettre en relief les liens qui, aux différentes époques, ont uni l'un à l'autre les deux pays. On comprend dans une certaine mesure cette préoccupation, l'ouvrage étant, à ce qu'il nous semble, destiné surtout aux instituteurs et aux enfants de la Moselle. Seulement elle ne laisse pas que de présenter des inconvénients; les auteurs ne pouvaient manquer d'attribuer à certains faits plus d'importance qu'ils n'en ont eu et à en laisser d'autres dans l'ombre. MM. Delépée ne donnent donc pas une image fidèle du passé. On peut également leur reprocher d'avoir traité de façon un peu sommaire l'histoire religieuse de la Lorraine. En tête du volume ils ont placé, et nous les en félicitons, quelques chapitres consacrés à la géographie physique, politique et économique de la région lorraine. Des cartes et des gravures illustrent le volume. A la fin de chacun des chapitres on trouve un questionnaire et des lectures appropriées (2).

M. Pierre Lyautey, parlant à Paris devant des dames américaines, leur a exposé à grands traits ce qu'avait été et ce qu'est aujourd'hui la Lorraine. Conférence intéressante, où l'on relève pourtant des inexactitudes et des lacunes. L'auteur n'a par exemple rien dit des luttes qu'avait soutenues au XVIIe siècle le duché de Lorraine pour conserver son indépendance (3).

M. Fallex, professeur d'histoire au lycée Louis-le-Grand, a publié une carte au 1/500.000^e en couleurs, qui indique les transformations territoriales opérées en Alsace et dans la région lorraine de la fin du XVIe siècle à 1789. Le travail, exécuté avec beaucoup de soin, fait le plus grand honneur à M. Fallex. On regrette toutefois que le texte explicatif joint à la carte contienne quelques inexactitudes. Il est

(1) Voir ci-dessous p. 24, 32 et 42.
(2) DELÉPÉE (V. et J.), *La Lorraine et la France. Histoire et géographie.* Metz, librairie Even, 1920, in-8°, 198 p.
(3) LYAUTEY (P.), *La Lorraine d'hier et d'aujourd'hui* (P L P M 1921, p. 97-107).

faux par exemple que l'avènement de Philippe le Bel ait valu au royaume Gondrecourt, Ligny, Bourmont, La Mothe, enfin, dans le duché même de Lorraine, Neufchâteau, Châtenois, Montfort, Grand et Frouard (p. 17). Contrairement à ce qu'avance (même page) M. Fallex, Henri II n'a pas occupé en 1552 le temporel des évêques de Metz, de Toul et de Verdun. Quant aux traités de Friedewald (et non Friedwald) et de Chambord, ils n'avaient aucune valeur, les princes protestants qui les avaient conclus n'ayant pas qualité pour traiter au nom de l'Empire. M. Fallex a confondu (p. 18) le Pays messin avec le temporel des évêques de Metz. C'est en 1664 (1668) et non de 1601 à 1614 (p. 19) que les diocèses de Metz, de Toul et de Verdun ont été mis, d'accord avec Rome, sous le régime du Concordat français. M. Fallex place à tort (p. 22) le comté de Créhange dans le duché de Lorraine. L'union définitive de la Lorraine et du Barrois date, non de 1431 (p. 23), mais de 1484-1485. On appelle d'habitude traité de Vincennes, et non traité de Paris (p. 24), la convention de 1661. Contrairement à ce qu'indique la carte, la sénéchaussée de La Mothe et Bourmont faisait partie du Barrois non mouvant (1).

Il y a des Français, et même en grand nombre, en trop grand nombre, pour qui tout habitant du Reich est un Boche, et qui ne distinguent pas un Rhénan d'un Brandebourgeois. A ceux-là on peut recommander la lecture des conférences que Maurice Barrès a faites, en novembre et décembre 1920, à l'Université de Strasbourg. L'illustre écrivain a mis en lumière les traits caractéristiques des Rhénans, montré les affinités entre eux et les Français, exposé avec quelque détail l'œuvre accomplie par la France durant les treize années où les territoires d'Empire de la rive gauche du Rhin, conquis par les armées de la Révolution, ont été administrés par les préfets de Napoléon Ier. A bien des égards, les Allemands impartiaux le reconnaissent, cette période a été bienfaisante pour les Rhénans. Ce n'est pas à dire pourtant qu'ils fussent devenus de bons Français. Les incessantes guerres de Napoléon obligeaient les Rhénans à verser leur sang pour des causes qui leur étaient indifférentes. N'oublions pas non plus la lourdeur des impôts. Je ne dis rien du despotisme, car les Rhénans n'avaient pas été habitués à un régime de liberté politique. La Prusse, pays de civilisation inférieure, à qui le congrès de Vienne adjugea les Rhénans, n'était pas capable de leur faire oublier en un jour l'œuvre napoléonienne, et ce n'est que lentement qu'ils s'habituèrent à ce

(1) FALLEX (M.), *L'Alsace, la Lorraine et les Trois-Évêchés du début du XVIIe siècle à 1789*. Paris, Delagrave, 1921, in-4°, 30 p. avec 1 carte en couleurs à l'échelle de 1/500000e.

nouveau régime. M. Barrès a évoqué le souvenir de deux préfets impériaux de la rive gauche du Rhin, M. de Ladoucette et M. de Lezay-Marnésia, le premier Lorrain, le second né à Metz, mais d'origine comtoise. Le conférencier n'a eu garde d'oublier les sœurs de Saint-Charles de Nancy, qui ont exercé dans les pays rhénans une influence considérable et qui ont créé des hôpitaux en Rhénanie. Sera-t-il possible de réveiller des souvenirs vieux d'un siècle, et que les cinquante dernières années surtout ont bien effacés? Il serait téméraire de l'affirmer. En tout cas, une annexion de ces pays à la France, annexion que Barrès a la sagesse de repousser, se heurterait à l'hostilité certaine des habitants. Mais ce que les hommes d'État qui ont préparé le traité de Versailles auraient dû faire, c'était de séparer la Rhénanie de la Prusse, qui n'a sur elle aucun droit, et d'en constituer un État indépendant ou rattaché au Reich. Cette dernière solution aurait probablement été accueillie avec faveur par les Rhénans (1).

Dans un article qu'a publié le *Correspondant*, M. Jean de Pange s'occupe surtout des pays rhénans, mais il a consacré aussi quelques pages à la région lorraine proprement dite. M. de Pange n'est pas, disons-le à sa louange, un annexionniste. Il estime que la Révolution a eu tort d'incorporer la rive gauche du Rhin. A son avis, mieux aurait valu s'en tenir à ce qu'il appelle la politique traditionnelle des rois de France, qui ne cherchaient qu'à se faire les protecteurs des petits États cisrhénans. M. de Pange souhaite la formation d'une république rhénane dans le cadre de l'Allemagne. En parlant du passé, l'auteur a commis quelques erreurs et avancé des appréciations au moins contestables. M. de Pange prétend à tort (p. 388) qu'Otton Ier a été proclamé empereur par ses troupes en 955, après la victoire du Lechfeld; il n'est en réalité devenu empereur que le 2 février 962, lorsqu'il fut couronné à Rome par le pape Jean XII. Il en sera de même de ses successeurs, au moins jusqu'à Maximilien Ier. P. 389, il est faux que Lothaire ait reçu en 978, à Metz, le serment des Lorrains. P. 390, si Philippe le Bel avait en sa garde les bourgeois de Neufchâteau, c'est parce qu'il avait épousé la comtesse de Champagne. P. 392, le 6 janvier 1632, nous dit M. de Pange, le duc de Lorraine se mit « sous la protection du roi » (*sic !*). M. de Pange ignore-t-il donc que le traité de Vic a été imposé à Charles IV (2)? — MM. Decize et Derpuy, qui ont examiné la question rhénane en remontant jusqu'à l'antiquité,

(1) Barrès (M.), *Le Génie du Rhin*. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1921, in-16, xxix-259 p. (Ces conférences avaient déjà paru dans la R D M).

(2) Pange (Comte G. de), *La Politique traditionnelle de la France dans les pays de la Moselle et du Rhin* (C 1920, t. 281, p. 385-421).

proposent comme solution l'érection de la Rhénanie en un État indépendant du Reich (1).

M. Louis Bertrand, qui n'oublie pas qu'il est Lorrain, a recherché les causes qui ont influé sur le caractère de ses compatriotes et qui permettent d'en expliquer les contradictions. C'est l'histoire du pays, toujours exposé aux invasions, asservi parfois à des maîtres étrangers, qui lui fournit l'origine de nos défauts. Il y a des observations très justes, très profondes, dans l'article de M. Bertrand. Nous y relevons cette phrase (p. 33) : « Ils (les Lorrains) en ont assez de servir d'enjeu perpétuel entre la France et l'Allemagne. Ils réclament un régime, ou qui les mette à l'abri de l'invasion, ou qui les protège efficacement contre elle. » M. Bertrand termine par l'énumération des griefs des Lorrains désannexés contre l'administration française (2).

Dans la conférence qu'il a faite à Nancy, le 13 février 1921, M. Diderrich, un Luxembourgeois qui s'est battu pour la France durant la dernière guerre, a évoqué le passé de sa petite patrie et rappelé les relations amicales du Luxembourg avec la France. Il y a dans cet exposé plus d'une inexactitude et des lacunes, qui s'expliquent d'ailleurs par le caractère même de la conférence (3).

M. Backes a décrit, d'après Derichsweiler, les souffrances qu'a eu à endurer la Lorraine à différentes époques, en particulier celles que lui firent subir à plusieurs reprises les rois de France. L'exposé est exact, mais il a le tort d'être incomplet. Il y a eu des époques, nous ne le savons que trop, où les envahisseurs sont venus de l'Allemagne. M. Backes appelle « Santerre » le maréchal de La Ferté-Sennetère (p. 42) et « Sophie-Charlotte » la duchesse Élisabeth-Charlotte, femme de Léopold (p. 43) (4).

D'après M[lle] Joséphine Blesch, ce sont des raisons d'ordre politique et militaire qui ont poussé la France à s'emparer de l'Alsace et de la Lorraine; elle espérait que ces deux provinces lui serviraient de base pour entreprendre de nouvelles annexions aux dépens de l'Allemagne. Celle-ci, en vue de sauvegarder sa sécurité, a repris en 1871 les deux provinces dont elle avait été injustement dépouillée, et l'état de choses institué par le traité de Francfort doit être maintenu (5).

(1) Decize (P.) et Derpuy (J.), *Une nouvelle question des Pays-Bas. La nation rhénane* (C 1921, t. 283, p. 984-1010, t. 284, p. 53-72 et 464-495). T. 283, p. 998, n., les deux auteurs mentionnent à tort la présence à Metz des Vangions.

(2) Bertrand (L.), *Nous autres Lorrains* (Revue universelle 1920, 3, p. 27-44).

(3) *L'Amitié franco-luxembourgeoise* (P L P M 1921, p. 145-159).

(4) Backes (D[r]), *Leiden der Lothringer* (L K 1918, p. 40-44).

(5) Blesch (D[r] J.), *Frankreichs Streben nach dem Rhein.* Bâle, E. Finckh, 1918, in-8°, 67 p.

Durant la dernière guerre les Allemands demandaient en général l'annexion à leur pays du bassin de Briey. Mais leurs convoitises se portaient encore d'un autre côté. La Haute-Alsace avait, prétendaient-ils, besoin d'être protégée; pour y arriver il fallait, d'après M. Kiesel, enlever à la France les hautes vallées de la Meurthe et de la Moselle avec Saint-Dié, Raon-l'Étape, Remiremont, et reculer la frontière jusqu'à la Vôge, pays infertile et peu peuplé. Pour justifier sa thèse, l'auteur s'efforce de montrer que le massif des Hautes-Vosges forme un ensemble homogène, et il appelle à son aide la géographie, l'histoire et l'économie politique. M. Kiesel a consulté de nombreux travaux allemands ou français. Plusieurs chapitres du livre sont consacrés aux Hautes-Chaumes, un autre à l'ancienne abbaye de Remiremont, un à la ligne de faîte considérée comme frontière. M. Kiesel recourt parfois à des arguments singuliers. Il rappelle que des chevaliers alsaciens, les Hattstatt, détenaient des fiefs situés à l'ouest des Vosges; qu'est-ce que cela prouve? Voici quelque chose de plus fort : depuis 1871 des industriels et des ouvriers alsaciens sont venus s'établir à Saint-Dié, à Remiremont, etc., mais pourquoi ont-ils quitté leur pays? Justement pour n'être pas Allemands! M. Kiesel prétend, sans d'ailleurs le moindre fondement, que la région des hautes vallées de la Meurthe et de la Moselle ne peut être revendiquée pour la région lorraine. Il s'imagine que les habitants de cette contrée s'habitueront facilement à la domination allemande! On pourrait relever sans peine plus d'une étymologie fantaisiste dans ce travail. Les notes, qui sont nombreuses, ont été renvoyées à la fin du volume (1).

Le livre de M. Martinet est, en quelque sorte, une réponse à celui de M. May, *La Lutte pour le français en Lorraine avant 1870*. Non content de consulter cet ouvrage, l'auteur allemand, qui a fait, à ce qu'il nous semble, peu de recherches, a surtout travaillé sur les textes cités par M. May. Aussi éprouve-t-on quelque surprise à ne lire nulle part le nom de notre éminent collaborateur. Après avoir indiqué, d'ailleurs en termes assez vagues, et presque de façon inexacte, la limite du français et de l'allemand dans la Lorraine annexée, M. Martinet aborde le sujet de sa brochure. Il rappelle que jamais les ducs de Lorraine n'ont tenté de proscrire l'usage de l'allemand dans la partie de leurs États où cette langue était en usage. C'est à partir de 1748 que les agents du gouvernement français engagèrent contre l'allemand une lutte qui, avec plus ou moins d'esprit de suite et de

(1) KIESEL (Dr K.), *Petershüttly, Ein Friedensziel in den Vogesen*. Berlin, D. Reimer (E. Vohsen), in-8° VIII-216 p., avec 16 gravures dans le texte et 10 tableaux.

succès, devait se continuer jusqu'en 1870. Les protestations que suscita cette guerre à l'allemand, en particulier celle de nombreux habitants de la Moselle en 1869, ont naturellement été rappelées par M. Martinet, qui s'étend avec une complaisance visible sur ces manifestations en faveur de la *Muttersprache.* Vaublanc, préfet de la Moselle, avait dit en 1806 dans un rapport à Fourcroy : « Il est certain que la langue fait la patrie. » M. Martinet n'a pas manqué de se servir de l'arme que lui fournissait Vaublanc, et de revendiquer pour l'Allemagne les habitants de la Lorraine allemande. Pour notre part, nous n'acceptons pas comme exacte l'assertion de Vaublanc, que les faits d'ailleurs contredisent. Dans le passé, les habitants de la Lorraine ont été, quelle que fût la langue qu'ils parlaient, également fidèles à leur dynastie nationale. A la suite de la Révolution, les uns et les autres devinrent de bons Français; malgré le mécontentement que pouvaient leur causer les efforts du gouvernement impérial en faveur de la langue française, ils ne demandaient nullement en 1870 à devenir Allemands. C'est là un fait que M. Martinet laisse naturellement dans l'ombre (1).

Un magistrat allemand, M. Peters, a voulu, à l'aide d'arguments puisés dans l'histoire, justifier l'annexion future d'une partie de la Lorraine française par l'Allemagne victorieuse. On connaît le fonds de la thèse : la Lorraine est un pays arraché à l'Allemagne par la force ou par la ruse. Il y a, reconnaissons-le, des observations justes dans le travail de M. Peters; il a raison par exemple de soutenir que les Lorrains ont conscience de leur personnalité. Il ne se méprend pas sur les sentiments de nos compatriotes; depuis la Révolution les Lorrains se sont francisés, et le passé tombé dans l'oubli. Mais on constate dans ce livre des oublis et des inexactitudes. M. Peters ne se souvient plus qu'il y a eu jadis une Austrasie, de qui dépendaient les pays appelés à former un jour l'Allemagne et la France. Comme presque tous ses compatriotes, il confond Allemagne et Saint-Empire. Le traité de Bruges (1301) semble avoir échappé à M. Peters, qui ne signale pas la situation faite depuis lors aux comtes — plus tard ducs — de Bar. L'auteur fait mention de Tuttlingen et de Mergentheim (Marienthal), mais il omet de dire que la première de ces batailles a été gagnée par le duc Charles IV et le baron de Mercy, la seconde par Mercy. Après les oublis les erreurs. Nous ne croyons pas exact d'avancer (p. 20) qu'au IXe et au Xe siècle les Lorrains se soient montrés hostiles à

(1) **Martinet (H.),** ***La Lorraine allemande. Ein Kapitel deutsch-französischer Sprachen- und Kulturkampfes vor 1870.*** **Bâle, E. Finckh, 1918, in-8°, 79 p.**

l'égard de la France et qu'ils aient recherché l'appui de l'Allemagne. Les événements de 911 et de 939 sembleraient prouver le contraire. Au surplus, la seule chose vraie est que nos ancêtres restèrent longtemps attachés à la dynastie nationale des Carolingiens. L'avènement de Philippe le Bel se place en 1285 et non en 1283 (p. 33). C'est à l'empereur de *Rome* — et non à l'empereur *allemand* (p. 35) — que les Messins ont, en 1444, déclaré vouloir rester fidèles. Est-il vrai que, sous le règne de Charles-Quint, Metz, Toul et Verdun aient régulièrement envoyé des députés aux diètes impériales (p. 41)? Contrairement à ce que dit M. Peters (p. 48), il n'a pas été question des trois villes épiscopales au traité de Cateau-Cambrésis. La France n'était pas en république, le 20 avril 1792, jour où la guerre fut déclarée à l'Autriche (p. 192). Il est faux qu'en 1870 la masse de la population française ait désiré la guerre. On trouve encore dans le livre de M. Peters des étymologies qui déconcertent (p. 22-25): Baccarat, par exemple, viendrait de *Bacchi ara ;* Eulmont devrait se traduire en allemand par Eulenberg; la terminaison « igny » qu'on rencontre dans Bulligny, Hussigny, dériverait de l'allemand « ingen »; la syllabe « mar », que l'on trouve dans plusieurs noms (Mardigny), viendrait du vieil allemand « mar », qui signifie cheval. Quelle est la conclusion de M. Peters? Il ne s'explique pas de façon très nette sur les annexions que devrait faire l'Allemagne; toutefois, le bassin de Briey et une partie de la Lorraine française occupée par les troupes allemandes devraient être incorporés au Reich. D'ailleurs, d'après M. Peters, aucune considération sentimentale ne doit gêner les gouvernants de l'Empire. Mais les habitants de la Lorraine française sont tout dévoués à leur patrie actuelle (p. 171-172); on n'a pas à tenir compte de ce fait. Seules des considérations géographiques et militaires doivent dicter à l'Allemagne sa conduite (p. 167) : assurer à l'avenir sa sécurité, tel est le but qu'il lui faut atteindre. Que pense M. Peters de la situation présente (1)?

Parti de l'époque celtique, M. Spahn s'est arrêté à l'entrée des troupes françaises en Alsace-Lorraine. C'est d'ailleurs l'Alsace, où il a longtemps résidé, beaucoup plus que la Lorraine, qui fait l'objet de son livre. Pour les temps antérieurs à 1870 M. Spahn n'a consacré qu'un petit nombre de pages à la région mosellane. Rendons-lui cette justice qu'il a bien marqué les caractères distinctifs de l'Austrasie-Lotharingie, pays de civilisation mi-romane, mi-germanique. Ce qu'il

(1) PETERS (Dr W.), *Die Sicherheit der deutschen Grenze gegen Französisch-Lothringen, im Licht der Geschichte*. Dresde et Leipzig, « Globus » wissenschaftliche Verlagsanstalt, 1918, in-8°, VII-216 p.

dit de la Lorraine durant le Moyen Age et la période moderne est en général exact, mais vraiment un peu sommaire ! L'histoire du Reichsland tient naturellement une grande place dans le volume de M. Spahn; ici encore, c'est de l'Alsace qu'il est surtout question. Nous aurions, bien entendu, à relever dans cet exposé des erreurs et des oublis plus ou moins volontaires. M. Spahn reconnaît pourtant qu'en 1871 la population de l'Alsace-Lorraine était hostile à l'annexion, et que le gouvernement allemand n'a pas toujours su employer les moyens les plus propres à la gagner. Nous reviendrons d'ailleurs un peu plus loin, à propos du livre de M. Schulte, sur la question d'Alsace-Lorraine. Relevons, en ce qui concerne l'histoire de la Lorraine au XVIIe siècle, quelques inexactitudes. P. 112, le traité de Montmartre est de 1662, non de 1661. P. 113, l'armée lorraine est entrée, en 1656, au service de la France, dans des conditions différentes de celles qu'indique M. Spahn. P. 123, Jeanne d'Arc n'est pas Champenoise (1).

Les Allemands ne manquent pas de faire appel à la linguistique et à l'histoire pour appuyer leurs prétentions sur l'Alsace-Lorraine. Un volume auquel ont collaboré plusieurs professeurs allemands, MM. Zorn, Stählin, Wrede et Strupp, nous en fournit une nouvelle preuve (2). Pour eux, la langue, les usages, l'histoire enfin prouvent que l'Alsace et le nord-est de la Lorraine sont des pays allemands, injustement ravis par la France, et que celle-ci n'est pas fondée à les revendiquer. A M. Stählin, de l'Université de Strasbourg, était échue la mission d'exposer les événements dont l'Alsace et la Lorraine ont été le théâtre, de décrire les institutions et la civilisation de ces deux contrées. L'auteur connaît bien le passé de notre pays. Toutefois il glisse trop rapidement sur la période austrasienne. Pour lui (p. 17), l'entreprise des ducs de Bourgogne au XVe siècle était un anachronisme. M. Stählin s'étend assez longuement sur l'histoire de l'Alsace et de la Lorraine durant les XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles. On comprend sans peine qu'il ait stigmatisé la politique de Richelieu et de Louis XIV; mais n'oublie-t-il pas que certains Hohenzollern, Frédéric II en particulier, ont eu recours aux mêmes procédés? C'est dans l'histoire de la Prusse, beaucoup mieux que dans les rapports de la France avec la Tunisie et le Maroc, qu'il aurait dû aller chercher des termes de comparaison. Le portrait que M. Stählin a tracé de Charles IV (p. 86-87) est en partie fidèle; les bizarreries, les contradictions que présentait

(1) SPAHN (M.). *Elsass-Lothringen.* Berlin, Ullstein et Cie, s. d. (1919), in-16, 385 p. avec 2 cartes.

(2) *Unser Recht auf Elsass-Lothringen.* Ein Sammelwerk herausgegeben von Dr Karl STRUPP. Munich et Leipzig, Duncker et Humblot, in-8°, 228 p.

le caractère de ce prince ont été bien mises en lumière. Mais le signataire du honteux traité de Montmartre méritait un jugement plus sévère. M. Stählin sait que Charles IV est l'un des vainqueurs de Nordlingen (1634), de Tuttlingen (1643) et de Conz (1675); il n'ignore pas non plus, et nous l'en félicitons, que François de Mercy, l'un des grands généraux de la guerre de Trente ans, était un Lorrain (p. 106). Il y a pourtant quelques inexactitudes à signaler dans cette partie du travail de M. Stählin. P. 40, Antoine de Vaudémont, le rival de René d'Anjou, ne descendait que par les femmes du second fils de Gérard d'Alsace. P. 42, en 1444, Frédéric III n'était que roi des Romains. P. 65, le duc Antoine vivait encore en 1542, lorsque fut conclu le traité de Nuremberg; Pont-à-Mousson et Nomeny formaient non point un, mais bien deux marquisats. Contrairement à ce que suppose M. Stählin (p. 163), ce n'est point parce que François III avait les allures d'un Allemand, que le peuple lorrain l'accueillit avec joie, lorsque le jeune prince arriva dans ses duchés. Parvenu au XIXe siècle, M. Stählin laisse de côté la Lorraine pour ne s'occuper que de l'Alsace. Il ne dit presque rien des sentiments de la population alsacienne et lorraine en 1871; il reste dans les généralités, quand il aborde l'histoire des cinquante dernières années. C'est à peine s'il donne à entendre (p. 200) que le gouvernement allemand a commis des fautes. A l'en croire (p. 201), la jeune génération française aurait été élevée dans les idées de revanche; par contre la politique de l'Allemagne n'aurait pas eu de tendances impérialistes, et les chauvins, dont il reconnaît l'existence, n'auraient exercé aucune action sur le gouvernement du Reich. Sa conclusion (p. 202) est que, pour l'Allemagne, il n'existe pas de question d'Alsace-Lorraine et qu'elle entend garder le pays qu'elle a recouvré en 1871.

Le professeur F. Wrede, de Marburg, qui a traité la question linguistique, prétend (p. 208 et 211) que, dans le cours des âges, la frontière des langues n'a changé ni en Alsace, ni en Lorraine. Assertion inexacte en ce qui concerne ce dernier pays. La langue allemande a reculé au XVIIe siècle dans la région comprise entre la Seille, la Nied et la Sarre, la population de certains villages, où se parlait l'allemand, ayant été, pendant la guerre de Trente ans, détruite ou dispersée et remplacée un peu plus tard par des colons venus du nord ou du centre de la France.

Quant à M. K. Strupp, qui a écrit la conclusion du livre, il déclare (p. 221) — sans rire — que « la France a été poussée dans la guerre à coups de fouet par une minorité de politiciens sans conscience, du calibre de Delcassé et de Poincaré »! Il repousse, lui aussi (p. 223), tout retour à la France de l'Alsace-Lorraine; s'il se produisait, il

n'amènerait pas, bien au contraire, une réconciliation de la France et de l'Allemagne. Ce qui forme la partie la plus intéressante de la conclusion, c'est la reproduction dans des notes (p. 224-226) des discours prononcés, le 12 juin 1917, par les présidents des deux chambres du Parlement d'Alsace-Lorraine. MM. Ricklin et Hoeffel, deux Alsaciens, ont fait alors des protestations de fidélité et de dévouement à l'Allemagne. Mais ces messieurs étaient-ils bien sincères? Surtout étaient-ils les interprètes fidèles des sentiments de leurs compatriotes du Reichsland?

§ 3. **Justice, droit.** — M. Lucien Braye prouve, à l'aide de documents conservés aux Archives départementales de la Meuse, que la chambre des comptes de Bar fonctionna au xve siècle comme cour des Grands-Jours et qu'elle eut, à cette même époque, et encore au xvie siècle, une compétence à peu près générale en matière criminelle. On s'étonne de ne trouver dans l'article de M. Braye aucune mention des travaux de MM. Fourier de Bacourt et Schimberg (1).

Contentons-nous de mentionner ici, n'ayant pas la compétence voulue pour l'apprécier, la thèse qu'un ancien magistrat, M. Fristot, a présentée à la faculté de droit de Paris sur les dispositions des coutumes de Nancy et de Bar en matière de libéralités. Avant d'aborder le sujet proprement dit de son travail, M. Fristot expose brièvement comment étaient réglées les donations par les lois en vigueur aux époques gallo-romaine, franque et médiévale. La thèse, bien divisée, ne repose peut-être pas sur une documentation assez abondante. La conclusion nous a paru un peu sommaire. La bibliographie, qui se trouve à la fin du volume, prouve que M. Fristot n'avait pas une connaissance suffisante des travaux de l'érudition lorraine. Nous y avons vainement cherché la thèse de M. Pierre Bretagne, *Le Testament en Lorraine des origines au XVIIIe siècle*. C'est là une omission des plus regrettables (2).

§ 4. **Religion, clergé.** — A. Religion et clergé catholiques. — Nous sommes fort en retard avec M. l'abbé Eugène Martin, qui a publié en 1915 une *Histoire religieuse de la région lorraine*. Parti des temps préhistoriques, notre distingué confrère s'est arrêté en 1871. L'occupation de Metz, de Toul et de Verdun par la France en 1552

(1) Braye (L.), *Les Juridictions souveraines du Barrois : la Chambre du Conseil et des Comptes et la Cour des Grands-Jours* (B S L B 1921, p. 117-121).
(2) Fristot (L.), *Régime des libéralités dans les coutumes de Nancy et de Bar*. Bar-le-Duc, Contant-Laguerre, 1920, in-8°, ix-120 p.

et la Révolution de 1789 ont donné à l'auteur les limites chronologiques des différentes périodes entre lesquelles il a partagé le sujet qu'il traitait. M. l'abbé Martin, historien des diocèses de Toul, de Nancy et de Saint-Dié, était mieux que personne en état de présenter aux lecteurs lorrains une vue d'ensemble de ce qu'avait été la vie religieuse dans leur pays. Toutefois, ce tableau, exact et complet en ce qui concerne les créations, l'œuvre bienfaisante accomplie par le clergé, laisse dans l'ombre les pratiques et les coutumes mauvaises qui s'étaient peu à peu introduites autrefois dans l'Église. La richesse, la puissance, les avantages de toutes sortes, dont jouissait le clergé durant le Moyen Age et les temps modernes, avaient donné naissance à de nombreux abus, que l'auteur a trop discrètement indiqués. Pourquoi avoir qualifié les Mérovingiens et les Carolingiens de dynasties *françaises?* Deux cartes, l'une politique, l'autre ecclésiastique, de la région lorraine, sont jointes à la brochure de l'abbé E. Martin (1).

Durant le Moyen Age, et même au début de la période moderne, beaucoup d'évêques n'étaient pas consacrés et ne pouvaient par conséquent pas s'acquitter des devoirs spirituels de leur charge. Cette tâche incombait à des évêques *in partibus*, que l'on nommait en Lorraine des « suffragants ». M. l'abbé Dorvaux, l'éditeur des *Anciens pouillés du diocèse de Metz*, a publié, en la faisant précéder d'une étude approfondie, la liste des suffragants des évêques messins. Le travail présentait de grandes difficultés, vu la rareté ou l'obscurité des documents. C'est seulement à partir du XIVe siècle que l'on trouve de véritables suffragants. La plupart de ceux-ci appartenaient aux ordres mendiants. Le dernier des évêques auxiliaires fut Henri de Chambre, évêque d'Orope, qui remplit ces fonctions à la fin de l'Ancien Régime, sous l'épiscopat du cardinal de Montmorency-Laval (2).

Au cours des fouilles exécutées dans le sous-sol de la cathédrale de Metz pour organiser le chauffage central, on a découvert un grand nombre de tombes, tout d'abord celle de l'évêque Bertram (1180-1212), qui se trouvait près de l'autel de Notre-Dame-la-Tierce, puis celles de chanoines de la cathédrale, qui s'échelonnent du XIIIe au XVIIIe siècle. M. l'abbé Bour, professeur au grand séminaire, a d'abord exposé l'histoire de ces découvertes, puis il a étudié les tombes l'une après l'autre, donnant la biographie des personnages qu'on a pu identifier, et décrivant le mobilier funéraire, étoles, manipules, croix,

(1) MARTIN (Abbé E.), *Petite Histoire religieuse de la région lorraine.* Nancy, Vagner, 1915, in-8°, 46 p.

(2) DORVAUX (N.), *Liste des évêques suffragants de Metz* (R E M 1921, p. 189-207 et 232-243).

patènes, calices, etc. L'évêque Bertram et le chanoine Pinguet, mort en 1541, ont particulièrement retenu l'attention du savant ecclésiastique. De nombreuses planches dans le texte et hors texte accompagnent ce travail, aussi important pour l'histoire que pour l'archéologie. Nous laissons à notre distingué collaborateur, M. Bulard, le soin de l'apprécier à ce dernier point de vue (1).

L'église d'Euvezin possède deux fragments de la vraie Croix, donnés jadis par le roi François Ier à la duchesse Philippe de Gueldres, pour la chapelle des clarisses de Pont-à-Mousson. Transportés à Essey-et-Maizerais par la dernière abbesse de ce couvent, ils furent légués par elle à l'église d'Euvezin, qui les possède encore aujourd'hui (2).

Nous ne pouvons que mentionner, n'en ayant pas eu communication, un article de M. l'abbé Kaiser, *Die Besitzungen des Priorats von Marienthal in Lothringen*, paru en 1915 dans *Ons Hemecht*.

B. Religion et clergé protestants. — Le quatrième centenaire de la prédication de Luther contre les indulgences a déterminé quelques-uns des pasteurs qui exerçaient leur ministère en Lorraine à publier un volume, où ils ont exposé quelle a été jadis, et quelle était en 1917, la situation des églises protestantes dans le pays (3). M. Strelcke a résumé de façon assez impartiale l'histoire religieuse de la Lorraine, ou plutôt celle de Metz, avant le xvie siècle. L'auteur a le tort d'opposer (p. 3) la réforme de Gorze à celle de Cluny; on s'étonne également qu'il ne parle pas (p. 12) des ordres mendiants. L'activité de G. Farel en Lorraine a été étudiée par M. Hackländer. Contrairement à ce qu'avance l'auteur (p. 18), de Heu et les protestants messins ont plutôt favorisé l'occupation de leur cité par Henri II. L'un des chapitres les plus intéressants de ce volume est celui que le pasteur Diemer a consacré à la vie et aux écrits du théologien luthérien Wolfgang Mäuslin (Musculus), né à Dieuze en 1497, mort à Berne en 1563. Après avoir fait ses études en Alsace, Mäuslin entra au couvent des bénédictins de Lixheim, le quitta lorsqu'il eut embrassé les doctrines de Luther, se maria en 1527 et vint ensuite passer quelques années à Strasbourg. Pasteur à Augsbourg de 1531 à 1548, il dut quitter cette ville, lorsque l'*Intérim* y eut été mis en vigueur. C'est à Berne qu'il trouva un refuge en 1549; il y professa jusqu'à sa mort. On doit à Mäuslin un commentaire des psaumes, divers traités de

(1) Bour (Dr R. S.), *Gräberfunde im Metzer Dom* (A S H L 1915-1916, p. 235-427).

(2) Martin (Abbé E.), *La Relique de la vraie Croix d'Euvezin* (S R N 1921, p. 255-256).

(3) Michaelis (O.), *Die evangelische Kirche in Lothringen in Vergangenheit und Gegenwart.* Metz, Scriba, 1917, in-8°, 161 p.

théologie, des poésies latines, enfin des cantiques en langue allemande. M. Hackländer a résumé la vie et l'œuvre du palatin Jean-Georges de Veldenz, le fondateur de Phalsbourg. Une jeune protestante messine, Marie du Bois, a laissé de sa fuite en Allemagne (1687) un récit, dont M. Michaelis a donné une traduction. Le même auteur a retracé, d'après les souvenirs du notaire messin Jean Olry, les persécutions que celui-ci eut à subir lors de la Révocation de l'Édit de Nantes, son abjuration forcée, son retour au protestantisme, sa déportation à la Martinique, sa fuite et son retour en Europe. Il termina en 1707 à Cassel son existence agitée, n'ayant revu ni sa femme ni la plupart de ses enfants. C'est également à M. Michaelis qu'est due la biographie du pasteur messin David Ancillon (1617-1692). Lorsqu'il eut terminé ses études à Genève, il devint pasteur à Meaux; appelé ensuite à Metz (1653), il fut expulsé de France en 1685, et vint finir ses jours à Berlin, où le Grand Électeur l'avait appelé. M. Michaelis a fait l'histoire du consistoire réformé de Metz depuis 1870. Sous l'influence des immigrés un rapprochement, qui n'aboutit d'ailleurs pas à une véritable union, se produisit entre luthériens et réformés. Le 29 juillet 1891, le consistoire messin demanda l'autorisation de s'intituler « évangélique » au lieu d' « évangélique réformé »; elle ne lui fut accordée qu'en 1903. Au début du xxe siècle le consistoire de Metz s'unit à l'église réformée d'Alsace et envoya des députés aux synodes qu'elle tenait. Puis viennent des études sur la situation des églises protestantes de la Lorraine annexée avant et après 1870, sur les écoles protestantes créées depuis 1871, sur le Gustave-Adolfs-Verein, bref, sur toutes les œuvres créées par les protestants dans la partie lorraine du Reichsland pour propager leur religion, pour protéger la jeunesse, pour venir en aide aux malheureux, aux missions étrangères; les nouveaux temples et les cimetières ne sont pas non plus oubliés.

C. Juifs. — Les Juifs de Metz devaient, sous l'Ancien Régime, supporter des charges très lourdes. Aux impôts ordinaires et extraordinaires qui les frappaient vint s'ajouter en 1715 une taxe de 40 livres par famille, au profit du duc de Brancas et de la comtesse de Fontaine. Cette taxe, qu'établit le Régent par lettres patentes du 30 novembre 1715, devait être perçue durant trente ans. Mais elle fut, malgré les protestations des Juifs, renouvelée à deux reprises, et ils la payaient encore à la veille de la Révolution. Pour subvenir à ces charges, dont le montant annuel s'élevait à environ 100.000 livres, la communauté juive de Metz dut contracter des dettes, qui s'élevaient en 1789 à environ 800.000 livres. La contribution Brancas fut supprimée par la Constituante en 1790. N'ayant pu obtenir du gouvernement qu'il

prît à sa charge la dette qu'ils avaient contractée, les Juifs de Metz durent se résigner à la rembourser eux-mêmes. Mais l'opération se heurta à toutes sortes de difficultés, tant de la part des créanciers que de celle des Juifs eux-mêmes. Conformément à un arrêté du 9 fructidor an VI (26 août 1798), on procéda à la vente des biens meubles et immeubles de la communauté juive de Metz pour éteindre une dette de 440.000 francs. Un autre arrêté, pris par les consuls le 5 nivôse an X (26 décembre 1801), décida que le préfet de la Moselle nommerait une commission chargée de répartir entre les Juifs de Metz la somme représentant les intérêts dus aux créanciers de la communauté. De nouvelles difficultés s'élevèrent encore dans la suite de la part de quelques Juifs parisiens. Ce fut seulement en 1854 que, par un dernier effort, fut enfin éteinte la dette de l'ancienne communauté juive. L'étude qu'a consacrée à cette question M. Nétter, grand rabbin de Metz, est intéressante, mais on la voudrait un peu plus claire. On trouve en appendice un certain nombre de documents (1).

§ 5. **Industries diverses.** — Le gouvernement allemand avait exigé en 1917 la livraison d'une grande partie des cloches, qui devaient être fondues pour être utilisées comme matériel de guerre. A ce propos M. l'abbé Bour a fait à Metz une conférence. dont un résumé a paru dans le *Lothringer Kalender* de 1919. On y trouve mentionnées les cloches les plus anciennes et les plus lourdes de la Lorraine annexée. L'auteur a rappelé l'œuvre des fondeurs de cloches lorrains, qui ont travaillé dans leur pays, en France, dans la vallée du Rhin et aux Pays-Bas; ils se transportaient avec un matériel sommaire partout où l'on réclamait leurs services. M. Bour a décrit le mode de fabrication des cloches usité autrefois, donné le nom des fondeurs de cloches lorrains du XIXe siècle, rappelé enfin comment on baptisait les cloches, quels usages et quelles légendes se rapportent aux cloches (2).

L'histoire des verreries de la Lorraine, depuis le XVe siècle jusqu'à nos jours, a été résumée en quelques pages par M. Rick. L'auteur a retracé les vicissitudes par lesquelles ces établissements ont passé, fait ressortir en quoi la fabrication d'autrefois diffère de celle d'aujourd'hui, montré enfin l'importance de cette industrie (3). — M. Keune a consacré un intéressant article aux fayences lorraines

(1) NETTER (Dr), *Die Schuldennot der Metzer Gemeinde*. Metz, 1913 et Berlin, Lamm, 1917, in-8°, 136 p. (Tirage à part d'un article paru dans la Monatschrift für Geschichte und Wissenschaft des Judentums).

(2) BOUR (Professeur R. S.), *Unsere Glocken* (L K 1919, p. 19-23).

(3) RICK, *Von der lothringischen Glasmacherkunst* (L K 1919, p. 51-55).

et aux fabriques d'où elles sont sorties. Quatre gravures dans le texte accompagnent cet article (1).

Nous ne pouvons que signaler ici, en raison de son caractère technique, le travail d'ailleurs très documenté et très minutieux, de M. Bucking sur les pressoirs en bois du pays messin. Quelques-uns de ces pressoirs sont très anciens; l'un d'eux remonte à 1571, d'autres datent du XVIIe siècle, un beaucoup plus grand nombre du XVIIIe. Douze figures accompagnent l'étude de M. Bucking (2).

§ 6. Généalogie, Histoire des familles. — La famille des Armoises s'est divisée en plusieurs branches, dont l'une a possédé la seigneurie d'Autrey-sur-Madon, depuis le milieu du XVe siècle jusqu'à la fin du XVIe. M. Léon Germain de Maidy a établi la généalogie de cette branche de la famille des Armoises, à l'aide de documents manuscrits ou imprimés, et de pierres tombales, qui se trouvent encore aujourd'hui dans l'église d'Autrey. Il a apporté à cette étude la précision et l'exactitude que l'on remarque dans tous ses travaux et il a pu rectifier plus d'une erreur de dom Calmet. Trois planches, reproduisant des dalles funéraires, accompagnent l'étude de M. Léon Germain (3). — M. l'abbé Barthélemy s'est occupé de la famille de Beausire, dont aucun membre n'a joué un rôle important (4).

La famille de Ramberviller a de nouveau attiré l'attention de M. L. Germain, qui lui avait déjà consacré une étude dans le *Bulletin de la Société d'archéologie lorraine* de 1904 (p. 75-85 et 227-236). Après avoir rectifié et complété ce premier travail (5), il a, de concert avec M. de Gironcourt, poursuivi l'histoire généalogique des Ramberviller (6). En dehors d'Alphonse, l'auteur des *Dévots élancements du poète chrétien*, le personnage le plus intéressant de cette famille est le chanoine de Verdun, Jean de Ramberviller, que ses confrères élurent évêque d'abord en 1587, puis de nouveau en 1593. Mais l'opposition de la cour de Rome, qui lui préféra successivement Nicolas Boucher, puis Erric de Lorraine-Chaligny, ne lui permit pas de con-

(1) KEUNE (Professeur J. B.), *Lothringer Teller* (L K 1918, p. 17-23).

(2) BUCKING (Professeur D^r), *Die alten Baumkeltern des Metzer Landes* (A S H L 1915-1916, p. 64-115).

(3) GERMAIN DE MAIDY (L.), *Recherches sur la famille des Armoises. La branche d'Autrey* (M S A L 1920-1921, p. 371-402).

(4) BARTHÉLEMY (Abbé), *La famille de Beausire* (M A M 1912-1913, p. 259-268).

(5) GERMAIN DE MAIDY (L.), *A propos de la famille de Ramberviller* (B S A L 1920, p. 67-74).

(6) GIRONCOURT (A. de) et GERMAIN DE MAIDY (L.), *Recherches généalogjques sur la famille de Ramberviller* (B S A L 1920, p. 75-96 et 1921, p. 57-64 et 112-121).

server le siège épiscopal sur lequel le chapitre avait voulu le faire monter.

§ 7. Histoire des localités, seigneuries, châteaux, évêchés, abbayes. — La vallée de la Vezouse et la haute vallée de la Sarre ont depuis longtemps attiré l'attention de M. Ambroise. Dans un travail qu'a publié le *Bulletin de la Société d'archéologie lorraine*, il a étudié le démembrement de la seigneurie de Turquestin, qui, tombée aux mains de l'ancienne maison d'Haussonville dans le courant du xve siècle, fut démembrée de nouveau entre les membres de cette maison et d'autres familles qui s'étaient alliées aux d'Haussonville. Ainsi naquirent les baronnies de Saint-Georges, de Lorquin, de Châtillon; cette dernière donna naissance à la baronnie de Cirey et à l'éphémère marquisat de Grandseille, créé en 1722 par Léopold. M. Ambroise a conduit l'histoire des baronnies jusqu'à la Révolution française. Nous voyons défiler devant nous les Vaudémont, les du Châtelet, les Nettancourt, les Beauvau, les Klopstein, etc. M. Ambroise constate, et ce n'est pas la partie la moins intéressante de son travail, qu'aucun des seigneurs qui possédèrent les baronnies au xviiie siècle ne s'occupa de soulager les misères qu'avaient causées les guerres du siècle précédent. Le dernier des barons de Cirey-en-Vôge, M. de Prémont, se montra très dur pour ses tenanciers et prétendit exiger d'eux des redevances depuis longtemps tombées en désuétude. On comprend dans ces conditions que le paysan ait conservé un mauvais souvenir de l'Ancien Régime. Des tableaux généalogiques sont joints au travail de M. Ambroise (1).

M. Œckinghaus, pasteur à Bitche, a résumé l'histoire du pays dont cette ville était le chef-lieu. Livre intéressant, fait surtout d'après des ouvrages allemands. Comme à certaines époques le pays de Bitche a fait directement partie du duché de Lorraine, l'auteur s'est occupé, surtout au xviie et au xviiie siècle, de la situation générale de la Lorraine. Ce qu'il en dit est généralement exact. L'auteur s'est longuement étendu (p. 80-87) sur la tentative malheureuse faite dans la nuit du 17 novembre 1793 par les Prussiens pour s'emparer de la ville et (p. 90-99) sur le siège que Bitche soutint en 1870-1871; il a rendu un juste hommage au commandant Teyssier. Pour M. Œckinghaus, l'annexion de 1871 est un retour de Bitche à la mère patrie. L'auteur s'occupe, dans une série d'appendices, de Schorbach, célèbre par son

(1) Ambroise (E.), *Le pays des baronnies* (B S A L 1914-1919, p. 8-29, 130-144, 147-158, 1920, p. 13-28 et 42-59).

ossuaire, de l'institut Saint-Augustin, devenu en 1912 le gymnase épiscopal; en 1756 les augustins avaient pris la direction de cette école. D'autres notices sont consacrées aux châteaux ruinés de Falkenstein, de Waldeck et à la Main-du-Duc; l'auteur croit, sur la foi d'A. Becker, qu'il faut voir là un souvenir du combat légendaire livré par Walter d'Aquitaine à Gunther et à Hagen. Relevons quelques erreurs. P. 10, c'est non en 1254, mais en 1268, que Conradin a été exécuté. P. 43, *Das deutsche Reich römischer Nation* est mis pour *Das römische Reich deutscher Nation.* Ce n'est pas en 911, mais en 925, que la Lotharingie a été rattachée à l'Allemagne. M. Œckinghaus donne, p. 57, une singulière étymologie du nom de Dombasle : *Domnus Vasalli.* P. 61, il se trompe lorsqu'il attribue au maréchal d'Humières la prise de Bitche en 1634. P. 69, c'est en 1737, non en 1739, qu'a commencé le règne de Stanislas en Lorraine. P. 89, la Lorraine n'est pas devenue en 870 un pays allemand (1).

Le général de Dartein a consacré une courte notice historique au château de Colombey (commune de Coincy, canton de Pange, arrondissement de Metz), qui fut détruit par un incendie durant le siège de Metz en 1870 et qui n'a pas été rebâti (2). — Mme (ou Mlle) Brueder consacre à Fénétrange une notice historique et descriptive, où elle retrace à grands traits le passé de cette petite ville, qui fut pendant quelque temps le chef-lieu d'une principauté immédiate de l'Empire, décrit les monuments, fort intéressants, mais très endommagés, qu'ont laissés le Moyen Age et la Renaissance. L'étude se termine par quelques mots sur l'écrivain badois Moscherosch, qui habita sept ans Fénétrange, comme bailli du duc de Croy et d'Arschot, l'un des coseigneurs de la ville. Des reproductions de monuments et d'un portrait de Moscherosch accompagnent l'étude de Marianne Brueder (3). — M. Leclère a donné en 1921 une nouvelle édition de sa notice sur Fontoy, dont nous n'avons eu entre les mains que la première, écrite partie en français, partie en allemand. Il y a dans cette brochure des détails intéressants, d'ailleurs connus, sur la naissance et sur les progrès de l'industrie dans la vallée de la Fentsch. Mais l'exposé manque de méthode. D'autre part, l'auteur a cru devoir faire suivre sa notice de nouvelles à la main, qui n'occupent pas moins de 46 pages et de contes en patois (3 pages). Cette brochure est illustrée de gravures,

(1) Œckinghaus (R.), *Vom Bitscher Land und seiner Geschichte.* Strasbourg, Du Mont Schauberg, 1917, in-8°, vi-127 p.

(2) Dartein (Général F. de), *Notes sur Colombey* (A 1921, octobre, p. 42-44, avec 1 grav. hors texte).

(3) Brueder (Marianne), *Finstingen* (L K 1917, p. 21-27).

qui donnent des vues de Fontoy ou qui représentent diverses sociétés de cette localité (1). — Le château actuel de Frescaty, bâti au commencement du XIXe siècle, en avait remplacé un autre, qu'avait fait élever, cent ans auparavant, Mgr de Coislin, évêque de Metz, et qui fut détruit par un incendie pendant la Révolution. Le commandant Lalance a rappelé les souvenirs qu'évoquent les deux châteaux. C'est dans le château actuel que fut signée, le 27 octobre 1870, la capitulation de Metz (2).

Le capitaine Klipffel a publié la troisième partie d'un mémoire du lieutenant-colonel du génie Parnajon sur la place de Metz. Cette partie est consacrée aux travaux de défense exécutés de 1553 à 1826 par M. de Vieilleville, par Vauban et par Cormontaigne (3).

M. Collignon a eu l'heureuse pensée de rappeler ce qu'ont dit de Nancy les Français ou les étrangers qui ont visité la capitale de la Lorraine, au cours des trois derniers siècles. Le premier en date de ces voyageurs est le prince héréditaire de Saxe-Weimar, venu à Nancy en 1613. Nous trouvons ensuite, pour ne citer que les plus importants, un Dijonnais en 1753, l'Anglais Arthur Young en 1789, de la Vallé en 1792, le baron prussien de Reitzenstein (1806-1808), de Jouy (1822), Ardouin-Dumazet à la fin du XIXe siècle, et, pendant la grande guerre, l'auteur anglais Rudyard Kipling, Mme Édith Wahrton, une Américaine, et l'Espagnol Gomez Carillo. Il est intéressant de connaître l'impression qu'ont faite sur ces personnages la ville et ses habitants (4) — M. H. Mengin a rappelé, en quelques pages, les rapports de Nancy avec l'Amérique et avec la Pologne, les combats livrés en 1914 près de cette ville, enfin les initiatives prises à diverses époques par des Nancéiens (5).

La Société d'émulation des Vosges a commencé de faire paraître dans ses Annales une importante étude de M. Boudet, archiviste-paléographe, sur le chapitre de Saint-Dié. Nous nous contentons de la signaler ici, devant y revenir quand ce travail aura été intégralement publié (6).

(1) A. Leclère (J. P.), *Notice sur Fontoy (Lorraine)*. Metz, imprimerie Le Messin, 1909, in-8°, 99 p.

(2) Lalance (Commandant), *Frescaty* (A 1921, octobre, p. 45-55).

(3) Parnajon (Lieutenant-colonel), *Mémoire historique sur la ville de Metz. 3e partie Metz réuni à la France* (A 1921, octobre, p. 56-79, avec 1 plan).

(4) Collignon (A.), *Nancy à diverses époques. Impressions de voyage* (P L P M 1921, p. 305-317, 370-379).

(5) Mengin (H.), *Pour la gloire de Nancy* (La Marche de France 1921, p. 668-677),

(6) Boudot (P.), *Le Chapitre de Saint-Dié en Lorraine des origines au XVIe siècle. 1re partie : histoire* (A S E V 1914-1921, XXXI-112 p. avec 1 fac-similé.

Le commandant Lalance, après avoir recherché comment était née au XI[e] siècle l'île Saint-Symphorien, qui tirait son nom d'une abbaye bénédictine, a raconté son histoire, qui se relie à celle de la digue de Wadrineau (1). Quelques-unes des assertions de l'auteur appelleraient une discussion (2).

M. l'abbé Carrière a émis l'hypothèse ingénieuse que le nom d'*Urbs Clavorum* donné à Verdun doit se lire *Urbs Sclavorum*. Ce nom viendrait des Sarmates, c'est-à-dire des Slaves, qui habitaient au IV[e] siècle le territoire verdunois (3). M. l'abbé Aimond a résumé l'article de l'abbé Carrière (4). — Dans ses promenades à travers les rues de Verdun, M[lle] B. Peultier évoque fréquemment le passé, retrace l'histoire des monuments anciens de sa ville natale (5). — C'est à la littérature de guerre que se rattache une série d'articles de M. E. Hinzelin sur Verdun. Si la plus grande place y est faite aux événements de 1916 et de 1917, l'attention de l'auteur s'est également portée sur le passé Il a dit quelques mots du traité de Verdun (843); une promenade à travers la ville donne à M. Hinzelin l'occasion de décrire les monuments et d'en faire brièvement l'histoire. Il y a, en ce qui concerne les temps anciens, des erreurs dans le travail de M. Hinzelin, mais nous croyons inutile de les relever (6).

§ 8. **Art héraldique.** — M. Ruppel a résumé, d'après Besler, l'histoire de la croix de Lorraine, venue de Hongrie. On est surpris qu'il ne cite pas les travaux de M. Léon Germain. Six reproductions de sceaux, de monnaies, d'armoiries, accompagnent ce travail. P. 52, au bas de la deuxième colonne, lire Craffe au lieu de Crouppe (7). — Le D[r] Ruppel a décrit les nouvelles armes de Faulquemont, approuvées le 27 mai 1914 par Guillaume II. Les armes combinent celles du duché de Lorraine (1 et 4) avec celles de la maison de Haraucourt (2 et 3), qui posséda de 1414 à 1743 la seigneurie de Faulquemont (8). La question des armoiries de Ligny-en-Barrois, qu'avaient déjà traitée

(1) LALANCE (Commandant), *L'Ile Saint-Symphorien et ses abords* (P L P M 1921, p. 172-178).

(2) P. 174, n. 1, l. 1, lire *cartulaire* au lieu de *carte*.

(3) CARRIÈRE (Abbé V.), *Verdun et les Russes* (Le Moyen Age 1916, p. 395-400).

(4) AIMOND (Abbé Ch.), *Verdun et les Russes* (S R V 1920, p. 271 et 274).

(5) PEULTIER (Berthe), *Mon vieux Verdun* (P L P M 1920, p. 337-345, 402-410, 445-454).

(6) HINZELIN (E.), *Le Verdun de la victoire* (La Marche de France 1920, p. 375-385, 443-452, 499-509, 556-559, 636-641, 707-713).

(7) RUPPEL (D[r] A.), *Das lothringer Kreuz* (L K 1917, p. 51-53).

(8) RUPPEL (D[r] A.), *Das neue Wappen von Falkenberg* (A S H L 1914, p. 493-495).

M. Léon Germain (1) et M. Fourier de Bacourt (2), a été reprise par M. Lucien Braye. D'après l'érudit secrétaire de la Société des Lettres... de Bar-le-Duc, les armes de Ligny seraient : d'azur, à un chardon d'or, à trois fleurs et deux feuilles de même, mouvant de la pointe, surmonté de trois croissants entrelacés d'argent (3). C'étaient bien les armes de Ligny de 1700 à 1815; mais le conseil municipal de Ligny avait-il raison de les faire remonter jusqu'à l'année 1231?

Les armoiries de Metz « parti d'argent et de sable » avaient été, à l'origine, celles du paraige du commun. Elles ont pour cimier une jeune fille, une pucelle, qui apparaît durant la première moitié du XVIIe siècle. Mais, dès le XVIe, la ville était dans certaines cérémonies personnifiée par une pucelle. M. Germain de Maidy, l'érudit lorrain le plus compétent en matière de blason, a recherché les différentes façons dont la pucelle avait été représentée jusqu'à nos jours dans les armoiries de Metz et quels étaient l'origine et le sens de celle-ci. Il doute qu'il faille y voir le symbole que Metz n'avait jamais été pris d'assaut. Peut-être a-t-il raison, quoique au XVIe siècle on eût probablement oublié que Metz avait été pris par les Huns, par les rois de Germanie Henri Ier et Otton Ier, par le duc de Lorraine Thierry le Vaillant (4).

La ville de Verdun a changé d'armoiries dans le cours des siècles. Tout d'abord les sceaux de la république verdunoise représentèrent la cathédrale, dont Albéron de Chimy avait, au XIIe siècle, commencé la construction. A la fin de la période de l'indépendance, la ville eut pour armoiries d'or à l'aigle à deux têtes de sable, couronnée, becquée et membrée de gueules. Devenue française, Verdun reçut des armoiries libellées ainsi : d'azur à la fleur de lis d'or couronnée de même. En 1898, le conseil municipal de Verdun, sur la proposition du maire, M. Maury, adopta comme blason : d'azur à une cathédrale avec quatre flèches d'or, derrière laquelle s'élève une tour ou beffroi de même. En 1916, le gouvernement français a autorisé Verdun à faire figurer dans ses armes la croix de la Légion d'honneur. Un héraldiste, M. J. Meurgey, a exposé ces faits dans une brochure bien imprimée, illustrée de figures dans le texte et hors texte, qui représentent les différentes armoiries de Verdun, ainsi que les décorations accordées à la ville par les puissances alliées, à la suite des événements de 1916.

(1) GERMAIN (L.), *Étude sur les armoiries de Ligny-en-Barrois.*

(2) FOURIER DE BACOURT (Comte E.), *Ligny-en-Barrois en 1610.*

(3) BRAYE (L.), *Les armoiries de Ligny-en-Barrois* (B S L B 1921, p. 94-101).

(4) GERMAIN DE MAIDY (L.), *Sur les armoiries de Metz* (A 1921, octobre, p. 80-94, avec 2 fig. dans le texte).

M. Meurgey a publié en appendice les armoiries des communautés religieuses et des corporations de la ville de Verdun (1).

§ 9. **Sigillographie.** — L'inventaire des sceaux qui authentiquent les documents de la série G (clergé séculier), conservés aux Archives départementales des Vosges, ne comprend pas moins de 670 numéros. Le plus ancien de ces petits monuments est celui du chapitre de Saint-Dié, de 1051, le plus beau celui de l'empereur Frédéric Barberousse, de 1157. M. Philippe, archiviste départemental des Vosges, qui a publié l'inventaire, l'a fait précéder d'une introduction, où il étudie avec précision toutes les questions qui se rapportent aux sceaux, matière, couleur, attaches, place, légende, iconographie, conservation. Trois planches, reproduisant quelques-uns des sceaux les plus intéressants, sont jointes à l'inventaire. Une table héraldique, une table générale alphabétique, enfin des additions et corrections terminent le volume (2).

M. Edmond des Robert décrit trois sceaux de l'ancienne abbaye bénédictine de femmes de Vergaville, reconstituée en 1824 à Flavigny-sur-Moselle et transférée, après 1901, à Oriocourt (Lorraine). Un de ces sceaux date probablement du XIIIe siècle; les deux autres, qui représentent saint Eustase, patron de l'hôpital dépendant du monastère, sont du XVIIIe siècle. Une planche en héliogravure reproduit les trois sceaux (3).

§ 10. **Travaux divers.** — M. L. Germain a répondu aux objections qu'avait provoquées son étude sur les devises matrimoniales. Son nouveau travail concerne surtout les ducs de Lorraine et des membres de la famille de Croy (4).

Les inondations dont la région lorraine a souffert en 1919 ont amené M. Ch. Sadoul à rappeler quelques-unes de celles qui avaient désolé le pays durant le Moyen Age et les temps modernes. Une des plus terribles fut le déluge de la Saint-Crépin en 1778 (5).

Les Tsiganes, appelés encore Bohémiens, apparurent en 1494 pour

(1) MEURGEY (J.), *Les anciens symboles héraldiques des villes de France. Verdun.* Paris, Champion, 1918, in-8°, 47 p. avec 12 grav. dans le texte et hors texte.

(2) PHILIPPE (A.), *Inventaire des sceaux de la série G (clergé séculier). Département des Vosges. Archives départementales.* Épinal, imprimerie administrative des Vosges 1919, in-4°, 100 p., avec 3 planches.

(3) ROBERT (E. DES), *Sceaux de l'abbaye de Vergaville* (B S A L 1920, p. 102-109, avec 1 planche hors texte.

(4) GERMAIN DE MAIDY (L.), *Les nouvelles recherches sur les devises matrimoniales* (M A S 1920-1921, p. 15).

(5) SADOUL (Ch.), *Inondations d'autrefois en Lorraine* (P L P M 1920, p. 30-36).

la première fois à Metz. On les signale dans le pays de Bitche une dizaine d'années plus tard. Ils y demeurèrent, de moins en moins nombreux, jusqu'au dernier quart du XIXe siècle. C'est à Bärenthal qu'ils restèrent le plus longtemps fixés. M. Haas, qui rappelle ces faits, donne quelques détails sur le type physique des Tsiganes, sur leurs mœurs, sur la façon dont ils s'administraient et dont ils jugeaient ceux d'entre eux qui s'étaient rendus coupables de quelque méfait, enfin sur l'hostilité à laquelle ils étaient généralement en butte de la part des populations rurales (1).

M. l'abbé Pauly mentionne un certain nombre de mesures prises anciennement en vue de protéger contre les malfaiteurs les champs et les maisons des paysans (2).

M. Gaston Deschamps, de l'Académie française, a rappelé, à propos de la séance solennelle du 12 juin 1919, où l'Académie de Metz a célébré sa résurrection en 1819, la fondation de ce corps savant qui avait été créé en 1757 par Duprey de Geneste; il reçut deux ans plus tard un caractère officiel, fut doté d'un protecteur en la personne du maréchal de Belle-Isle et devint Académie royale. Supprimée par le décret que rendit la Convention le 14 août 1793, elle fut rappelée à la vie vingt-six ans plus tard. M. G. Deschamps a retracé brièvement l'histoire de ce corps savant (3). — MM. J. Favier et P. Laprévote ont publié une seconde édition du *Catalogue des manuscrits de la Société d'archéologie lorraine :* le fonds comprend actuellement 315 volumes (4).

R. PARISOT.

II — COMPTES RENDUS

PARISOT (Robert), *Histoire de Lorraine* (*duché de Lorraine, duché de Bar, Trois-Évêchés*), tome II, de 1552 à 1789. Paris, Aug. Picard, 1922, petit in-8° de VI-347 pages, avec 16 gravures hors texte.

Avec ce second volume de M. Parisot, nous avons enfin une histoire de Lorraine allant jusqu'à 1789, car les ouvrages de Digot et du comte

(1) HAAS (H.), *Die Zigeuner in Lothringen* (L K 1919, p. 104-106).

(2) PAULY (Dr), *Alte lothringische Sicherungsmassregeln für Feld und Flur, für Haus und Hof* (L K 1919, p. 40-41).

(3) DESCHAMPS (G.), *L'Académie de Metz à propos de son centenaire* (R D M 1919, IV, p. 455-466).

(4) FAVIER (J.) et LAPRÉVOTE (P.), *Catalogue des manuscrits de la Société d'archéologie lorraine.* Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1920, in-8°, 69 p. (Tirage à part du *Catalogue général des Manuscrits des Bibliothèques de France.*).

d'Haussonville s'arrêtent l'un et l'autre à 1766, date de la mort de Stanislas. Nous possédons ainsi un tableau complet du passé de notre province jusqu'à l'heure où elle est démembrée en départements. Et l'on sait qu'un troisième volume mènera cette histoire jusqu'au traité de Versailles de 1919, l'auteur estimant avec raison que le département, création artificielle, ne fait pas disparaître la province.

Dans l'analyse que nous avons donnée du premier volume de ce savant ouvrage (1), nous en avons expliqué le plan avec assez de détails pour n'avoir pas à y revenir. Ce second volume contient à lui seul toute une période, celle où l'influence française, jusqu'alors discrète et voilée, se change peu à peu en domination. Nous y trouvons quatre chapitres pour la narration des faits, deux pour le tableau des institutions, trois pour l'exposé de la vie économique, de la vie intellectuelle, de la vie religieuse et morale. Rien n'est oublié; chacun des faits innombrables vient prendre sa place exacte dans ce cadre si bien tracé. Et l'ordonnance de tous ces faits est très judicieuse : ainsi, Digot ne parlait de la famille de chaque duc qu'après avoir mentionné sa mort; avec beaucoup de raison, M. Parisot reporte ces indications à l'avènement du prince, en sorte que nous connaissons l'existence des gens avant de les voir agir. Dans le chapitre sur la vie intellectuelle, il n'y a pas seulement, comme en bien des ouvrages similaires, une sèche énumération des écrivains, des savants et des artistes, mais aussi l'indication de leurs œuvres principales et une appréciation judicieuse et équitable sur chacun d'eux.

Il faut bien dire que la rigidité un peu excessive du plan entraîne des répétitions fâcheuses : ce qui avait été dit aux p. 1 à 3 est réitéré avec quelques détails en plus aux p. 4 à 6; il est question des tendances absolutistes de Charles III aux p. 7 et 15, des assemblées provinciales de 1787 aux p. 130 et 163, des conseils de Stanislas aux p. 162 et 167. La distinction, dans chacun des quatre premiers chapitres, entre l'histoire intérieure et l'histoire extérieure ne va pas sans inconvénients : ainsi, nous sommes avertis des conséquences de l'arrestation de Charles IV par les Espagnols en 1654 avant que cette arrestation n'ait été rapportée et expliquée; on s'étonnera de voir relatés dans l'histoire intérieure (p. 82-85) les traités de Vincennes, de Montmartre et de Nomeny.

L'histoire locale s'encadre dans l'histoire générale et il n'est pas toujours facile de faire la part juste à chacune. Ainsi, sous le règne de Louis XIV, M. Parisot sort un peu trop, à notre avis, de la région lor-

(1) *Bibliographie lorraine*, 1913-1919, p. 39-42.

raine pour exposer dans son ensemble la politique du grand roi. N'eût-il pas mieux valu supposer cette politique connue du lecteur et lui présenter, lui nommer au moins, les plus remarquables des intendants qui administrèrent alors le pays, par exemple Louis Chantereau-Lefebvre (1633-1637), qui mit à profit son séjour à Nancy pour en explorer les archives d'où il tira un livre d'histoire remarquable, Jacques Charuel qui régit nos aïeux de 1682 à 1691, Desmarets de Vaubourg qui les gouverna de 1691 à 1696 et rédigea une description des deux duchés que nous sommes fort heureux d'avoir.

Quelques autres omissions sont à signaler : il n'est question des fondeurs de cloches ni à propos de l'industrie, ni à propos des beaux-arts; c'est là pourtant une industrie ou un art, comme on voudra, très florissant en Lorraine, surtout dans le Bassigny, et les fondeurs de ce pays allaient travailler au loin. A la p. 219, M. Parisot aurait pu citer les principales imprimeries de Nancy au XVIIIe siècle, par exemple celles de Cusson-Hœner, de Thomas, de Lamort; à la p. 280, n'aurait-il pas dû nommer ces deux artistes de mérite, Jacques Bellange, peintre et graveur, et Alexandre Vallée, graveur? A la p. 222, on aurait aimé apprendre quels étaient les rapports des patrons avec les ouvriers. Étaient-ils cordiaux ou aigres? Y avait-il tendance à la lutte des classes? Connaissait-on les grèves?

Ce dont nous louerons fort l'auteur, c'est d'avoir indiqué avec soin les questions assez nombreuses qui ne sont pas encore résolues : les prélats des Trois-Évêchés sont-ils représentés aux diètes et paient-ils les contributions de l'Empire (p. 170); le gouverneur français de Metz avait-il autorité sur ceux de Toul et de Verdun (p. 177); quel est le premier intendant des Trois-Évêchés (p. 179); qu'étaient les trois États de Toul (p. 185); comment le métayage disparaît-il au XVIIIe siècle (p. 205)? Elles sont de grand prix ces indications, car elles inciteront à de nouvelles recherches sur ces questions non résolues, mais non pas insolubles sans doute, et des monographies que ce volume aura suggérées finiront par y porter la lumière.

Si du plan nous passons aux appréciations, force nous sera de faire des réserves sur beaucoup de celles que M. Parisot a semées dans ce volume, particulièrement au sujet des rapports de la Lorraine avec la France. Il exagère manifestement (p. 9) en affirmant que le mariage du futur Henri II plaçait les deux duchés dans la dépendance du royaume. Il se réjouit (p. 35) que le projet de mariage de Nicole avec le dauphin n'ait pas abouti; nous au contraire avouons sans ambages le regretter; c'était l'union des duchés au royaume se réglant en douceur, comme s'étaient faites jadis celles de la Champagne et de la

Bretagne, comme avait failli se faire celle de l'Aquitaine. Il y avait au reste tout profit pour Nicole à épouser un autre homme que Charles IV, pour la Lorraine à ne pas être gouvernée par ce personnage, aussi mauvais prince que mauvais mari, M. Parisot le déclare lui-même très loyalement p. 45, 68, 93. La démolition de La Mothe (p. 71) s'explique par les pilleries que la garnison de cette forteresse faisait sans cesse en Champagne, et dès juillet 1644, un an avant la prise de la ville, Mazarin avait écrit sur son carnet : « démolir La Motta (1) ». C'est un bien gros mot (p. 83) que de qualifier d'infamie le traité de Montmartre de 1662; on ne concevait pas alors qu'il fallût consulter un peuple avant d'en disposer; un peu plus tard, Léopold fut sur le point d'échanger ses duchés contre le Milanais et François III les troqua contre la Toscane. Le jugement sur la politique de Louis XIV (p. 91) est sommaire et injuste; après qu'on aura fait toutes les réserves nécessaires, ce règne n'en restera pas moins un grand règne. Ici, il s'agit en particulier de la guerre de Hollande : M. Parisot sait trop bien l'histoire pour ne pas connaître que cette guerre eut pour objet et pour résultat d'affranchir le commerce maritime de la France. Pourquoi traiter de renégats les Lorrains qui se sont ralliés à la France au XVIIe siècle (p. 60), reprocher à d'autres Lorrains d'avoir servi Stanislas (p. 162)? Il y avait avantage pour le pays à ne pas être administré uniquement par des étrangers. Laisser tous les emplois à des Français et à des Polonais et se contenter de bouder eût été une grande maladresse.

Nous savons bien que M. Parisot s'est donné pour tâche, et dès le premier volume du présent ouvrage, et déjà quand il a composé son beau livre sur le royaume carolingien de Lorraine, d'écrire l'histoire de la Lorraine en se plaçant au point de vue lorrain. Mais aux XVIIe et XVIIIe siècles, le point de vue lorrain côtoie trop souvent le point de vue Habsbourg qui ne peut pas être celui de Français du XXe siècle. A notre avis, la Lorraine ne réalise vraiment sa destinée que du jour où elle peut mettre au service d'un grand pays ces qualités d'énergie guerrière et d'action silencieuse qui sont en elles et qui se dépensaient jusqu'alors en des entreprises mesquines, sans gloire comme sans profit. Qui ne préférera les œuvres des généraux et maréchaux lorrains de la Révolution et de l'Empire à l'attaque de la porte Serpenoise par le duc Nicolas, à l'achat de Jean de Landremont par le duc René II, deux œuvres également déloyales? La Lorraine ne vit d'une vie large et pleine que du jour où elle est devenue française. Qu'on ne dise pas

(1) CHÉRUEL, *Histoire de France pendant la minorité de Louis XIV*, t. II, p. 85.

qu'elle y perd ses institutions propres. Avant que la fusion ne fût seulement commencée, le despotisme de Charles IV avait réussi à annihiler ces curieux organes, les Assises et les États généraux dont nous apprécions bien les services, ayant essayé naguère d'en faire l'histoire.

Hâtons-nous d'ajouter que cette tendance particulariste n'empêche pas, dans bien des cas, M. Parisot de se montrer impartial. Il reconnaît que l'art lorrain s'est beaucoup développé au contact de l'art français, que divers artistes lorrains ont fait en France une belle carrière, qu'il n'y a une vraie vie littéraire en Lorraine qu'au jour où les lettres françaises y sont connues. Quand il expose avec la plus grande netteté (p. 229-232) la question ardue du reculement des barrières, il nous apprend que si le Gouvernement français ne s'est pas décidé, ainsi qu'il le désirait, à supprimer ses douanes entre les duchés et le reste du royaume, c'est que les Lorrains consultés se sont prononcés contre ce projet à une presque unanimité qui dénote chez eux peu de clairvoyance.

Voici maintenant quelques corrections de détail : P. 30, Catherine de Bourbon n'est pas la nièce, mais la demi-sœur de l'archevêque de Rouen qui la marie. P. 31, en disant qu'aucun duc lorrain ne s'était encore appelé Henri, M. Parisot ne tient pas compte d'Henri, fils de Gislebert, qui fut duc nominal de 939 à 944 ou 945; il n'était pas de la maison d'Alsace, mais Henri II ne l'en tenait pas moins pour un de ses prédécesseurs. P. 89 et 104, il faut écrire Chambre et non Cour des comptes. P. 109, le mariage de Louis XV se fit, non à Versailles, mais à Fontainebleau. P. 128, nous ne pensons pas, comme M. Parisot, que Louis XVI était également dépourvu de clairvoyance et d'énergie; il ne manquait pas de clairvoyance puisqu'il a su prendre Turgot, puis Necker comme ministres, mais il n'a pas eu l'énergie de les soutenir, ce qui a suffi pour tout perdre. P. 138, il fallait indiquer que si la Lorraine cède Longwy, elle reçoit Rambervillers en échange. P. 140, nous lisons qu'en 1710 Saint-Nicolas ne comptait que 658 habitants; entendez 658 chefs de famille avec de plus 97 garçons au-dessus de seize ans (1); cela ferait à peu près 4.000 habitants et ce renseignement est corroboré par celui de Rice disant qu'au même temps Saint-Nicolas comptait environ 700 bourgeois (2). P. 156, *fouage* n'est pas un terme lorrain; il fallait écrire *conduit*, dont le sens est le même.

(1) Lepage, *Statistique de la Meurthe*, t. II, p. 514, renseignement pris au contemporain Bugnon, comme on le voit en se reportant au t. I, p. 31 de cet ouvrage.

(2) Archives de Meurthe-et-Moselle, B. 288, fol. 81 v° — En 1921, Saint-Nicolas a 5.571 habitants et 4.813 seulement si l'on déduit la garnison; la différence n'est pas grande à deux siècles de distance.

P. 163, nous regrettons de ne pas trouver les noms des six districts entre lesquels est partagée la province; de plus la réforme de 1787 n'a pas créé des conseils municipaux, mais des assemblées municipales où le clergé et la noblesse avaient des représentants spéciaux; à donner aux choses d'autrefois des noms d'aujourd'hui, on risque de confondre des organisations fort dissemblables. P. 255, l'Université de Nancy est logée « dans le local élevé pour recevoir la bibliothèque publique »; entendez : dans le local où est maintenant cette bibliothèque. P. 264, Alphonse de Rambervillers n'est pas né à Vic, mais à Toul, il le dit lui-même dans son testament; de plus, il eût été bon d'indiquer, p. 185, que les coutumes de l'évêché de Metz, promulguées en 1683, avaient été rédigées dès 1601 par une commission que présidait ce magistrat (1). P. 227, ce n'est pas seulement dans les comptes privés qu'après 1737 on a continué à employer la livre de Lorraine; c'est aussi dans ceux des communautés. P. 267, compiler est-il le mot juste pour désigner l'*Histoire de Metz* par les bénédictins, où il y a plus de critique et une science plus précise que dans l'*Histoire de Lorraine* de Calmet? P. 305, M. Parisot reconnaît à Pierre Fourier « un sens pratique qu'il est rare de trouver chez les saints »; mais au contraire les saints et en général les mystiques, canonisés ou non, ont souvent un sens pratique très avisé; tous les psychologues reconnaissent cette singularité sans très bien l'expliquer. P. 311, il faudrait dire que la congrégation de Saint-Charles fut créée spécialement pour desservir l'hôpital du même nom à Nancy et s'étendit ensuite à d'autres villes.

Les dates, on le conçoit, sont nombreuses dans ce volume; il en est pourtant quelques-unes qu'on regrette de n'y point trouver : il eût été bon de marquer, p. 50, que l'importante mission de Cardin Le Bret en Lorraine est de 1625; p. 129, que le rétablissement du Parlement de Metz et l'érection de la Cour souveraine de Lorraine en Parlement ont eu lieu en septembre 1775. A la p. 16, les dates de réunion à la Lorraine de Bitche, Phalsbourg et Marsal n'étaient pas indifférentes. A la p. 23, il était nécessaire de noter même le mois des deux assemblées de la Ligue, celle de Nancy en septembre 1584, celle de Joinville en décembre de la même année. M. Parisot indique soigneusement les dates de naissance et de décès de la plupart des écrivains et artistes qu'il nous fait connaître, mais, p. 289, il les oublie pour Jacquard, Girardet, Provençal, Claudot. Nous aurions aimé aussi trouver les prénoms de ces grands artistes, ainsi que, p. 285-286, ceux de Boffrand, Jennesson et Héré, le nom de famille seul ne suffisant pas à identifier un personnage.

(1) M S A L 1908, p. 298, 319.

Sur un point, nous contesterons la chronologie, d'ordinaire fort exacte, de M. Parisot. Se rangeant à l'avis de Digot (1), il place en 1631 la condamnation et la pendaison de Florentin Le Thierriat; mais Laprevôte reporte cet événement à 1608 (2), et Konarski, le dernier biographe de cet avocat pamphlétaire, adopte cette date (3). A notre avis, les arguments de Digot pour rattacher cette triste fin au règne de Charles IV sont des plus faibles, et Laprevôte a pour lui une mention brève, mais suffisamment probante, qu'il a trouvée dans le registre de décès de Mirecourt : « 1608, 13 février, suspensus Thieriat. » Il y a au moins doute.

Comme dans le volume précédent, tous les chapitres débutent par une bibliographie copieuse et méthodique; nous n'y relevons que peu d'oublis : p. 101, aurait pu être citée la longue étude de Charton sur le duc Léopold (4) qui, bien qu'un peu confuse, n'est pas négligeable. Il ne l'est pas non plus, le livre de Munier-Jolain sur Saint-Nicolas-de-Port (1885), que nous ne voyons point, à la p. 134, dans la liste des travaux sur les institutions municipales. Dans la bibliographie de la p. 293, on ne lit rien qui se rapporte aux mœurs et aux croyances; c'était le lieu d'indiquer les principales études sur la sorcellerie dans nos pays de l'Est, et le livre de Souhesmes sur la criminalité en Lorraine (1903).

Voici enfin deux ou trois questions sur lesquelles nous nous arrêterons, moins pour contester les indications de M. Parisot que pour les compléter : aux p. 145-146, il nous apprend que le personnel de la cour de Charles III comptait 630 personnes. C'est beaucoup pour la cour d'un simple duc, mais il faut tenir compte de ce fait qu'alors un seul personnage cumulait facilement deux, trois et même quatre emplois, en sorte qu'il y avait beaucoup de fonctions et peu de fonctionnaires. Nous avons indiqué des cumuls de ce genre pour le bailliage de Vic au temps de Charles III précisément (5); M. Parisot lui-même en signale de pareils, p. 156-157. On pourrait en relever bien d'autres : Nicolas de Dommartin qui, vers 1570, est à la fois chambellan du duc, grand gruyer de Lorraine, bailli du comté de Vaudémont, membre du Conseil d'État; Alexandre Maillet qui, vers 1620, cumule les deux charges bien différentes de receveur général et de maître louvetier dans le duché de Bar. Le chiffre de 630 personnes

(1) M A S 1849.
(2) M S A L 1863.
(3) M S L B 1883.
(4) A S E V 1865.
(5) M S A L 1908, p. 293.

ne prouve donc point que la cour de Charles III fût particulièrement brillante et coûteuse.

Nous lisons, à la p. 151, que le duc Léopold institua la vénalité des offices de judicature. Il l'a plutôt rétablie qu'établie, car cette mauvaise pratique est bien plus ancienne : dans leurs griefs, les États généraux de mars 1600 s'en plaignent, et en termes fort élevés; le duc leur répond que la nécessité des affaires l'y a contraint, que du reste cela ne l'empêche de donner les emplois aux plus dignes (1). Déjà les États de 1596 et de 1599 avaient formulé des réclamations analogues (2). M. Davillé explique cet expédient par les énormes dépenses que Charles III avait engagées pour soutenir les Ligueurs (3). Nous nous en tenons à ces textes sûrs et ne ferons pas état d'une ordonnance du 5 février 1289 par laquelle Ferry III défend à ses vassaux de vendre les offices (4), car ce document nous paraît suspect.

Il y a, aux p. 240-244 de ce volume, un tableau très instructif de l'enseignement primaire en Lorraine avant la Révolution. Le dépouillement que nous menons, depuis de longues années, des archives communales de Meurthe-et-Moselle nous permet d'y ajouter quelques traits. Au programme de ce qu'on enseignait dans les écoles, il faut ajouter le calcul, et même, dans quelques bourgades et petites villes, les éléments du latin. M. Parisot estime que les villages étaient peu nombreux qui donnaient un traitement fixe au maître; nous croyons au contraire que ceci était le cas le plus fréquent. Nous avons lu nombre de traités passés entre les régents d'école et les communautés et d'habitude un traitement y est stipulé; c'est même ce qui permettait à la communauté d'obliger le régent à instruire gratuitement les enfants pauvres. Après avoir constaté que les écoles de village étaient nombreuses au XVIIIe siècle, M. Parisot déclare ignorer combien il pouvait y en avoir au XVIIe. Nous sommes portés à croire que dans ce siècle où la Lorraine connut cependant tant d'épreuves, il y avait déjà des écoles dans beaucoup de villages, peut-être dans le plus grand nombre. Et voici pourquoi : pour ce siècle, ce n'est que dans les registres paroissiaux de baptêmes, mariages et sépultures que l'on rencontre des mentions de régents d'école; or ces registres ne remontent pas bien souvent au début ou même au milieu du XVIIe siècle, soit qu'ils n'aient pas été tenus, soit qu'ils aient été détruits; la plupart des collections ne commencent qu'avec la fin de ce siècle, quelques-

(1) Archives de Meurthe-et-Moselle, B. 684, n° 44, pièce 6; cette plainte forme le premier article des griefs.

(2) *Ibid.*, B. 681, n° 25.

(3) *Prétentions de Charles III à la couronne de France*, p. 306, n° 5.

(4) ROGÉVILLE, *Dictionnaire des ordonnances*, t. II, p. 192.

unes même avec les premières années du suivant. Là du reste où, ces registres existant, on n'y trouve aucun nom de régent, on ne doit pas en conclure qu'il n'y a point d'école, mais seulement que le régent n'a eu l'occasion de figurer dans aucun acte, soit comme participant, soit comme témoin. Ceci dit, nous constatons que, dans le seul arrondissement de Nancy, on voit des mentions de régents d'école à Faulx en 1611, à Champigneulles et Pompey en 1624, à Forcelles-Saint-Gorgon en 1626, à Benney en 1645, à Laxou en 1647, à Houdreville en 1650, à Lay-Saint-Christophe en 1651, à Pulligny et Gugney en 1652, à Lalœuf en 1654, à Maron en 1655, à Amance en 1656, à Malzéville et Villers-lès-Nancy en 1658. Il est inutile de pousser plus loin; les documents étant plus nombreux à la fin du siècle, les mentions se multiplieraient. Et l'on observera que nous n'avons énuméré ci-dessus que de simples villages ruraux — est-il besoin de noter qu'alors il n'y avait pas la moindre usine ni à Pompey ni à Champigneulles — et que si les uns sont dans la banlieue de Nancy, les autres se trouvent fort loin de Nancy et de toute ville.

Ce compte rendu est déjà bien long et nous n'avons pas assez dit tout le mérite du second volume de l'*Histoire de Lorraine:* information aussi étendue que précise, heureux agencement des matériaux réunis, netteté de l'exposition, jugements que l'on peut discuter, mais dont on ne contestera ni le sérieux, ni l'honnêteté, ni l'indépendance. Ce volume et le précédent marquent un grand progrès des études lorraines. Et ils en amèneront beaucoup d'autres, car les travailleurs, les débutants surtout s'y renseigneront facilement et rapidement sur ce que l'on sait actuellement et sur ce que l'on ignore; ils y trouveront même, nous l'avons dit, l'indication de problèmes à élucider. Ils s'orienteront plus vite et pourront produire davantage. Quant à ceux qui ne sont plus des débutants, il leur sera utile de trouver là, condensée en peu de pages, la substance de nombreux volumes et articles de périodiques, chaque chose étant mise à sa vraie place et ramenée à ses proportions réelles, comme il convient dans une œuvre de synthèse. Les uns et les autres seront reconnaissants à M. Parisot qui s'est imposé un tel labeur pour alléger leur peine. E. Duvernoy.

Donnadieu (Dr A.), *L'hérédité dans la maison ducale de Lorraine-Vaudémont.* Préface de M. H. Mengin, maire de Nancy. Nancy-Paris-Strasbourg, Berger-Levrault, 1922, 1 vol. in-4º de xxvi-334 p., avec 102 gravures hors texte.

L'étude psycho-physiologique ou historico-médicale, que M. le

Dr Donnadieu a consacrée à la maison de Lorraine-Vaudémont, se présente sous des dehors luxueux : imprimée avec le plus grand soin par la maison Berger-Levrault, illustrée de nombreuses gravures dans le texte et hors texte, elle produit sur le bibliophile qui se contente de la feuilleter l'impression la plus favorable. Il n'en va pas de même du lotharingiste qui prend la peine de la lire. Ce n'est pas qu'il soit en droit de refuser à l'auteur des éloges pour le plan qu'il a suivi et pour la forme dont il a revêtu son exposé et ses jugements. M. Donnadieu prend les couples ducaux l'un après l'autre, et étudie les caractères physiques et psychologiques de chacun des époux, leur pathologie, leurs liens de parenté, les tares de toute nature qu'ils apportent; enfin, il passe en revue les enfants qu'ils ont eus. Le style de M. Donnadieu, simple, clair, aisé, rend agréable la lecture de l'ouvrage.

Voyons maintenant quelles sont les idées directrices de l'auteur, recherchons la valeur des documents sur lesquels il s'appuie, et des conclusions auxquelles il aboutit.

Le Dr Donnadieu se déclare déterministe (p. XI) et croit que l'homme n'est pas libre; son hérédité le domine à tous les points de vue. Que dans bien des cas les influences héréditaires exercent une influence considérable sur l'homme, c'est ce que l'on ne saurait contester. Mais à quoi servent l'éducation et la volonté, si ce n'est à combattre ces influences, quand elles sont mauvaises? Des enfants naissent avec des défauts physiques, intellectuels ou moraux; leurs parents et leurs maitres s'efforceront de les débarrasser de ces tares, tout au moins d'atténuer celles-ci, et ils y réussiront, pourvu naturellement qu'ils possèdent l'intelligence et la fermeté nécessaires. Arrivé à l'âge adulte, l'homme peut, si l'éducation a développé en lui la volonté, continuer avec succès l'œuvre commencée par ses parents et par ses maîtres. Ce sont là des faits d'expérience, que le Dr Donnadieu ne peut ignorer. La maison de Lorraine ne nous offre-t-elle pas l'exemple d'un prince que l'éducation transforma, sans d'ailleurs l'améliorer? Le séjour de François III en Autriche lui fit perdre quelques-unes des qualités que l'on remarquait en lui avant son départ pour la cour de Vienne.

Parmi les influences héréditaires qui se sont plus particulièrement fait sentir sur les princes lorrains, M. Donnadieu met en première ligne celle des Valois et surtout celle des Habsbourgs (p. XIV). A l'en croire, toute princesse qui se rattachait, ne fût-ce qu'en ligne féminine, à l'une de ces deux maisons souveraines, introduisait dans la famille où la faisait entrer un mariage, les tares de toute nature dont elle était souillée. Jusqu'à François Ier inclusivement c'est l'hérédité Valois qui prédomine, mais elle fait place, depuis Charles III, à l'hé-

rédité Habsbourg. A toute force, M. Donnadieu veut voir des Valois dans les princes lorrains du xve et de la première moitié du xvie siècle, des Habsbourgs dans leurs successeurs. Mais d'abord Valois et Habsbourgs authentiques sont-ils tous taillés sur le même patron? Louis XI ressemble-t-il par exemple à son père Charles VII et à son fils Charles VIII? Si nous considérons les Habsbourgs, que de différences entre eux! Quels sont les traits communs à Frédéric III, à Maximilien Ier et à Charles-Quint? Par deux fois M. Donnadieu (p. 113 et 170) parle des aptitudes au gouvernement que possédaient les princes de la maison d'Autriche. A vrai dire, nous ne les constatons que chez le plus grand d'entre eux, Charles-Quint. Philippe II et l'empereur Ferdinand II n'avaient qu'une partie des qualités de l'homme d'État. Elles manquaient à Frédéric III, à Ferdinand III, à Léopold et plus encore aux souverains espagnols du xviie siècle. Maximilien Ier, à qui l'on ne peut refuser une intelligence brillante, était dépourvu d'esprit de suite et de sens politique. Les descendants de François Ier et de Christine de Danemark ne se distinguent pas moins les uns des autres. Point n'est besoin d'avoir une connaissance approfondie de l'histoire de la Lorraine, pour savoir que Charles III, Henri II, Charles IV, Charles V et Léopold ne se ressemblent guère. L'idée que l'hérédité exerce une action nécessaire, fatale, obsède à ce point l'esprit de M. Donnadieu qu'il la voit partout, qu'il fait remonter jusqu'à elle la responsabilité de quantités de faits, auxquels elle est dans bien des cas étrangère. Ainsi l'hérédité aurait été fatale à la maison de Bar, qui s'éteignit en ligne masculine au début du xve siècle (p. 40). Quelle est la vraie cause de ce fait, d'ailleurs réel? C'est qu'un prince de la dynastie barroise trouva la mort à la bataille de Nicopolis (1396), trois autres à celle d'Azincourt (1415); l'hérédité n'a rien à voir avec ces événements. Si plusieurs enfants de René d'Anjou et d'Isabelle meurent en bas âge, on ne doit s'en prendre qu'à l'hérédité (p. 46); mais cette mortalité infantile, que l'on constate dans des familles de toutes classes, de toutes conditions, peut être attribuée à la mauvaise hygiène, à l'insuffisance des moyens thérapeutiques, à l'ignorance des médecins. M. Donnadieu considère (p. xix) les mariages consanguins comme susceptibles d'entraîner pour les enfants des conséquences funestes. Là-dessus les médecins diffèrent d'avis. Toutefois il semble incontestable que des unions trop répétées entre cousins, surtout quand l'état physique et mental des époux n'est pas absolument sain, peuvent nuire à la santé physique, intellectuelle et morale des enfants. Seulement il était difficile aux princes d'éviter cet écueil, surtout à partir du moment où la Réforme les avait partagés en deux camps.

Les unions mixtes étaient rares ; les familles souveraines restées fidèles au catholicisme, d'ailleurs peu nombreuses, ne se mariaient qu'entre elles, et leurs membres, quand ils s'unissaient, étaient plusieurs fois cousins.

M. Donnadieu a donc un système, des idées qui le dominent, qui lui imposent en quelque sorte les jugements qu'il porte sur les faits et sur les personnes.

Voyons maintenant à l'aide de quels témoignages il va étayer ses appréciations. M. Donnadieu a fait appel aux documents iconographiques et aux documents analistiques. Sachons-lui gré d'être allé chercher parfois assez loin les portraits des princes et princesses de notre ancienne maison ducale et d'avoir donné dans son livre la reproduction de beaucoup d'entre eux. Ces portraits se présentent sous la forme de tableaux, de gravures et de médailles. Toujours obsédé de l'idée que certains types, celui des Valois d'abord, plus tard celui des Habsbourgs, doivent nécessairement se retrouver chez les membres de la maison de Lorraine, M. Donnadieu suspecte la sincérité, la ressemblance des portraits qui n'offrent pas ces caractères distinctifs, ou qui ne les offrent que très atténués. C'est par exemple le cas du portrait d'Élisabeth de Lorraine, fille de Charles III, par Kilian (p. 181-183), de celui de Marguerite de Gonzague par J. van der Heyden (p. 195).

Les médailles gravées par Ferdinand de Saint-Urbain sous le règne de Léopold ont beaucoup servi à M. Donnadieu. Il rappelle que, d'après dom Calmet, le célèbre graveur utilisa pour les médailles qu'il exécutait les statues et les portraits qui représentaient les membres de la dynastie lorraine. Nous ne songeons pas à mettre en doute l'exactitude du fait rapporté par l'abbé de Senones ; mais il est permis de se demander si, en ce qui concerne le Moyen Age, les effigies étaient ressemblantes. Saint-Urbain, d'autre part, s'est-il appliqué à reproduire fidèlement ses modèles ? Nous avouons n'avoir pas dans les médailles du célèbre graveur toute la confiance que leur accorde M. Donnadieu (p. 3).

Les documents écrits auxquels a recouru l'auteur n'étaient pas tous de bonne qualité. Il a eu le tort de mettre à profit un certain nombre de documents faux. C'est le cas, par exemple, des lettres d'Alix de Champey (p. 8), des Coupures de Bournon (p. 31), des Mémoires de Florentin le Thierriat (p. 43, 54, 106) et du Testament de Charles V (p. 249), sur lequel il s'appuie pour apprécier le père de Léopold. M. d'Haussonville avait, il est vrai, admis l'authenticité de ce document. Mais la question a été depuis lors reprise par M. Rein-

hold Koser, qui, après avoir été professeur dans différentes Universités allemandes, a terminé sa carrière comme directeur des Archives de l'État prussien à Berlin (1). Un érudit français, M. du Hamel de Breuil, a soumis un peu après le testament de Charles V à un nouvel examen (2). Tous deux, M. Koser et M. du Hamel de Breuil, sont arrivés à la même conclusion : le testament mis sous le nom de Charles V est un faux, dont la paternité réelle doit être attribuée à l'abbé Margotte de Chèvremont; c'est en France qu'il a paru, avec l'approbation tacite du gouvernement français, qui voyait dans ce factum une excellente machine de guerre contre l'Autriche. Avant de recourir au témoignage du testament contre Charles V, il faudrait prouver qu'il émane vraiment du prince lorrain, réfuter par conséquent les arguments invoqués par MM. Koser et du Hamel de Breuil contre l'authenticité du document. Tant que cette démonstration n'aura pas été faite, et nous doutons qu'elle le soit jamais, nous tiendrons le document pour apocryphe.

On est également frappé de voir la prédilection de M. Donnadieu pour des documents d'authenticité incontestable, mais de partialité non moins certaine. Nous ne sommes pas tenu d'accepter, les yeux fermés, les appréciations, ni même les assertions de M. de Brassac, de M. d'Audiffret, de Jamet, de Podewils, quand ces Français ou ce Prussien parlent des princes lorrains, pour lesquels ils sont naturellement assez mal disposés.

Chevrier, que cite assez souvent M. Donnadieu et dont il s'approprie les jugements (p. 59, 77, 99, etc.), ne mérite pas l'honneur qu'il lui a fait. C'est un plagiaire, qui a pillé, en le démarquant, dom Calmet. On l'a même soupçonné d'avoir fabriqué un certain nombre de documents faux, Coupures de Bournon, Mémoires de Florentin le Thierriat, de Haraucourt, etc.

Si M. Donnadieu a consulté, semble-t-il, tous les portraits connus des membres de notre famille ducale, il n'a utilisé qu'un nombre restreint de sources écrites, et quelques-unes de celles qu'il a mises à profit étaient sans valeur. En outre, les théories *a priori* que l'auteur avait adoptées l'ont amené à rejeter les données, les renseignements, qui ne s'accordaient pas avec elles. Comment s'étonner que, dans ces conditions, les jugements de M. Donnadieu soient contestables, ou même erronés, et que de nombreuses inexactitudes déparent son

(1) Koser (R.), *Das Politische Testament Karl's von Lothringen von 1687* (H Z 1882, t. XLVIII, p. 45-94).

(2) Hamel de Breuil (Comte du), *Le testament politique de Charles V de Lorraine* (R H 1892, t. XLVIII, p. 257-282, et t. XLIX, p. 1-38).

étude? Nous allons maintenant, en commençant par les premières, passer en revue les unes et les autres.

On ne peut dire que René II ait été le jouet d'Anne de Beaujeu (p. 55). La fille de Louis XI n'a pas tenu, il est vrai, toutes les promesses qu'elle avait faites au prince lorrain, qui n'entra en possession ni de l'Anjou ni de la Provence, mais elle lui rendit, et c'était là l'essentiel, le Barrois mouvant, dont Louis XI s'était indument emparé.

Il est vraiment regrettable que Mme Bertrand (Mlle Didelon) n'ait pu jusqu'à présent faire imprimer l'importante étude, couronnée en 1921 par l'Académie de Stanislas, étude qu'elle a consacrée à Philippe de Gueldre. S'il l'avait lue, M. Donnadieu aurait, nous l'espérons, modifié le jugement qu'il a porté sur la femme de René II (p. 71-75). Il y aurait vu, par exemple, que Philippe resta presque toujours étrangère à la politique et qu'elle renonça sans résistance, devant l'opposition des États du duché, à la qualité de régente que lui conférait le testament de son mari. Durant les premières années de son veuvage, elle se donna tout entière à l'éducation et à l'établissement de ses plus jeunes enfants. Sa tâche terminée, elle entra au couvent des clarisses de Pont-à-Mousson. Les raisons que propose M. Donnadieu pour expliquer la vocation religieuse de Philippe n'ont aucune valeur.

M. Donnadieu nous parle (p. 78), d'ailleurs en termes vagues, des marques de dégénérescence, qui se manifestèrent chez les descendants de Claude de Guise. Cela est vrai pour plusieurs membres de cette famille qui vécurent au XVIIe siècle. Mais il n'en est pas ainsi des fils de Claude : le cardinal Charles de Lorraine et son aîné, François de Guise, n'ont pas fait dans le monde figure de dégénérés.

M. Donnadieu conteste (p. 142) que Charles III ait eu pour objet, lorsqu'il fonda l'Université de Pont-à-Mousson, d'empêcher les progrès de l'hérésie. Nous ne partageons pas sa manière de voir. Une des grandes causes du succès de la Réforme protestante doit être cherchée dans l'ignorance du bas clergé. Le duc, fervent catholique, était en droit d'espérer que l'Université nouvelle formerait des prêtres instruits, connaissant leurs devoirs, capables par conséquent de diriger les fidèles confiés à leurs soins, de les préserver de la contagion, de soutenir enfin des controverses contre les ministres protestants.

Les sorciers ne sont pas particuliers à la Lorraine, comme semble le croire M. Donnadieu (p. 144). On en trouve alors partout, aussi bien dans les pays protestants que dans ceux qui avaient conservé l'ancienne religion. Il est possible d'ailleurs que la Lorraine ait été l'un de ceux où l'épidémie, car c'en fut une, prit le plus d'extension.

Concédons à M. Donnadieu que Charles III ne mérite pas le surnom

de Grand, qui lui a été donné par des historiens trop zélés, mais nous ne pouvons accepter le jugement d'ensemble qu'il a porté sur ce prince (p. 145). A un excès l'auteur en a opposé un autre. Charles III, dont nous ne méconnaissons ni les faiblesses ni les erreurs, a été un souverain actif, laborieux, législateur infatigable, préoccupé d'accroître le bien-être de ses sujets, en développant les richesses naturelles du pays. M. Donnadieu a reproché (p. 205-206 et 321) à Charles III et à ses successeurs de s'être faits les serviteurs de l'Autriche ou de l'Espagne; il a mis cette nouvelle orientation de la politique des ducs lorrains sur le compte du mariage de François Ier et de Christine de Danemark, nièce de Charles-Quint. La raison est tout autre. Déjà avant ce mariage, Antoine s'était rapproché de Charles-Quint. Mais si les ducs modifient leur attitude à l'égard de la France, c'est qu'ils se méfient d'elle, d'ailleurs à bon droit. Plus clairvoyants, nos ducs auraient depuis longtemps compris que les Valois se proposaient de s'agrandir vers le Rhin et de mettre dans leur dépendance la région lorraine. Le jour où Metz, Toul et Verdun furent occupés par des garnisons françaises, il n'y eut pas moyen de douter. A moins d'être aveugles, les princes lorrains devaient voir le sort qui les menaçait. Pour conserver leurs États, ils devaient nécessairement se rapprocher de ceux qui avaient intérêt à entraver les progrès des Valois ou des Bourbons.

A propos de Nicolas-François, bien des inexactitudes se sont glissées dans le récit de M. Donnadieu (p. 236, 238, 239, 240). C'est comme évêque de Toul, et non comme cardinal, que le prince lorrain s'est accordé les dispenses dont il avait besoin pour épouser sa cousine germaine. Il est peu probable que Charles IV, alors éloigné de la Lorraine, ait joué un rôle en la circonstance. Bien loin que ce soit Claude qui ait pressé Nicolas-François de consommer le mariage, c'est le prince qui dut vaincre les résistances et les scrupules de sa cousine.

Charles V n'a pas été apprécié justement par M. Donnadieu; nous avons déjà dit quelle en était la raison principale, l'emploi fait par l'auteur du testament attribué à ce prince. Mais ce n'est pas tout. Est-on en droit de dire, comme le fait M. Donnadieu, que Charles V était d'un caractère irrésolu, parce qu'un jour, de passage à Paris, il ne s'est pas décidé à entrer à l'hôtel de Nemours, où il aurait trouvé la jeune princesse dont il pouvait se regarder comme l'époux légitime? Rien ne montre mieux que le portrait tracé de Charles V par M. Donnadieu le parti pris de dénigrement de l'auteur à l'égard de la maison de Lorraine. Charles V est en réalité l'un des plus grands hommes de notre ancienne dynastie lorraine. Par ses vertus privées, par la dignité

de sa vie, par ses talents militaires, il avait forcé l'estime du plus implacable de ses ennemis, le roi Louis XIV. M. Donnadieu aurait pu s'en souvenir.

Léopold est, sous tous les rapports, inférieur à son père. Mais ici encore nous refusons cependant d'accepter comme exact le jugement de M. Donnadieu. Il y a plus d'une réserve à faire sur la conduite privée, sur les prodigalités du prince lorrain. Mais, s'il avait été tel que le dépeint M. Donnadieu, comment expliquer et l'affection qu'il sut inspirer à ses sujets, et surtout ces louanges qu'il reçut de Voltaire? L'auteur du *Siècle de Louis XIV* n'était pas Lorrain, et il n'avait, croyons-nous, aucun intérêt à flatter la maison de Lorraine. On n'a pas le droit de tenir pour dépourvu de toute valeur son jugement, auquel M. Donnadieu a d'ailleurs omis de faire la moindre allusion.

Dans la conclusion nous trouvons bon nombre d'assertions hasardées, que nous ne pouvons laisser passer. D'après M. Donnadieu, les ducs chez lesquels prédominait le sang valois avaient de l'affection pour leurs sujets (p. 321). Il faut ici faire une distinction. Les ducs angevins, René Ier, Jean et Nicolas, ont passé hors de la Lorraine la plus grande partie de leur règne, ce qui ne semble pas indiquer de leur part un grand attachement aux habitants de la région mosellane. Pour ce qui est de René II et d'Antoine, qui ne descendaient des Valois que par les femmes, nous n'avons pas de peine à reconnaître qu'ils aimaient leurs sujets.

Au contraire, Charles III et ses descendants, chez qui prédominait l'hérédité Habsbourg, se seraient détachés de leur peuple, pour lequel ils n'auraient plus éprouvé qu'un « mépris hautain ». On croit rêver en lisant de pareilles énormités. Ce « mépris hautain », on ne le constate chez aucun des princes lorrains qui se sont succédé depuis 1545. Il est vrai que Léopold, élevé en Autriche, et François III étaient moins attachés à la Lorraine que leurs devanciers, mais de là à un mépris hautain il y a loin. Il faudrait étayer de preuves solides des assertions de cette nature; M. Donnadieu n'en a donné aucune.

M. Donnadieu nous parle de l'évolution des sentiments du peuple lorrain (p. 322); cela n'est vrai dans une certaine mesure que pour les habitants du Barrois mouvant. Au contraire ceux de la Lorraine proprement dite virent avec autant de joie l'évacuation de leur pays par les troupes françaises en 1698, qu'ils éprouvèrent de tristesse lorsque le traité de Vienne leur eut enlevé, avec leur dynastie nationale, leur indépendance. Comment M. Donnadieu peut-il qualifier l'annexion de la Lorraine à la France de « mariage d'amour et de

raison »? Les occupations du pays par la France au XVIIe siècle n'avaient pas laissé dans le cœur de nos ancêtres des souvenirs tels qu'ils fussent disposés à se réjouir du sort que leur imposaient, sans les avoir consultés, les cours de Vienne et de Paris. D'ailleurs l'aggravation de leurs charges sous le régime français ne pouvait qu'aviver leurs regrets.

Passons maintenant aux erreurs de détail. P. 5, Ferry IV est mort en 1329, non en 1328. Albert Ier a été roi des Romains, non empereur (p. 5). On ne peut dire qu'il est l'assassin de son souverain légitime (p. 6); il a tué Adolphe de Nassau au combat de Goellheim (p. 6). C'est André III, et non André VIII, qu'avait épousé Agnès (p. 6). Il n'est pas exact qu'un seul des fils du roi des Romains, Albert, ait survécu à son père; nous pouvons citer, outre Albert le Boiteux, Frédéric le Beau, qui disputa la couronne d'Allemagne à Louis de Bavière, et Otton le Joyeux (p. 7). C'est en 1348, non en 1346, qu'a été livrée la bataille de Crécy (p. 8). Les observations de M. Donnadieu sur l'âge et sur les enfants de Marguerite de Joinville, femme de Ferry de Lorraine (p. 17-18), sont assez justes, du moins elles le seraient si, comme il le suppose, Marguerite avait eu au moins quatorze ans lors de son premier mariage. Mais au Moyen Age on unissait des enfants en bas âge; c'était peut-être le cas de la jeune comtesse de Vaudémont, lorsqu'en 1368, elle épousa Jean de Bourgogne. Par suite, en 1393, elle pouvait n'avoir qu'une trentaine d'années, être donc en état de mettre au monde sept enfants. C'est, non pas Antoine, mais le maréchal de Bourgogne Toulongeon qui fit prisonnier René d'Anjou à Bulgnéville (p. 25). M. Donnadieu a reproduit (p. 34) la fable d'après laquelle Ferry II aurait enlevé Yolande d'Anjou-Lorraine. Le mariage de Ferry II et d'Yolande eut lieu à Nancy, probablement au début de 1445 (p. 35). On ne peut pas dire que la maison de Lorraine-Alsace se soit éteinte avec Charles II (p. 35), puisque ce duc avait pour frère Ferry, tige des Lorraine-Vaudémont. Le dernier représentant mâle de la maison de Bar, le cardinal Louis, mourut, non en 1419, mais en 1430 (p. 40). Yolande d'Anjou, femme de Ferry II de Vaudémont, était la tante, et non la sœur, du duc Nicolas (p. 47 et 51). Il y aurait des réserves à faire sur le portrait de Marguerite d'Anjou-Lorraine, reine d'Angleterre, tracé par un chroniqueur anglais et reproduit par M. Donnadieu (p. 47-48). Marguerite n'était pas une « girouette »; elle a fait preuve d'une énergie, d'une constance, d'une opiniâtreté rares, dans la lutte qu'elle soutint contre les Yorck pour défendre les droits de son mari et de son fils. René II est venu au monde à Angers, et non à Joinville (p. 51), comme l'a prouvé M. Marichal. C'est en

1552, non en 1531, qu'a commencé la première occupation française dans la Lorraine (p. 87). La dévotion n'est pas l'unique mobile qui ait décidé le duc Antoine à prendre les armes contre les Rustauds (p. 88); ceux-ci menaçaient l'ordre social établi, voilà pourquoi le prince lorrain les a combattus et exterminés. Antoine n'a pas acquis en 1531 le comté de Sarrebrück (p. 88). P. 101, Françoise de Mercœur, duchesse de Vendôme, a eu au moins trois enfants; l'un d'eux est le duc de Beaufort, le roi des Halles, chef de la cabale des Importants. P. 117, c'est sans doute par inadvertance que M. Donnadieu donne Charles III pour mari à Christine de Danemark. P. 123-124, M. Donnadieu ne paraît pas se douter qu'en enlevant à Christine la régence et en faisant conduire dans ses États le jeune duc Charles III, Henri II commettait un acte de violence; la Lorraine ne lui appartenait pas et il n'avait pas le droit de s'ingérer dans le gouvernement de ce duché. P. 137, c'est Ferdinand Ier, et non Ferdinand V, qui était le grand-père maternel de Guillaume, duc de Clèves et de Juliers. P. 138, on appelle maintenant Carolingiens, et non Carlovingiens, les souverains de la famille de Charlemagne. P. 158, François II est mort en 1559, non en 1584; c'est son frère François, duc d'Alençon, puis d'Anjou, qui mourut en cette dernière année. P. 205, le testament de René II, sur lequel s'appuyait François de Vaudémont pour revendiquer la couronne ducale, est parfaitement authentique. P. 213, Henriette de Phalsbourg excitait les Nancéiens non à se soulever contre les Français, la ville une fois prise, mais à se défendre vigoureusement contre eux, avant la reddition de la place. P. 224, Charles IV n'a pas été, en 1648, abandonné par l'Espagne, qui invoqua, pour rompre les négociations avec la France, le refus que faisait celle-ci d'évacuer la Lorraine et le Barrois. P. 249, dans sa dernière campagne sur le Rhin (1689), Charles V enleva aux Français Bonn et Mayence. P. 274, d'après M. Donnadieu, Mme de Craon aurait eu un dernier enfant, Antoine, né neuf mois après la mort de Léopold, le 18 janvier 1713. Or Léopold n'est mort que le 27 mars 1729. M. Donnadieu n'a pas pris garde qu'après avoir fait naître Antoine de Beauvau le 18 janvier 1713, il lui donne pour frère François-Vincent-Marc, né le 23 janvier de la même année. Ainsi Mme de Beauvau aurait eu deux enfants à cinq jours de distance; fécondité remarquable, et qu'un médecin aurait dû signaler! P. 276, M. Meaume n'est pas un érudit lorrain, c'est un érudit qui a écrit de nombreux travaux sur la Lorraine. P. 294, le mariage de François II et de Marie-Thérèse a eu lieu à Vienne, non en 1744, mais en 1736. François III a été empereur élu des Romains, non empereur d'Allemagne.

Ces erreurs sont vénielles, et nous y attachons beaucoup moins d'importance qu'à la documentation défectueuse, à l'esprit de système et à la partialité dont le travail du Dr Donnadieu ne fournit que trop de preuves. Ce n'est pas dans ce livre qu'il faut aller chercher une appréciation exacte, équitable, de ce qu'ont été les ducs de Lorraine des xve, xvie, xviie et xviiie siècles. Si des courtisans de la maison de Lorraine, si des écrivains mus par un patriotisme mal entendu, ont jeté un voile sur les défauts et sur les fautes des membres de la famille ducale, M. Donnadieu, tombant dans l'excès contraire, s'est pour ainsi dire complu à ne mettre en lumière que les côtés défectueux de l'intelligence ou du caractère de nos princes. On ne devra donc lire qu'avec défiance *L'Hérédité dans la maison ducale de Lorraine-Vaudémont*, se mettre soigneusement en garde contre les jugements tendancieux ou même erronés qu'a formulés l'auteur. Nous regrettons sincèrement qu'un homme du talent de M. Donnadieu n'ait pas abordé son travail dans un autre esprit, n'ait pas pris conseil de lotharingistes informés, qui lui auraient indiqué les sources à utiliser, les livres à consulter. Il aurait pu faire mieux encore, s'il s'était rendu compte qu'il entreprenait une tâche à laquelle il n'était pas suffisamment préparé; c'eût été de s'adjoindre un collaborateur en la personne d'un historien. Dans ces conditions, *L'Hérédité dans la maison ducale de Lorraine-Vaudémont* aurait présenté les caractères d'un ouvrage vraiment scientifique.

Enfin il est fâcheux que l'auteur n'ait pas complété son travail par un index alphabétique des noms de personnes et de lieux.

R. Parisot.

Schulte (A.), *Frankreich und das linke Rheinufer*. Stuttgart et Berlin, Deutsche Verlags-Anstalt, 1918, in-8o, 364 p.

Un érudit allemand, connu par de bons travaux historiques, M. Aloys Schulte, a écrit sur la question rhénane, ou plus exactement sur la question mosellano-rhénane, un ouvrage considérable, pour lequel il a mis à contribution les données de la géographie, de l'ethnographie, de la linguistique et de l'histoire. Les travaux dont cette question avait été l'objet en France, y compris ceux qui avaient paru durant la grande guerre, ne sont pas ignorés du professeur allemand, qui les cite, les discute et s'efforce de les réfuter. Il est regrettable que certains auteurs français, M. Babelon par exemple, aient permis à M. Schulte de remporter de faciles triomphes et de mettre en relief l'ignorance ou la légèreté de quelques-uns de ses contradicteurs.

Pour M. Schulte, le Rhin n'est pas une véritable frontière naturelle; celle-ci, il convient de la chercher dans les Vosges et dans les côtes de la Lorraine (p. 9-26). M. Schulte aurait donc admis l'annexion à l'Allemagne du bassin de Briey. Les observations relatives à la frontière du Rhin ne manquent pas de justesse; mais si les Vosges constituent une limite naturelle, pourquoi serait-ce uniquement du Ballon d'Alsace au Donon? Quelle peut bien être la frontière entre le Donon et les côtes lorraines?

M. Schulte, qui n'a tracé que d'une façon très vague la limite du français et de l'allemand dans la région lorraine, attache, comme d'ailleurs la plupart de ses compatriotes, une importance vraiment excessive au facteur linguistique. Pour ces messieurs, tous les hommes qui parlent le même idiome doivent appartenir au même État. Pourtant d'autres facteurs interviennent, qui peuvent combattre, réduire même à néant, l'influence de la langue. La religion, un passé commun, des institutions peuvent créer entre des gens parlant des langues différentes des liens très forts; ces mêmes facteurs peuvent au contraire éloigner les uns des autres des hommes qui s'expriment dans le même idiome. On parle l'allemand à Bâle, à Lucerne, à Zurich, le français à Neuchâtel, à Lausanne et à Genève; pourtant les habitants des trois premiers de ces cantons ne désirent pas leur rattachement à l'Allemagne, non plus que leurs compatriotes de la Suisse romande ne souhaitent de devenir Français.

C'est au point de vue allemand, sans d'ailleurs commettre d'erreurs graves, que M. Schulte expose l'histoire des invasions et des partages dont la région mosellano-rhénane a été le théâtre et la victime au cours des siècles. Les Francs, qui ont occupé les pays de la rive gauche du Rhin, étaient un peuple germain. Mais ils s'établirent dans une région qui avait profondément subi l'influence de Rome, et ils ne tardèrent pas à embrasser le christianisme. Ils se mélangèrent en outre à ce qui subsistait encore de la population indigène. On ne peut donc les confondre avec les Germains restés sur la rive droite, dont ils ont toujours différé à bien des égards. N'oublions pas d'ailleurs qu'ils se chargèrent, de la fin du ve siècle au début du IXe, de conquérir la Germanie, de la gagner au christianisme et à la civilisation. De cela rien ou presque rien dans le livre de M. Schulte. Nous ne sommes d'ailleurs pas autrement surpris qu'à l'exemple des auteurs allemands et français, dont l'accord sur ce point est curieux à constater, il escamote en quelque sorte l'époque austrasienne. C'est qu'en effet elle gêne les thèses, d'ailleurs opposées, des uns et des autres. Ils oublient — si toutefois il convient d'employer ici le terme d'oubli — que les

Austrasiens ont conquis les pays qui devaient un jour former la France et l'Allemagne et qu'ils ont restauré l'empire d'Occident. C'est entre l'Escaut, la Meuse et le Rhin, et nulle part ailleurs, que se trouvaient le centre et le cœur de la monarchie carolingienne. M. Schulte voit à tort dans Charlemagne un Allemand; ce prétendu Allemand a fait aux Saxons une guerre sans merci et il a terminé la soumission de la Bavière aux Francs.

Par la suite, M. Schulte confond Allemagne et Saint-Empire romain de nation germanique. Un moment vint, vers la fin du Moyen Age, où, dans les parties de la Lotharingie de langue romane, on se considérait comme faisant partie non de l'Allemagne, mais de l'Empire. C'est en particulier le cas de Metz et du duché de Lorraine; d'ailleurs on était ou Messin ou Lorrain. Aussi est-il ridicule de prétendre que Metz et le duché de Lorraine ont été arrachés à la patrie allemande.

Sur les événements des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, les remarques de M. Schulte nous paraissent en général exactes. Il est certain que les princes protestants d'Allemagne, qui signèrent avec Henri II les traités de Friedewald et de Chambord, n'avaient à aucun titre qualité pour autoriser le roi de France à occuper Metz, Toul et Verdun. Mais ne va-t-il pas trop loin en les qualifiant de traîtres? Le sentiment patriotique n'était pas développé au XVIe siècle comme il l'est de nos jours. En France même on voit, durant les guerres de religion, catholiques et protestants invoquer le secours de l'étranger, les premiers faisant appel à l'Espagne, les seconds à l'Allemagne ou à l'Angleterre. En ce qui concerne le Moyen Age et les temps modernes, le travail de M. Schulte appelle quelques observations. P. 104, M. Schulte ignore qu'à la fin du Moyen Age et durant les temps modernes le terme Lorraine avait deux sens, l'un géographique, l'autre politique, et que Domremy, situé hors du duché de Lorraine, mais faisant partie du diocèse de Toul, se trouvait dans la région lorraine. P. 108, M. Schulte traduit, mais de façon incomplète, la réponse que fit, en 1444, le député de Metz Nicolle Louve aux représentants de Charles VII : « Nous ne voulons pas renier le grand aigle, c'est-à-dire l'empereur », aurait dit Louve; il y a un mot oublié par M. Schulte. N. Louve a spécifié « l'empereur *de Rome* ». Les souverains du Saint-Empire portent en effet le titre de « roi des Romains », d' « empereur des Romains ». P. 112, c'est de sa grand'mère, et non de sa mère, que Philippe le Bon tenait la Flandre et l'Artois.

Les chapitres consacrés à la Révolution française, au XIXe siècle et au début du XXe ne comptent point, tant s'en faut, parmi les meilleurs de l'ouvrage. M. Schulte n'a pas jugé avec impartialité la Révo-

lution française, et il n'a pas vu l'influence profonde qu'elle avait exercée en Lorraine et en Alsace. Quelques-unes des réformes opérées par la Constituante ont été d'autant mieux accueillies par les Lorrains que ceux-ci avaient vu s'aggraver depuis 1737 les charges qui pesaient sur eux. L'Ancien Régime français a été dur pour nos ancêtres, qui l'ont vu disparaître avec joie. C'est alors que l'Alsace et la Lorraine sont vraiment devenues françaises; la fusion entre les habitants de ces deux pays et ceux de l'ancienne France n'a depuis lors cessé de faire des progrès. A propos des protestations élevées, en février et en mars 1871, par les députés de l'Alsace et de la Lorraine contre l'annexion, M. Schulte s'est livré (ch. 23) à des discussions subtiles, qui n'enlèvent aucune valeur à ce fait capital, qu'en Alsace et en Lorraine, personne ne désirait devenir Allemand, personne n'en avait même l'idée avant 1870. Si les mécontents, et ils étaient nombreux, souhaitaient quelque chose, c'était un changement de régime, ou d'autres institutions administratives. Les Vieux-Lorrains eux-mêmes, qui restaient fidèles au passé, nourrissaient des regrets plutôt platoniques. D'ailleurs, connaissant l'histoire de leur pays, ils savaient que, depuis 1542, la Lorraine était un duché indépendant et que même avant cette date elle faisait partie du Saint-Empire, non de l'Allemagne. Les décentralisateurs, qui supportaient avec peine l'hégémonie de Paris, n'étaient pas d'humeur à subir celle de Berlin. L'annexion de l'Alsace et d'une partie de la Lorraine a donc été faite, en 1871, contre la volonté formelle des habitants.

Nous étions curieux de savoir ce que dirait M. Schulte de l'histoire de l'Alsace-Lorraine depuis 1871; comment allait-il décrire les sentiments de la population, apprécier la politique du gouvernement allemand? Mais l'auteur s'est dérobé. Quelques mots sur la tâche difficile qui incombait au gouvernement impérial dans le Reichsland, et c'est tout. On conviendra que cela ne suffit pas. Est-ce la clairvoyance, est-ce le courage qui a manqué à M. Schulte? N'a-t-il pas vu ou n'a-t-il pas osé reconnaître que l'Allemagne s'était montrée incapable de gagner les sympathies des Alsaciens et des Lorrains et qu'elle avait été pour eux, non une mère, mais une marâtre?

Il a mieux aimé rendre compte, au chapitre 24 de son livre, des ouvrages publiés en France sur la question de l'Alsace-Lorraine et au chapitre 25 exposer la politique suivie depuis 1871 par le gouvernement français. Ces dernières pages prouvent de la part de l'écrivain allemand beaucoup d'ignorance ou peu de bonne foi. Nos hommes d'État n'ont jamais cessé de se montrer pacifiques, voire pacifistes. Les hommes qui personnifiaient les idées de revanche n'ont pas été

appelés à diriger les affaires du pays. Le général Boulanger et M. Déroulède ont été l'un et l'autre, pour des raisons de politique intérieure, condamnés par le Sénat, siégeant comme haute cour de justice. Quelle meilleure preuve que le Parlement français n'était pas disposé à suivre leur impulsion?

Malgré ses lacunes, le livre de M. Schulte n'en est pas moins fort intéressant, en ce qu'il donne l'opinion d'un historien allemand sur une question qui reste, et qui restera longtemps encore, à l'ordre du jour.

R. PARISOT.

CHAPITRE II

ARCHÉOLOGIE PRÉHISTORIQUE ET GALLO-ROMAINE

CHRONIQUE

La moisson archéologique est exceptionnellement légère cette année : quelques articles de vulgarisation, une demie douzaine d'études sérieuses de M. G. Chenet sur les antiquités de la région de Lavoye (Meuse); deux ou trois notes, toujours originales et vigoureuses, de M. T. Welter, de Metz : c'est tout. Nous y ajouterons quelques études qui avaient échappé à notre chronique de l'an dernier. L'archéologie de l'époque mérovingienne a été plus favorisée et compte à son actif au moins un livre important. Nous ne pouvons donc que trouver parfaitement justifiées et même étendre à la presque totalité de la Lorraine, les plaintes émises par M. André Philippe, au sujet de l'abandon des recherches archéologiques dans les Vosges (1), en notant d'ailleurs que ces doléances ont pour conclusion un appel à la collaboration de tous et non pas un aveu de résignation. Signalons encore, comme un rappel des heureux résultats acquis autrefois par l'initiative privée, la notice documentée que consacre M. Roger Clément à Auguste Prost (2). Le paragraphe consacré à Prost archéologue donne l'énumération des bonnes recherches, à la fois précises et circonspectes, qui furent l'œuvre du savant messin. Quoiqu'elles remontent à plus d'un demi-siècle, ces observations de faits ne sont pas périmées. Les considérations et les théories passent; les documents demeurent.

Les articles de M. Toussaint peuvent fournir l'exemple de ce que nous entendons par « considérations » (3). L'auteur a lu le *Guide pour les Recherches archéologiques dans l'Est de la France*, publié autrefois

(1) Philippe (A.), *Chronique des Vosges. Fouilles et découvertes* (P L P M 1920, p. 520-1).
(2) Clément (R.), *Auguste Prost, historien, archéologue, patriote* (P L P M 1921, p. 401-410).
(3) Toussaint (M.), *La Lorraine préceltique* (P L P M 1919, p. 671-5. — *La Lorraine celtique, ibid.*, 1921, p. 73-8).

par Bleicher et Beaupré; il y a pris un certain nombre de faits. Il essaie d'en animer l'austérité par un mélange un peu confus d'histoire, laquelle est loin d'être puisée à d'aussi bonnes sources. Théories périmées depuis un bon demi-siècle, y voisinent avec une chronologie vraiment inquiétante. Si nous entendons bien M. Toussaint, l'âge du bronze daterait du VIIe siècle avant notre ère. Au IIIe siècle avant J.-C. des peuplades venues de l'Inde auraient fait irruption chez nous, tandis que dans la Méditerranée se développait la colonisation grecque! Une statuette de bronze trouvée à Domèvre se classerait à l'âge du bronze! L'ensemble se présente d'ailleurs de façon agréable. M. Toussaint sait écrire et composer un tableau. Nous voudrions seulement l'engager à des études plus approfondies.

Il est superflu de recommander aux spécialistes le nouveau livre (1) et les articles (2) de M. Schumacher, directeur du musée de Mayence, sur l'archéologie préhistorique des régions rhénanes en général. On insiste surtout chez nous sur les mouvements de population de l'est vers l'ouest, des régions d'outre-Rhin vers la Moselle et la vallée de la Meuse. En reportant soigneusement sur la carte les trouvailles afférentes aux différentes périodes, M. Schumacher montre que ces mouvements ont pour contre-partie d'autres migrations parties des régions françaises vers le Rhin et au delà. Il note ce phénomène en particulier au début de l'âge des métaux et vers la fin de la période de Hallstatt. Il met en lumière l'importance primordiale de la grande voie de Metz vers Mayence, à travers la Hardt, et des voies parallèles qui des Ardennes traversent l'Eifel et le Hunsrück. On trouvera dans ces articles d'excellents exemples des idées générales que l'on peut, dès maintenant, déduire d'un examen attentif des faits archéologiques.

« Il faudrait que chacun, dès l'école primaire, eût l'idée des ouvrages auxquels il peut et doit recourir pour chercher des informations sur une question qui le préoccupe », dit quelque part M. S. Reinach. C'est ce mot que prend pour épigraphe le précieux recueil bibliographique de M. Raoul Montandon (3). Il se charge en effet de renseigner les archéologues sur les travaux qui intéressent leur spécialité et il le fait

(1) SCHUMACHER (K.), *Siedelungs- und Kulturgeschichte der Rheinlande, I; Die vorrömische Zeit.* Mainz, Wilkens, 1921, 254 p., 20 pl. in-4.

(2) ID., *Die Mittelrheinischen Hallstattkulturen* (Germania, II, 1918, p. 97-102; Prähist. Ztschr., XI-XI, 1919-20, p. 123-178). — *Ortsnamen und Römerstrassen in Westdeutschland* (Mainzer Ztschr., X, 1915, p. 63-68).

(3) MONTANDON (R.), *Bibliographie générale des Travaux Palethnologiques et Archéologiques. Époques préhistorique, protohistorique et gallo-romaine.* France, T. II : *Alsace, Artois, Champagne, Flandre, Ile-de-France, Lorraine, Normandie, Picardie.* Genève et Lyon, Georg et Cie; Paris, Leroux, 1920, 1 vol. in-8, 508 p., 1 carte. L'ouvrage sera complet en 7 volumes.

d'une façon excellente, simple, pratique et complète. Le second volume consacre aux trois départements lorrains les pages 160 à 196. Préparé avant la guerre de 1914, le dépouillement n'est que partiel en ce qui concerne la Lorraine ci-devant annexée. Pour le reste, M. Montandon ne se contente pas de dépouiller les périodiques dont on trouve en tête du volume une nomenclature vraiment considérable, mais aussi les ouvrages généraux comme Déchelette, Espérandieu et autres. Il donne non seulement les titres et les références, mais en outre, en quelques mots, ou par un système de notation ingénieux, l'indication du contenu. C'est ainsi qu'il peut parfois renvoyer à des ouvrages que, de lui-même, un chercheur n'aurait probablement pas songé à consulter. Il nous apprend, par exemple, qu'une communication de caractère très général faite par M. P. de Mortillet au Congrès Préhistorique de Tours en 1910 traite des abris lorrains tels que les *Trous de la Fontaine, des Celtes et du Géant*. Des index à la fin de chaque département, des index généraux des noms d'auteurs, des noms géographiques et des matières, à la fin du volume, facilitent la consultation. Nous allons avoir, un peu plus loin, à rendre compte de fouilles récentes à Senon. Le recueil nous indique immédiatement deux articles, de Joseph Clercx dans les *Mém. Acad. Metz,* 1847-8, p. 145 et de Vieillard, dans le *Bull. Monum.*, 1852, p. 368-73 et en outre que la localité se trouve dans l'arrondissement de Montmédy. Quant à l'index général des matières il est un répertoire inappréciable de comparaisons, une préparation inespérée pour toute étude d'ensemble. Aucun fichier si complet, si bien tenu soit-il, ne peut valoir le Montandon. Nous avons là, vraiment l'érudition mise à la portée de tous. On ne saurait être assez reconnaissant au savant qui offre un tel instrument aux travailleurs.

Nous avions cité, dans notre dernière Bibliographie, le cri désespéré de M. Georges Chenet retrouvant après un long exil son domaine archéologique d'Argonne bouleversé par la guerre et ses documents presque tous détruits (1). Le mal, semble-t-il, est moins profond que l'on n'avait pu croire tout d'abord. M. Chenet, en tout cas, a poussé activement la reconstitution archéologique, car voici que, dès cette année, une abondante récolte scientifique sort des sillons de l'ancien champ de bataille. M. Chenet commence par étudier les travaux exécutés par les Allemands dans la région (2) :

Post aliquot, mea regna videns, mirabor aristas?

(1) B L 1913-19, p. 66.
(2) Chenet (G.), *Fouilles exécutées par les Allemands dans la Meuse* (B A C T H 1920, CCXL sqq.).

Voici tout d'abord l'énumération de ces travaux :

1° Pendant l'hiver 1914-15 et au printemps de 1916 un certain nombre de fragments de poterie rouge du IVe siècle, décorés à la molette (vases à zones striées de Déchelette) furent recueillis entre Avocourt et Vauquois, dans le bois de Cheppy, près du pont des Quatre-Enfants. Partagés entre l'Université de Berlin et le musée de Strasbourg, ils ont fait l'objet, en 1919, d'une importante publication de M. Unverzagt (1). Bon nombre de tessons du même genre avaient été retrouvés antérieurement dans les établissements civils et militaires de la rive gauche du Rhin, à Trèves et dans plusieurs petits castels de basse époque. M. Unverzagt a rassemblé toutes ces trouvailles dont il donne le catalogue. Il en institue une étude extrêmement minutieuse, la première étude d'ensemble dont ce genre de poterie ait fait l'objet. Le centre de fabrication unique de cette céramique a été l'Argonne. L'époque en est le IVe siècle et la première moitié du Ve siècle. Le mode de décoration se prolonge d'ailleurs durant la période mérovingienne. « Cette conclusion de M. Unverzagt, dit M. Chenet, s'accorde avec mes propres recherches dans les *officinæ* de la région de Lavoye, Avocourt, Les Allieux, Vauquois. » Voici les têtes de chapitres du travail de M. Unverzagt : I. *Les fabriques de poteries;* II. *Les formes;* III. *La technique;* IV. *Les ornements imprimés à la molette et les motifs;* V. *La diffusion de cette poterie;* VI. *L'époque;* VII. *Le décor à la molette durant l'époque mérovingienne.*

2° Dans la même région, en particulier au bois de Cheppy, près du pont des Quatre-Enfants, M. Strohm a relevé les traces d'une ancienne verrerie; il a ramassé quelques fragments de verres; il les publie avec une série d'observations générales sur l'industrie de la verrerie à l'époque gallo-romaine dans les Ardennes et l'Argonne (2). Les observations générales sont d'un bon connaisseur de la verrerie antique mais les faits particuliers qui en furent l'occasion n'ont pu être observés que de façon superficielle et rapide, au hasard des travaux militaires. On trouvera, de l'article de M. Strohm, d'abord une analyse, puis une critique détaillée dans l'étude de M. Chenet (3). Il faut distinguer en Argonne, montre M. Chenet, des verreries de trois époques différentes : celles qui sont certainement d'époque romaine; celles

(1) Unverzagt (W.), *Terra sigillata mit Rädchenverzierung. Materialien zur römisch-germanischen Keramik,* herausgegeben vom der R. G. Kom. des D. Arch. Inst. Frankfurt a. M., Baer, 1919, 1 fasc. in-4, 50 p., 7 pl.

(2) Strohm, *Eine spätrömische Glashütte in den Argonnen* (Germania, Korrespondenzblatt des Röm. Germ. Inst., 1920, p. 30-34).

(3) Chenet (G.), *Anciennes verreries d'Argonne* (B A C T H 1920, p. 253-286).

qui, d'époque ancienne indéterminée, se classent entre l'ère mérovingienne et le XVIIe siècle; enfin les verreries modernes : XVIIIe et début du XIXe siècles, caractérisées par la fabrication de la bouteille champenoise. La verrerie étudiée par M. Strohm est la verrerie des Mortiers, dite *Four Zabée*. Elle appartient à la seconde de ces catégories. Si les profils de quelques fragments rappellent les profils romains, c'est que, jusqu'à l'époque moderne, la verrerie a conservé, presque sans changement, les traditions romaines. Ce qui permet de distinguer les différentes catégories de verreries, c'est surtout la forme des mortiers employés à la coulée. Les verreries d'époque romaine sont caractérisées en outre par la fabrication des cubes de verre coloré pour mosaïques. Telles étaient celles de Sainte-Menehould dont la description est en préparation, de la Clairière à Lavoye et de Berthaucourt-Froidos, où se rencontrent, en outre, des tessons de poterie sigillée du IIIe siècle. M. Strohm reconnaît lui-même actuellement, ajoute M. Chenet, que la verrerie qu'il avait classée à la basse époque romaine n'est pas romaine.

3° La troisième publication allemande signalée par M. G. Chenet est celle de MM. Reiners et Drexel sur les monuments romains découverts à Senon (1). Le travail se compose de deux parties : une sorte d'introduction par M. Reiners : *Zur Römerzeit zwischen Maas und Mosel* (p. 5-15 avec un croquis de la région) et une description des fouilles à Senon par M. F. Drexel : *Die Römer in Senon*, p. 16-33 avec cinq figures dans le texte et dix-sept planches. La première partie représente une bonne conférence de vulgarisation. L'auteur, qui a publié également un travail assez important sur les monuments médiévaux de la région (2), connaît bien le pays et son histoire. C'est pour cela sans doute qu'il l'appelle constamment *unser Land*, ce qui paraîtra un peu abusif. Quelques-unes de ses affirmations pourraient prêter à la discussion s'il n'était clair qu'elles relèvent de la simplification parfois excessive imposée par le genre « vulgarisation » à une étude historique. Par exemple on admettra difficilement que Senon ait été le centre primitif de la région et n'ait été que tardivement supplanté par Verdun. Il ne faut pas prendre à la lettre les allusions aux « grandes masses de troupes » que César aurait amenées dans la région, pas plus qu'aux mêmes « grandes masses militaires » qui auraient

(1) REINERS (Leutnant der Reserve H.), *Eine Römersiedelung vor Verdun*, herausgegeben im Auftrage des A O K 5, München, Bruckmann, 1918, in-8, 33 p., 17 pl. Cf. un bon compte rendu de F. K(oepp) dans Germania, II, 1918, p. 96.

(2) REINERS (H.), *Zwischen Maas und Mosel*. München, Bruckmann, 1918, in-4°, 150 p.

reparu en Argonne à la fin du IIIe siècle, assuran. au pays le paisible développement de la civilisation. Il ne nous semble pas non plus qu'en plaçant leurs stèles funéraires le long des routes, les commerçants et artisans romains aient songé à produire un effet comparable à celui des « affiches de réclame » modernes. On n'en trouvera pas moins, dans ces dix pages, un exposé intéressant de la vie romaine dans le pays entre Ardennes et Meuse. Mais l'*Archéologie de la Meuse* de Liénard en donne tout autant et même davantage.

Les faits nouveaux se trouvent dans la partie traitée par Drexel. « En mai 1917, nous dit l'*Avant-propos*, des travaux exécutés à Senon firent rencontrer des pierres funéraires gallo-romaines employées à la base d'une construction. Les fouilles qui suivirent mirent au jour une partie d'un ancien établissement urbain. La direction des travaux fut confiée au caporal de Landsturm Friedrich Drexel, assistant à l'Institut archéologique de Francfort. Au bout de quelques semaines, les obus français mirent fin aux fouilles. La présente publication donne le résultat des découvertes. » Il faut tenir compte évidemment des circonstances et des découvertes et de la publication. Le travail laisse une impression de rapidité superficielle et d'incomplet. Les faits mis au jour n'en sont pas moins intéressants. Ils doivent être enregistrés comme point de départ de recherches plus approfondies.

M. Drexel a constaté, au nord du village actuel, tout d'abord les traces d'un établissement civil gallo-romain qui semble avoir été assez important. Les fouilles ont porté, croit-il, sur l'emplacement d'une sorte de forum : vers le centre sont apparues les fondations d'un bâtiment public, petit temple, ou plutôt curie ; à 15 mètres vers l'ouest, celles d'une construction plus importante qui n'a pu être fouillée ; à 50 mètres de là, vers le nord-est, les ruines d'un bain ; le même probablement qui dut déjà être exploré autrefois. M. Drexel semble n'avoir connu que les indications données par Liénard. Les fondations qu'il a mises au jour ne coïncident pas avec celles qui avaient été reconnues précédemment. Elles ne représentent d'ailleurs qu'une partie de l'établissement. Tout cela est à reprendre et à éclairer, au moins par de nouveaux sondages.

A l'ouest du village, sur une petite éminence appelée *La Bourge*, des fondations carrées de 50 mètres sur 50 donnent le plan d'un fortin. On reconnaît l'existence d'une tour au milieu du côté nord, au-dessus de l'entrée probablement et à l'angle nord-ouest ; les autres angles, en grande partie détruits, devaient également avoir leur tour. C'est là un type de fortification encore peu connu. On n'en rencontre de semblables, nous dit M. Drexel, qu'à Liesenich, sur la Moselle, dans le

cercle de Zell. Les monnaies trouvées à l'intérieur du fort seraient toutes antérieures à 270. La construction et l'occupation dateraient donc de l'époque des empereurs gaulois. Le fortin semble n'avoir plus été en usage au IVe siècle. Une figure donne le plan. On aimerait un peu plus de détails et de mesures; plus de détails aussi sur les trouvailles, si rares qu'elles aient été.

Le mur, constitué par deux parements de moellons dont l'intervalle est rempli de blocaille noyée dans du mortier, reposait sur un soubassement dont les blocs avaient été pris à des monuments funéraires. M. Drexel mentionne dix-huit blocs sculptés, plus deux stèles en forme de hutte. En outre trois fragments très abîmés auraient été laissés sur place. Le reste a été mis en sûreté. On ne nous dit pas où (1). La description des stèles est très écourtée et les planches trop petites. La publication est à reprendre sur de nouveaux frais. Voici, d'après les planches, les sujets représentés :

Pl. X : une famille de trois personnes : à gauche, la mère tenant dans la main droite un objet indéterminé; la jeune fille porte un balsamaire et le père une bourse.

Pl. XI : un paysan, de profil, penché en avant comme s'il tirait quelque chose; au-dessus de lui, occupant toute la largeur du cadre, un joug très soigneusement représenté.

Pl. XI, *b :* satyre avec un raisin (?). Ces deux sculptures doivent être les faces latérales de la stèle représentée pl. X.

Pl. XII, *a* et *b :* deux fois un couple.

Pl. XIII, *b :* un homme portant un petit coffret.

Pl. XIV, *a :* un enfant debout : au-dessus de lui l'inscription : Caraθθonnus/Senua[*ci*] fili[*us*]. Ces deux figures (XIII *b* et XIV *a*) décoraient les faces latérales de XII *a*.

Pl. XIV, *b :* jeune fille au miroir.

Pl. XV, *a :* homme vêtu de la capuche gauloise; *b :* scène de famille (très mutilée).

Pl. XVI : fragments mutilés : *a :* un homme; devant lui une corbeille; *b :* un personnage tenant une balance.

Pl. XVII, *a :* fragment d'autel, orné d'une image de Vulcain : la tête manque; *b :* un personnage barbu. M. Reiners et M. Drexel rapprochent très justement ces stèles de Senon de celles de Neumagen. Ils essaient d'en définir l'art à la fois réaliste et stylisé; ils y reconnaissent une originalité inconsciente qui montrerait la santé et la vigueur du

(1) Les stèles de Senon se trouvent, encore emballées, au dépôt du Musée de la Porte des Allemands à Metz.

peuple celtique. Soit! Mais pour qui n'a pas vu les stèles elles-mêmes, une étude plus approfondie serait nécessaire pour pouvoir en juger. Il faut savoir gré à MM. Reiners et Drexel de leur publication, quoique l'effet en soit d'exciter plus que de satisfaire la curiosité.

Revenons aux deux autres publications de M. G. Chenet. Voici d'abord un important article de céramographie (1). Il s'agit d'un type de tasses dont Déchelette notait la rareté. Or, les vases de ce genre apparaissent très abondants en Argonne aux IIe et IIIe siècles de notre ère. M. Chenet en a trouvé les moules composés de deux valves, ce qui supprimait toute difficulté pour le démoulage. Il a mis la main, avec le Dr Meunier, sur un petit atelier qui semble avoir été spécialisé dans la fabrication de ces gobelets. Quelques tessons de vases y voisinaient avec des fragments de moules nombreux. Cette découverte est l'occasion d'une étude complète et entièrement nouvelle de cette série céramique.

Le gobelet ovoïde est un vase à pied rétréci, à panse globulaire, au col tronconique bordé d'une lèvre étroite moulurée. Il est en terre commune rouge brune, jaunâtre ou grise, enduite parfois d'une engobe noirâtre ou métallisée dans laquelle, souvent, des paillettes de mica jaune imitent la dorure. Les dimensions en sont très variables. La décoration est constituée le plus souvent par un simple granité obtenu par un fouetté d'argile humide; quelques vases sont agrémentés à la molette de lignes guillochées ou ornés, à la barbotine, de lignes et de lunules; le décor moulé comme sur les vases rouges ordinaires est plus rare. Ce sont cependant des moules ornés que MM. Chenet et Meunier ont retrouvés dans leur atelier du « gobeletier ». Une série de planches fort intéressantes en donne les principaux motifs. Le style et les sujets sont nettement inspirés des vases rouges lustrés contemporains. Les scènes de cirque et surtout de chasse dominent : attaque du sanglier (moule 13, pl. XIII), arrivée des rabatteurs (moule 11, pl. XIII). Les motifs sont disposés avec régularité et soin. La date de la fabrication est fournie par une monnaie de Marc-Aurèle trouvée dans un vase enterré au centre de l'atelier du « gobeletier ». Elle est confirmée par les moules 56 et 64 (pl. XIX) qui reproduisent des motifs du potier *Tribunus*, de l'atelier du Pont des Rêmes, dont l'activité se place entre 150 et 200 (2). D'autres moules du même genre ont été trouvés en Argonne; ils sont moins fins que ceux du « gobeletier ».

Partant d'une idée émise par M. Toutain, qu' « il ne serait pas éton-

(1) Chenet (G.), *Gobelets ovoïdes moulés d'Autry-Lavoye, Céramique gallo-romaine d'Argonne* (Pro Alesia, nouv. série, T. V, 1920, 20 p., pl. XII-XX).
(2) Sur cet atelier, cf B L 1919, p. 66.

nant que même aux premiers siècles de l'ère chrétienne, certains objets préhistoriques, bronzes, armes ou bijoux, aient été offerts en ex-voto dans les sanctuaires indigènes de la Gaule », M. Chenet indique qu'un certain nombre de ces objets ont même été déposés dans les tombes comme offrandes funéraires (1). Il en énumère plusieurs exemples. L'étude est importante en raison des détails nombreux et précis qu'elle apporte sur les sépultures et les rites funéraires de l'époque gallo-romaine. La croyance à la vertu protectrice des objets préhistoriques se perpétue durant l'époque mérovingienne. M. Chenet avait d'ailleurs déjà signalé autrefois l'utilisation superstitieuse de la hache néolithique jusqu'à l'époque moderne (2).

Voici encore, illustrée par de patientes observations et une curieuse découverte de M. Chenet, une survivance de traditions anciennes dans l'Argonne gallo-romaine. Il s'agit de la rouelle, si fréquente à l'époque celtique et dont la valeur symbolique, non moins que l'utilisation, ont fait l'objet de tant de discussions (3). M. Chenet en avait, à plusieurs reprises déjà, recueilli des exemplaires en bronze dans des couches nettement gallo-romaines. Parmi des vases épars sur le sol d'une petite chambre voisine de l'atelier du potier *Tocca* à Lavoye, il vient de trouver plus de 200 exemplaires de rouelles en plomb, les unes détachées, les autres encore en chapelet, telles qu'elles avaient été coulées. Ces rouelles sont de dimensions fort petites : de 6 à 8 millimètres. L'une d'entre elles, un peu plus grande (25 millimètres), est munie d'une bélière de suspension. Une urne à visage de Rheinzabern porte une rouelle de ce genre en pendentif de collier. M. Chenet rappelle qu'à Boviolles, l'oppidum celtique qui domine Naix et qui fut encore occupé à l'époque romaine, on trouvait autrefois, par milliers, des rouelles de ce genre que l'on vendait sous le nom de « roues de sainte Catherine ». Il s'est trouvé des rouelles jusque dans le cimetière franco-mérovingien de Lavoye (ve-viiie siècle). Les rouelles de la chambrette de Lavoye semblent bien avoir été fondues sur place; avec elles ont été trouvées des monnaies d'Auguste à Commode. M. Chenet expose les faits. Il faut attendre d'autres trouvailles pour en proposer l'explication.

L'industrie du fondeur voisinait en Argonne avec celles du potier et du verrier. M. Chenet publie une fibule en bronze fondu, longue

(1) Chenet (G.), *Dépôt d'objets de l'âge du bronze et du premier âge de fer dans des sépultures d'époque plus récente* (R E A 1921, p. 232-242).
(2) Id., *Utilisation superstitieuse d'une hache néolithique* (M S L B 1910, p. lxxi).
(3) Id., *Rouelles de plomb et persistance d'emploi des rouelles gauloises* (B A C T H 1919, p. 243-251).

de 45 millimètres, représentant une panthère femelle; les marques annulaires du pelage sont figurées par de petits disques d'émail de verre coloré inclus dans quatorze alvéoles forées (1). La présence du verre semble bien indiquer que la fibule, trouvée dans la région, avait été fabriquée sur place. Deux fibules identiques proviennent de Rheinzabern. M. Chenet rapproche ce motif de la panthère formant le corps d'une fibule, d'un petit bronze d'Alésia et de plusieurs figures de panthères qui apparaissent sur des vases de terre cuite de Lavoye dans des scènes de chasse au sanglier. Il s'agit évidemment d'une espèce particulière de félins qui, apprivoisée dans l'antiquité, y jouait fréquemment le rôle de chien de chasse. Dans l'un des derniers volumes du *Jahrbuch* de l'Institut archéologique allemand, M. Weege reconnaît cette panthère sur des peintures étrusques et suit le motif jusqu'à la Renaissance italienne. Il n'y a pas lieu de s'étonner de trouver la panthère représentée par les potiers et les bronziers d'Argonne.

M. Chenet signale encore la découverte fortuite de vestiges d'habitation gallo-romaine au lieu dit *La Chapelle*, entre Vadelaincourt et Souhesmes, en juillet 1916 (2).

Il est une autre région dans laquelle nous avons plaisir à signaler l'activité des études archéologiques : c'est la région de Metz. Nous y retrouvons le vétéran qu'est M. Welter à côté de nouveaux chercheurs. Aux anciens périodiques est venue s'ajouter une petite revue : *Les Cahiers Lorrains*, organe de la fédération des sociétés savantes de Metz réalisée sous les auspices de la Société d'Histoire et d'Archéologie. Les *Cahiers* visent à la vulgarisation, ils contiennent des articles de toute sorte, régulièrement brefs; ils offrent l'avantage de tenir parfaitement au courant de l'ensemble du mouvement intellectuel dans lequel l'archéologie occupe une place importante. C'est dans les *Cahiers* que se trouve une note de M. Welter sur deux outils préhistoriques (3) : l'un, une hache en schiste noir finement poli, de forme triangulaire, longue de 26 millimètres, large à la pointe de 6 millimètres. Une petite cupule, sur l'une des faces, semble l'amorce d'un trou de suspension; l'autre est un parallélipipède de 56 millimètres de long sur 18 millimètres de large, l'un des tranchants est rectiligne et l'autre arqué; cet objet, de forme exceptionnelle, a pu servir de racloir ou de lissoir. Ces deux objets feront sans doute l'objet d'une

(1) CHENET (G.). *A propos de la Panthère d'Alésia* (Pro Alesia, III, 1918).
(2) ID., *Trouvailles archéologiques à Vadelaincourt* (canton de Souilly, Meuse) (B A C T H 1920, p. CCXL).
(3) WELTER (T.), *Deux outils préhistoriques :* Communication faite à la Soc. d'Hist. et d'Arch. de Metz, le 4 avril (Cah. Lorr. 1922, 7, p. 107-108).

publication plus complète qui apportera des figures et l'indication de la provenance,

Au Congrès de l'*Association françaisepour l'Avancement des Sciences*, tenu à Strasbourg en 1920, M. Welter a fait deux communications. Il revient, dans la première, sur la question depuis si longtemps controversée du *Briquetage de la Seille* et apporte enfin, semble-t-il, la bonne solution (1). Pétris d'une argile mêlée de paille, les cylindres que l'on trouve par myriades étaient poreux. On les plantait, explique M. Welter, dans les petits bassins contenant l'eau salée plus ou moins concentrée par la cuisson. L'eau, en s'évaporant, déposait son sel à l'issue des porosités des cylindres. Mais la chaux obstruait rapidement les conduits capillaires, d'où la nécessité de remplacer fréquemment les cylindres, ce qui explique leur amoncellement sur plusieurs mètres d'épaisseur. Quant aux morceaux d'argile à peine cuite en forme de poignée, ils servaient au saunier à saisir les cylindres brûlants pour les fixer dans le bassin; c'étaient des espèces de tenailles. L'expérimentation de ce système aurait produit de bons résultats. Cette explication de la technique primitive de la production du sel paraît de tous points satisfaisante.

Dans sa seconde communication (2), M. Welter apporte quelques précisions nouvelles sur les mares ou mardelles qui conservent la trace des habitations indigènes en pays lorrain. On en a relevé environ trente mille. Mais elles se trouvent localisées sur les terrains de marnes irisées des arrondissements de Sarrebourg et de Château-Salins. L'argile extraite de l'excavation qui formait le fond de la cabane servait de revêtement à la construction de branchages recouvrant le trou. Hors des terrains argileux, point de mares. Ce mode de construction remonte à l'époque de la Têne mais il a duré jusqu'à l'époque carolingienne.

On trouvera dans les *Cahiers Lorrains* une étude intéressante de M. Carrez sur la *Circulation dans la vallée de la Moselle* aux époques anciennes (3). M. Carrez, qui doit être géographe, cherche les idées générales, ce dont on ne saurait trop le louer, mais il cède un peu trop à la tendance d'affirmer sans preuve. On s'étonne, par exemple, d'apprendre que les voies préhistoriques de l'étain et de l'ambre passaient par la vallée de la Moselle.

(1) Welter (T.). *Le Briquetage de la Seille* (A F A S, 44e Congrès, Strasbourg, p. 517-1920, 521).

(2) Id., *Les Mares, habitations souterraines de nos ancêtres en Lorraine* (Ibid., p. 521-524).

(3) Carrez (H.), *La Circulation dans la vallée de la Moselle à l'époque gallo-romaine et pendant le Haut Moyen Age* (Cah. Lorr. 1922, 2, p. 19-20; 3, p. 40-41, cf. 1, p. 9-10),

Le commandant Lalance a communiqué au *Congrès des Sociétés savantes* tenu à Strasbourg en 1920, une étude sur l'enceinte gallo-romaine de Metz dont la publication ne nous apporte qu'un résumé (1). Ici encore, il est difficile de se faire une opinion sur des faits présentés en raccourci, indépendamment du système de preuves qui a servi à les établir. Le système présenté par le commandant Lalance est vraisemblable, mais ce qui importerait, ce sont les détails d'observations sur lesquels il repose. Un mur de barrage préhistorique aurait coupé, à la hauteur de la Porte Serpenoise, la presqu'île formée par le confluent de la Seille avec la Moselle. J'avoue ma complète ignorance des faits qui légitiment cette affirmation. Durant le Iᵉʳ et le IIᵉ siècle de notre ère la ville romaine devint une vaste agglomération débordant largement le périmètre de l'ancien refuge. Détruite au cours du IIIᵉ siècle, elle fut rebâtie à l'emplacement de l'ancien oppidum; la régularité des voies à l'intérieur de la ville serait la preuve de cette reconstruction. C'est à ce moment que la cité aurait changé de nom et de *Divodurum* serait devenue *Metis*. Je remarquerai que rien ne prouve, à ma connaissance, du moins, que la régularité des voies urbaines ne soit pas antérieure au IIIᵉ siècle, ni que le changement de nom remonte aussi haut que le IIIᵉ siècle. Le commandant Lalance décrit ensuite le tracé de l'enceinte romaine : rives de la Moselle, de la Seille et ligne Lunette d'Arçon, Porte Serpenoise. Il ne cite guère d'autre fait qu'un éboulement de quatre vieilles maisons sur les bords de la Seille en 1513 qui, suivant Philippe de Vigneulles, aurait mis au jour les fondations du mur romain assis sur des blocs sculptés. Or, depuis le XVIᵉ siècle, bien des fouilles ont été exécutées dans le sous-sol de Metz; un certain nombre de stèles sculptées ont été extraites des fondations des remparts, les restes du mur romain ont été repérés en plus d'un point. Aucune étude d'ensemble n'a encore été faite des données qui permettraient d'établir une topographie détaillée et motivée de Metz gallo-romain. C'est une étude de ce genre que nous souhaiterions, analogue à celle de M. Reusch à Sarrebourg ou de M. Forrer à Saverne et à Strasbourg. C'est là sans doute un pénible ouvrage mais les résultats paieraient, croyons-nous, l'ouvrier de sa peine. On trouvera les idées du commandant Lalance exposées à nouveau avec des développements en majeure partie topographiques dans une série d'articles sur des points particuliers (2). Les unes pa-

(1) LALANCE (Commandant A.), *L'Enceinte gallo-romaine de Metz* (B A C T H 1920. p. CLIV-CLVI et p. 183-189).

(2) LALANCE (Commandant A.), *Les Origines et le développement topographique de la ville de Metz* (Cah. Lorr. 1922, n. 2, p. 20; 3, p. 34; 7, p. 98-99). — *L'Ile Saint-*

raissent évidentes : celle-ci, par exemple, que l'aqueduc de Gorze à Metz n'avait aucun rapport avec l'amphithéâtre, lequel s'alimentait d'eau à la Seille toute voisine; d'autres prêtent à la discussion : telle l'hypothèse relative à un changement de cours de la Nied française qui aurait été autrefois affluent de la Seille.

Une étude de M. Deffontaines sur les pétroglyphes du Ballerstein, près de Dabo, nous entraîne loin de Metz, vers les extrémités vosgiennes du territoire des Médiomatrices (1). L'auteur a examiné soigneusement les rainures profondes et larges se croisant en désordre sur l'une des faces du rocher; il a reconnu des rainures identiques sur d'autres petits blocs presque entièrement enterrés autour du roc principal; il rapproche le tout de stries analogues étudiées par M. Courty, dans la forêt de Fontainebleau. On trouvera un dessin au trait des pétroglyphes du Ballerstein dans le volume du *Congrès préhistorique de France* à Angoulême en 1912 (2). C'est une question fort délicate que celle de la date des gravures rupestres des Vosges. Plus ou moins profonds, les traits en sont extrêmement confus; ils se prêtent aux rapprochements les plus divers; ils peuvent dater d'époques extrêmement différentes, depuis l'âge néolithique, peut-être, jusqu'aux temps modernes. Le fait nouveau apporté par la note de M. Deffontaines est l'existence de signes gravés sur des rocs aujourd'hui enterrés. On appréciera la précision de ses observations et la retenue vraiment scientifique des conclusions qu'il en tire, ou plutôt qu'il s'abstient de tirer.

Époque mérovingienne. — En 1915, des tranchées sur le mont Saint-Jean, à 1.500 mètres nord-est de Sivry (Meurthe-et-Moselle), 423 mètres d'altitude, mirent au jour un certain nombre de tombes barbares. Une grande partie du mobilier a été perdu. M. Gaurichon a communiqué au Congrès de l'A F A S les détails recueillis par un officier d'artillerie, le capitaine Plaisant (3). Profondes d'environ 1^{m} 50, les tombes étaient constituées d'un caisson de larges dalles en calcaire tendre étranger à la région. Les squelettes avaient les pieds vers l'est. Un caisson plus grand que les autres était orné de stries et couvert

Symphorien de Metz et ses abords (P L P M 1921, p. 170-172). — *Le vieux Pont de Moulins* (Ibid., p. 570-574).

(1) Deffontaines (P.), *La Pierre gravée du Ballerstein près Dabo* (Cah. Lorr. 1922, p. 105).

(2) Kessler (Fr.), *Rocher du Ballerstein près Dabo. Pierre à cupule de Heidolsheim. Menhir de Breitenstein* (Communication faite au VIIIe Congrès préhistorique de France, Session d'Angoulême, 1912. Le Mans, Monnoyer, 1913).

(3) Gaurichon (I.), *Sépulture mérovingienne de la nécropole du mont Saint-Jean* (A F A S, 44e Congrès, Strasbourg, 1920, p. 586-591).

d'une seule dalle légèrement bombée. Il contenait un collier de grains de verre bleus et verts avec une grosse perle d'ambre, une agrafe de ceinturon avec une plaque de fer ornée de lamelles de verre serties à froid dans le métal ainsi que d'un beau grenat. L'épée, brisée en deux tronçons, portait trace d'ornements incrustés en cuivre. Deux vases en terre rougeâtre, grossière mais très dure, et un certain nombre de tessons, entre autres d'un vase perforé, complétaient le mobilier. Le cimetière ne semble pas avoir été très étendu.

C'est une nécropole beaucoup plus vaste qu'a explorée M. E. Salin à Lezéville (1), vieux village à demi dépeuplé de la Haute-Marne, près des confins des départements de la Meuse et des Vosges, non loin du centre gallo-romain de Grand, à une vingtaine de kilomètres à l'ouest de Neufchâteau. Les cimetières barbares sont nombreux dans cette région. Poursuivies de 1911 à 1920, les fouilles ont mis au jour 270 tombes à inhumation groupées en quatorze rangées parallèles, exactement orientées du nord-est au sud-ouest. Au pied du coteau, au flanc duquel sont rangées les sépultures, passe la voie romaine d'Andelot à Gondrecourt.

La publication de M. Salin est une publication de luxe : beau papier, beau caractère, planches admirables. Elle correspond aussi exactement que possible au beau livre de MM. F. Scheurer et A. Lablotier : *Fouilles du cimetière barbare de Bourogne* (2) (territoire de Belfort) qui peut passer pour le modèle du genre. La méthode n'est pas moins parfaite que l'exécution : description des tombes, inventaire détaillé et précis du mobilier de chacune d'elles, puis étude raisonnée des rites funéraires et des principaux éléments du mobilier : armement, équipement, plaques de ceinturons, fibules, parures, amulettes, objets divers et vases. Nous signalerons comme présentant un intérêt particulier une épée courte, de 36 centimètres de long, large de 5 centimètres, type rare, de splendides plaques de ceinture en fer incrusté d'argent ou de laiton et surtout une garniture d'or provenant d'un vêtement ainsi que les garnitures métalliques d'une couverture de livre. La conclusion de cette étude est que « le cimetière dut être choisi par les Francs comme lieu de sépulture dès leur arrivée dans le pays, c'est-à-dire, sans doute, dès le milieu du ve siècle et qu'il a dû être abandonné vers le milieu du viiie siècle ».

(1) Salin (Ed.), *Le Cimetière barbare de Lezéville. Mobilier funéraire et art décoratif francs.* Paris-Nancy-Strasbourg, Berger-Levrault, 1922, 1 vol. in-4°, 156 p., 16 pl., prix : 50 francs.

(2) Scheurer (F.) et Lablotier (Ad.), *Fouilles du cimetière barbare de Bourogne.* Nancy, Berger-Levrault, 1914, 1 vol. in-4°, 122 p., 68 pl. (cf. compte rendu, R. Arch. 1914, 2, p. 161).

C'est là, peut-être, en faire remonter le début un peu haut. Malgré l'incertitude qui domine encore la chronologie de l'époque barbare, il semble bien, en effet, que l'épée était, au ve siècle, d'un usage général. Ce n'est qu'au cours du vi^e qu'elle s'est trouvée remplacée par le scramasax, simple couteau de petites dimensions au début, qui grandit peu à peu pour devenir l'arme principale au viie siècle seulement. Or, les 270 tombes de Lezéville n'ont fourni que trois épées : les scramasax y sont, en général, d'assez grande taille. Les haches sont nombreuses, et la hache ne devint d'un usage courant qu'au vi^e siècle. C'est donc vers le milieu du vi^e siècle plutôt que du ve que nous placerions le début du cimetière de Lezéville.

Nous signalerons, pour clore cette chronique, un article déjà ancien — il remonte à avant la guerre — de M. Wolfram, sur la colonisation barbare en Alsace et en Lorraine (1). C'est une étude intéressante, d'un savant fort bien documenté et habile, mais un exemple typique d'une méthode fâcheuse. Elle est en effet foncièrement tendancieuse. M. Wolfram d'ailleurs ne s'en cache pas. L'essentiel, dit-il dans sa conclusion, c'est que l'Alsace et la Lorraine de langue allemande sont depuis l'arrivée des Alamans, au début du ve siècle, « *ein wirklich germanisches Land* ». C'est là ce qu'il fallait démontrer. Eh bien non ! Le rôle de la science n'est pas de fournir des démonstrations de ce genre — pas plus d'ailleurs que la démonstration contraire. Il est de mettre les faits impartialement en lumière et de laisser les conclusions se dégager d'elles-mêmes, lorsque les faits apparaissent suffisamment clairs et probants.

La dialectique de M. Wolfram est d'ailleurs simple. Elle consiste à admettre à l'origine, dès le retrait des troupes romaines au début du ve siècle, une irrésistible invasion alamane qui aurait submergé tout le pays actuellement de langue allemande. « Les Alamans, dit-il, ne se contentèrent pas d'un partage comme les Goths et les Burgondes. Leurs troupes étaient si nombreuses qu'il ne restait plus de place pour les Romains. » Voilà une affirmation massive dont nous aimerions savoir sur quoi elle repose. On peut le demander à M. Tourneur-Aumont qui a consacré un gros livre (2) — non moins tendancieux d'ailleurs que l'article de M. Wolfram — à démontrer qu'il n'y a ja-

(1) Wolfram (G.), *Siedelungsprobleme in Elsass-Lothringen* (Verhandlungen des xix. deutschen Geographentags zu Strassburg in E., 1914, Berlin, Reimer, 1915, p. 173-185).

(2) Tourneur-Aumont (J.-M.), *L'Alsace et l'Alemanie.* Paris-Nancy-Strasbourg, Berger-Levrault, 1919. (Sur ce volume, qui a paru dans la collection des Annales de l'Est, voir B L 1913-1919, p. 86-89.)

mais eu d'Alamans en Alsace, livre dont il ressort au moins que les documents font entièrement défaut. Aussi bien n'est-ce pas sur des textes écrits, ni même sur l'archéologie mais surtout sur la toponymie que s'appuient aussi bien M. Wolfram que M. Tourneur. Si chacun d'eux retrouve dans l'étude des noms de lieux l'idée préconçue qu'il y introduit, c'est, d'abord, que la science toponymique présente encore trop de problèmes mal éclaircis (1) et, en second lieu, qu'une méthode défectueuse ne peut aboutir qu'à une solution erronée. Ce n'est que par hypothèse que l'on attribue respectivement, soit aux Francs, soit aux Alamans, les noms en *ingen*, en *heim*, en *hofen* ou en *court*. Très ingénieusement, M. Wolfram renverse le système généralement adopté : les noms en *ingen* seraient alamans. Pourquoi les noms de cette forme, si fréquents en Lorraine, font-ils défaut en Alsace? C'est qu'en Alsace la domination franque les aurait remplacés par d'autres formations. Pour aboutir, en pareille matière, à des conclusions qui s'imposent, il faudrait, pour chacun des lieux, une sérieuse étude archéologique et historique. Tous les noms en *heim* ou en *hofen*, peut-être même tous les noms en *ingen* ne remontent probablement pas à l'époque barbare. Des connaissances linguistiques développées paraissent également indispensables, au moins pour l'étude des dialectes locaux qui doivent préciser les indications fournies par les noms de lieux. Il faudrait surtout que l'étude soit entreprise sans intention préalable d'aboutir à telle ou telle conclusion. Trop complexe pour se prêter à un résumé de quelques lignes, l'article de M. Wolfram n'en est pas moins à lire; il est d'un esprit à la fois vigoureux et subtil. L'auteur, remarquablement bien informé, sait apercevoir en même temps les détails et les ensembles et l'on ne peut que regretter de le voir employer sa science à exciter le chauvinisme de géographes allemands en congrès. Souhaitons que l'esprit de 1914 soit bien passé en Allemagne et qu'il ne reparaisse plus.

Nous ne mentionnons que pour mémoire le discours de rectorat de M. Ficker sur les premiers monuments du christianisme en Pays Rhénan, compilation oratoire absolument dépourvue d'intérêt (2).

A. GRENIER.

(1) On trouvera un exposé documenté de la question linguistique et de ses difficultés, par M. E. H. LÉVY, dans la *Bibliographie Alsacienne*, I, 1918-1921, p. 219 sqq., *Publications de la Fac des Lettres de Strasbourg*, 1922.

(2) FICKER (I.), *Altchristliche Denkmäler und Anfänge des Christentums im Rheingebiet.* Strassburg, Heitz, 1916, 1 broch. in-8°, 42 p.

CHAPITRE III

MOYEN AGE

I — CHRONIQUE

§ 1. Documents. Diplomatique. — A. DOCUMENTS AUTHENTIQUES. — La publication des rôles de bans de tréfonds messins du XIIIe siècle est maintenant achevée. Deux volumes d'*indices* ont été publiés, le premier par M. Wichmann, l'éditeur des rôles, le second par M. Grimme, qui a été chargé, après la mort de son confrère, de mettre la dernière main au travail que celui-ci n'avait pu terminer. Le premier de ces volumes contient trois tables, consacrées respectivement aux personnes, aux professions et aux églises. M. Wichmann expose dans la préface les règles qu'il a suivies pour établir ces tables. Dans le second volume on trouve une table des villes, villages et hameaux, une des lieux-dits. Puis vient un index des termes employés dans les rôles, enfin une table qui énumère, année par année, les rôles avec un résumé de leur objet. En tête de chacun des volumes se trouve une liste des abréviations. C'est donc un travail considérable qu'a fourni M. Wichmann, l'un des meilleurs érudits qu'ait eus la Société d'histoire de Metz. On peut regretter qu'il n'ait pas eu la satisfaction de voir paraître avant de mourir le dernier volume des tables (1).

M. Lesort, actuellement archiviste départemental à Versailles, n'oublie pas qu'il a rempli autrefois les mêmes fonctions à Bar-le-Duc. On lui doit la publication de dix-neuf chartes en langue vulgaire (2).

(1) WICHMANN (Dr K.), *Die Metzer Bannrollen*, t. III, et GRIMME (Dr Fr.), *Die Metzer Bannrollen*, t. IV. Metz, Verlag der Gesellschaft für lothringische Geschichte und Altertumskunde, 1912 et 1916, 2 vol. in-8° de XI-620 et VIII-606 p. (Forment les tomes VII et VIII des *Quellen zur lothringischen Geschichte*). Sur les deux premiers volumes des *Metzer Bannrollen* voir B L 1910-1911, p. 48 et n. 2 et 3.

(2) LESORT (A.), *Chartes lorraines en langue vulgaire* (*1226-1250*) (Bulletin philologique et historique du Comité des travaux historiques, 1914 [1915], p. 407-426). Cf. ci-dessous, p. 226.

Ces documents, qui concernent la région lorraine, sont conservés aux Archives départementales de la Meuse. Le plus ancien est de 1226, le plus récent de 1250. Sept émanent de Jean d'Aix, évêque élu de Verdun, un de Mathieu II, duc de Lorraine, un de Thiébaut Ier, comte de Bar, un d'Ermesinde, comtesse de Luxembourg. La publication de M. Lesort est précédée d'une introduction qui contient d'intéressantes remarques philologiques. M. Lesort a, dans des notes, identifié les personnages et les localités mentionnés dans les chartes (1). — M. Hippolyte Roy a publié, avec commentaires, un acte par lequel Enguerrand VI, sire de Coucy, donne décharge à Raoul, duc de Lorraine, de pièces importantes, qu'il lui avait remises en garde. Le document est du 24 novembre 1343 (2). Nous ferons observer à M. Roy qu'Albert de Habsbourg n'a jamais été empereur et qu'il n'a pas succédé directement à son père Rodolphe. — C'est par erreur que, dans les *Chartes de Reinach*, un document où figurent Joffroy d'Apremont, Hue et Gobert d'Autel, est daté de 1546; c'est 1446 qu'il faut lire (3).

M. l'abbé Bour a réussi à lire deux inscriptions funéraire de l'église de Lorry-lès-Metz, déclarées indéchiffrables par de Bouteiller et Fr. X. Kraus. Elles datent l'une du XIVe siècle ou du XVe, l'autre du XVIe, cette dernière concernerait le père du chroniqueur Philippe de Vigneulles (4). — M. André Philippe a publié l'inscription que porte la pierre tombale de Demange II, dit de Nancy, abbé d'Étival, et décrit la dalle où ce personnage était représenté (5).

B. Documents faux. — M. l'abbé Kirch, curé de Wölferdingen, a publié et commenté trois chartes de l'abbaye de Tholey, dont il avait trouvé des copies à la Bibliothèque nationale. Elles émanent respectivement des ducs d'Austrasie Mosellane Loher et Sadiger, du duc de Haute-Lorraine Régnier et portent les dates de 788, 829 et 875. Malheureusement pour M. l'abbé Kirch, ces documents, qui ont déjà été publiés contrairement à ce qu'il croit, sont des faux, comme le prouvent les formules du protocole initial et du protocole final, la langue, etc. On doit les ranger dans la catégorie des faux généalogi-

(1) Relevons deux fautes d'impression : p. 408, l. 20, lire 1247 au lieu de 1249, et p. 409, l. 18, 1241 au lieu de 1141.

(2) Roy (H.), *Raoul, duc de Lorraine et Enguerrand de Coucy* (B S A L 1920, p. 59-62).

(3) Germain de Maidy (L.), *Joffroy d'Apremont, seigneur de Tichémont* (*XIVe siècle*) (A S H L 1920, p. 100-102).

(4) Bour (Dr R. S.), *Zwei « unleserliche » Inschriften aus Lorry* (A S H L 1915-1916, p. 550-552).

(5) Philippe (A.), *La Pierre tombale de l'abbé d'Étival Demange II* (*dit de Nancy*) (*1356-1387*) (B S E V 1920, p. 49-52).

ques, dont l'auteur n'est autre que l'archidiacre de Rosières. M. l'abbé Kirch connaît les *Stemmatum Lotharingiæ ac Barri ducum libri septem;* il cite même (p. 458, n. 5) les passages où Rosières a renvoyé aux trois chartes en question (folios 156, 166 et 178), mais il n'a pas remarqué qu'elles étaient imprimées dans les preuves placées en tête du volume (*Exemplaria diplomatum,* folios V^{b}, VII^{b} et X^{b}). Bien entendu, les observations suggérées à l'abbé Kirch par les faux de Rosières n'ont aucune valeur (1). — M. Paul Meyer a depuis longtemps démontré la fausseté d'une charte, en langue vulgaire, du comte de Bar, Renaud Ier, datée du 2 août 1118 (2). M. Grosdidier de Matons a cherché à prouver que ce document avait été fabriqué, en 1313, par Renaud de Bar, évêque de Metz et à expliquer pour quels motifs le prélat avait recouru à ce moyen malhonnête. Nous devons déclarer que l'argumentation de M. Grosdidier ne nous a pas convaincu (3).

§ 2. **Histoire générale.** — On a réuni en deux volumes les études consacrées par G. Kurth à l'époque franque. Le grand érudit belge les avait revues, mais la mort l'a surpris, avant qu'il en eût terminé la publication. Nous ne mentionnerons ici que celles qui intéressent la région lorraine. Dans l'une, *Francia* et *Francus* (t. I, p. 67-137), les divers sens de ces termes sont énumérés et commentés. M. Kurth y donne la véritable explication (t. I, p. 83-84) des termes de *Lotharingi* et de *Lotharingia;* ce dernier mot ne dérive pas de *Lotharii regnum,* comme beaucoup d'historiens l'ont prétendu à tort et comme nous l'avions autrefois admis nous-même. *Lotharingia* a été formé sur l'ethnique *Lotharingi,* qui signifie « les sujets de Lothaire ». Mentionnons encore une longue étude sur Brunehaut, reine d'Austrasie, dont on garde encore aujourd'hui le souvenir en Lorraine (4).

En 1483, Marguerite de Ville, veuve de Jean d'Anglure, avait vendu la vouerie d'Épinal à Yolande de Vaudémont, mère de René II. Cette cession amena en 1494 une guerre entre le duc de Lorraine et les fils de Marguerite, que leur mère n'avait pas consultés. M. Max Prinet raconte, à l'aide de documents empruntés pour la plupart aux Archives de Meurthe-et-Moselle, les péripéties de cette lutte, dont souf-

(1) Kirch (Abbé J. P.), *Drei Tholeyer Urkunden aus der karolingischen Zeit* (A S H L 1914, p. 445-460).

(2) B E C 1862, p. 132 et suiv.

(3) Grosdidier de Matons (M.), *A propos d'un faux célèbre : la politique de Philippe le Bel dans l'évêché de Metz* (B S L B 1921, p. 73-80).

(4) Kurth (G.), *Études franques.* Paris, Champion, et Bruxelles, Dewit, 1919, 2 vol. in-8° de 356 et 347 p.

frirent surtout des paysans lorrains ou comtois. En représailles des ravages commis par Simon et Nicolas d'Anglure dans quelques villages du Barrois, une petite armée lorraine prit et pilla Gouhenans en Franche-Comté, dont les d'Anglure avaient, durant quelque temps, fait leur place d'armes. Finalement la paix se fit, mais seulement en 1510, lorsque le duc Antoine eut désintéressé Thiébaud d'Anglure, à qui son frère Nicolas avait cédé ses droits. M. Prinet a inséré dans son récit trop de documents, qui auraient plus naturellement trouvé leur place dans un appendice (1).

§ 3. **Guerre, armée.** — On admettait généralement, sur la foi de la chronique de Praillon, que les Messins avaient employé des bouches à feu en 1324, lors de la guerre dite des Quatre seigneurs. M. Wolfram, dans une étude très serrée, a démontré, en s'appuyant sur un poème écrit en 1325, et en prouvant que Praillon rajeunissait les expressions qu'il trouvait dans ses sources, que ce chroniqueur a substitué au terme d'espingole, qui au XIVe siècle désignait une machine de guerre à torsion, ceux de serpentine, de couleuvrine et de canon, qui s'appliquent à de véritables bouches à feu (2). — On trouvera dans l'ouvrage de Nell sur les lansquenets (p. 44-45, 51-75) le récit des campagnes faites en Lorraine de 1475 à 1477 par des contingents alsaciens, venus au secours de René II. L'auteur de ce travail connait les sources et les travaux allemands ou suisses, en particulier ceux de Witte, de Schober, de Louaux, qui lui ont beaucoup servi. Mais les documents et les ouvrages d'origine lorraine lui sont moins familiers; il semble ignorer l'*Histoire de Nancy*, de M. Pfister, qui lui aurait été d'un grand secours. Nous mentionnerons, comme présentant un intérêt particulier, les pages 53-55, où l'auteur discute la valeur du témoignage de la *Chronique de Lorraine*, qui prétend que Harnescher avait sous ses ordres des « lansquenets » (3).

§ 4. **Religion, clergé.** — On trouvera plus loin, à l'article « Biographies », l'appréciation des travaux consacrés à des saints ou à des gens d'église; il n'y a d'exception que pour saint Chrodegang.

M. Meyer a étudié l'influence politique de la France et de l'Allemagne sur la nomination des évêques de Metz au Moyen Age. Remar-

(1) PRINET (M.), *Une incursion des Lorrains en Franche-Comté (1494)* (Mémoires de l'Académie de Besançon, 1914, p. 117-143).

(2) WOLFRAM (Dr G.), *Die Stadt Metz und die älteren Feuergeschütze* (A S H L 1915-1916, p. 219-234).

(3) NELL (Dr M.), *Die Landsknechte. Entstehung der ersten deutschen Infanterie.* Berlin, Ebering, 1914, in-8°, XII-288 p.

quons tout d'abord qu'il est sorti des limites de son sujet : d'une part il a commencé son étude à la période mérovingienne, de l'autre il l'a poursuivie jusqu'en 1552. Sa bibliographie a le tort de mélanger les sources et les travaux de l'érudition moderne. En ce qui concerne cette dernière, il ignore ou paraît ignorer des ouvrages allemands, comme celui de Benno Morret, *Stand und Herkunft der Bischoefe von Metz*, etc., et presque tous les travaux français, tels que le *Cartulaire de Gorze*, de d'Herbomez, *L'Évêque de Metz Drogon*, de Pfister, notre *Royaume de Lorraine* et nos *Origines de la Haute-Lorraine*. Ce ne sont pas seulement les influences française et allemande qui se sont fait sentir dans les élections épiscopales messines durant la seconde moitié du Moyen Age; on y constate également celles des maisons de Lorraine, de Bar et de Luxembourg, sans parler de celle du pape, qui devient prépondérante au XIVe siècle, mais qui s'exerce bien souvent au profit de la France ou de l'Allemagne. A la fin du XVe siècle, c'est l'influence des ducs de Lorraine qui prédomine, et ceux-ci ont l'arrière-pensée de réunir un jour à leurs États le temporel des évêques de Metz, celui des prélats toulois et verdunois, ainsi que les villes épiscopales elles-mêmes. Trois appendices et un erratum terminent le volume. Il y aurait beaucoup d'erreurs et de fautes d'impression à relever dans le travail de M. Meyer. P 19, Lothaire Ier est mort, non en 856, mais en 855. P 24, n. 6, en 936 Otton est devenu roi d'Allemagne et non empereur. P 28, Béatrice, veuve de Frédéric Ier de Haute-Lorraine, n'a nullement abandonné sa maison en 984, après l'élévation de son fils Adalbéron II sur le siège de Metz. M. Meyer fait mourir Adalbéron III tantôt en 1072 (p. 30, l. 10), tantôt en 1073 (p. 30, l. 21 et p. 37, 3e alinéa, l. 1). P 39, n. 2, Saint-Trond ne faisait point partie du diocèse de Metz, c'était une possession des prélats messins. P 41, Thierry, évêque de Verdun, était un Souabe et non un Saxon. P 45, n. 4, que signifie l'indication « Jaffé-Potthast »? P 46, l. 1, l'évêque de Verdun s'appelait en 1093 Richer et non Victor. P 56, n. 1, il faut lire Brixey, au lieu de Brizey, Senlis au lieu de Chantilly, Chiny au lieu de Chinz, Apremont au lieu d'Asprémont. Tandis que, p. 78, dernière ligne, Jacques de Lorraine serait mort en 1260, p. 79, dernière ligne du premier alinéa, l'événement se placerait en 1262. P 83, Guillaume de Trainel n'a jamais été chanoine de Senones. P 113, lire Clément VII au lieu de Clément VI (1).

M. Reumont a résumé en quelques pages la vie et l'œuvre de saint

(1) MEYER (A.), *Der politische Einfluss Deutschlands und Frankreichs auf die Metzer Bischofswahlen im Mittelalter*. Metz, Muller, 1916, in-8°, 132 p.

Chrodegang, qui occupa le siège épiscopal de Metz de 742 à 766, et qui donna au clergé de sa cathédrale une règle, qui fut sous Pépin et Charlemagne adoptée dans tout l'empire franc. Cette étude est illustrée d'une gravure dans le texte, qui représente saint Chrodegang d'après un vitrail de la cathédrale de Metz (1). — La règle que saint Chrodegang a composée pour les clercs de son église est devenue en 816 une loi pour toutes les églises de l'empire franc. Elle a même été adoptée par la suite dans d'autres États de l'Europe occidentale. Un érudit allemand, M. Grimme, a constaté que la règle de saint Benoît de Nursie avait inspiré saint Chrodegang, qui en a tiré un grand nombre de prescriptions. Le prélat messin a également fait des emprunts aux canons de plusieurs conciles, œcuméniques ou provinciaux. L'originalité de l'œuvre de Chrodegang est donc moins grande qu'on ne le supposait. Toutefois, le prélat a introduit dans sa règle des prescriptions dont il ne trouvait nulle part le modèle. D'autre part, il a modifié très souvent les articles de la règle bénédictine, qui, bons pour des moines, ne pouvaient être appliqués littéralement à des clercs séculiers. La règle des chanoines est donc une œuvre importante, qui fait honneur à la piété et au sens pratique de son auteur. Sa diffusion marque d'ailleurs son importance et son mérite (2). — Nous n'avons pas eu entre les mains la dissertation de M. Hannemann (3).

M. l'abbé Aimond a rappelé, à propos du VIIIe centenaire de l'abbaye de Prémontré, que de 1120 à 1150 dix abbayes de cette congrégation furent fondées dans le diocèse de Verdun (4).

M. Léon Germain de Maidy repousse avec grande raison la légende qui fait de Charlemagne le fondateur de l'église de Mont-devant-Sassey et de quinze autres églises de l'arrondissement de Montmédy; la seizième et dernière aurait été construite à Cesse, et le nom de ce village proviendrait du mot seize altéré (5). — M. l'abbé Bour a prouvé que « la Tierce », surnom donné à l'une des chapelles de la cathédrale de Metz, signifie « l'Allemande »; d'après lui, cette dénomination aurait pour origine un médaillon ou un triptyque représentant la sainte

(1) Reumont (Professeur Dr H.), *Der heilige Bischof Chrodegang* (L K 1917, p. 17-21).

(2) Grimme (Dr Fr.), *Die Kanonikerregel des heiligen Chrodegang und ihre Quellen* (A S H L 1915-1916, p. 1-44).

(3) Hannemann (O.), *Die Kanonikerregel Chrodegangs von Metz und das Aachener Synode von 816 und das Verhältniss Gregors VII dazu* (Dissertation de l'Université de Greifswald, 1914).

(4) Aimond (Abbé Ch.), *Le VIIIe centenaire de l'ordre de Prémontré et le diocèse de Verdun* (S R V 1920, p. 244).

(5) Germain de Maidy (L.), *Charlemagne prétendu fondateur des églises de Cesse et de Mont* (B S L B 1921, p. 155-157).

Vierge, qui avait eu pour auteur un moine de Saint-Gall, nommé Tutilon, qui vivait au temps de l'évêque Robert (883-917), un Souabe, lui aussi (1). Il ne semble pas que l'abbé Bour ait eu connaissance du travail d'Alfred Bourgeois, qui avait soutenu dès 1889 que « Tierce » a le sens d'Allemande (2). — M. Lerond raconte en quelles circonstances un chanoine de la cathédrale de Metz éleva en l'honneur de saint Nicolas une chapelle, qui fut plus tard remplacée par une autre, consacrée à sainte Reinette (3). — Nous n'avons pas eu communication des travaux suivants de M. l'abbé Kaiser : *Die Anfänge der Observanz in Metz* et *Ward der heilige Bonnaventura in Metz*, parus tous deux dans les *Franziskanische Studien* en 1916 et en 1917 ; *Das Visitationsprotokoll des Klosters Werschweiler vom Jahre 1472*, qu'a publié en 1915 la *Cistercienser Chronik*.

§ 5. **Histoire économique.** — Le Dr Hertzog analyse avec soin la plus ancienne ordonnance relative à la culture de la vigne dans la région lorraine, l'atour de 1355, par lequel les Treize de Metz déterminaient les différentes façons de la vigne, fixaient les salaires que les vignerons devaient recevoir pour chaque façon, les amendes dont seraient frappés tous ceux, propriétaires ou manouvriers, qui contreviendraient aux dispositions de cet atour. M. Hertzog estime que l'ordonnance de 1355 avait pour but d'empêcher les ouvriers d'exiger des salaires trop élevés et d'obliger les propriétaires à payer régulièrement leurs vignerons (4). — Les procès-verbaux (les comptes) du chapitre de la cathédrale de Metz fournissent, pour les prix du vin et des céréales au xve siècle, des renseignements intéressants, que M. Fr. Grimme a reproduits et commentés (5).

§ 6. **Généalogies, histoire des familles.** — Le travail du baron Oscar de Warsberg sur la famille à laquelle il appartient a donné lieu à une appréciation critique, de M. G. Strasser, qui y a relevé des lacunes, des erreurs et des assertions dépourvues de preuves. Pour

(1) Bour (Dr R. S.), *Eine deutsche Marienkapelle im Metzer Dom* (A S H L 1915-1916, p. 512-524).

(2) Bourgeois (A.), *Du nom de Notre-Dame-la-Tierce* (J S A L 1889, p. 79-82).

(3) Lerond (H.), *Die Kapelle der heiligen Reinette* (L K 1918, p. 93).

(4) Hertzog (Dr A.), *Die älteste städtische Weinbauordnung von Lothringen* (L K 1918, p. 54-58).

(5) Grimme (Dr Fr.), *Getreidepreise im Metzer Land während des XV. Jahrhunderts* (A S H L 1915-1916, p. 528-532).

M. Strasser, il n'est nullement démontré que la famille actuelle de Warsberg se rattache aux anciens seigneurs de Warsberg (1).

§ 7. **Biographies** (2). — Sainte Énimie, dont M. É. Badel nous raconte l'histoire et la légende, était une fille de Clotaire II, par conséquent une tante de saint Sigisbert. Elle n'a du reste aucun rapport avec notre pays, ayant fondé dans le Gévaudan une abbaye, qui prit son nom et qui donna naissance au bourg de Sainte-Énimie (3).

Les Lorrains ont le droit de considérer Charlemagne comme un des leurs. Aussi croyons-nous devoir signaler ici les études documentées et pénétrantes, que M. Halphen, professeur à la faculté des lettres de Bordeaux, a consacrées soit à la *Vita Karoli* d'Einhard, ou à d'autres sources de la même époque, soit à des événements du règne de Charlemagne, tels que son couronnement impérial en l'an 800, soit enfin à la vie économique dans l'empire carolingien (4).

Étienne, qui occupa le siège épiscopal de Liége de 901 (904) à 920, avait fait ses études à l'école épiscopale de Metz. On le trouve ensuite chanoine de Metz, puis abbé de Saint-Mihiel. Il occupait cette dignité, lorsqu'il devint le successeur de Francon. Aussi, en raison des rapports qu'il a eus avec la région lorraine, devons-nous signaler ici les fêtes par lesquelles la Société d'art et d'histoire du diocèse de Liége a célébré à Liége, le 12 novembre 1920, le millénaire de sa mort. Successivement M. Jules Closon, professeur à l'Université de Liége, le chanoine Simenon, professeur au grand séminaire, et M. Antoine Auda, maître de chapelle, ont pris la parole pour exposer l'œuvre politique, liturgique et musicale d'Étienne, qui a composé un *Liber capitularis*, sorte de bréviaire, l'office de l'invention de saint Étienne, celui de la sainte Trinité et celui de saint Lambert. Les paroles et la musique de ces offices sont l'œuvre d'Étienne (5).

(1) STRASSER (G.), *Bemerkungen zu dem Aufsatz « Ueber das Geschlecht der Freiherren von Warsberg von Oskar Freiherr von* WARSBERG-*Graz* » (A S H L 1915-1916, p. 536-542). Sur le travail du baron Oscar DE WARSBERG, voir B L 1913-1919, p. 25 et n. 6.

(2) Les personnages dont nous apprécions les biographies sont rangés dans l'ordre chronologique. Toutefois, l'examen des travaux qui concernent Jeanne d'Arc a été renvoyé à la fin du § 7.

(3) BADEL (É.), *Une tante de saint Sigisbert : sainte Énimie* (P L P M 1920, p. 176-180).

(4) HALPHEN (L.), *Études critiques sur le règne de Charlemagne*. Paris, Alcan, 1921, in-8°, VIII-314 p. Ces études avaient déjà paru, sous forme d'articles, dans la R H.

(5) *Le Millénaire d'Étienne évêque de Liége (920-1920)* (Leodium, chronique mensuelle de la Société d'art et d'histoire du diocèse de Liége, nov. et déc. 1920, p. 125-152).

Des trois papes lorrains dont nous entretient M. É. Badel, un seul Étienne IX (X), est à proprement parler Lorrain. Saint Léon IX pourrait être appelé un pape alsacien-lorrain, puisque, né en Alsace, il a passé à Toul la plus grande partie de sa vie. Quant à Urbain IV, c'est un Champenois, qui n'a passé que trois ans sur le siège épiscopal de Verdun, on ne peut donc voir en lui un Lorrain. M. Badel a résumé en quelques pages la vie de ces trois pontifes (1).

Il est possible, mais non certain, qu'en 1283, Renier de Briey ait été abbé de Saint-Mihiel (2).— Parmi les nobles dames qui assistèrent en octobre 1284 au tournoi de Chauvency, le poète Bretex cite Hable de Boinville, qui appartenait à la maison de Florange. M. L. Germain de Maidy a émis l'hypothèse très vraisemblable qu'Hable était femme de Jacques ou de Richard de Briey, seigneur de Boinville (3). — M. Zéliqzon retrace la vie de Nicolle Louve, qui, né vers 1386, mourut en 1461, après avoir été maître échevin de Metz et avoir joué comme diplomate un rôle important. Il fut un des ambassadeurs envoyés en 1433 par Metz à Sigismond, alors à Bâle, puis à Charles VII en 1444. Ce fut lui qui répondit fièrement aux prétentions du roi de France. Nicolle Louve avait fait élever sur cinq points du pays messin une croix, dont une seule subsiste encore près du village de Villers-l'Orme. Comment M. Zéliqzon a-t-il pu dire (p. 58, col. 2, dernier alinéa) que Metz retirait des avantages de la protection de l'Empire? C'est le contraire qui est vrai; Metz a pu se plaindre avec raison de n'avoir jamais, dans ses nécessités, reçu assistance de l'Empire. M. Zéliqzon le remarque lui-même à propos des événements de 1444-1445 (4).— M. L. Germain de Maidy a rectifié les erreurs commises par dom Calmet relativement à la filiation de plusieurs membres de la famille des Armoises, qui vivaient au xve siècle (5).

Nicolas de Cues est une des personnalités ecclésiastiques les plus intéressantes du xve siècle. Bien qu'il n'appartienne pas à la Lorraine proprement dite, nous croyons devoir signaler l'étude très documentée et très pénétrante qu'a consacrée à ce fils de la Mosellane M. l'abbé

(1) Badel (É.), *Les trois papes lorrains*. I. *Saint Léon IX*. II. *Bienheureux Étienne X* III. *Bienheureux Urbain IV* (P L P M 1921, p. 194-198, 272-274, 336-340).

(2) Germain de Maidy (L.), *Un abbé de Saint-Mihiel non catalogué, Renier de Briey, 1283* (B S A-L 1921, p. 74-75).

(3) Germain de Maidy (L.), *Sur la dame de Boinville et le tournoi de Chauvency* (B S A L 1921, p. 107-112).

(4) Zéliqzon (Professeur L.), *Die Louve-Kreuze und ihr Stifter* (L K 1919, p. 57-61).

(5) Germain de Maidy (L.), *Philibert des Armoises, seigneur de Tichémont* (*XVe siècle*) (A S H L 1920, p. 95-99).

Vansteenberghe, professeur au grand séminaire de Lille. Fils d'un pauvre batelier de Cues, Nicolas devint évêque de Brixen et cardinal. Nicolas n'a jamais eu de rapports avec la Lorraine. Rappelons seulement que, lors de sa grande légation en Allemagne et en Bohême (1451), Nicolas ne put exercer à Liège ses fonctions de légat; les clercs de cette ville lui objectèrent qu'elle ne se trouvait pas en Allemagne. Nicolas de Cues ne tenta même pas d'inspecter les diocèses de Metz, de Toul et de Verdun, qui faisaient cependant partie de la province ecclésiastique de Trèves. C'est donc qu'au milieu du xv[e] siècle ces trois diocèses étaient regardés comme étant en dehors de l'Allemagne, tout en se rattachant au Saint-Empire (1).

Une sœur de René II, Marguerite de Lorraine, duchesse d'Alençon, a mérité par ses hautes vertus d'être l'objet d'un culte, que le pape Benoît XV a approuvé le 21 mars 1921. Sa vie, déjà plusieurs fois écrite, l'a été de nouveau par M. le chanoine Guérin, aumônier des sœurs clarisses d'Alençon. Mariée en 1488 à René, duc d'Alençon, Marguerite devint veuve quatre ans plus tard. Après avoir gouverné le duché d'Alençon durant la minorité de son fils Charles, élevé et marié ses trois enfants, elle se retira, en octobre 1520, au couvent des clarisses d'Alençon qu'elle avait fondé (2). C'est là qu'elle rendit, le 2 novembre 1521, son âme à Dieu. Les chapitres du livre de l'abbé Guérin les plus intéressants pour l'historien sont ceux où l'auteur a étudié le gouvernement de Marguerite. La duchesse fit preuve de réelles qualités, se montra, en bonne Lorraine, amie de l'ordre et de l'économie, et, ce qui vaut mieux encore, surveilla de près ses fonctionnaires, attentive à ce qu'ils ne commissent ni injustices, ni exactions. Tout en donnant à l'abbé Guérin les éloges auxquels il a droit, on doit reconnaître que l'idée qu'il se fait des personnages et des événements du passé n'est pas toujours exacte. Ne prétend-il pas (p. xxi) que les Lorrains ont accepté « avec joie » leur annexion à la France? Il y aurait bien d'autres assertions hasardées ou fausses à relever dans le livre de l'abbé Guérin; mais, comme elles n'ont pas trait à la Lorraine, nous nous dispenserons de les signaler (3).

(1) Vansteenberghe (Abbé E.), *Le cardinal Nicolas de Cues (1401-1464). L'action La pensée*. Paris, Champion, 1920, in-8°, xix-506 p. Nous avons analysé et apprécié cet important ouvrage dans la Revue rhénane du mois de décembre 1921. M. l'abbé Vansteenberghe a publié récemment (Leodium, sept.-oct. 1922) les lettres qu'avaient échangées en octobre 1451 Nicolas de Cues et les clercs de Liége.

(2) Sa belle-sœur, Philippe de Gueldre, lui avait donné l'exemple; en 1519, elle avait pris le voile au couvent des clarisses de Pont-à-Mousson.

(3) Guérin (Chanoine R.), *La Bienheureuse Marguerite de Lorraine, duchesse d'Alençon et religieuse clarisse*. 2[e] édition. Paris, Téqui, 1912, in-8°, xxx-373 p., avec 2 gravures hors texte.

Nous ne nous occuperons ici que de quelques-uns des travaux qui concernent Jeanne d'Arc.

Jeanne serait Champenoise d'après le colonel de Mecquenem qui, après beaucoup d'autres, a recherché quelle était la nationalité de la Pucelle. L'auteur a procédé avec méthode, et il a su tirer habilement parti des documents dont il s'est servi. Mais s'il connaît assez bien ce qui a été écrit en Champagne sur la question, il n'en va pas de même des travaux de l'érudition lorraine relatifs aux origines de Jeanne; on ne lui voit citer que dom Calmet, Jeantin, Mourin et Chapelier. Que Jeanne ne soit pas née dans le duché féodal de Lorraine, cela est aujourd'hui hors de doute. Mais au XVe siècle et plus tard encore, le mot Lorraine, qui conservait un sens géographique, s'appliquait à une partie des territoires de l'ancienne Mosellane, en particulier à ceux qui formaient les diocèses de Metz, de Toul et de Verdun. Voilà pourquoi Jeanne d'Arc, née à Domremy dans le diocèse de Toul, pouvait et peut encore être qualifiée de Lorraine. Peu importe que des acquisitions régulières ou des usurpations aient rendu les comtes de Champagne ou les rois de France maîtres de différentes localités du *pagus Barrensis* ou du *pagus Odornensis*. Elles n'en restaient pas moins terres lorraines. Il y a dans le travail du colonel de Mecquenem quelques erreurs. Ainsi à la p. 4, avant-dernière ligne, Henri (l'Oiseleur) est qualifié à tort d'*empereur* d'Allemagne; l'Allemagne n'était qu'un royaume. Quant au Saint-Empire romain germanique, c'est de 962 qu'il faut le faire dater, c'est-à-dire de l'année où Otton I fut couronné à Rome empereur par le pape Jean XII. Plus loin, p. 10, M. de Mecquenem s'aventure à dire : « Les populations lorraines, barroises et champenoises sympathisaient depuis longtemps. De même race, de même langue..., elles tendaient vers cette fusion, qui devait fatalement se réaliser un jour. » C'est là une assertion fausse, qui montre combien l'auteur connaît mal les véritables sentiments des Lorrains d'autrefois (1).

M. André Marsy a consacré plusieurs articles à la famille, à l'enfance et à la jeunesse de Jeanne d'Arc; l'auteur décrit également le pays de Jeanne, les mœurs des habitants, donne enfin quelques renseignements sur le dialecte dont ceux-ci faisaient usage (2). — M. le commandant Thouvenin a rappelé l'attention sur le pèlerinage que

(1) **Mecquenem** (Colonel de), *Jeanne d'Arc n'était pas Lorraine*. Bourges, imprimerie Tardy-Pigelet, 1921, in-8°, 31 p. avec 2 cartes).

(2) **Marsy** (A.), *Pèlerinages nationaux. Au berceau de la Rédemptrice* (La Marche de France, 1920 et 1921, *passim*).

Jeanne d'Arc fit en janvier-février 1429 à Saint-Nicolas-de-Port, avec son cousin Durand Lassois (ou Laxart). De Saint-Nicolas Jeanne se rendit à Nancy, où le duc Charles II lui donna audience. Le commandant Thouvenin a recherché — c'est la partie la plus intéressante de son travail — quels chemins Jeanne avait suivis pour aller de Toul à Saint-Nicolas, puis de ce bourg à Nancy (1). — Contentons-nous de mentionner les quelques pages dans lesquelles M. J. L. Matter a fait le récit des rapports de Jeanne d'Arc avec René d'Anjou (2).

M. P. Champion a publié le texte latin du procès de condamnation de Jeanne d'Arc, déjà édité par J. Quicherat. Un second volume est consacré à la traduction de ce document, traduction plus complète que celles de Vallet de Viriville et de J. Fabre. Il est précédé d'une introduction, où M. Champion étudie avec beaucoup de science toutes les questions qui se posent à propos de ce procès. Une table des matières et un index alphabétique sont joints à chacun des volumes. C'est à la fin du tome II que l'auteur a renvoyé les notes (3). — M. Goyau a reconstitué les étapes de la canonisation de Jeanne d'Arc, depuis le xve siècle jusqu'à nos jours. Le 27 janvier 1894 Jeanne devenait vénérable, le pape Léon XIII ayant, à la demande de la congrégation des Rites, introduit la cause de la Pucelle. Le 18 avril 1909, Pie X déclarait Jeanne bienheureuse, et, le 16 mai 1920, Benoit XV la mettait au rang des saintes. Pour M. Goyau, Jeanne est bien « la bonne Lorraine ». Mais pourquoi écrit-il Domrémy avec un accent aigu sur l'e? Il rappelle que, le 24 juin 1920, la chambre des députés a décidé de célébrer chaque année, en l'honneur de Jeanne une fête qui serait celle du patriotisme (4).

En mai 1436 parut dans un village voisin de Metz une jeune fille, qui se nommait Claude et qui prétendait être la Pucelle, brûlée par les Anglais en 1431. A Metz on crut à ses dires, les frères de Jeanne la reconnurent pour leur sœur, et la prétendue Jeanne trouva un mari, la même année, en la personne de Robert des Armoises, à qui elle donna deux fils. On constate plus tard sa présence en France, où elle fut démasquée et dut reconnaître sa supercherie. Elle devait

(1) Thouvenin (Commandant Th.), *Le pèlerinage de Jeanne d'Arc à Saint-Nicolas-de-Port* (B S A L 1921, p. 17-24).

(2) Matter (J.-L.), *Jeanne d'Arc et René d'Anjou duc de Lorraine* (R C A 1920, p. 293-300).

(3) Champion (P.), *Procès de Jeanne d'Arc. Texte, traduction et notes*. Paris, Champion, 1920, 2 vol. in-8° de xxxii-428 et cx-452 p. On trouve au t. I 4 planches hors texte, qui reproduisent des pages du manuscrit du procès de condamnation.

(4) Goyau (G.), *Les étapes d'une gloire religieuse. Sainte Jeanne d'Arc*. Paris, H. Laurens, 1920, in-4°, ii-156 p. avec 16 planches hors texte.

vivre assez longtemps encore, séparée de son mari, qui mourut peut-être d'assez bonne heure. M. Ruppel, qui raconte cette histoire, se demande comment les frères de Jeanne avaient pu reconnaître l'aventurière pour leur sœur (1).

Un tableau du xve siècle, entré au musée de Versailles en 1879, représente la Vierge entre saint Michel et un autre personnage, dans lequel plusieurs érudits croyaient reconnaître Jeanne d'Arc. On lisait même le nom de la Pucelle dans une inscription placée au bas du tableau. M. Samaran s'inscrit en faux contre l'opinion courante. Le nom de Jeanne ne figure pas dans l'inscription, et la personne prise pour la Pucelle est en réalité un saint militaire (2).

§ 8. **Histoire des localités, seigneuries, châteaux, évêchés, abbayes.** — Cupigny, que mentionne une charte de 1239, doit, d'après M. Léon Germain, être identifié avec Cussigny, commune de Gorcy, canton de Longwy (3). — L'abbaye de Lorsch avait-elle des domaines dans la région lorraine à l'époque carolingienne? M. Hülsen, qui a recherché où ce grand monastère avait des propriétés au VIIIe et au IXe siècle ne se prononce pas. Peut-être Lorsch possédait-il des terres à Rich et à Rosières-aux-Salines; mais il s'agit plus probablement de Reckingen et de Röser, dans le grand-duché de Luxembourg. Seules, des recherches dans les fonds d'archives permettraient de résoudre ce problème (4).

§ 9. **Sigillographie.** — La collection Jules Charvet, dispersée en 1883, contenait quatorze sceaux donnés comme lorrains par les catalogues rédigés en 1872 et en 1883. M. Max Prinet a démontré de façon péremptoire que quatre d'entre eux n'ont rien de commun avec la Lorraine : ce sont ceux d'un Florentin, Accurse de Pazzi, collateur apostolique (xve siècle), dont les armes offraient quelque ressemblance avec celles des ducs de Bar. Un sceau attribué à la gruerie de Briey doit être rendu à celle de Buxy, probablement Buxy (-le-Royal), dans la Saône-et-Loire. Le troisième et le quatrième (un contre-sceau) appartiennent à des membres de la famille franc-comtoise de Longwy (Jura) (5).

(1) RUPPEL (A.), *Die falsche Jungfrau in Metz* (L K 1919, p. 111-114).
(2) SAMARAN (Ch.), *La fausse Jeanne d'Arc du Musée de Versailles* (B E C 1920, p. 61-75, avec 1 planche hors texte).
(3) GERMAIN DE MAIDY (L.), *Le moulin de Cussigny 1239* (B S A L 1921, p. 30-31).
(4) HÜLSEN (D^r Fr.), *Die Besitzungen des Klosters Lorsch in der Karolingerzeit.* Berlin, Ebering, 1913, in-8°, 150 p. avec des tableaux et des cartes.
(5) PRINET (M.), *Sceaux prétendus lorrains de l'ancienne collection Charvet* (Mémoires de la Société nationale des Antiquaires de France, 1915-1918, p. 1-22).

II — COMPTES RENDUS

Grosdidier de Matons (M.), *Le comté de Bar des origines au traité de Bruges* (vers 950-1301). Paris, A. Picard, 1922, 1 vol. in-8° de VIII-741 pages, avec une carte (1).

— *Catalogue des actes des comtes de Bar de 1022 à 1239*. Paris, A. Picard, 1922, 1 vol. in-8° de 172 pages.

I. — Tous les lotharingistes accueilleront avec satisfaction la grande thèse de M. Grosdidier de Matons, consacrée à l'histoire du comté de Bar, des origines au traité de Bruges (1301). On ne possédait en effet, sur le Barrois, au moins pour l'époque postérieure à 1033, aucun ouvrage rédigé d'après les méthodes de l'érudition moderne. Nous croyons que l'auteur donnera plus tard une suite à son travail, qu'il mènera jusqu'à la réunion définitive du Barrois et de la Lorraine en 1484-1485.

C'est vers le milieu du xe siècle que le comté de Bar commence à se constituer dans la Haute-Lorraine, avec Frédéric Ier, Thierry Ier et Frédéric II ; il se dégage peu à peu de la Mosellane au temps de Louis de Mousson et de Sophie, sous l'influence de causes variées, dont la Querelle des Investitures n'est pas la moins importante. Après la mort de Thierry II (1105), le Barrois se sépare des seigneuries alsaciennes auxquelles il avait été joint durant une partie du xie siècle. L'avènement de Renaud Ier marque, pour le comté de Bar, le début d'une existence distincte indépendante. Renaud Ier, prince entreprenant, s'efforça d'agrandir ses États. Son fils et l'aîné de ses petits-fils ne déployèrent pas la même activité, mais le mariage de Renaud II avec Agnès de Champagne rapprocha le Barrois de la France. Thiébaut I revint à la politique d'agrandissement, que continua son fils Henri II ; le Barrois devait enfin, durant le long règne de l'habile et énergique Thiébaut II, devenir le plus important des États féodaux nés du démembrement de la Haute-Lorraine. Mais la décadence était proche. Un conflit né entre Thiébaut II et Philippe le Bel, qui était devenu maître de la Champagne, en épousant l'héritière de ce grand fief, se poursuit au temps de Henri III. Celui-ci, gendre d'Édouard Ier d'Angleterre, provoque imprudemment le roi de France.

(1) La grande thèse de M. Grosdidier a été en outre publiée dans les M S L B, où elle occupe en totalité le t. XLIII, 1918-1921. La Société d'histoire et d'archéologie lorraine de Metz ne tardera pas, croyons-nous, à la faire paraître dans un de ses Annuaires.

Vaincu, abandonné par son beau-père et par le roi des Romains, Albert de Habsbourg, Henri est obligé de signer, en 1301, le funeste traité de Bruges : les comtes, plus tard ducs de Bar, sont désormais les vassaux liges des rois de France pour les territoires qu'ils possèdent, à titre d'alleux, à l'ouest de la Meuse. Il est probable qu'en 1299, à l'entrevue de Quatrevaux, Albert de Habsbourg avait renoncé aux droits du Saint-Empire sur la partie occidentale du Barrois. En raison de l'importance que présente le traité de Bruges, on comprend que M. Grosdidier se soit arrêté à la date de 1301. M. Grosdidier, qui a consacré de longues années à sa thèse, a fait des recherches dans tous les fonds d'archives qui pouvaient lui fournir des documents relatifs à son sujet. On ne sera donc pas surpris qu'il ait mis en lumière des faits restés jusqu'alors inconnus et rectifié des erreurs nombreuses. Il a su donner des comtes une idée exacte, apprécier avec impartialité leur caractère et le rôle qu'ils ont joué.

Ce n'est pas à dire que le livre de M. Grosdidier échappe à la critique. Nous reprocherons d'abord à l'auteur d'avoir mentionné dans sa bibliographie quantité de livres ou d'articles qu'il aurait dû laisser de côté. Par contre, nous avons constaté, non sans quelque surprise, que M. Grosdidier ne citait que très rarement, dans ses notes, l'*Histoire des diocèses de Toul, de Nancy et de Saint-Dié,* de l'abbé Eugène Martin, et les travaux de M. Kern, *Die Anfänge der französischen Ausdehnungspolitik* et *Die Abtretung des linken Maasufers von Frankreich.*

Dans les deux premiers livres de son ouvrage, M. Grosdidier a étudié l'histoire du Barrois, dans le troisième les institutions de ce comté. En ce qui concerne l'histoire, la division adoptée par l'auteur ne nous paraît pas tenir un compte suffisant des faits. C'est trois livres — et non deux — que nous aurions consacrés au récit des événements : le livre I (la formation du comté de Bar) se serait arrêté en 1189, à la mort d'Henri Ier; le livre II (apogée du comté de Bar) aurait embrassé les règnes de Thiébaut Ier, d'Henri II et de Thiébaut II; le livre III, celui d'Henri III. A plusieurs reprises, M. Grosdidier a donné trop de détails sur des événements d'histoire générale, qui sont supposés être connus; les renseignements généalogiques occupent également une trop grande place dans son livre. Par contre il a été bien sobre de vues d'ensemble. La troisième partie ne fournit aucune indication sur l'agriculture, l'industrie et le commerce du Barrois aux XIe, XIIe et XIIIe siècles; rien non plus sur le mouvement intellectuel. Ce sont là des lacunes très regrettables. M. Grosdidier aurait bien fait de joindre à sa thèse un tableau généalogique.

Comme beaucoup d'historiens français, l'auteur du *Comté de Bar* a

le tort de confondre l'Allemagne avec le Saint-Empire, dont elle n'est qu'une partie. En conséquence, il qualifie d'empereurs des souverains qui ne l'ont jamais été, Conrad III par exemple, ou il donne ce titre à des princes qui ne le portaient pas encore à l'époque où il parle d'eux; c'est le cas en particulier pour Otton Ier, Otton III et Conrad II.

Passons à des observations particulières. P. 194, M. Grosdidier a omis d'expliquer pourquoi le comte de Bar Henri Ier devait foi et hommage à Frédéric Barberousse pour la seigneurie de Briey; p. 125 (cf. p. 217), M. Grosdidier a prétendu qu'avant 1200 le comté de Vaudémont était déjà un fief mouvant de Bar. La charte d'Henri Ier, comte de Vaudémont, sur laquelle s'appuie M. Grosdidier, porte, en effet, dans Chantereau-Lefebvre (*Traité des fiefs*, t. II, p. 17), la date d'avril 1200. Seulement la date d'année de ce document n'est pas exacte. La charte d'Henri donne en effet comme décédé le comte de Champagne Thibaut III, qui n'est mort que le 24 mai 1201. D'autre part, il est longuement question dans le document qui nous occupe d'Érard de Brienne, que le comte de Vaudémont s'engage à ne pas soutenir contre la comtesse de Champagne et contre son fils. Or, Érard ne partit qu'en 1213 pour la Terre Sainte, où il épousa, en 1215, Philippine de Champagne. C'est l'année suivante seulement qu'il revint en France, pour faire valoir sur le comté de Champagne les droits prétendus de sa femme. La charte d'Henri de Vaudémont n'est donc pas antérieure à 1213; peut-être même y aurait-il lieu de la reporter à l'année 1216. P. 240-241, M. Grosdidier reproduit encore l'opinion traditionnelle, d'après laquelle le duc de Lorraine Thiébaut Ier aurait combattu à Bouvines, dans l'armée d'Otton IV. Il aurait été d'un autre avis, s'il avait lu attentivement le *Catalogue des actes des ducs de Lorraine de 1048 à 1139 et de 1176 à 1220*, de M. Duvernoy. Le savant archiviste de Meurthe-et-Moselle a fait observer, p. 174-175 de son travail, que d'après un diplôme de Frédéric II, du 5 septembre 1214, le duc de Lorraine se trouvait alors à Juliers dans l'entourage du jeune roi; il est donc invraisemblable que, six semaines auparavant, Thiébaut ait été l'allié de l'adversaire du fils d'Henri VI. Le passage de Guillaume le Breton doit s'appliquer — non au duc de Lorraine — mais à un autre prince. On s'étonne que M. Grosdidier ait été muet sur les rapports du comte Henri II avec l'Empire. P. 394 et n. 6, M. Grosdidier aurait dû rappeler qu'au milieu et à la fin du Moyen Age le mot « Lorraine » avait plusieurs sens: il désigne tantôt le petit duché féodal gouverné par les descendants de Gérard d'Alsace, tantôt la totalité de l'ancienne Mosellane, tantôt les territoires qui formaient les diocèses de Metz, de Toul et de Verdun.

En 1280, les seigneurs du Barrois déclarent que l'abbaye de Beaulieu se trouve en *Allemagne;* c'est là une affirmation que M. Grosdidier aurait dû relever et commenter, p. 438. — P. 498, l'auteur nous parle de la paix conclue par Édouard Ier avec Philippe le Bel; pourquoi M. Grosdidier n'a-t-il pas indiqué les motifs qui déterminèrent le roi d'Angleterre à ne pas faire comprendre son gendre Henri III dans le traité? — P. 502-503, nous trouvons inexacte et insuffisante l'appréciation émise par M. Grosdidier sur le traité de Bruges. En devenant les vassaux liges des rois de France, les possesseurs du Barrois ont perdu leur liberté d'action; il en est résulté pour eux bien des difficultés et des humiliations. — P. 518, M. Grosdidier n'a pas précisé, comme il l'aurait fallu, la situation du Barrois dans l'Empire. Comment se fait-il qu'un des bailliages du comté de Bar ait emprunté son nom à un ancien *pagus* du diocèse de Langres, le Bassigny, dont une petite partie seulement avait été incorporée à ce bailliage? Voilà ce que M. Grosdidier n'a pas pris soin de rechercher, p. 540.

Si M. Grosdidier a corrigé quelques-unes des petites erreurs et des fautes d'impression que l'on pouvait relever dans le texte de sa grande thèse (1), un certain nombre des unes et des autres lui ont encore échappé.

Relevons d'abord les erreurs : p. 50, l. 18-19, M. Grosdidier fait d'Eudes un comte de Troyes et de Robert un comte de Blois; c'est l'inverse qui est vrai. P. 73, l. 6, le comte de Namur présent à la bataille de Bar (1037) s'appelait Albert et non Gérard; ce dernier nom était celui du comte de Metz, qui contribua, lui aussi, à la défaite d'Eudes II. P. 92, l. 20-21, la Querelle des Investitures n'a commencé qu'au début de 1076. P. 174, M. Grosdidier aurait pu dire que Thierry de Bar, élu de Metz, n'avait jamais été consacré. P. 198, l. 17-18, au mois de janvier 1188, Henri II d'Angleterre vivait encore et Richard n'était alors que duc d'Aquitaine. P. 237, l. 4, Valeran II de Limbourg avait été le beau-père et non le beau-frère d'Élisabeth, fille de Thiébaut Ier de Bar et d'Ermesinde de Luxembourg. P. 250, n. 1, le diplôme d'Arnulf pour l'Église de Toul est faux sous sa forme actuelle. P. 276, l. 5, les œuvres historiques, mises sous le nom de Louis de Haraucourt et de Florentin le Thierriat, sont des faux du XVIIIe siècle. P. 406, l. 21, la Nativité de la Sainte-Vierge tombe le 8 et non le 7 septembre.

Voici maintenant les fautes d'impression : p. 13, l. 13, lire Saint-Vanne au lieu de Saint-Vannes. P. 26, l. 11, Baquol au lieu de

(1) Le feuillet *Addenda et corrigenda* se trouve placé en tête du volume.

Bagnol. P. 32, l. 27, Kervyn de Lettenhove au lieu de K. de Lottenhove. P. 66, l. 2, Sotzeling au lieu de Solzeling. P. 75, n. 1, Houécourt au lieu de Homécourt. P. 41, l. 9 et p. 116, l. 2, Insming au lieu de Isming. P. 171, n. 6, l. 1, 1070 au lieu de 1170. P. 328, l. 9, 1243 au lieu de 1263, etc.

II. — Le *Catalogue des actes des comtes de Bar*, qui forme la thèse complémentaire de M. Grosdidier de Matons, a en réalité le caractère de regestes. On y trouve en effet les renseignements que fournissent les sources annalistiques et diplomatiques sur les comtes de Bar. Les recherches, qu'a faites M. Grosdidier dans de nombreux fonds d'archives, lui ont permis de porter à 567 les numéros de son catalogue. Pour chacun de ceux-ci on trouve l'indication des manuscrits et, quand il y a lieu, celle des ouvrages imprimés qui donnent le texte du document. L'introduction contient une étude de la diplomatique des chartes barroises rédigées aux XIe, XIIe et XIIIe siècles; des pièces justificatives sont jointes au catalogue, qui se termine par une table alphabétique des noms de personnes et de lieux. On voudrait que ce travail utile et consciencieux fût plus complet, et que l'auteur eût procédé avec plus de méthode. Ainsi, M. Grosdidier n'a pas mis à la suite de la bibliographie une liste des abréviations dont il s'est servi. Une étude paléographique des chartes barroises aurait été la bienvenue. Pour la diplomatique M. Grosdidier a mis à contribution les copies aussi bien que les originaux. Voici qui n'est pas moins grave : pour déterminer les titres que prenaient les comtes de Bar, il a fait appel non seulement aux chartes de ces princes, mais à des documents diplomatiques étrangers au Barrois et même à des sources annalistiques. Il semble que M. Grosdidier n'a pas toujours donné des chartes barroises une analyse exacte et complète. Il y a plusieurs chartes qui nous sont parvenues sans date. En plus d'un cas, l'exposé et le dispositif auraient procuré à M. Grosdidier le moyen, auquel il n'a pas recouru, de trouver à ces actes une date approximative. Un examen attentif de la table alphabétique nous permet de constater que l'auteur n'a pas uniformément classé dans le même ordre les personnages qui portent le même nom, et qu'il a parfois négligé d'indiquer les circonscriptions dont font aujourd'hui partie telle ou telle des localités citées dans l'ouvrage. On relève dans le Catalogue des erreurs de détail et des fautes d'impression. Signalons quelques-unes des inexactitudes commises par M. Grosdidier. P. 40, nº 54, Lothaire II a été mis pour Lothaire III. P. 63, nºs 176 et 178, Ferri de Pange pour Maurice de Pange. P. 81, nº 274, l'empereur Fré-

déric pour le roi des Romains Frédéric. P. 146, Conrad III, empereur, pour Conrad III, roi des Romains.

Passons aux fautes d'impression. P. 38, nº 45, lire Marmoutier au lieu de Maurmoutier. P. 55, nº 133, Sainte-Marie-au-Bois au lieu de Sainte-Maris-aux-Bois. P. 63, nos 176 et 178, Maurice de Pange au lieu de Ferri de Pange. P. 64, nº 179, Miraeus au lieu de Mireus, Roserot au lieu de Rozerot. P. 40, nº 54 et p. 147, Echternach au lieu d'Epternach. P. 163, Rodemach au lieu de Rodemack. P. 166, Saint-Vanne au lieu de Saint-Vannes.

Enfin les signes de ponctuation sont mal placés ou même font complètement défaut. Ainsi, p. 38, nº 46, on trouve une phrase de cinq lignes, qui n'a pas une seule virgule. R. PARISOT.

SCHAUDEL (L.), *Les Comtes de Salm et l'abbaye de Senones aux XIIe et XIIIe siècles*. Nancy-Paris-Strasbourg, Berger-Levrault, 1921, 1 vol. in-8º de XXIII-211 p., avec trois gravures et une planche (1).

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a décerné en 1920 le prix Auguste Prost à l'importante étude de M. Schaudel sur les premiers comtes de Salm-en-Vosges et sur leurs rapports avec l'abbaye de Senones. L'auteur a utilisé de nombreux documents, imprimés ou manuscrits, consulté les travaux modernes, ou contemporains, qui avaient trait à son sujet, y compris ceux de l'érudition allemande. Une des principales sources pour cette histoire est le moine de Senones Richer; toutefois M. Schaudel ne s'est servi qu'avec précaution de ce chroniqueur, dont il a relevé à plus d'une reprise la malveillance à l'égard des comtes de Salm; cette partialité s'explique d'ailleurs aisément; les comtes de Salm, à l'exemple de ce que faisaient tous les seigneurs qui étaient voués d'un monastère, s'agrandirent aux dépens de Senones par une série d'usurpations. Les autorités spirituelles ou temporelles, dont Senones implora l'assistance étaient en général, par faiblesse, par indifférence, ou à cause de leur éloignement, incapables d'apporter à l'abbaye un secours efficace. Seul, au XIIIe siècle, Jacques de Lorraine, évêque de Metz, fut pour les moines un protecteur sérieux, pour Henri IV de Salm un adversaire redoutable. Mais il n'en fut pas de même de ses successeurs, qui parurent se désintéresser — ou peu s'en faut — des affaires de Senones, pour le plus grand profit des comtes de Salm.

(1) Le travail de M. SCHAUDEL a paru d'abord dans les M. A. S., 1917-1918, 1918-1919 et 1919-1920.

L'origine des comtes de Salm, leur établissement et leurs domaines en Lorraine, leurs droits en qualité de voués de Senones, leurs progrès, leurs usurpations, leurs luttes sont exposés avec grand détail par M. Schaudel. Parmi les hypothèses ingénieuses qu'il a émises, il y a lieu de signaler celle qui fait de *Longui castro* — non pas Longwy— mais Langenstein (Pierre-Percée). Remarquons toutefois que « Adalbertus de Longui castro » pourrait se traduire par Adalbert du château de Longwy. A la différence de ses devanciers, M. Schaudel voit dans Hermann II de Salm le second mari d'Agnès de Bar-Montbéliard; cette princesse aurait épousé en premières noces Godefroy, comte de Langenstein, descendant de Mathilde, fille et héritière d'Adalbert de *Longui-castro*. L'argumentation de M. Schaudel est séduisante, sans pourtant forcer la conviction. Comment expliquer en effet que le fils de Godefroy et d'Agnès se soit appelé Conrad? Ce nom, inconnu dans la famille à laquelle appartenait le premier mari d'Agnès, a été porté au contraire par plusieurs membres de la maison de Luxembourg.

On peut reprocher à M. Schaudel de s'être parfois écarté de son sujet; les détails qu'il donne sur l'évêché de Metz pouvaient fort bien être laissés de côté.

Les renvois aux sources ou aux ouvrages de seconde main manquent parfois de précision. Ainsi, p. 12, n. 3, on trouve l'indication, à la fois vague et inexacte, de « Ditmarus chronicon »; il faudrait « Thietmari chronicon », avec la mention du livre et du chapitre. De même p. 87, n. 4, Boehmer, *Acta imperii*, 74, est incomplet. Les renvois aux *Monumenta Germaniæ historica* ne sont pas toujours indiqués de la même façon. A la n. 1 de la p. 75, les *Gesta Alberonis*, de Balderic, sont cités d'après Pertz, SS., t. VIII, et à la n. 1 de la p. 76, d'après les *Monum.*, SS., t. VIII. P. 43, n. 1, M. Schaudel renvoie à Berthold, années 1086 et 1088, mais sans indiquer le tome des *Monumenta*, section des *Scriptores*; même lacune à la n. 2 de la même p. pour Sigebert de Gembloux.

P. 112, n. 5, le mot *Lotharingiæ* a été oublié dans le titre des *Stemmatum Lotharingiæ ac Barri ducum libri septem*. P. 124, n. 3, on trouve un renvoi ainsi libellé : *Jahrbuch*, 1893; il aurait fallu préciser et mettre *Jahrbuch der Gesellschaft für lothringische Geschichte*, et indiquer en outre le travail auquel on renvoie. A plusieurs reprises le nom des auteurs cités a été imprimé non en petites capitales, mais en caractères ordinaires : par exemple pour Stumpf (p. 85, n. 1), pour Hontheim (p. 85, n. 4), pour Germain de Maidy (p. 184, n. 1).

M. Schaudel nous apprend (p. 20, n. 1) qu'il s'est servi d'un exem-

plaire de la première édition de dom Calmet, dans lequel les *Preuves* sont réunies en un volume; quand il cite une charte publiée par dom Calmet, il renvoie au tome IV. C'est là une façon irrégulière de procéder. Il faut toujours renvoyer à l'un des tomes I, II, ou III, en ajoutant *Preuves;* celles-ci en effet se rapportent à l'un des trois volumes de la première édition de l'*Histoire de Lorraine*.

La charte d'Adalbéron II, évêque de Metz, pour Senones, citée p. 39, n. 1, se trouve imprimée dans le *Gallia christiana*, t. XIII, *Preuves*, col. 461. Il y a dans le travail de M. Schaudel des erreurs. Il donne toujours à Lothaire de Supplimbourg le nº II. L'usage est de l'appeler Lothaire III, quoiqu'il soit en réalité le second empereur de ce nom. M. Schaudel fait commencer l'épiscopat d'Albéron de Montreuil en 1130 (p. 75), puis en 1131 (p. 77, n. 1).

P. 102, n. 3, lire indiction au lieu d'indict.

R. Parisot.

CHAPITRE IV

PÉRIODE MODERNE

(Jusqu'en 1766)

CHRONIQUE

§ 1. Documents. — A. DOCUMENTS AUTHENTIQUES. — M. André Philippe a publié un curieux document du XVIe siècle. Un gouverneur du domaine alsacien de Winbach, qui appartenait à l'abbaye d'Étival, a cru bon de noter, pour l'instruction de ses successeurs, comment un gouverneur doit se comporter en tant que religieux et de quelle façon il doit administrer le domaine (1).

D'après l'*Historia Universitatis et collegii Mussipontani*, du père Abram, le Parlement de Paris avait, à la date du 17 février 1603, enjoint aux étudiants français qui suivaient les cours des Universités de Douai et de Pont-à-Mousson de revenir dans leur patrie. C'est en réalité le 27 janvier 1603 que le Parlement de Paris rendit cet arrêt, qu'a publié M. Duvernoy, d'après une copie prise par M. Le Grand dans un des registres du Parlement conservé aux Archives nationales (2).

Un incendie a consumé en février 1799 les archives du bailliage, de la gruerie et de la municipalité de Neufchâteau. Par bonheur, la bibliothèque de cette ville possède un inventaire analytique de 42 liasses et de 22 registres, aujourd'hui disparus et se rapportant aux XIVe, XVe, XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles. M. l'abbé Chéron, bibliothécaire de la ville de Neufchâteau, a publié la partie de ce document qui concerne le XVIIe siècle. Il y a dans l'inventaire du deuxième registre (1629-1653) une erreur qui surprend. A la date du 23 septembre 1631 (p. 185), il est fait mention d'un ordre du maréchal de La Ferté-Sennetère,

(1) PHILIPPE (A.), *Quelques conseils sur l'administration d'un domaine rural au milieu du XVIe siècle* (B S E V 1921, p. 24-29).

(2) DUVERNOY (E.), *Henri IV et l'Université de Pont-à-Mousson* (R E H 1921, p. 259-261, et 1922, p. 385-386).

gouverneur de Lorraine, qui n'a été investi de ces fonctions qu'en 1643 (1).

Par sentence rendue le 12 janvier 1605, un bourgeois de Juvigny fut condamné à payer les redevances dues à l'abbesse de Juvigny par tout habitant qui se mariait (2). — M. l'abbé Kaiser, professeur au séminaire de Montigny, a publié un acte de 1644, où sont énumérés les droits des chartreux de Rettel à Monneren dans le duché de Lorraine (3). — C'est encore M. l'abbé Kaiser qui a publié le procès-verbal rédigé par les commissaires français qui procédèrent, en octobre 1661, à la délimitation du territoire de plusieurs villages de la Lorraine allemande, que Charles IV avait cédés à Louis XIV par le traité de Vincennes du 28 février 1661 (4).

Le 27 juillet 1661, Mgr du Saussay, évêque de Toul, régla les droits respectifs des officiaux de Bar-le-Duc et de Vaucouleurs, qui se disputaient la juridiction ecclésiastique dans quelques localités du diocèse (5). — Le 15 septembre 1672, M. d'Alençon, lieutenant-général au bailliage de Bar-le-Duc, donna un acte de notoriété, où il est dit que, lors des quatre sièges qu'elle eut à soutenir en 1650 et en 1652, la ville de Bar fut pillée, les papiers des notaires, détruits, enlevés ou dispersés (6). — Un protestant de Bar-le-Duc, Daniel Cuny, réussit en 1692 à se réfugier en Allemagne. Le récit de sa fuite, écrit en 1804 par un de ses descendants, présente un intérêt particulier. Cuny fut aidé par un des curés de Bar-le-Duc, qui avait pour mission de le convertir, On regrette que l'auteur de la narration n'ait pas connu — ou n'ait pas donné — le nom de cet ecclésiastique humain et tolérant (7). — M. l'abbé Kirch publie deux actes émanant des baillis du comte de Leyen-Bliescastel pour le village de Wölferdingen, l'un du 19 avril 1736, l'autre du 28 juin 1755; le premier relatif à la capture des lièvres, l'autre aux Juifs (8).

Claude de Saint-Simon, qui avait échangé en 1733 l'évêché de Noyon

(1) Chéron (L.), *Inventaire des archives modernes de Neufchâteau, 1612-1700* (le Bibliographe moderne, 1918-1919, p. 182-197).

(2) *Droit des noces* (B S L B 1920, p. 31-32).

(3) Kaiser (J.-B.), *Ein Weistum von Monneren aus dem Jahre 1644* (A S H L 1915-1916, p. 533-535).

(4) Kaiser (J.-B.), *Procès-verbal de délimitation de frontière en 1661* (A S H L 1920 p. 188-199).

(5) *Officialités de Bar et de Vaucouleurs* (B S L B 1921, p. 106-109).

(6) *Sièges de Bar en 1650 et en 1652* (B S L B 1921, p. 109-111).

(7) N. W., *La famille Cuny de Bar-le-Duc. Comment elle parvint à se réfugier en Allemagne. Récit inédit (1690-1692)* (Bulletin de la Société de l'Histoire du protestantisme français, 1920, p. 152-156).

(8) Kirch (J.-P.), *Urkunden vergangener Tage* (L K 1917, p. 118).

contre celui de Metz, voulut faire revivre les titres et les droits temporels de ses prédécesseurs. Malgré le Parlement de Metz, qui combattit ses prétentions, et grâce à la faveur dont il jouissait à la cour de Louis XV, le prélat réussit à vaincre toutes les résistances. Les anciens vassaux de l'évêché, dont beaucoup s'étaient refusés tout d'abord à lui prêter comme suzerain foi et hommage et à reprendre de lui leurs fiefs, durent finalement se soumettre. Une liste, qui nous a été conservée, nous fait connaître les noms de 101 vassaux qui, de 1740 à 1751, ont accompli la cérémonie de l'hommage au bailliage de Vic, jouant le rôle de cour féodale. M. l'abbé Kaiser, qui a publié cette liste, l'a fait précéder d'une introduction, où il retrace les péripéties de la lutte soutenue par l'évêque contre ses nombreux adversaires. Des notes, rejetées à la fin de la liste des vassaux, fournissent des renseignements précis tant sur les fiefs de l'évêché que sur leurs détenteurs. Dix pièces justificatives terminent le savant travail de l'abbé Kaiser (1). — Un inventaire du trésor de la cathédrale de Metz, rédigé le 15 juin 1763 et récemment entré à la Bibliothèque nationale, a été publié par M. Omont. Treize des seize manuscrits mentionnés dans cet inventaire se trouvent à la Bibliothèque nationale depuis le début du XIXe siècle (2).

B. DOCUMENTS FAUX. — Les soi-disant lettres patentes du 10 mai 1559, par lesquelles Nicolas de Vaudémont, agissant comme tuteur et administrateur du duc Charles III, aurait accordé certains droits aux femmes de Châtel-sur-Moselle, est en réalité un document apocryphe, comme l'a fort bien démontré M. Duvernoy dans une lettre écrite au colonel L'Huillier (3).

§ 2. **Administration.** — Le cardinal Charles de Lorraine-Vaudémont, évêque de Toul, qui administrait, pour le compte de son frère, Philippe-Emmanuel, duc de Mercœur, le marquisat de Nomeny, y introduisit en 1582 la réforme du calendrier opérée par le pape Grégoire XIII, et il décida presque aussitôt après que l'année commencerait désormais le 1er janvier. M. Duvernoy a fait connaître les mesures qu'avait prises le cardinal de Vaudémont. — A la communication

(1) KAISER (J.-B.), *Ein Vasallenverzeichnis des Metzer Bistums aus dem XVIII. Jahrhundert* (A S H L 1914, p. 353-444).

(2) OMONT (H.), *Note sur un inventaire de la cathédrale de Metz daté de 1763* (Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France, 1917, p. 118-135).

(3) FORÊT (Ch.), *Droit des femmes de Châtel-sur-Moselle*, et L'HUILLIER (H.), *Au sujet des lettres patentes relatives aux droits des femmes de Châtel-sur-Moselle* (B S L B 1920, p. 40-42, et 1921, p. 70-73). Cet acte apocryphe avait déjà été publié par M. FAVIER dans le J S A L 1880 et par M. l'abbé OLIVIER dans son *Châtel-sur-Moselle avant la Révolution, 1898.*

de M. E. Duvernoy, M. P. Marichal a joint une note concernant la double réforme du calendrier à Metz. M. Marichal ne croit pas, contrairement à l'assertion du chroniqueur Jean le Coullon, « que le style du 1er janvier prescrit par Charles IX en 1564, donc postérieurement *à la réunion de Metz à la France*, ait été adopté dans cette ville seulement en 1583 ». C'est possible et même probable. Toutefois M. Marichal a tort de parler de la « réunion » de Metz à la France. Metz n'est devenu légalement une ville française qu'en 1648, en vertu du traité de Munster. Jusque-là, et surtout durant la seconde moitié du XVIe siècle, les rois de France n'étaient que les « protecteurs » des villes épiscopales; encore ne l'étaient-ils qu'en vertu d'une usurpation, les traités de Friedewald et de Chambord ne leur constituant pas un titre légal à la possession du protectorat (1).

§ 3. Religion, clergé. — Le 16 novembre 1516, les prémontrés d'Étival se réunirent pour élire un abbé. Chacun d'eux fit tout d'abord le serment que, si les suffrages de ses frères se portaient sur lui, il n'additionnerait pas d'eau le vin auquel avaient droit les religieux (2). — Ce n'est pas la consécration de la cathédrale de Metz, qui, contrairement à ce qu'avance Meurisse, a été célébrée en 1546, mais une simple réconciliation, qu'avait rendue nécessaire la violation de l'église par les gens de justice. Quant à la consécration des parties de l'édifice reconstruites au XVIe siècle et terminées en 1522, on ne sait en quelle année elle eut lieu. Telles sont les conclusions auxquelles arrive Mgr Pelt, évêque de Metz (3). — Un savant belge, M. F. Donnet, est encore revenu, après MM. van Heurcq et des Robert, sur l'image lorraine de Notre-Dame-de-Montaigu (4). — On a reproduit dans la *Semaine religieuse* du diocèse de Verdun des extraits de l'*Histoire et miracles de Notre-Dame-de-Benoîte-Vaux* (1644), relatifs à des pèlerinages accomplis au cours des années 1641, 1642 et 1643 (5).

C'est en 1763 que, à la demande de Stanislas, Mgr Drouas institua dans son diocèse la première fête en l'honneur du Sacré-Cœur. L'an-

(1) Duvernoy (E.), et Marichal (P.), *La réforme chronologique dans le marquisat de Nomeny* (Bulletin philologique et historique (jusqu'en 1715), 1920, p. 417-424).
(2) Philippe (A.), *Le vin de messieurs d'Étival* (B S E V 1921, p. 14-15).
(3) Pelt (Mgr), *Note sur la consécration de la cathédrale de Metz* (M A M 1913-1914, p. 39-43).
(4) Donnet (F.), *Encore quelques mots au sujet de l'image lorraine de Notre-Dame-de-Montaigu* (B S A L 1921, p. 71-74).
(5) *Notre-Dame de Benoîte-Vaux, reine de la paix dans les siècles passés* (S R V 1919, p. 223-224).

cien roi de Pologne voulut en outre faire ériger dans la cathédrale de Toul un autel dédié au Sacré-Cœur. On choisit en 1765 le bras droit du transept, bien qu'il possédât, depuis la fin du XIII[e] siècle, un autel consacré à saint Gérard. Le nouvel autel, commencé en 1766, fut terminé le 14 janvier 1768 et consacré le 23 du même mois. Le travail avait été exécuté, sous la direction de Richard Mique, par Söntgen, Girardet, Launois et Dron. Ce fut sur l'héritage de Stanislas que l'on paya les artistes et les ouvriers qui avaient été chargés d'élever le monument. On lira avec intérêt l'étude, aussi fortement documentée qu'agréablement écrite, consacrée par M. Boyé à cet autel; il y a rectifié plus d'une erreur (1).

M. l'abbé Lesprand a raconté les efforts heureux faits par les chanoines de Metz, pour obtenir le droit de porter une croix pectorale. Ce privilège avait été accordé en 1765 aux chanoines de Saint-Dié, en 1776 à ceux de Toul, qui avaient en outre reçu l'anoblissement. Louis XV avait, en ce qui concernait le chapitre de Metz, mis comme condition à l'octroi de la faveur qu'ils sollicitaient, que les chanoines ne choisiraient plus que des nobles pour remplacer leurs confrères morts ou démissionnaires. Par délibération du 10 juillet 1773, le chapitre entra dans les vues du gouvernement, mais il demandait que le Roi laissât huit prébendes aux gradués roturiers. Louis XVI finit, en 1777, par donner satisfaction aux chanoines, qui eurent le droit de disposer — non pas de huit — mais de dix canonicats en faveur des gradués; il exigeait par contre que toutes les dignités du chapitre fussent désormais conférées à des chanoines nobles. Mais les vénérables de Metz n'étaient pas au bout de leurs peines. Ils virent en 1782 se dresser contre eux l'opposition des Trois Ordres de la ville de Metz et celle du Parlement lui-même; il fallut l'intervention du gouvernement royal pour mettre fin à ce conflit, qui laissa dans les cœurs des rancunes persistantes (2).

Les travaux suivants de M. l'abbé Kaiser ne nous ont pas été accessibles : *Einige Urkunden zur Geschichte des Cistercienser Ordens im Anfange des XVII Jahrhunderts* (Cistercienser Chronik, 1917); *Ein Brief des Provinzials Fodere an den Kardinal von Givry* (Franziskanische Studien, 1916); *Ein unedierter Brief über P. Angelus von Joyeuse* (Fr. Stud., 1918); *Schenkung eines Lothringers zum Gunsten der Gnadenkapelle von Luxemburg* (Ons Hemecht 1914); *Die Ein-*

(1) Boyé (P.), *Le roi Stanislas et le culte du Sacré-Cœur. L'autel de la cathédrale de Toul* (B S A L 1921, p. 39-54 et 70-95).

(2) Lesprand (Abbé P.), *L'anoblissement du chapitre de la cathédrale de Metz* (A S H L 1920, p. 109-143).

führung der Orvalianer Observanz in Beaupré (Studien und Mitteilungen zur Geschichte des Benediktiner Ordens, 1914).

§ 4. **Distractions, mœurs, usages.** — Les ducs de Lorraine, comme tous les princes et tous les gentilshommes de leur temps, étaient passionnés pour la chasse. M. Hippolyte Roy nous décrit comment les ducs Henri II et Charles IV la pratiquaient; il passe en revue les chiens, les faucons, les arquebuses, les cors de chasse et les leurres alors en usage (1). — On voit, au début du règne de Charles IV, la duchesse Nicole donner chaque année, le 25 mars, jour de l'Annonciation, une robe blanche et une petite somme d'argent à deux pauvres filles de Nancy pour leur permettre de se marier (2). — Après avoir traduit en allemand l'ordonnance du 22 janvier 1669, par laquelle le duc Charles IV plaçait ses États sous la protection de la Sainte Vierge, l'abbé Kirch, curé de Wölferdingen, montre que cette ordonnance, qui invitait les Lorrains à offrir tous les ans quelque chose pour orner l'autel de la mère du Sauveur, a donné naissance à la quête des œufs, qui se faisait dans beaucoup de villages lorrains, le dimanche, au mois de mai. Cet usage, interrompu à la Révolution, repris ensuite, a de nouveau cessé pendant la grande guerre (3).

Comme Victor Hugo devait le faire en beaux vers, le roi Stanislas aurait pu écrire en mauvaise prose un art d'être grand-père. Quels qu'aient été ses défauts, le roi de Pologne avait le sentiment de la famille. S'il ne fut pas, tant s'en faut, un mari modèle, il se montra bon père et tendre grand-père. Sa fille et ses petits-enfants lui témoignèrent en retour une vive affection. Stanislas vécut même assez longtemps pour connaître quelques-uns de ses arrière-petits-enfants. Les rapports de ce prince avec les enfants de sa fille nous sont décrits dans le plus grand détail par M. Boyé, qui connaît si bien l'histoire de cette époque. Des portraits finement tracés du dauphin et de ses sœurs, des détails piquants sur la vie de ces enfants de France, rendent aussi instructive qu'agréable la lecture du travail de M. Boyé. Le moment n'arrivera-t-il pas bientôt où l'auteur réunira dans un ouvrage d'ensemble les études qu'il a écrites depuis bientôt trente ans sur Stanislas et sur le règne de l'ancien roi de Pologne dans les duchés de Lorraine et de Bar? Soixante-dix-neuf lettres, écrites les unes par Stanislas à son gendre, les autres par Louis XV ou par ses enfants au roi de

(1) Roy (H.), *Sur la chasse en Lorraine au XVIIe siècle* (P L P M 1920, p. 533-544).
(2) Roy (H.), *Les prix de vertu au XVIIe siècle (1629)* (M A S 1920-1921, p. 9-10).
(3) Kirch (Abbé), *Das Eierheischen, ein schöner alter lothringischer Brauch* (L K 1918, p. 92-93).

Pologne, et une table des noms propres cités dans la correspondance, complètent le travail de M. Boyé (1).

§ 5. Émigration, vie économique. — M. J.-B. Kaiser résume en deux pages, d'après Poulet (*Les Lorrains à Florence,* R L V 1909), le sort malheureux des quelques milliers de paysans de la Lorraine allemande qui, à l'appel de François III, allèrent, de 1740 à 1748, coloniser les maremmes de la Toscane. Presque tous y trouvèrent la mort, enlevés par la malaria. En 1765, il n'en restait plus que 35 (2).

En Lorraine on s'approvisionnait d'étoffes, surtout quand il s'agissait de tissus de luxe, dans les Pays-Bas, en France, en Espagne et en Italie. Les tentatives faites pour créer dans les duchés des manufactures de draperies n'eurent que peu ou point de succès, comme le prouve le déclin rapide de la fabrique créée en 1605 à Neufchâteau par un bourgeois de cette ville, qui avait pourtant reçu, à différentes reprises des subventions de Charles III (3). — On doit à M. H. Roy d'intéressants détails sur les nuances des étoffes employées au XVII[e] siècle et sur les moyens de les obtenir (4). — De son style pittoresque, M. H. Roy nous parle des aiguières, des bagues, des bracelets, des chapelets, etc., que les orfèvres de Nancy, Rousselot, Gravelle et Vallier, contemporains des ducs Henri II et Charles IV, vendaient aux dames nobles ou aux bourgeoises de la capitale lorraine (5).

§ 6. Généalogies, histoire des familles. — On doit au lieutenant-colonel L'Huillier de nouveaux renseignements sur la famille Lescammoussier (6).

§ 7. Biographies (7). — M. l'abbé Kirch raconte la prise de voile de la duchesse veuve Philippe de Gueldre chez les clarisses de Pont-à-Mousson, parle des monuments funéraires qui lui ont été élevés, et dont le plus célèbre, dû au ciseau de Ligier Richier, se trouve au

(1) Boyé (P.), *Le roi Stanislas grand-père* (M S A L 1920-1922, p. 217-370). Un tirage à part a été fait de ce travail.

(2) Kaiser (J.-B.), *Lothringer in den toskanischen Maremmen* (L K 1917, p. 37-38).

(3) Roy (H.), *Une manufacture de draperies à Neufchâteau (1605)* (M A S 1920-1921, p. 10-13).

(4) Roy (H.), *Les nuances à la mode au XVII[e] siècle* (M A S 1920-1921, p. 6-8).

(5) Roy (H.), *La cour de Lorraine au XVII[e] siècle. La joaillerie* (P L P M 1920, p. 70-79).

(6) L'Huillier (Lieutenant-colonel), *Nouveaux renseignements sur les « derniers Lescamoussier » dans le Clermontois* (B S L B 1921, p. 86-94).

(7) Les personnages dont nous apprécions les biographies sont rangés dans l'ordre chronologique.

musée lorrain. Un des vitraux d'une fenêtre du chœur de la cathédrale de Metz rappelle le souvenir de la duchesse (1). — Nicolas Boucher, dont M. l'abbé Aimond a retracé brièvement la vie, était né en 1528, à Cernay-en-Dormois; il avait pour père un simple laboureur. Successivement professeur à l'Université de Reims, recteur de cet établissement, il devint plus tard précepteur de quelques jeunes princes de la maison de Lorraine. Ce fut grâce à la protection de la famille ducale qu'il obtint, en 1588, le siège de Verdun. Zélé catholique, Boucher fit adhérer sa ville épiscopale à la Ligue. La mort l'enleva en 1593 (2).

On connaissait assez mal en France la personne du burgrave Fabien de Dohna, chef de la grande armée protestante, formée de contingents allemands, suisses et français, qui envahit la Lorraine en 1587. Mlle Jane Hazon de Saint-Firmin a jugé avec raison qu'il était nécessaire de combler cette lacune. On lui doit une biographie de Dohna, à laquelle la Société d'archéologie lorraine a donné l'hospitalité dans ses Mémoires. C'est à l'aide de documents, manuscrits ou imprimés, français et surtout allemands, dont quelques-uns concernent tout spécialement Fabien et ses ancêtres, que Mlle Hazon de Saint-Firmin a écrit son intéressante étude. Elle a en particulier utilisé une autobiographie de Fabien de Dohna, publiée en 1905. La famille de Dohna, originaire de la Bohême, s'était fixée en Prusse au XVe siècle. Fabien était intelligent et instruit; sans mettre en doute sa bravoure, on doit reconnaître qu'il ne possédait pas les qualités d'un chef d'armée. Aussi éprouva-t-il, comme général, plusieurs échecs, dont les plus retentissants furent ceux de Vimory et d'Auneau. Il semble que Mlle Hazon de Saint-Firmin se soit trop laissé influencer par les auteurs catholiques modernes; ses jugements se ressentent de ce fait. Si les calvinistes français recouraient à leurs coreligionnaires d'Allemagne et d'Angleterre, les catholiques, de leur côté, invoquaient le secours de l'Espagne. Les uns comme les autres ne se faisaient aucun scrupule d'appeler à leur aide l'étranger. Jean-Casimir, fils de l'électeur palatin Frédéric III, a effectivement songé à obtenir des commandements en France ou dans les Trois-Évêchés; ce n'est pas à dire qu'à la fin du XVIe siècle les Allemands aient eu les mêmes ambitions que leurs descendants du XXe. On s'étonne de voir l'auteur citer (p. 192, n. 1) l'*Histoire des Français,* de Théophile Lavallée, ouvrage vieilli et sans valeur (3).

(1) KIRCH (J.-P.), *Eine Herzogin von Lothringen im Kloster* (L K 1919, p. 87-88).
(2) AIMOND (Abbé Ch.), *Nicolas Boucher évêque de Verdun* (S R V 1920, p. 39-40).
(3) HAZON DE SAINT-FIRMIN (Jane), *Le Chef de l'invasion allemande de Lorraine et de France en 1587, Fabien, seigneur et burgrave de Dohna (1550-1621)* (M S A L 1920-1922, p. 179-216).

Le concile de Trente, désireux de supprimer l'abus de la commende, avait décidé que, désormais, les moines éliraient leur abbé. Malheureusement les papes ne surent pas tenir la main à ce que cette prescription fût toujours observée. L'abbaye cistercienne de Villers-Bettnach, au diocèse de Metz, nous offre l'exemple d'un abbé régulièrement élu en 1591, Mathias II Durrus, obligé de céder, en 1614, la place à Charles, fils cadet du comte François de Vaudémont. Mathias Durrus, qui a été de la part de l'abbé Kaiser l'objet d'une solide étude, appartenait à une famille de la Lorraine allemande. Lorsqu'il devint abbé de Villers-Bettnach, la situation matérielle de ce monastère était misérable; il avait beaucoup souffert et souffrait encore des luttes entre Lorrains et Messins. Durrus, qui se montra bon administrateur, déploya la plus grande activité pour remettre en état le temporel de l'abbaye. Beaucoup des biens aliénés ou engagés furent par ses soins recouvrés et libérés des charges qui pesaient sur eux. Il s'efforça en outre de tirer des domaines de Villers-Bettnach le meilleur parti possible. On lui doit également la création de trois villages dans des bois défrichés. Mais la prospérité de Villers-Bettnach excita la cupidité de familles nobles, désireuses de caser leurs cadets. A partir de 1605, les cisterciens de ce monastère furent en butte aux sollicitations de grands seigneurs, qui leur demandaient de donner un coadjuteur à Durrus. Puis on s'attaqua en 1612 à l'abbé lui-même, qui fut l'objet d'accusations très graves. Avant même que l'affaire eût été jugée, la cour de Rome disposa de Villers-Bettnach, d'abord en faveur de Gabriel de Vigneulles, puis de Paul de Haraucourt-Chambley, prieur de Flavigny-sur-Moselle. Après avoir tenté d'abord de résister, Durrus conclut finalement un accord avec Paul de Haraucourt; tous deux se désistèrent, moyennant des compensations pécuniaires, en faveur de Charles, le futur Charles IV, fils cadet du comte François de Vaudémont. Les arrangements intervenus furent confirmés par une bulle pontificale du 1er février 1614. Dans la suite, Durrus eut des procès à soutenir contre les religieux de Villers-Bettnach, qui semblent lui avoir gardé rancune de l'attitude équivoque qu'il avait observée durant les dernières années de son abbatiat. Il est impossible de dire ce qu'il y avait de fondé dans les accusations portées contre Durrus; on peut tout au moins les croire très exagérées. P. 174, l. 2, lire 1613 au lieu de 1513 (1).

M. L. Germain a démontré qu'il n'y avait pas en 1617 de baron d'An-

(1) KAISER (Abbé J.-B.), *Mathias II Durrus, abbé de Villers-Bettnach (1591-1614)* (A S H L 1920, p. 143-187).

derny qui s'appelât Claude-Henri des Armoises (1). — M. de Massey, que mentionnent la relation d'une ambassade française venue à Nancy en 1620 et le Combat à la barrière (1627), doit, d'après M. L. Germain de Maidy, être identifié avec Charles de Vigneulles, seigneur de Maxey-sur-Vaise. Si l'on peut louer son adresse comme cavalier, on est en droit de lui reprocher un caractère violent (2). Nous ferons observer qu'en 1620 le roi de France était, non point Henri IV, mais son fils Louis XIII (p. 438, l. 6-7). — Louis de Marillac, qui fut gouverneur de Verdun de 1625 à 1630, commit durant ces cinq années des exactions, qui servirent de prétexte au procès que lui fit intenter Richelieu; en réalité le cardinal voulait se venger de la part prise par le maréchal et par son frère Michel au complot dont la Journée des Dupes marqua le dénouement. Le procès, commencé à Verdun même en 1631, se termina l'année suivante à Rueil. Marillac, condamné à mort, fut exécuté à Paris le 10 mai 1632. M. l'abbé Aimond a rappelé brièvement cette fin tragique et les causes qui l'avaient amenée (3). — Henriette de Lorraine-Vaudémont, princesse de Phalsbourg, qui eut quatre maris et point d'enfant, est une personnalité curieuse. M. Puls a retracé la vie et les mariages de cette héroïne de roman, née en 1605, morte en 1660. Son dernier mari, Grimaldi, beaucoup plus jeune qu'elle, lui survécut (4).

Didier Bugnon était né Français, et c'est à sa patrie qu'il aurait voulu consacrer son activité. Mais la nécessité où il était de trouver une situation l'amena en Lorraine, où Léopold l'engagea en 1710 comme géographe ordinaire. Trois ans plus tard, Bugnon fut nommé par le duc premier géographe et ingénieur de S. A. R. Bugnon a travaillé durant de longues années à une description des duchés. Cet ouvrage, connu sous le nom de *Polium*, est resté manuscrit. Bugnon a publié des cartes, dont quelques-unes figurent dans la première édition de l'*Histoire de Lorraine*, de dom Calmet. Le comte A. de Mahuet a écrit la biographie de Bugnon et donné d'intéressants détails sur la manière dont il travaillait. On trouve dans un appendice 49 lettres écrites en 1714 et en 1715 par ce géographe à différentes personnes. Deux cartes, reproduisant une esquisse et une mise au net de Bugnon,

(1) Germain de Maidy (L.), *Sur le prétendu Claude des Armoises, baron d'Anderny* (A S H L 1920, p. 91-94).

(2) Germain de Maidy (L.), *M. de Massey, premier écuyer de la grande écurie du duc de Lorraine, 1620* (P L P M 1921, p. 438-440).

(3) Aimond (Abbé Ch.), *Un frère de la bienheureuse Louise de Marillac, gouverneur de Verdun* (S R V 1920, p. 178-180).

(4) Puls (J.), *Die Prinzessin Henriette von Pfalzburg* (L K 1919, p. 99-102).

sont insérées dans l'étude de M. de Mahuet (1). — La fiction se mêle à la réalité et l'étouffe même dans le travail de M. Sedelmayr sur la dernière duchesse de Lorraine, Élisabeth-Charlotte d'Orléans, femme de Léopold. M. Sedelmayr raconte les derniers jours que passa la duchesse à Lunéville, puis il la fait partir vers l'Alsace par Sarrebourg, alors qu'en réalité elle se dirigea vers Commercy, dont la souveraineté lui avait été accordée (2).

C'est une curieuse existence que celle de Samuel Lévy, né à Metz en 1678. M. Ginsburger, qui lui a consacré une notice détaillée, est remonté, pour retrouver ses ancêtres, jusqu'au XVIe siècle. Après des études à Metz et en Pologne, Samuel Lévy devint grand-rabbin de l'Alsace. En 1709 le duc Léopold l'appela en Lorraine, et le 8 octobre 1715 il le nomma receveur-général des finances. Samuel se trouva aux prises avec toutes sortes de difficultés, vit s'élever contre lui la Cour souveraine et l'entourage de Léopold. Le duc lui enleva, le 24 décembre 1716, ses fonctions de receveur-général. D'autre part les affaires commerciales de S. Lévy ne prenaient pas une meilleure tournure. Il devait beaucoup d'argent, et ses nombreux créanciers, israélites ou chrétiens, le firent emprisonner, d'abord en 1717, puis en 1718. La liberté ne lui fut définitivement rendue qu'en 1722. Les procès relatifs aux affaires de Samuel Lévy ne se terminèrent qu'en 1724, par un arrêt du Conseil d'État de Lorraine. Soixante-douze pièces justificatives, presque toutes inédites, sont jointes à l'étude de M. Ginsburger, intéressante, mais coupée par des digressions parfois un peu longues, confuse et incomplète. L'auteur ne nous dit pas ce que devint Lévy après 1724. Comment, d'autre part, a-t-il pu avancer (t. LXV, p. 281) qu'en 1697 « la Lorraine était une des provinces les plus riches et les plus florissantes du royaume »? P. 281, dernière ligne, lire Lefebvre au lieu de Lefébure (3).

M. G. May a étudié les rapports qu'a entretenus avec Stanislas en 1725-1726, et plus tard encore, La Curne de Sainte-Palaye, auteur d'un *Dictionnaire historique de l'ancien langage français*, qui n'a été imprimé que de nos jours. C'est à Sainte-Palaye que M. May attribue, avec beaucoup de vraisemblance, la paternité des *Avis salutaires du roi Stanislas à la reine de France, sa fille*, publiés sous le nom du roi

(1) MAHUET (Comte A. de), *Didier Bugnon, géographe du duc Léopold* (M S A L 1920-1922, p. 5-90).

(2) SEDELMAYR (G.), *Die letzte Herzogin von Lothringen* (L K 1919, p. 31-39).

(3) GINSBURGER (M.), *Samuel Lévy rabbin et financier* (Revue des Études juives, 1913, t. LXV, p. 274-300, t. LXVI, p. 111-133 et 263-284; 1914, t. LXVII, p. 82-117 et 262-287, t. LXVIII, p. 84-109).

de Pologne. Sainte-Palaye fut admis, sur sa demande, dans la Société royale fondée par Stanislas, et il entra en 1758 à l'Académie française, grâce à l'appui de Marie Lesczinska (1).

§ 8. Histoire des localités, seigneuries, châteaux, évêchés, abbayes. — Il est assez difficile, pour ne pas dire impossible, de concilier entre eux les textes relatifs aux seigneurs de Lorry-les-Metz, au XVIe et au XVIIe siècle. M. Germain de Maidy a fait ressortir les contradictions entre les documents ou les dires des historiens, mais sans chercher à résoudre les problèmes qu'il a posés (2). — M. E. B. rappelle que, durant le siège de Metz par Charles-Quint en 1552, le duc de Guise fit placer de l'artillerie sur ou dans les tours de plusieurs églises, Sainte-Ségolène, Saint-Martin, etc., et que cette artillerie fit beaucoup de mal aux Impériaux (3). — Au cours des recherches qu'il a faites sur les maisons de Nancy où Jacques Callot est né et a demeuré, M. Edmond Bruwaert a été amené à étudier de très près la topographie de quelques-uns des quartiers de la Ville-Vieille. C'est le résultat de ses investigations qu'il a publié dans un savant mémoire où, prenant comme bases les comptes de la collégiale Saint-Georges, les rôles d'impôts, les actes notariés, il a déterminé quels ont été les propriétaires et les locataires des maisons de la rue de la Boudière (partie de la Grande-Rue actuelle) et des rues adjacentes. Ce travail, très intéressant pour l'histoire des familles nancéiennes, est accompagné d'une carte et d'une table alphabétique des noms de personnes (4).

§ 9. Numismatique. — Un teston, frappé à Fénétrange, au nom de Geneviève d'Urfé, duchesse de Croy, porte au revers un écu armorié, dont M. Max Prinet, rectifiant la description donnée par M. Bordeaux, a donné l'identification (5).

§ 10. Imprimés, manuscrits. — M. Germain de Maidy s'occupe d'une « Ordonnance des monnoyes », rendue en 1511 par le duc Antoine et imprimée la même année à Saint-Nicolas-de-Port par le diacre Nicolas Symon, qui était au spirituel, comme au temporel, l'auxiliaire de Pierre

(1) MAY (G.), *La Curne de Sainte-Palaye et ses relations avec Stanislas* (M A S 1920-1921, p. 22-25).

(2) GERMAIN DE MAIDY (L.), *La Seigneurie de Lorry-lès-Metz au commencement du XVIe* (sic) *siècle* (A S H L 1920, p. 103-108).

(3) E. B., *Französische Artillerie auf Metzer Kirchen im Jahre 1552* (L K 1917, p. 54).

(4) BRUWAERT (E.), *Rue et quartier de la Boudière à Nancy au temps des Callot (1552-1666)* (M S A L 1920-1922, p. 143-178).

(5) PRINET (M.), *Sur une monnaie de Fénétrange* (B S A L 1921, p. 27-29).

Jacobi (4). — La Bibliothèque municipale de Saint-Dié possède plusieurs volumes, qu'ont reçus en prix des élèves de l'Université de Pont-à-Mousson ou du collège des jésuites de Molsheim. M. Baumont, professeur au collège de Saint-Dié, donne sur ces livres d'intéressants détails (5). — Un manuscrit, contenant les Dialogues du pape saint Grégoire le Grand, après avoir appartenu aux prémontrés de Sainte-Marie-au-Bois, puis aux chanoines réguliers de Saint-Remi de Lunéville, fut acheté par J. A. Zaluski, grand-aumônier de Stanislas, qui l'emporta à Varsovie, d'où les Russes le transportèrent à Petrograd (6). — M. P. Boyé a expliqué comment divers ouvrages, qui avaient appartenu au comte Joseph-André Zaluski, se trouvent aujourd'hui à la Bibliothèque municipale de Nancy. Zaluski, d'abord grand-aumônier de Stanislas, se brouilla, semble-t-il, avec son protecteur et retourna en Pologne, laissant à Lunéville des livres, qu'il abandonna quelques années plus tard à la bibliothèque fondée par Stanislas en 1750. Cette donation lui valut d'être nommé associé étranger de la Société royale des sciences et belles-lettres, que le roi de Pologne venait de créer à Nancy. Les ouvrages dont il s'agit ont trait pour la plupart à l'histoire de la Pologne (1). R. Parisot.

(1) Germain de Maidy (L.), « *Ordonnance des monnoyes* » *imprimée à Saint-Nicolas-de-Port en 1511* (B S A L 1920, p. 8-13).

(2) Baumont (G.), *Note sur quelques livres de prix à la Bibliothèque de Saint-Dié* (B S A L 1921, p. 7-17, avec 2 fig. dans le texte).

(3) Mangenot (Abbé E.), *Un manuscrit qui a passé de Lorraine à Petrograd* (B S A L 1921, p. 109-111).

(4) Boyé (P.), *Le Petit fonds Zaluski à la Bibliothèque publique de Nancy* (B S A L 1920, p. 112-119).

CHAPITRE V

LA LORRAINE FRANÇAISE

(De 1766 à nos jours)

I — CHRONIQUE

I — L'ANCIEN RÉGIME

Histoire politique. — Nous avons signalé, ici même (Cf. B L 1913-1919, p. 117), en déplorant qu'il soit jusqu'à ce jour resté manuscrit, l'important travail de M. R. Glotz sur l'*Assemblée provinciale de Lorraine et Barrois*, qui remonte à 1918. Depuis lors, a été soutenue en Sorbonne sur *Les Assemblées provinciales de 1787* une thèse de doctorat, dont l'auteur, M. Pierre Renouvin (1), a eu entre les mains le manuscrit de M. Glotz. C'est pourquoi, malgré son caractère plus général, il nous faut signaler à nos lecteurs cette nouvelle et remarquable contribution à l'étude d'une question qui a déjà suscité toute une littérature. Mais ce que le livre de M. Renouvin laisse deviner du mémoire de M. Glotz n'est pas fait pour diminuer nos regrets de ne pouvoir lire ce dernier. Question d'intérêt local mise à part, l'Assemblée provinciale de Lorraine de la fin de l'Ancien Régime présente un intérêt particulier. Seule en effet avec celle de Valenciennes, la généralité de Nancy ne se vit imposer aucun règlement organique par l'édit du 23 juin 1787 qui institua les assemblées provinciales, secondaires, municipales et leurs commissions ou bureaux intermédiaires : le Roi laissa à la première assemblée qu'il convoquait dans l'ancienne capitale des ducs de Lorraine le soin de lui proposer une rédaction. Ceci aurait pu permettre, semble-t-il, à cette assemblée de faire preuve de quelque hardiesse dans ces matières. En abandonnant à son jugement les questions si graves du recrutement des membres des futures assemblées, le Gouvernement lui permettait notamment de déplacer en faveur du Tiers, dans l'organisation nouvelle, l'avantage maintenu jusque-là aux classes privilégiées. Or, c'est

(1) Renouvin (P.), *Les Assemblées provinciales de 1787, origines, développement, resultats*. Paris, Picard, 1921, in-8°, xxx-405 p.

tout le contraire qui arriva. Le projet de règlement élaboré par l'Assemblée de Nancy est moins libéral que le règlement du 23 juin qui s'appliquait à l'ensemble des autres généralités. Ainsi, par exemple, d'après le règlement du 23 juin, les assemblées municipales ou assemblées de paroisse ne comprennent que deux membres de droit, le seigneur et le curé, et tous les autres sont élus sans autres conditions que des conditions censitaires ou de domicile (Renouvin, p. 102); au contraire, d'après le projet de Nancy, les assemblées municipales lorraines devront « compter autant de privilégiés que de roturiers sauf impossibilité matérielle » (Renouvin, p. 184), ce qui enlève au Tiers toute possibilité d'avoir la majorité dans le sein de ces assemblées du premier degré. Pour plus de sûreté d'ailleurs, les électeurs nobles ou ecclésiastiques jouissent d'un double vote : participant d'abord à l'élection des représentants du Tiers, ils se réunissent ensuite à part pour élire seuls leurs propres représentants. De même (Renouvin, p. 176), le système proposé pour la création par ces assemblées paroissiales des assemblées de district, échelon intermédiaire entre elles et l'assemblée provinciale, aboutit, sous prétexte de réduire le nombre des membres des assemblées de district, à composer ces assemblées de district entièrement de privilégiés. Enfin, en Lorraine comme partout ailleurs, la représentation du Tiers à l'assemblée provinciale était formée en grande partie (Renouvin, p. 158-159) de nobles ou d'exempts de la taille personnelle et les seigneurs de paroisse non nobles y siégeaient comme représentants du Tiers bien qu'ils eussent les mêmes intérêts que les gentilshommes, si bien qu'en fait l'assemblée ne comprenait pour ainsi dire aucun représentant des classes laborieuses et productives de la bourgeoisie (en Lorraine *pas un seul* négociant). On voit combien peu libérale était cette assemblée de Nancy que le Roi avait laissée maîtresse de décider de l'organisation future. Aussi n'est-il pas étonnant que ce projet — plus favorable aux classes privilégiées que le règlement même du 23 juin — ait été approuvé sans restriction ni observation par le gouvernement (Renouvin, p. 268). Tout ce qui précède montre assez que l'étude de l'Assemblée provinciale de Lorraine mérite une monographie un peu étendue, celle que lui a consacrée autrefois Léonce de Lavergne étant bien superficielle et bien sommaire. Le plan suivi par M. Renouvin ne lui a pas permis de nous la donner. On continuera donc à souhaiter la publication du travail de M. R. Glotz dont M. Renouvin n'a pu faire passer dans son livre que quelques fragments isolés et dispersés relatifs seulement à un petit nombre de points sur lesquels nous aimerions à être renseignés d'une manière plus complète. Nous y voyons, par exemple, l'esprit

particulariste lorrain marquer de différentes manières que nous sommes ici, en Lorraine, en plein pays d'exceptions, de privilèges. C'est la Chambre des comptes qui ne veut pas se laisser enlever par la nouvelle institution le soin de répartir l'impôt. C'est le Barrois qui tient à avoir son assemblée particulière. C'est, en ce qui concerne le projet du Gouvernement de reporter les douanes intérieures à la frontière, l'hostilité de ce pays « d'étranger effectif » qui se place uniquement au point de vue de la prospérité locale. C'est enfin l'opposition générale au gouvernement central, aux ministres de Versailles contre lesquels on soutient le parlement local dans son refus d'enregistrer l'édit de prorogation des vingtièmes du 19 septembre 1787, et contre lesquels encore, après le coup d'État de Brienne de mai 1788, la Commission intermédiaire défend les privilèges de la province en protestant contre la suppression de la Cour souveraine. On voit aussi par le livre de M. Renouvin, qui suit toujours ici M. Glotz, que l'attitude rétrograde de l'Assemblée de la généralité de Nancy doit être attribuée, suivant toute vraisemblance, à l'action de son procureur-syndic dont M. Renouvin signale (p. 152) l'intervention constante avant chaque vote. Ce procureur était le fameux Coster (Joseph-François), le collaborateur de Necker au contrôle général, le frère du chanoine (Sigisbert-Étienne), ce député du clergé aux États généraux qui a laissé, des délibérations de son ordre, un journal si important. En 1788, Joseph-François était procureur général syndic de l'Assemblée provinciale et il s'y conduisit plutôt en chargé d'affaires du pouvoir central qu'en représentant de l'Assemblée, dont il aurait dû être l'agent de liaison auprès de l'intendant. Très respectueux des privilèges consacrés par les lois (« Nous n'avons aucun droit d'en sortir », déclarera-t-il un jour), il est aussi très docile à l'égard de l'administration (il consent à ce que la correspondance de la Commission intermédiaire passe par les mains de l'intendant et ne demande même pas qu'on oblige le commissaire du Roi à répondre aux questions du procureur-syndic). Quand on connaît Coster et son rôle politique (il se brouillera avec Necker en juillet 1789 sur la question du doublement du Tiers), on ne s'étonne pas du rôle qu'il joua dans l'Assemblée provinciale réunie à Nancy à la fin de 1788. Ce personnage devait devenir après la Révolution professeur d'histoire à l'École centrale de la Meurthe, où un intéressant travail qui vient de paraître (1) nous permettra bientôt de le suivre.

(1) *L'École centrale de la Meurthe*, par M. Gain, professeur agrégé d'histoire au Lycée de Metz, dans la Collection des *Annales de l'Est*. Il sera rendu compte de cet ouvrage dans la prochaine *Bibliographie lorraine*.

Histoire économique. — En dépit des apparences trompeuses du titre, c'est bien à la partie de notre chapitre relative à l'Ancien Régime, qu'il convient de rattacher le travail considérable publié par MM. Hubert et Georges Bourgin dans la *Collection de documents inédits sur l'histoire économique de la Révolution française* : *L'Industrie sidérurgique en France au début de la Révolution* (1). Les auteurs de ce recueil de documents ou plutôt de renseignements précis ont, à la vérité, utilisé un certain nombre de textes de la période révolutionnaire et même impériale. Mais ils ne s'en sont servis que pour compléter, sur les points où elle était muette, l'enquête conduite en 1788-1789 par le « Bureau du Commerce » sur les usines et manufactures à feu, enquête qui constitue la base même de leur travail; et c'est l'état de l'industrie sidérurgique au moment où s'achève l'Ancien Régime qu'ils se proposent de fixer, la Révolution y devant apporter des changements importants par suite de l'établissement de nombreux ateliers de fabrication d'armes. La publication de MM. Bourgin, puisqu'elle intéresse avant tout la période antérieure à 1789, aurait dû de préférence adopter pour cadre la généralité, et non pas, comme elle l'a fait, le département. Il eût été plus facile, en ce qui nous concerne, d'y distinguer les manufactures relevant de la généralité de Metz de celles appartenant à la généralité de Nancy, et cette distinction est importante à faire, parce que la partie de l'enquête de 1788-1789 qui concerne la Lorraine proprement dite nous manque, tandis que celle relative aux Trois-Évêchés nous est parvenue intégralement. MM. Hubert et Georges Bourgin, bien qu'ayant utilisé une masse considérable de documents, en ont certainement laissé échapper plus d'un, leur travail ayant été surtout fait à l'aide des sources parisiennes. C'est ainsi que, précisément pour la Lorraine, on a pu leur signaler comme ayant été laissé de côté par eux le mémoire manuscrit de l'inspecteur du commerce Lazowski sur les manufactures des Trois-Évêchés, de Lorraine et d'Alsace en 1785. L'ouvrage de MM. Bourgin, si important pour l'histoire industrielle de la France en général, est particulièrement instructif en ce qui concerne notre région de l'Est ou l'industrie sidérurgique a pris un tel développement. A cet égard la situation en 1789 forme avec celle d'aujourd'hui un contraste saisissant; ainsi, le département de la Meurthe, qui est à l'heure actuelle un des centres les plus actifs de la production sidérurgique du monde, possédait à cette époque trois établissements de ce genre seulement.

(1) Bourgin (H. et G.), *L'Industrie sidérurgique en France au début de la Révolution.* Paris, Impr. nation., 1920, 1 vol. in-8° de xxv-561 p.

Biographies et divers. — La princesse de Lamballe fit à Metz, en 1777, une courte apparition que raconte Jean-Julien d'après les *Affiches, Annonces et avis divers pour les Trois Évêchés et la Lorraine.* Arrivée le 22 juin à 10 heures du soir, la princesse eut le temps, en moins de quarante-huit heures, d'assister à plusieurs dîners, à un bal, à une revue, à une comédie, et même à une manœuvre de la garnison dont les régiments lui donnèrent au polygone le spectacle d'une petite guerre (1). — Pilâtre des Roziers, le célèbre aéronaute qui devait trouver la mort dans une ascension à Boulogne-sur-Seine le 15 juin 1785, signait en réalité, depuis 1780, Pilatre de Rozier, comme le montre l'autographe dont le Dr Dorveaux a publié le fac-simile dans une étude sur ce personnage (2). Ce dernier nous intéresse parce qu'il était de Metz où il apprit, à partir de 1772, chez l'apothicaire Thirion, rue du Faisan, les premiers rudiments de l'état de pharmacien. — M. le chanoine Chapelier signale, dans la *Semaine religieuse de Saint-Dié* (3), un registre manuscrit relatif au jansénisme qui fut, en août 1770, colporté de synode rural en synode rural dans les régions du diocèse de Toul qui forment actuellement le diocèse de Saint-Dié. Ce registre, d'une trentaine de feuillets seulement, contient 891 signatures dont 650 à la suite du formulaire de condamnation prescrit par Alexandre VII de la doctrine de Jansénius et 241 au bas d'un acte de réception de la bulle *Unigenitus.* Il a été impossible à M. le chanoine Chapelier de nous dire si cette manifestation ne s'est produite à ce moment que dans la région considérée ou s'il s'agit d'une mesure générale édictée pour toute l'Église de France. Rappelons à ce propos qu'en 1770 on est au fort de la lutte entre les parlements d'une part, ces amis des jansénistes, des gallicans, et protégés de Choiseul, d'ailleurs à la veille de sa chute, et, d'autre part, les Jésuites, qui succomberont à leur tour en 1773.

II — RÉVOLUTION ET EMPIRE

1. Histoire politique.

Bibliographie. Sources. — M. Boudet a enfin terminé dans *La Révolution dans les Vosges* sa publication de l'inventaire des Sources de l'histoire du département des Vosges de 1789 à 1800 aux Archives

(1) Jean-Julien, *La Princesse de Lamballe à Metz en 1777* (P L P M 1921, p. 83-84).
(2) Dorveaux (Dr P.), *Pilâtre de Rozier apothicaire (1754-1785).* Paris, Société d'histoire de la pharmacie, 1921, in-8°, 23 p.
(3) Chapelier (Ch.), *Description d'un manuscrit relatif au jansénisme dans les régions du diocèse de Toul qui forment actuellement le diocèse de Saint-Dié* (S R S D 1921, p. 284-284 *ter*).

nationales (1). On trouvera dans cette dernière partie de son travail tout ce qui concerne les foires et marchés, maximum (série F^{12}), travaux publics et ponts et chaussées (F^{13}, F^{14}), cultes (F^{19}), titres domaniaux (Q^{2}), imprimés divers (AD^{XVI}), représentants en mission, personnel des armées (AF^{II}) et enfin papiers divers (AF^{III}).

Cahiers de doléances. — MM. Dorvaux et Lesprand, à qui l'on doit déjà la publication, dans la collection de *Documents publiés par la Société d'Histoire et d'Archéologie lorraine*, des cahiers de doléances des communautés des bailliages de Boulay et de Bouzonville, nous ont donné en 1918 dans la même collection les cahiers des communautés du bailliage de Metz (2). Comme la précédente, cette édition est intégrale et faite avec soin. Quelques notes et une table l'accompagnent. Malheureusement la guerre n'a pas permis d'y joindre une carte ainsi que pour les deux autres bailliages. Il n'y a point non plus pour ce bailliage de Metz, comme pour celui de Boulay, de déclaration d'impositions de chaque communauté. En ce qui concerne la ville de Metz, on donne seulement le cahier de l'assemblée du Tiers État tenue à l'hôtel de ville du 10 au 15 mars avec les demandes particulières des officiers municipaux, des officiers des traites foraines, des teinturiers du petit teint et de la paroisse Saint-Martin. Mais l'assemblée était composée des délégués d'une bien plus grande quantité de corps primaires (en tout 53 corporations et 17 paroisses). Les quatre textes reproduits par MM. Dorvaux et Lesprand sont-ils bien tout ce qui reste des traces de l'activité de ces assemblées élémentaires?

Après la publication de ce volume, il reste à publier les cahiers des bailliages de Thionville (3) et ceux de Lixheim et Sarrebourg et à donner avec un index alphabétique l'appréciation d'ensemble, promise par les auteurs, de tous les documents réunis dans ces quatre volumes.

Représentants en mission. — Le conventionnel Goupilleau de Montaigu fut délégué en mars 1793 avec Michel et Couthon pour procéder à la réunion de la principauté de Salm à la France. Dans le cours de sa mission il écrivit à son frère, resté à Montaigu, dans la Vendée, de nombreuses lettres dont il conserva les minutes. Celles-ci font aujourd'hui partie, avec une sorte de journal qu'il rédigea et d'autres docu-

(1) Boudet (P.), *Les Sources de l'histoire du département des Vosges de 1789 à 1800 aux Archives nationales (suite et fin)* (R V 1914-1920, p. 103-113).

(2) Dorvaux (N.) et Lesprand (P.), *Quellen zur Lottoringischen Geschichte etc. Cahiers de doléances des communautés en 1789. II. Bailliage de Metz.* Metz, 1918. 1 vol. in-8° de 618 p.

(3) Ceux-ci viennent de paraître (1922). Nous en rendrons compte dans la prochaine *Bibliographie lorraine*

ments relatifs au même sujet, de la précieuse collection de documents révolutionnaires réunie par Benjamin Fillon et Charles Dugast-Matifeux et léguée par ce dernier à la ville de Nantes. M. Giraud-Mangin, conservateur de la bibliothèque de cette ville, a extrait de ce fonds quelques textes qu'il a publiés dans *La Révolution dans les Vosges* et qui nous donnent sur l'état du pays, l'esprit de la population et l'action du conventionnel des renseignements pittoresques et vivants (1). La publication de M. Giraud-Mangin vient ainsi heureusement compléter celle que M. Philippe a autrefois donnée à l'*Annuaire de la Société d'Histoire et d'Archéologie de la Lorraine* et qui a été signalée ici même (Cf. B L 1912-1913, p. 60-61). Cette dernière, qui comprend la correspondance *officielle*, non seulement de Goupilleau, non seulement de ses collègues Michel et Couthon, mais encore de tous les représentants du peuple qui furent envoyés en mission dans le département des Vosges du 29 décembre 1792 au 9 avril 1797, était évidemment peu à sa place dans une revue allemande. Aussi M. Philippe a-t-il jugé utile de réimprimer son travail et de le donner par fragments dans la revue qu'il dirige avec tant de distinction, *La Révolution dans les Vosges* (2). Comme dans sa première forme, le travail de M. Philippe se compose de deux fragments : un récit des différentes missions, un catalogue des actes des représentants. Le premier a été réimprimé textuellement (à part la suppression du texte d'une lettre de Poullain-Grandpré que l'*Annuaire* donnait intégralement); le second a été reproduit avec quelques changements : additions, suppressions, modifications diverses.

Histoire locale. — UNE MUNICIPALITÉ du district d'Ormont (Saint-Dié) qui s'était réjouie en l'an II « de la juste punition de Louis Capet, dernier tyran des Français », flétrit en 1816 le « crime énorme du 21 janvier 1793, qui n'a été que l'œuvre d'une faction féroce, rebelle et sanguinaire » (3). — AUTIGNY-LA-TOUR, commune du département des Vosges, a demandé en l'an II à s'appeler Autigny-sur-Vair, vu que le surnom de « la Tour » « rappelle l'idée de la puissance féodale » (4). — La bévue, signalée ici même (Cf. B L 1913-1919, p. 122) qui fit placer

(1) GIRAUD-MANGIN (M.), *La Mission de Goupilleau de Montaigu dans la principauté de Salm en 1793* (R V 1921-1922, p. 1-8 et 65-73).

(2) PHILIPPE (A.), *Les Représentants du peuple en mission et le département des Vosges* (R V 1914-1920, p. 129-147, 198-212; 1920-1921, p. 1-11, 72-83, 119-133, 179-184; 1921-1922, p. 34-45, 80-89, 133-147, 185-194 et 1922-1923, p. 33-47, 109-121 etc.).

(3) O., *Les Variations d'une municipalité* (R V 1914-1920, p. 216-217).

(4) A. P[HILIPPE], *Noms révolutionnaires de communes du département des Vosges* (R V 1921-1922, p. 46-47).

pendant trois mois, en 1793, par la Convention BAR-LE-DUC sur la rivière de la Meurthe, tient à une erreur de lecture que M. Poulet a signalée (1); il ne s'agissait pas en réalité de Bar-le-Duc, mais de Ban-le-Duc (district de Saint-Dié). — Le même BAR-LE-DUC a été le théâtre, le 27 juillet 1789, d'une émeute qui coûta la vie à l'accapareur André Pellicier, comme à Paris la journée du 14 juillet fut l'occasion du massacre de Foullon et de Berthier. André Theuriet a raconté cet assassinat dans son roman *La Chanoinesse*. M. Lucien Braye, secrétaire de la Société des Lettres, Sciences et Arts de Bar-le-Duc, vient de reprendre au point de vue historique l'étude de cet épisode qu'il a retracé à son tour, d'abord au Congrès des Sociétés savantes de Strasbourg, le 26 mai 1920 (2) et ensuite dans un article dont nous rendrons compte un peu plus loin (3). — M. Philippe a donné dans la *Révolution dans les Vosges* quelques notes sur les salles de spectacle à ÉPINAL depuis le XVIIe siècle jusqu'à la construction du théâtre actuel de la ville, qui date de 1806 (4). — On conserve une pierre de la Bastille à la bibliothèque municipale de MIRECOURT (5). — Dans le district de REMIREMONT, contrairement à la règle générale, « la dîme était populaire et on en demandait la conservation ». C'est que la ville tout entière « ne vivait que par son chapitre, qui lui apportait lustre et profit ». M. Léon Schwab, à qui nous empruntons ces appréciations, montre que la dîme a continué à être levée au début de la Révolution, mais que 62 % de la somme ainsi perçue entraient dans les caisses du district (6). — En juin 1793, trois mois et demi après sa réunion à la France, le district de SENONES (ci-devant principauté de Salm) cherchait à se faire dégrever de sa part d'impôts pour les années 1791 et 1792 (7). — SAINT-DIÉ connut en septembre 1793 des journées tragiques dont Félix Bouvier et G. Save ont donné naguère le récit. M. Georges Baumont en recherche aujourd'hui les causes, ce qui le conduit d'abord à

(1) Dès 1910 dans B S L B. Voir l'article signalé dans la note précédente.

(2) Voir le compte rendu de la séance du soir dans le procès-verbal du Congrès donné par le *Journal officiel* (numéros du 27 mai au 1er juin 1920).

(3) Voir ci-après p. 111 à l'article *Accaporements*.

(4) PHILIPPE (A.). *Quelques notes sur les salles de spectacle à Épinal* (R V 1921-1922, p. 90-96).

(5) A. P[HILIPPE]. *Une pierre de la Bastille à Mirecourt* (R V 1914-1920, p. 218-219).

(6) SCHWAB (L.), *La Perception de la dîme ecclésiastique sous la Révolution dans le district de Remiremont* (R V 1921-1922, p. 9-16 et *Bulletin d'histoire économique de la Révolution*, années 1917-1919. Paris, Imp. nation., 1921, 1 vol. in-8° de 510 p., p. 500-506).

(7) S., *Les Citoyens de la ci-devant principauté de Salm et l'impôt* (R V 1914-1920, p. 213-215).

résumer l'histoire de Saint-Dié depuis les débuts de la Révolution, à l'aide des registres des délibérations du Conseil général et du Corps municipal de la ville. Il y a là quelques indications curieuses : ainsi par exemple, sous le vague voulu des termes de la rédaction officielle, on sent très nettement que la crise nationale de fin août - début septembre 1792 aurait pu avoir à Saint-Dié des conséquences presque aussi désastreuses qu'à Paris. Quant au mouvement de septembre 1793, dont M. Baumont se défend de vouloir recommencer le récit, les causes en ont été la question des subsistances, la crainte de l'invasion et la hantise des complots contre-révolutionnaires. L'occasion de l'émeute fut fournie par une mutinerie de recrues, peu empressées de partir au feu. Intervinrent ensuite les paysans des villages voisins, descendus dans la ville pour piller les citadins. M. Baumont marque les phases du mouvement et il en dégage la physionomie, qui est celle d'une véritable jacquerie du Moyen Age : il « n'eut aucun caractère politique », nous dit en terminant l'auteur, qui oublie cependant un peu trop peut-être ce qu'il nous a dit lui-même précédemment (p. 58-59) de « l'indignation » d'une opinion publique pour laquelle « les suspects étaient des coupables », ainsi que de l'attitude toute de « prudence » d'une municipalité « sage et *modérée* » dans des affaires de correspondance épistolaire entre Déodatiens et soldats de l'armée de Condé. L'excellente contribution de M. Baumont à l'histoire locale de Saint-Dié nous apporte en même temps de précieux détails sur la manière dont a fonctionné en province le fameux décret du premier maximum, celui du 4 mai 1793. Il ne semble pas, à lire cette étude, que l'administration du département des Vosges ait, comme le cas s'est produit ailleurs, volontairement *saboté* la loi. Mais, dans ce département, les paysans lui opposèrent la plus redoutable force d'inertie, et les prescriptions de la Convention furent outrageusement et ouvertement violées (vente du blé à Raon-l'Étape et à Saint-Dié en juillet et septembre 1793 à deux fois, deux fois et demie et plus, le prix du maximum, dissimulation des grains, obstacles à leur circulation de district à district, etc. (Baumont, p. 55-56). Toutes ces précisions, qui confirment en somme ce que nous savions de l'effet du décret du 4 mai 1793, n'en sont pas moins fort intéressantes, et il faut remercier M. Baumont de nous les avoir apportées (1).

Écoles. Esprit public. — M. Léon Schwab nous raconte l'arresta-

(1) BAUMONT (G.), *L'Émeute de Saint-Dié* (*1er, 2 et 3 septembre 1793*). *Ses causes, son caractère* (R V 1920-1921, p. 49-61 et 109-118).

tion, en 1794, d'un juge de paix; il y voit « une indication de l'esprit public de ces temps troublés » (1). — En l'an III, l'école de Châtenois était si peu fréquentée que l'instituteur du village dut faire prendre par la municipalité une délibération menaçant les parents qui refuseraient d'y envoyer leurs enfants de les faire poursuivre « avec la rigueur des lois » (2). — En 1796, la troupe du théâtre d'Épinal, bien que simple troupe de rencontre et ne comptant que quatre personnes dont un seul homme, n'en était pas moins l'objet de la surveillance de la police (3).

Biographies. — François de Neufchateau, qui a été l'objet en 1913, de la part de M. Lohmer, d'une étude signalée à l'époque par la *Bibliographie Lorraine* (B L 1912-1913, p. 63-64), avait eu avant la Révolution avec Madame Roland quelques lointaines relations (4); plus tard il fut très lié avec Poullain-Grandpré, représentant des Vosges à la Convention puis aux Anciens et aux Cinq-Cents. M. Harmand a retrouvé à la bibliothèque municipale de Neufchâteau quelques lettres de lui à ce correspondant et qui s'échelonnent sur les années 1790 à 1798. Elles ne présentent au point de vue historique et même biographique qu'un intérêt de second ordre bien qu'elles permettent de voir dans les deux amis des acquéreurs de biens nationaux, toujours d'accord pour la chasse aux candidatures, pour la protection à assurer aux électeurs et, à l'occasion, pour certaines complaisances à l'égard des commerçants (5). — La récente plaquette de Jean-Julien sur La Fayette *à Metz*, quoique déjà très brève, contient cependant encore bien des choses étrangères à son sujet : un résumé de la campagne de La Fayette en faveur des « insurgents » d'Amérique, le texte *in extenso* de plusieurs lettres du général à Washington ou à de Grave, et un bref aperçu de sa vie après son départ de Metz le 27 avril 1792. Presque tout ce qui, dans cette courte étude, se rapporte à la question est tiré du *Moniteur*, des *Mémoires* de La Fayette et de quelques autres sources presque aussi nouvelles. Au nombre de

(1) Schwab (L.), *L'Arrestation d'un juge de paix en l'an II* (R V 1920-1921, p. 35-40).

(2) Pognon (P.), *L'Obligation scolaire en l'an III à Châtenois* (R V 1920-1921 p. 84-85).

(3) Schwab (L.), *L'Esprit public dans les Vosges pendant la Révolution : la troupe du héâtre d'Épinal en février 1796* (R V 1920-1921, p. 135-138).

(4) Philippe (A.), *François de Neufchâteau et madame Roland (1777-1778)* (R V 1920-1921, p. 138-141).

(5) Harmand (R.), *Lettres inédites de François de Neufchâteau* (Revue d'histoire littéraire de la France, 1917, p. 637-653).

ces dernières l'auteur fait figurer le « Précis historique de la Révolution française par Lacretelle jeune » qui a paru en l'an IX et le « Dictionnaire encyclopédique d'histoire et de biographie par L. Grégoire, Paris, 1883 »! Il ignore par contre l'importante monographie d'Étienne Charavay sur La Fayette, et il ne reste, en somme, d'utile, dans cette cinquantaine de pages, que quelques citations du *Journal de la Moselle* et des registres des délibérations du Corps municipal et du Conseil général de la Commune de Metz (1). — De M. Georges Baumont, qui en a retrouvé les originaux aux archives municipales de Saint-Dié et qui en publie le texte dans *La Révolution dans les Vosges,* trois lettres du député des Vosges à la Législative Joseph Mengin, datées de Paris les 8 février, 15 et 17 mars 1792, qui ne sont pas sans intérêt pour l'histoire générale aussi bien que pour celle de Saint-Dié ou de Mengin (2). — Dans *La Révolution dans les Vosges,* M. Philippe analyse le contenu du dossier Palloy conservé à la Bibliothèque de la ville de Paris, et reproduit le texte d'une lettre de Palloy au département des Vosges (3). — A Louis-Sébastien Parisot, de Plombières, homme de loi, puis capitaine et enfin juge de paix de l'an VI à l'an XI, M. Muller consacre une brève notice (4). — M. Harmand, auquel on doit déjà la publication, signalée ci-dessus, de plusieurs lettres de François de Neufchâteau à son ami Poullain-Grandprey conservées à la bibliothèque municipale de Neufchâteau, a puisé à la même source le texte d'autres missives soit écrites par Poullain-Grandprey, soit qui lui furent adressées ou qui l'intéressent et allant de 1789 à 1804. M. Harmand nous le donne en l'accompagnant de notes critiques qui en éclaircissent tous les points obscurs et en le faisant précéder d'une étude sur Poullain-Grandprey, étude qui, bien que n'ayant pas la prétention d'être définitive, est cependant fort bien faite. Le travail de M. Harmand, qui, dit-il — et on l'en croit volontiers — lui a « demandé du temps et de la peine », rendra des services aux travailleurs qui ont besoin de renseignements précis et sûrs sur les hommes et les choses que cette correspondance rencontre sur son chemin (5). — Le Directeur Reubell,

(1) Jean-Julien, *La Fayette à Metz.* Metz, impr. lorr. 1920. in-8 de 51 p. avec portrait.

(2) Baumont (G.), *Trois lettres de Joseph Mengin, député des Vosges à l'Assemblée législative (1792)* (R V 1920-1921, p. 152-164).

(3) Philippe (A.), *Le patriote Palloy et le département des Vosges* (R V 1920-1921, p. 41-48).

(4) Muller (M.), *Un Juge de paix vosgien sous la première République* (P L P M 1921, p. 576-577).

(5) Harmand (A.), *Poullain-Grandprey et ses correspondants* (A R 1921, p. 37-56, 113-137 et 215-227).

« graveleux, néphrétique et goutteux », fit, en 1798, à Plombières, une cure que nous a racontée M. Jean Kastener. La présence de ce haut personnage donna à la petite ville, bien déchue alors de ses anciennes splendeurs, une animation momentanée et la santé du Directeur paraît d'un autre côté s'être fort bien trouvée de ce séjour (1).

Consulat et Empire. — Sous le Consulat, continue la vogue que PLOMBIÈRES avait retrouvée à la fin du Directoire : Joséphine, la « citoyenne Bonaparte », qui y avait déjà séjourné en l'an VI, en même temps que Reubell, y retourna en l'an IX et en l'an X (1801 et 1802) (2) — Quatre ans plus tard, en 1806, le théologien Niemeyer, professeur à l'Université de Halle, saisi comme otage par le maréchal Bernadotte à la suite du combat du 17 octobre, faisait un séjour forcé à PONT-A-MOUSSON. Il en a laissé une relation en allemand publiée, à l'époque, à Halle en deux volumes et dont Jean-Julien a traduit quelques passages à l'intention des lecteurs du *Pays lorrain et Pays messin* (3). — Le village de SERRES, dans le département de la Meurthe, vit un beau jour venir s'y établir, pendant la Révolution, le peintre Jean-Antoine Giroust, bien oublié aujourd'hui, mais qui, né en 1753 à Bussy-Saint-Georges en Brie, avait eu une carrière brillante et rapide et était, dès 1788, membre titulaire de l'Académie royale de peinture et de sculpture. D'abord associé à David au début de la Révolution dans la lutte soutenue par ce dernier contre la vieille Académie, Giroust se brouilla bientôt avec lui et alla se réfugier dans ce petit village de Serres où il devait rester jusqu'en 1808 après l'avoir administré en qualité de maire pendant de nombreuses années à la satisfaction générale. Il quitta Serres en 1808 et mourut en 1817 avec le titre de « membre associé de l'Institut » (4). — Les derniers bans de moisson, c'est-à-dire les dernières décisions fixant le jour où il était permis de commencer à moissonner, sont bien postérieurs à l'ancien régime, du moins dans la commune de BRÉCHINVILLE, où l'on trouve encore des règlements de ce genre en 1800, en 1802, en 1807 et jusqu'en 1813 (5). — Le baron d'Empire Jean-Charles-François LADOU-

(1) KASTENER (J.), *Le Voyage aux eaux d'un Directeur : Reubell à Plombières en l'an VI (1798)* (R V 1914-1920, p. 177-183 et 1920-1921, p. 26-34).

(2) K[ASTENER] (J.), *Joséphine à Plombières, ans VI, IX, X* (R V 1914-1920, p. 220 223).

(3) JEAN-JULIEN, *Le professeur Niemeyer dans le pays messin en 1806* (P L P M-1920, p. 22-25).

(4) POULET (H.), *Le peintre Giroust, de l'Institut, maire de Serres (Meurthe)* (P L P M 1921, p. 449-462).

(5) LEBRUN (H.), *Les Derniers bans de moisson* (S L E L V 1920, p. 13-15).

CETTE, né le 3 octobre 1772 à Nancy, élève au collège de cette ville puis étudiant en droit, a été successivement préfet des Hautes-Alpes de 1802 à 1809, puis de la Roër et enfin, pendant les Cent-Jours, de la Moselle. Il est mort à Paris en 1848. C'est dans les Hautes-Alpes que son souvenir est resté le plus vivant. Les pauvres habitants de ces montagnes lui doivent, entre autres, la construction de la route du Mont-Genèvre, au sommet de laquelle un obélisque porte son nom. Sa statue, œuvre d'Ammien Marcellin, a été élevée à Gap en 1866 par les Alpins reconnaissants (1). — On sait que la rive gauche du Rhin, en dehors de l'Alsace-Lorraine, a formé, du Directoire à 1814, quatre départements français, ceux de la Sarre, du Rhin-et-Moselle, du Mont-Tonnerre et de la Roër. M. Georges Lote, dans un important article qu'il a donné à la *Revue des études napoléoniennes*, après avoir parlé de la première période, celle de l'occupation militaire, d'abord temporaire en 1792, puis durable de 1794 à 1798, étudie l'organisation administrative de ces quatre départements de la fin du Directoire à l'invasion de 1814. Il en examine successivement l'organisation judiciaire et de police, l'organisation ecclésiastique, l'instruction publique, l'organisation financière et les impôts, les voies de communication, le commerce et l'industrie, l'agriculture, l'hygiène et les services publics. En terminant, M. Lote constate que presque toute opposition avait disparu, du moins dans la bourgeoisie qui appréciait la tranquillité et le bien-être assurés par le régime. Et puis les Rhénans, grands admirateurs de la force, idolâtraient Napoléon le triomphateur. Seuls quelques intellectuels restèrent hostiles et durent quitter le pays; ce fut, dit M. Lote, la grande faute de Napoléon de n'avoir pas créé dans le pays une université où ces hommes eussent pu le servir (2).

2. Histoire religieuse

Clergé constitutionnel. — Le procès-verbal d'arrestation de l'évêque constitutionnel des Vosges Maudru, en date du 4 prairial an II, dont une copie conforme se trouve à la Bibliothèque nationale, département des manuscrits, a été publié par *La Révolution dans les Vosges* (3). — On sait que le même Maudru dut quitter, vers la fin de 1798, sa

(1) DUVERNOY (E.), *Un Walter Scott lorrain, le baron Ladoucette* (P L P M 1920, p. 289-293).

(2) LOTE (G.), *La Rive gauche du Rhin de 1792 à 1814* (Revue des études napoléonniennes t. VIII, 1915[2], p. 302-353).

(3) *Procès-verbal de l'arrestation de l'évêque constitutionnel Maudru* (*23 mai 1794*) (R V 1914-1920, p. 172-174).

résidence de Saint-Dié où il était en butte à l'hostilité des fidèles, pour aller s'établir à Mirecourt, où il resta trois ans comme évêque, puis, après sa soumission au Saint-Siège, un an encore comme simple prêtre. Durant son séjour à Mirecourt, Maudru organisa une manufacture de dentelles et un atelier de filature de lin et de chanvre où l'on employait des enfants auxquels on enseignait en même temps à lire (1).

Clergé réfractaire. — Lors de la prestation du serment à la Constitution civile, en janvier 1791, les séminaristes de Verdun se distinguèrent par leur intransigeance et leur obstination : rien ne put les décider à prêter le serment requis (2). — Un an environ après la chute de Robespierre, les évêques réfractaires émigrés entamaient dans l'Est une campagne contre le clergé constitutionnel : en 1795, M. de Chaumont, évêque émigré de Saint-Dié, conférait à un chanoine de cette cathédrale, Jean-Louis-Nicolas de Thumery, originaire de Charmes, dont M. le chanoine Chapelier vient de nous raconter la vie (3), les fonctions de provicaire ou de vicaire général de ce diocèse. C'était précisément l'époque où l'évêque constitutionnel, Maudru, après sept mois de captivité à Paris, rentrait à Saint-Dié prendre possession de son siège épiscopal. La lutte commença aussitôt entre Maudru et Thumery, et cette lutte, qui devait aboutir trois ans plus tard au départ de Maudru pour Remiremont, a été étudiée par M. Chapelier en plusieurs chapitres qui sont parmi les plus intéressants de son ouvrage. — Au plus fort de ce conflit, en 1797, la même campagne s'organisait à Metz, par ordre de l'évêque réfractaire et émigré, le cardinal Louis-Joseph de Montmorency-Laval. Ce dernier, pour reconquérir son diocèse, créait des missions et élaborait un règlement qu'on trouvera dans une étude fort complète sur ce sujet publiée pendant la guerre, dans l'*Annuaire* de la Société d'histoire et d'archéologie de Lorraine, par un aumônier allemand de la garnison de Metz (4).

Déportations, exécutions, divers. — On trouvera, dans la *Semaine*

(1) Kastener (J.), *Mandru et l'industrie dentellière de Mirecourt* (R V 1920-1921, p. 145-151).

(2) Aimond (Abbé Ch.), *Une Journée mouvementée au séminaire de Verdun (13 janvier 1791)* (S R V 1921, p. 146-148).

(3) Chapelier (Ch.), *Jean-Louis-Nicolas de Thumery, chanoine de la cathédrale et provicaire du diocèse de Saint-Dié (1751-1829)*. Épinal, imp. Vosgienne, 1920, in-8° de 72 p.

(4) Löhr (J.), *Le cardinal de Montmorency et les missions d'organisation religieuse dans le diocèse de Metz pendant la Révolution* (A S H L 1915-1916, p. 116-184).

religieuse de Verdun quelques pages sur une religieuse d'Arras, née à Cumières (Meuse), qui fut décapitée à Cambrai le 26 juin 1794 (1). — M. le chanoine Chapelier a rappelé le souvenir d'un certain nombre de prêtres et de laïcs qui furent guillotinés à Mirecourt pendant la Terreur et exhumés de nos jours (2). — L'abbé Vuillemin, prêtre réfractaire émigré, rentré en France sous le Directoire, demeura à Neufchâteau et ensuite à Remiremont. Ce grand travailleur, auquel on doit une immense compilation sur l'abbaye de Remiremont, employa ses loisirs à dresser un inventaire des archives de la ville de Remiremont que nous signale M. Kastener (3).

3. Histoire économique et sociale.

Accaparements. — Dans l'article que nous avons déjà signalé plus haut (4) et dont les éléments ont été puisés aux meilleures sources (archives municipales de Bar-le-Duc, archives départementales de la Meuse), M. Lucien Braye a fait la lumière sur l'assassinat de l'accapareur Pellicier à Bar-le-Duc le 27 juillet 1789. Suivant une légende déjà ancienne et qu'André Theuriet a contribué à répandre, ce négociant en grains aurait été une victime innocente de la fureur populaire et ses bénéfices n'auraient rien eu que de régulier. M. Braye redresse cette manière de voir. Il montre que, si Pellicier ne tira pas de ses spéculations les immenses bénéfices que l'on avait cru, il n'en est pas moins vrai que ses agissements étaient contraires aux arrêts et aux ordonnances et qu'il raflait partout les grains « sans se préoccuper du vide qu'il laissait derrière lui ». Chemin faisant, l'auteur rectifie d'autres erreurs qui s'étaient accréditées jusqu'ici : il montre que la récolte de blé de 1788 pouvait être considérée comme normale et que, dans le Barrois, contrairement à ce qu'écrit Theuriet, les vendanges de cette année-là, loin de n'avoir « presque rien produit », comptèrent parmi les plus remarquables du siècle. Pellicier a bel et bien spéculé et n'a pas été un martyr, comme on l'a dit. Mais, ainsi que l'observe M. Braye, rien n'est indéracinable comme les légendes

(1) *La vénérable Jeanne Gérard, fille de la Charité d'Arras, née à Cumières (Meuse) le 23 octobre 1752, martyrisée à Cambrai le 26 juin 1794* (S R V 1919, p. 258-260).

(2) Chapelier (Ch.), *Les Reliques des martyrs de Mirecourt* (S R S D 1921, p. 43-44, 48-48 *bis*, 75-76 et 127-128).

(3) K(astener) (J.), *L'abbé Vuillemin et l'inventaire des Archives de la ville de Remiremont* (R V 1920-1921, p. 185-192).

(4) Voir ci-dessus, p. 104, à la note 3

et il est à craindre que le consciencieux travail de l'érudit ne reste impuissant contre l'œuvre d'imagination du romancier (1).

Maximum. — M. Chognot, instituteur à Autreville, nous a donné le tableau du maximum publié dans cette localité le 19 octobre 1793. Il l'a fait suivre des prix du bétail et des chevaux, tirés de quelques documents postérieurs de quelques mois seulement au précédent (2). — M. Marion a publié, parmi un certain nombre d'autres documents relatifs aux *Salaires agricoles et* [à] *la moisson de l'an II*, une lettre des Administrateurs du district de Lamarche (Vosges) a la Commission d'agriculture et des arts, en date du 14 messidor an II, sur les prix du vin et des denrées de première nécessité (3).

Assistance publique. — Signalons sous cette rubrique, dans *La Révolution dans les Vosges*, deux documents tirés des Archives départementales des Vosges, l'un du 1er pluviôse an III sur une question de domicile de secours, l'autre du 19 nivôse de la même année relatif à une affaire de mise en nourrice, par adjudication, au moins offrant, d'un enfant trouvé (4).

Divers. — On pouvait voir, à l'exposition de guerre ouverte à Metz en 1917, une carte de pain au nom d'un habitant de cette ville, le citoyen Génelin, et datée de fructidor an IV (août-septembre 1796). M. Pfeiffer, archiviste-adjoint aux Archives départementales de la Lorraine (Moselle), où la pièce est conservée, donne — non le texte — mais la traduction allemande des indications qu'elle porte (5).

M. Benoit nous apprend que le premier évêque concordataire de Metz, Mgr Bienaymé (1802-1806), s'occupait d'apiculture. Il avait publié avant la Révolution un *Mémoire sur les abeilles*, dont il donna une seconde édition à Metz en 1803. On doit à ce prélat l'invention d'un nouveau modèle de ruche, prototype de la ruche à cadres mobiles (6).

Parmi les pièces d'une *Enquête sur l'état des routes, rivières et*

(1) Braye (L.), *Les débuts de la Révolution à Bar-le-Duc : l'accapareur André Pellicier* (B S L B 1921, p. 129-154).

(2) Chognot, *Prix fixés à Autreville le 19 octobre 1793* (S L E L V 1920, p. 15-16).

(3) Marion (M.), *Les Salaires agricoles et la moisson de l'an II* (Bulletin d'Histoire économique de la Révolution, années 1917-1919. Paris, Imp. nat., 1921, un vol. in-8° de 510 p., p. 437-438).

(4) *Deux Questions d'assistance publique en l'an III* (R V 1914-1920, p. 166-168).

(5) Pfeiffer (Dr A.), *Französische Brotkarten* (L K 1918, p. 24).

(6) Benoit (Dr J.), *Ein Bahnbrecher der Bienenzucht auf dem Metzer Bischofsstuhl* (L K 1918, p. 49-50).

canaux en l'an II qui ont été publiées par M. P. Caron, se trouve un « État de la situation des routes du département de la Meuse au 25 frimaire de l'an 2me de la République française... » (1).

4. Histoire militaire.

Garde nationale, volontaires. — Dans un ouvrage sur les bataillons de volontaires, paru à la veille de la guerre, M. le commandant Dumont indique (p. 200-209, 210-217, 222-229 et 354-363) les cadres et fait l'historique de ceux de la Meurthe, de la Meuse, de la Moselle et des Vosges (2). — Les gardes nationales de la région de l'Est ont fait l'objet de deux études importantes : l'une de notre collaborateur M. le lieutenant-colonel Tournès dont nous rendons compte d'autre part (Voir ci-après p.132-135), porte sur celles du département de la Meurthe, l'autre de M. Garnier est relative à la fois à celles du département des Vosges et aux volontaires de ce même département (3). Après avoir étudié en effet l'origine et le but, puis l'organisation, les élections et le serment de 1789 à 1797, enfin le rôle dans les fédérations de 1790 et de 1791 des gardes nationales vosgiennes, M. Garnier s'occupe ensuite de la formation dans le département, en 1791, 1792 et 1793, des bataillons de volontaires, lesquels n'étaient pas tous d'anciens gardes nationaux, du moins ceux de 1793. Puis vient la question de l'habillement et de l'armement, tant des gardes nationaux que des volontaires. Cette étude est surtout composée à l'aide des textes législatifs ou administratifs qui concernent le sujet. On y trouve aussi les chiffres des contingents et ceux des armes disponibles. Mais on y chercherait vainement ce que nous donne M. Tournès pour la garde nationale de la Meurthe : l'exposé du côté politique de la question, c'est-à-dire la description de l'état d'esprit de ces gardes nationales, du rôle qu'elles ont joué dans la politique locale, de la part des différentes classes sociales dans leur formation, et enfin de leur évolution à ces divers points de vue. On n'y distingue pas suffisamment les bataillons sans-culottes de 1793 des gardes nationaux bourgeois du début du mouvement révolutionnaire ; on n'y voit pas non plus la

(1) CARON (P.), *Une Enquête sur l'état des routes, rivières et canaux en l'an II* (Bulletin d'Histoire économique de la Révolution, années 1917-1919, p. 222-228).

(2) DUMONT (Commandant G.), *Bataillons de volontaires nationaux (cadres et historiques). Études sur l'armée pendant la Révolution, 1re série, 1791.* Paris, Charles-Lavauzelle, 1914, in-8 de 463 p.

(3) GARNIER (Ad.), *Les Gardes nationales dans les Vosges* (R V 1914-1920, p. 9-32, 114-121, 148-165, 184-197 et 1920-1921, p. 12-25, 62-71, 97-108 et 165-178).

différence entre les gardes nationales des villes et celles des campagnes : ces dernières se sont formées généralement bien postérieurement aux autres. En a-t-il été de même dans les Vosges? Nous aimerions à le savoir. Par contre, dans cette étude d'histoire locale, sont rappelés avec soin tous les règlements d'ordre général qui valent pour la France entière. Mais, là même, M. Garnier n'est pas complet : c'est ainsi qu'il omet de mentionner le décret si important du 12 juin 1790 en vertu duquel tous les citoyens actifs se voyaient imposer l'obligation de servir dans la garde nationale s'ils voulaient conserver l'exercice de leur privilège politique. Malgré ces réserves, le travail de M. Garnier qui rassemble beaucoup de faits, beaucoup de textes, est très utile.

Biographies. — Le lieutenant GUILGOT, né à Circourt-sur-Mouzon, le 14 avril 1765, ancien soldat au régiment de Royal-Infanterie, engagé volontaire au 1er bataillon des Vosges en 1791, prit part aux différentes campagnes de l'armée du Rhin, puis à celles des armées de Rhin-et-Moselle, d'Italie et de Vendée. M. Marc Muller a rappelé son souvenir (1). — Le général de brigade baron d'ISMERT (1768-1826), dont le général J. Dennery a retracé la biographie dans les *Mémoires de l'Académie de Metz*, était de Teting (Moselle). Il fit partie, de 1789 à 1792, comme garde national soldé, de la garde nationale parisienne, prit part aux différentes campagnes de la Révolution et de l'Empire, reçut plusieurs blessures et fut fait général de brigade en 1813. Il prit sa retraite à la deuxième Restauration (2). — M. le général Dennery a encore consacré une notice de quelques pages à un autre général baron de l'Empire, le général SCHREIBER. Né à Metz en 1752, fils d'un sergent du régiment suisse de Salis-Samade, entré lui-même dans l'armée à l'âge de treize ans, Schreiber avait déjà vingt-sept années de service quand survint la Révolution. En 1792, son régiment ayant été licencié, comme tous les autres régiments suisses, par décret du 20 août, il entra au 2e bataillon de volontaires du Puy-de-Dôme, puis à la 202e demi-brigade. Schreiber fut fait général de brigade en 1809, mais, épuisé, dut se contenter d'un emploi sédentaire, celui de gouverneur de Parme. Mis à la retraite en 1814, il se retira à Fontainebleau où il mourut en 1833, à l'âge de quatre-vingt-un ans (3).

(1) MULLER (M.), *Jean-Joseph Guilgot de Circourt-sur-Mouzon, volontaire de la République* (P L P M 1920, p. 510-511).

(2) DENNERY (Général J.), *Notice biographique sur le général de brigade baron d'Ismert (1768-1826)* (M A M 1914-1920, p. 79-85).

(3) DENNERY (Général J.), *Le Général de brigade baron Schreiber, de Metz (1752-1833)* (P L P M 1920, p. 441-444).

Invasion de 1792. — De M. Najean, le rappel d'un texte contemporain de cette invasion : une note de Mengin, du 1er septembre 1792, fixant aux « fermes de Silageux, à environ une lieue et demie au delà de Raon et une demi-lieue en deçà de Celles », c'est-à-dire à la scierie Lajus, le « passage des Thermopyles » vosgien. Mengin voyait juste. C'est là, en effet, que bien plus tard devait être arrêté à deux reprises l'ennemi héréditaire : le 23 septembre 1870 et vers le 23 septembre 1914 (1). — Les *Mémoires* de l'Allemand Lauckhard, privat-docent à l'Université de Halle en 1780, simple soldat de l'armée prussienne avec laquelle il fit la campagne de France de 1792, puis déserteur devant Landau et passé au service des Français jusqu'à la paix de Bâle, ont été traduits et publiés récemment par M. Bauer, professeur agrégé au lycée Carnot (2). On trouve dans ces *Mémoires* maintes anecdotes sur l'invasion de la France, la prise de Longwy et de Verdun, la bataille de Valmy, la retraite prussienne, les sièges de Mayence et de Landau. Mais quel crédit peut-on accorder aux dires de cet aventurier vantard, ivrogne et débauché, dont une ou deux assertions qui ont pu être vérifiées de nos jours par un critique, M. Mathiez, ont été reconnues absolument mensongères ? Sous cette réserve, reconnaissons qu'il y a là un tableau intéressant des opérations prussiennes dans l'Est de la France.

Invasions de 1814 et 1815. — *La Révolution dans les Vosges* a publié le texte d'une lettre adressée par Kellermann, de Metz, le 2 janvier 1814, au préfet du département pour organiser la défense de la chaîne des Vosges (3). — M. Lucien Braye, secrétaire de la Société des Lettres, sciences et Arts de Bar-le-Duc, a publié dans les *Mémoires* de cette société, sur le combat de Ligny, du 23 janvier 1814, une étude dont il a donné lecture à la séance du 28 mai 1920 (soir) du Congrès des Sociétés savantes à Strasbourg. Ce travail, solidement construit à l'aide de la série A F^{IV} des Archives nationales et des archives communales et hospitalières de Ligny, fournit quelques données nouvelles sur cette affaire (4).

(1) NAJEAN (H.), *Les Thermopyles des Vosges en 1792, en 1870 et en 1914* (S L E L V 1920, p. 5-7).

(2) BAUER (W.), *Un Allemand en France sous la Terreur. Souvenirs de Frédéric-Chrétien Lauckhard, professeur d'université saxon et sans-culotte français (1792-1794)*. Paris, Perrin, 1915, in-8° de 393 p.

(3) *Une lettre du maréchal Kellermann sur la défense de la ligne des Vosges* (R V 1914-1920, p. 122-123).

(4) BRAYE (L.), *Le Combat de Ligny (1814)* (B S L B nos 1-2, janv.-juin 1920)

Divers. — La ferme du « Bois-Labbé », dans le ban d'Uxegney, servait, en l'an V, de lieu de rendez-vous aux nombreux déserteurs du canton de Domèvre-sur-Avière (1). — La ville et le district de Bruyères manquaient d'armes et de munitions en septembre et octobre 1792; un an plus tard la ville de Remiremont devait se trouver dans le même cas puisqu'un de ses habitants proposait de fabriquer des arcs et des flèches (2). — M. Edmond Lenient, « officier retraité pour blessure de guerre », a étudié d'un point de vue technique les différentes campagnes de Hoche, entre autres celle de la fin de 1793 à l'armée de la Moselle. M. Lenient défend avec vivacité le grand général républicain contre les critiques de M. Chuquet et des divers admirateurs de Napoléon (3).

III — XIXe SIÈCLE

Histoire politique. — Nous avons signalé, dans la dernière *Bibliographie lorraine* (Cf. B L 1913-1919, p. 152-153), l'intéressante étude de M. René Perrin sur le séjour du comte d'Artois à Nancy. Le sujet a été repris depuis, dans la *Revue de Paris*, par M. Lefebvre de Behaine qui s'est naturellement servi du travail de M. Perrin, dont il cite l'ouvrage sur l'*Esprit public dans le département de la Meurthe de 1814 à 1816* paru dans la collection des *Annales de l'Est*, et aussi du livre de Valfrey sur *Le comte d'Artois en Alsace et en Lorraine dans les premiers mois de 1814*. La correspondance du marquis de Custine avec sa mère, publiée par Paul de Bonnefon dans la *Revue Bleue* de 1907, les *Mémoires* du général comte de Ségur, ceux de la marquise de la Tour du Pin, naturellement ceux de Vitrolles, et quelques autres servent à l'auteur pour tracer, de la cour du comte d'Artois à Nancy, un tableau vivant et pittoresque. Pour les intrigues politiques, le récit de Vitrolles reste la source la plus considérable. Seulement, comme le fait observer M. Lefebvre de Behaine, ses *Mémoires*, qui représentent la version presque officielle de « Monsieur » (Vitrolles écrit qu'ils ont paru avec l'approbation de Charles X), ont été rédigés beaucoup plus tard, en 1827 seulement, et entièrement de souvenir, au moins pour la partie relative au voyage de Vitrolles à Nancy, ce dernier, arrêté par des paysans en regagnant Paris, ayant dû par prudence détruire ses notes (4). — M. Jean Bohin, qui a péri glorieusement devant

(1) *La Ferme du « Bois-Labbé »* (R V 1920-1921, p. 86-90).
(2) *Des canons, des munitions!* (R V 1914-1920, p. 169-172).
(3) Lenient (E.), *La Révolution et la guerre*, 2e article : *Hoche à l'armée de la Moselle* (A R 1919, p. 459-484).
(4) Lefebvre de Behaine (Fr.), *Le Comte d'Artois à Nancy (1814)* (R P 1920, 15 nov., p. 318-348).

Monchy en décembre 1914, a laissé, sur les querelles politiques à Fresnes-en-Woëvre en 1815, un article assez long que publie *Le Pays lorrain et le Pays messin*. Après avoir décrit l'état de cette petite ville à cette époque, et dépeint l'esprit d'exaspération des héroïques demi-soldes en contact journalier, dans ce pays frontière, avec les soldats de l'occupation alliée, l'auteur nous conte l'histoire du comité royaliste de la localité et celle de son chef, l'*ultra* Jean-Baptiste Holandre, ancien maire de Fresnes avant 1789. Tout royalistes qu'ils étaient, Holandre et ses amis ne voyaient pas d'un bon œil tous ces soudards étrangers, et ils adressèrent au ministre, qui d'ailleurs la repoussa, une pétition tendant à être exonérés des frais entraînés par l'obligation pour les Fresnois de les loger (1). — M. Pierre Braun, dont tous les érudits lorrains ont eu à déplorer récemment la perte et dont nous avons signalé ici même dans la dernière *Bibliographie lorraine* l'étude sur Mgr de Forbin-Janson et l'histoire du diocèse de Nancy de 1832 à 1839 (Cf. B L 1913-1919, p. 158), avait continué jusqu'à la veille de sa mort ses recherches sur l'histoire du département de la Meurthe pendant la monarchie de juillet. Du travail d'ensemble qu'il préparait sur cet intéressant sujet, il avait détaché pour *La Révolution de 1848* un chapitre sur le département à la fin du règne de Louis-Philippe. Après avoir étudié le classement des partis vers 1847, et montré que l'opinion publique sommeillait, que le parti catholique était encore le plus fort mais qu'il ne croyait pas sa victoire si proche et que la renaissance catholique qui s'observait alors à Nancy était limitée à des cercles assez restreints, l'auteur étudie la crise économique qui sévit dans la Meurthe comme partout en France pendant les années 1846 et 1847 et dont le point de départ fut la mauvaise récolte de 1845. Dans le département, nous dit M. Braun, « la crise porta exclusivement sur les blés ». En juin 1846 il y eut des désordres à Nancy qui, jusqu'au 11 juillet, fut maintenu en état de siège. La récolte de 1846 ayant été également déficitaire, la misère ne fit qu'augmenter. En février 1847 les troubles recommencèrent, et, cette fois, ce ne furent pas seulement les villes mais les campagnes elles-mêmes qui s'émurent, tandis qu'à Nancy l'*Impartial*, inspiré en matière sociale par un vicaire de la cathédrale, disciple de Buchez, l'abbé Blanc, publiait de violents articles contre les riches, en faveur de la reprise individuelle et du droit à l'existence. La charité privée se montrant impuissante à conjurer la crise, il fallut que la municipalité se mît à acheter des

(1) Bohin (J.), *L'Invasion de 1815 et le parti royaliste à Fresnes-en-Woëvre* (P L P M 1921, p. 257-267).

grains à Amsterdam pour faire descendre le prix du blé. Heureusement la récolte de 1847 fut superbe et tout ne tarda pas à rentrer dans l'ordre. Ainsi, dans le département de la Meurthe tout au moins, nous dit M. Braun, on ne peut soutenir, comme on l'a fait pour d'autres régions, que la disette de 1846 a été la « préface de la révolution » de 1848. A aucun degré l'agitation n'avait eu, ici, un caractère politique. Quelques pages sur la campagne des banquets, qui commence dans la Meurthe assez tard, terminent cette intéressante étude (1) que M. Braun a également donnée en trois fragments successifs, d'une manière par endroits un peu plus poussée, au *Pays lorrain et Pays messin* (2). — Sur le séjour de Bazaine à Nancy à la fin du Second Empire (on sait que Bazaine y a commandé pendant deux années le 3e corps), M. Albert Collignon nous donne d'intéressants détails qu'il a puisés, nous dit-il, dans les souvenirs des contemporains et dans les journaux de l'époque. Il semble bien, quand on a lu cet article, que Bazaine ait été très peu populaire à Nancy : on lui tenait rigueur de sa conduite suspecte pendant l'expédition du Mexique. Ce qui frappe aussi dans cette évocation d'un personnage resté tristement célèbre, c'est la banalité de celui-ci, son absence de distinction, d'élévation, la platitude de sa pensée (Voir son allocution à la distribution des prix du lycée, dont M. Collignon cite le texte qui est d'une extrême brièveté). Ses ordres du jour sont également d'une insignifiance rare, et, en dehors des quelques obligatoires revues ou tournées dans les garnisons du commandement, on ne trouve à relever aucune trace un peu marquante de ce séjour de deux ans. Aussi Bazaine n'a-t-il laissé dans le souvenir des contemporains qu'une image des plus effacées. C'est que, comme l'observe avec justesse — et justice — M. Collignon, « en réalité, à Nancy comme ailleurs, la préoccupation dominante de Bazaine était celle de son avancement..., une ambition sourde était le fond de cette nature égoïste et sans élévation... que le défaut de sens moral allait bientôt conduire à une honteuse capitulation » (3).

Histoire économique et sociologique. Population. — Dans l'*An-*

(1) BRAUN (P.), *Le Département de la Meurthe à la fin de la monarchie de Juillet* (La Révolution de 1848, t. XV, mars 1919-févr. 1920, p. 142-174).

(2) BRAUN (P.), *Une journée d'émeute à Nancy (21 juin 1846)* (P L P M 1920, p. 61-64). — *Un essai commercial de la municipalité de Nancy (février-août 1847)* (*Ibid.*, 1920, p. 346-351). — *L'Esprit public dans le département de la Meurthe pendant la disette de 1847* (*Ibid.*, 1921, p. 416-422).

(3) COLLIGNON (A.), *Bazaine à Nancy (1867-1869)* (P L P M 1920, p. 193-204).

nuaire de la Société d'Histoire et d'Archéologie de la Lorraine de 1914, M. Ewald Crusius, de Sobernheim-sur-la-Nahe, a publié un article considérable sur les changements de densité de la population dans les cercles de Forbach et de Sarreguemines de 1801 à 1910. De nombreux tableaux statistiques et une bibliographie étendue accompagnent cette étude de 98 pages pour laquelle une douzaine de cartes tant géologiques que topographiques ou historiques ont été utilisées. L'auteur étudie d'abord la structure du pays au point de vue géologique, agricole, hydraulique, etc. Il établit ensuite sa méthode, répartissant les propriétés en cinq catégories suivant leur superficie: jusqu'à 2 hectares, de 2 à 5, de 5 à 20, de 20 à 100, au-dessus de 100. A ce point de vue les différents districts considérés présentent au XIXe siècle une proportion très élevée de très petites propriétés, inférieures à 2 hectares, tandis que la classe la plus élevée n'est pour ainsi dire pas représentée. Puis il passe à ce qui fait l'objet plus particulier de son travail : les modifications survenues dans la densité de la population de 1801 à 1910. Dans cette longue période de plus d'un siècle M. Crusius distingue plusieurs époques : avant 1801, de 1801 à 1846, de 1846 à 1866, de 1866 à 1890 et de 1890 à 1910. Nous n'entrerons pas dans le détail de cette étude qui fournit une masse de renseignements de toute espèce (statistique des agriculteurs, des industriels et des commerçants à diverses de ces époques, proportion entre la population militaire et la population civile, remarques sur le développement de la faïencerie de Sarreguemines de 1780 à 1801 et sur la question de la suppression de la douane intérieure, etc., etc.). Après avoir mis le lecteur en garde contre les tableaux relatifs à la période antérieure à 1801, puisque c'est seulement à cette dernière date qu'on a commencé en France à établir des statistiques d'une manière moderne, nous nous bornerons à renvoyer pour les résultats d'ensemble aux tableaux très commodes des pages 347 à 349. Il en résulte que le nombre des toutes petites communes et celui des moyennes a diminué, mais qu'en revanche le nombre des communes à forte densité a beaucoup augmenté, une douzaine d'entre ces dernières en 1910 atteignant des chiffres qui étaient inconnus en 1801. Ce phénomène, comme on peut aisément le deviner, est dû au développement de l'industrie, principalement dans la région de Sarreguemines (1). — Le développement du réseau routier dans les Vosges au XIXe siècle, la construction en particulier de la célèbre route de la Schlucht entre

(1) Crusius (E.), *Die Veränderungen der Volksdichte in den lothringischen Kreisen Forbach und Saargemünd 1801 bis 1910* (A S H L 1914, p. 255-352).

Munster et Gérardmer, ont été l'œuvre du personnel des agents voyers du département, de Henri Hogard et de ses collaborateurs, auxquels M. Muller rend, dans *Le Pays lorrain et le Pays messin*, un hommage mérité (1). — Comme toutes les autres parties de la France, la région de l'Est est souvent parcourue par des Bohémiens qui ont la réputation de voleurs d'enfants. M. Sadoul nous conte, dans le même périodique, un rapt de ce genre (2). — M. Goldschmitt raconte les recherches faites durant le XIXe siècle à Stiring et à Petite-Rosselle, près de Forbach, pour trouver de la houille (3). A Stiring les sondages ne donnèrent longtemps, malgré les sommes considérables qu'on y consacrait, que des résultats médiocres. Ce fut seulement en 1910 que les de Wendel finirent par obtenir au puits Simon la récompense de leurs efforts. A Petite-Rosselle, au contraire, on pouvait, dès le mois de juin 1856, extraire de la houille du puits Saint-Charles dont le forage avait été commencé en mars 1854. Lorsque éclata la guerre de 1914, les mines de Petite-Rosselle produisaient plus de 2 millions de tonnes de houille et employaient environ 10.000 ouvriers.

Histoire religieuse. — Nous avons déjà signalé, dans la précédente *Bibliographie lorraine* (Cf. B L 1913-1919, p. 158-159) le septième congrès général des catholiques vosgiens tenu à Épinal le dimanche 7 mars 1920. — Mentionnons cette fois le rapport du conseil presbytéral de l'église réformée de Nancy (4) et celui de l'Association de bienfaisance de la même église (5).

Instruction publique, mouvement intellectuel. — La vie universitaire dans la capitale de la Lorraine, brusquement interrompue par ordre ministériel le 11 février 1918, n'avait repris qu'au début de janvier 1919. Ce que fut cette première année scolaire 1919, au cours de laquelle les différents enseignements se réorganisèrent peu à peu, ce que furent les deux suivantes, 1919-1920 et 1920-1921, c'est ce que nous montrent les rapports du Conseil et des doyens des diverses facultés — au nombre de cinq aujourd'hui — de l'Université de

(1) Muller (M.), *Quelques mots sur le personnel des agents voyers des Vosges (1836-1914)* (P L P M 1920, p. 205-209).

(2) Sadoul (L.), *Les Bohémiens voleurs d'enfants* (P L P M 1921, p. 322-329).

(3) Goldschmitt (Fr.), *Die Entwicklung der Kohlengruben in Kleinrosseln-Stieringen* (L K 1918, p. 80-81).

(4) *Église réformée de Nancy. Rapport du Conseil presbytéral sur l'année 1921.* Nancy, imp. Berger-Levrault, in-8° de 31 p.

(5) *Association de bienfaisance parmi les protestants de la ville et de l'arrondissement de Nancy. Rapport du Conseil d'administration pendant l'année 1920.* Paris-Nancy-Strasbourg, Berger-Levrault, 1921, in-8° de 20 p.

Nancy (1). — De leur côté, dans l'année qui suivit celle de l'armistice, les diverses revues locales ont reparu une à une : *Le Pays lorrain et le Pays messin* depuis le mois de juin 1919, *La Révolution dans les Vosges* depuis le mois d'octobre 1919, le *Bulletin* et les *Mémoires de la Société d'Archéologie de la Lorraine* depuis août-septembre 1919. En même temps nos sociétés savantes ont repris leur activité, à Nancy, à Bar-le-Duc, à Épinal, etc., tandis qu'à Metz, l'ancienne Société d'Histoire et d'Archéologie, qui inscrivait autrefois au frontispice de son annuaire : *Protector : Seine Majestät Kaiser Wilhelm II*, rentrait dans le giron de la patrie française. Nous venons ainsi de passer par un moment de renaissance, d'organisation qui aurait pu faciliter la réalisation des idées de transformation les plus hardies. Aussi M. Duvernoy a-t-il proposé aux diverses sociétés lorraines de fusionner afin de pouvoir plus facilement traverser la crise commerciale qui sévit encore aujourd'hui, en mettant en commun leurs ressources. Il y a là un projet fort intéressant d'une publication unique qui pourrait permettre en effet, comme le dit M. Duvernoy, de donner plus souvent des travaux d'un intérêt plus général (2). — Signalons enfin, de M. Georges Baumont, dans *Le Pays lorrain et le Pays messin*, un intéressant historique de la bibliothèque de Saint-Dié, très sérieusement documenté et qui va de l'époque révolutionnaire jusqu'à l'année 1919 (3).

Histoire locale. — ÉPINAL a bien changé au cours du XIXe siècle, l'immigration alsacienne ayant doublé la petite ville après 1870 et en ayant fait un centre industriel. M. René Perrout nous retrace le tableau de ces transformations et évoque, sur la ville et ses habitants, des souvenirs personnels (4). — METZ posséda sous le premier Empire les portraits de Napoléon Ier et de Joséphine, dus au peintre Gérard, dont Jean-Julien a publié la correspondance échangée en 1808-1809 avec les représentants de la ville au sujet de la commande de ces peintures qui lui avait été confiée (5). — Dans la revue l'*Austrasie*, du général Guinot, quelques souvenirs de l'École d'application

(1) *Université de Nancy. Rapport annuel du Conseil de l'Université et comptes rendus des Facultés.* Nancy, imp. J. Coubé et fils. *Années scolaires 1917-1918 et 1918-1919*, in-8° de 195 p. *Année scolaire 1919-1920*, in-8° de 252 p.

(2) DUVERNOY (E.), *Si nous groupions nos société savantes lorraines?* (P L P M 1920, p. 494-498).

(3) BAUMONT (G.), *Notice historique sur la Bibliothèque publique de Saint-Dié* (P L P M 1920, p. 241-250 et 311-318).

(4) PERROUT (R.), *Épinal au XIXe siècle : I. La ville ; II. Les habitants* (P L P M 1920, p. 49-57, 112-119 et 160-164).

(5) JEAN-JULIEN, *Les Portraits de Napoléon Ier à Metz* (P L P M 1921, p. 238-243)

de *Metz*, transportée à Fontainebleau depuis la guerre de 1870 (1). — NANCY ne fut dotée d'une faculté de droit qu'au mois de novembre 1864. M. Sadoul évoque le souvenir des fêtes et des banquets qui furent donnés à cette occasion (2). — A trois reprises au cours du XIXe siècle, RAON-L'ÉTAPE a dû faire tête aux envahisseurs. M. Sadoul nous a encore raconté ces trois épisodes : l'invasion de 1814-1815, la guerre de 1870 ainsi que l'occupation de 1871-1873, enfin et surtout les terribles journées d'août et septembre 1914 (3). — De 1904 à 1910 la municipalité de SAINT-DIÉ a fait d'importants travaux, mais, par suite d'un conflit avec l'administration préfectorale, elle donna à cette époque sa démission, à l'occasion de laquelle un de ses partisans, qui à conservé l'anonymat, a fait paraître une brochure de propagande et de polémique (4).

Biographies contemporaines. — BUIGNET, inspecteur d'académie, amateur de peinture, ayant vécu à Metz de 1832 ou 1833 environ jusqu'en 1871. Quelques pages tirées d'un manuscrit légué par le peintre Migette, mort en 1885, à la ville de Metz (5).

FERRANT (Clémence), de Laneuveville-en-Saulnois, baptisée à Delme, 1816-1888; « possédée » du démon, servante de curé, puis volontairement recluse; vie ascétique et contemplative terminée au couvent d'Oriocourt. Biographie par l'abbé Dupal (6).

HARMAND (Firmin, 1811-1873 et Léon, 1841-1914), chanoines, fondateurs de la Congrégation des Sœurs de la Foi qui administre l'orphelinat agricole de Haroué. Importante biographie par l'abbé Martin, docteur ès lettres (7), déjà auteur d'une étude sur l'établissement de Haroué signalée précédemment ici même (Cf. B L 1913-1919, p. 160, n. 1).

(1) GUINOT (Général), *Souvenirs de l'École d'application de Metz* (A, t. 38, p. 12.)

(2) SADOUL (L.), *Le Barreau à table* (*Nancy en 1865*) (P L P M 1920, p. 9-18).

(3) SADOUL (L.), *Raon-l'Étape et l'invasion* (P L P M 1920, p. 97-107 pour 1814-1815 et 1870-1873, et p. 165-175, 210-221, 224-265, 298-307, 355-365 pour la guerre de 1914).

(4) *Pages d'histoire locale. L'administration communale de Saint-Dié de 1904 à 1910. Dédié aux partisans de la décentralisation, des réformes administratives et de l'affranchissement des pouvoirs communaux d'une tutelle vexatoire.* S. l. n. d., in-8° de 72 p. avec un plan.

(5) MIGETTE (A.), *Silhouette messine ; monsieur Buignet* (P L P M 1920, p. 499-503).

(6) DUPAL (Abbé C.), *Clémence Ferrant, servante des prêtres, servante de Dieu.* Nancy, chez l'auteur, 81, rue des Quatre-Églises, in-18 de 132 p.

(7) MARTIN (Abbé E.), *La Congrégation des Sœurs de la Foi et ses deux fondateurs : les chanoines Firmin et Léon Harmand.* Nancy, ancienne imp. Vagner, 1921, in-8° de VIII-231 p. avec 2 portraits.

Lyautey (Hubert), général, aujourd'hui maréchal, né à Nancy le 17 novembre 1854. Importante biographie d'Amédée Britsch dans *Les Cahiers de la Victoire* de *La Renaissance du Livre* (1).

Mathieu (François-Désiré), cardinal, né à Einville-au-Jard) Meurthe-et-Moselle) le 28 mai 1839, mort à Londres le 26 octobre 1908. Créé cardinal de curie en mai 1899; c'est l'histoire de cette mission à Rome que raconte un article de M. Edmond Renard (2).

Micheler, général de division, né à Phalsbourg le 1er mai 1852, mort pour la France en 1717. Article du général de réserve Dennery dans le *Pays Lorrain* (3).

Penguilly-L'Héridon, élève de l'école d'application de Metz en 1833-1834; devenu conservateur du musée d'artillerie, put se livrer désormais sans entrave à son goût pour le dessin; mort en 1870. Courte notice biographique de A. Migette (4).

Prost (Auguste), né à Metz en 1817, fils d'un colonel et de la fille du banquier Simon; érudit messin, auteur de nombreuses communications à l'Académie de Metz et à la Société d'archéologie et d'histoire de la Moselle, patriote, mort en 1896. Notice par M. Roger Clément, conservateur des musées et de la bibliothèque de Metz (5).

Venel (Paul-Marie-Célestin), né à Hesse (Meurthe) le 25 janvier 1864, général à l'armée d'Orient, mort en 1920. Court article dans le *Pays Lorrain* par G. Gobert (6) et biographie plus étendue du même auteur (7).

Waris (Michel) (1777-1850) de Grostenquin, rebouteur renommé à qui une statue fut élevée en 1853 dans le village de Berg où il mourut. Notice par M. Linel (8).

Guerre de 1870 et occupation allemande. — Le 30 août 1870, un

(1) Britsch (A.), *Le maréchal Lyautey. Le soldat, l'écrivain, le politique.* Paris, la Renaissance du Livre, 1921, in-12 de 262 p. avec cartes et fac-similé d'autographe.

(2) Renard (E.), *Un cardinal de curie : le cardinal Mathieu (1899-1908)* (C 1921 (4), p. 224-256).

(3) Dennery (Général), *Le général de division Micheler de Phalsbourg mort pour la France en 1917* (P L P M 1920, p. 126-128).

(4) Migette (A.), *Silhouette messine : M. Penguilly-L'Héridon, élève de l'école d'application* (P L P M 1921, p. 126-127).

(5) Clément (R.), *Auguste Prost, historien, archéologue, patriote (1817-1896)* (P L P M 1921, p. 401-410).

(6) Gobert (G.), *Un brave Lorrain : le général Venel (1864-1920)* (P L P M 1920, p 385-391).

(7) Gobert (G.), *Un bon Lorrain, un brave colonial : le général Venel, commandant de l'expédition de Thessalie.* Mirecourt, imp. Carnet, 1920, in-8 de 47 p.

(8) Linel (A.), *Waris von Berg* (L K 1919, p. 81-82).

escadron de hussards prussiens, commandé par le capitaine von Kleist, qui venait deux jours auparavant de saisir comme otage le maire de Rédange, M. Welter, était surpris dans son cantonnement d'Audun-le-Tiche par un faible détachement de 150 douaniers, gendarmes et gardes forestiers français, que le commandant de la place de Longwy, le lieutenant-colonel Massaroli, avait envoyé à cet effet. Deux douaniers furent tués dans cette affaire, qui coûta la vie à une dizaine de Prussiens. Parmi les hussards qui parvinrent à s'échapper, quelques-uns se réfugièrent sur le territoire proche du grand-duché du Luxembourg et il fut fait plus tard état de cette violation de territoire dans la correspondance échangée entre M. Servais, ministre d'État luxembourgeois, et Bismarck. Cet épisode intéressant du début de la campagne, a été longuement retracé par le fils de l'ancien maire de Rédange, M. Ferréol Welter, qui a mis en pleine lumière le rôle odieux joué dans cette affaire par le capitaine prussien et qui a raconté en détail les tribulations subies par son père. De nombreuses pièces justificatives accompagnent ce travail (1). — Sur le siège de Metz en 1870, M. Adrien Vély a écrit un article que l'on trouvera dans l'ouvrage publié par l'abbé Wetterlé et M. Carlos Fischer sous le titre *Notre Alsace, notre Lorraine* (2). — Dans un article que nous avons oublié de mentionner à la dernière *Bibliographie Lorraine* sur *Bazaine à Metz*, la question si passionnante de la trahison de Bazaine a été une fois de plus examinée par M. Driault, à la suite de la publication, en 1913, des deux volumes de M. Paul Lanoir pour la réhabilitation de Bazaine. M. Driault ne se prononce pas sur la question militaire; mais, après avoir repoussé l'excuse de la faiblesse de caractère de Bazaine, bonne tout au plus pour un avocat mais dont un historien ne saurait se contenter, il n'a pas de peine à montrer tout ce que la conduite du maréchal a eu de louche et de suspect après la révolution du 4 septembre, dans ce qu'on a appelé la « période diplomatique » de l'histoire du siège : correspondance avec le prince Frédéric-Charles auquel Bazaine s'adresse pour avoir des renseignements sur les événements de Paris; négociation du trop fameux Régnier (sur lequel, depuis la publication de l'article de M. Driault au début de 1914, ont paru les révélations de l'ancien précepteur du prince impérial,

(1) Welter (F.), *L'escarmouche d'Audun-le-Tiche, le 30 août 1870* (M A M 1920-1921, en appendice avec pagin. spéc. p. 1-148).

(2) Wetterlé (Abbé) et Fischer (C.), *Notre Alsace, notre Lorraine,* avec la collaboration de MM. Maurice Barrès, P. Bourson, D. Blumenthal, A. Lichtenberger, Hinzelin, etc. Gr. in-4 avec grav. *L'édition française illustrée,* t. I, 1919, 324 p. avec 20 hors-texte.

feu Augustin Filon); mission de Bourbaki; tractation de Boyer..., toute la conduite de Bazaine a été celle d'un politicien qui rêva d'un pronunciamento militaire et non celle d'un général qui accomplit simplement son devoir (1). — M. Hertz, dans *Le Pays Lorrain*, évoque le souvenir du lendemain de la capitulation de Phalsbourg, de la journée du 11 décembre 1870 (2). — M. Émile Chantriot, dont nous avons déjà signalé (Cf. B L 1913-1919, p. 126, n. 5) l'intéressante brochure sur *L'Administration des départements envahis en 1870-1871*, a donné à la *Revue de Paris*, sur *Les Allemands en Lorraine 1870-1873*, un article dans lequel il rappelle les conditions de l'occupation allemande et montre les différences entre cette occupation et l'occupation actuelle par les Alliés des territoires rhénans. A ce propos M. Chantriot fait remarquer, avec juste raison, « que jamais un de nos ministres ne parut dans le territoire occupé : jamais, bien certainement, l'autorité allemande n'aurait toléré qu'un représentant du gouvernement de Versailles vînt tenir devant les fonctionnaires et les habitants soumis au régime de l'occupation un langage susceptible d'exalter des espérances contraires à la stricte application du traité de Francfort ». Au reste et en dépit « de cette surveillance sévère que la population sentait peser sur toutes les manifestations de son activité », le général en chef des troupes d'occupation, Manteuffel, en résidence à Nancy, avec lequel notre représentant, le comte de Saint-Vallier, était en rapports journaliers, sut employer une manière conciliante qui lui valut d'acerbes critiques de la part de ses compatriotes (3).

La Lorraine annexée et l'Alsace-Lorraine de 1871 à 1914. — Au cours de la dernière guerre, en vue de faciliter la future rentrée de l'Alsace-Lorraine dans le sein de la patrie française, le gouvernement a fait traduire et grouper tous les textes allemands concernant le régime politique, administratif, judiciaire et fiscal du « Reichsland ». Cette œuvre considérable, que nous n'avons pas encore signalée et qui a seulement été achevée à la veille de l'armistice, porte le titre suivant : *Organisation politique, administrative et législative de l'Alsace-Lorraine. Documents mis à jour jusqu'au 31 juillet 1914 pour la légis-*

(1) Driault (E.), *Bazaine à Metz. État de la question* (Revue des Études napoléoniennes 1914 (1), p. 63-84).

(2) Hertz (A.), *Souvenirs de Phalsbourg* (P L P M 1920, p. 366-369).

(3) Chantriot (E.), *Les Allemands en Lorraine (2 mars 1871-16 septembre 1873)* (R P 1921 (2), p. 828-837). Sur l'important ouvrage de M. Chantriot *La Lorraine sous l'occupation allemande*, ouvrage tout récent (1922), voir ci-après p. 135-137 aux *Comptes rendus*.

lation et jusqu'en 1913-1915 pour la statistique. Elle comprend d'abord une première partie d'exposé, en un fort volume dont les pages sont bourrées de tableaux et de chiffres (1); puis, en trois autres tomes, les textes mêmes qui ont servi à rédiger la partie descriptive : règlements d'administration, lois fiscales, lois pénales (2). — A cette publication officielle il faut joindre, si l'on veut se rendre un compte exact et détaillé de la condition de l'Alsace-Lorraine à la veille de la guerre, l'ouvrage publié en 1913 par M. Paul Heitz, docteur en droit, sur *Le droit constitutionnel en Alsace-Lorraine.* Ce dernier comprend trois parties : d'abord un historique du droit constitutionnel de l'Alsace-Lorraine depuis le 14 août 1870, date de l'occupation militaire allemande; ensuite la description des organes politiques du pays : ceux communs au Reichsland et à Berlin, ceux particuliers à l'Alsace-Lorraine, et l'énumération des rouages administratifs et des subdivisions administratives; vient en dernier lieu une étude sur « La situation juridique de l'Alsace-Lorraine dans l'Empire allemand », à la suite de laquelle l'auteur affirme qu'il existe bien réellement une nationalité alsacienne-lorraine dans le sein de l'Allemagne (3). — A la suite de M. Heitz, et « à propos » de son ouvrage, dont il fait d'ailleurs l'éloge, M. Carré de Malberg a examiné, en 1914, juste au moment où la grande lutte allait s'ouvrir, *La condition juridique de l'Alsace-Lorraine dans l'Empire allemand.* Il retrace d'abord, lui aussi, les étapes de l'histoire du droit constitutionnel du Reichsland jusqu'à la réforme de 1911; puis il discute la portée de la loi du 31 mai de cette année et montre que les modifications apportées par cette loi à la situation organique de l'Alsace-Lorraine ont été plus apparentes que réelles : l'Alsace-Lorraine est demeurée dans « sa situation antérieure de Reichsland ». La conclusion de l'auteur n'est pas tout à fait celle de M. Heitz. Tandis que ce dernier croyait pouvoir affirmer que l'Alsace-Lorraine était en marche vers l'autonomie, M. Carré de Malberg déclare nettement que cette situation humiliante des Alsaciens-Lorrains prendra fin seulement « lorsque les causes politiques qui l'ont engendrée auront elles-mêmes disparu ». Peut-on sans émotion relire aujourd'hui ces lignes, écrites à la veille même du conflit européen

(1) *Première partie : Organisation politique, administrative et judiciaire.* Paris, Imp. nation., 1915, in-8 de 885 p.

(2) *Deuxième partie : Textes législatifs traduits et annotés.* T. I : *Organisation politique et administrative.* Paris, Imp. nation., 1917, in-8 de 909 p.

T. II : *Lois fiscales.* Paris, Imp. nation., 1917, in-8 de 719 p.

T. III : *Lois pénales.* Paris, Imp. nation., 1919, in-8 de 148 p.

(3) Heitz (P.), docteur en droit, *Le Droit constitutionnel de l'Alsace-Lorraine.* Paris, libr. gén. de droit et de jurisprudence, Pichon et Durand-Auzias, 1913, in-8.

qui devait faire enfin disparaître les « *causes politiques* » dont M. Carré de Malberg parle ici (1)? — Sous le titre de *Croquis lorrains*, M. Paul Piquelle, dans le recueil déjà cité de MM. Wetterlé et Carlos Fischer (2), évoque la physionomie de plusieurs petites villes de la Lorraine aujourd'hui désannexée : Sarreguemines, Thionville, Bitche, Boulay, Faulquemont, Morhange, Forbach, Saint-Avold, Sarrebourg, Château-Salins, Vic-sur-Seille. — M. Henry Salomon, professeur au lycée Henri IV à Paris, a fait au Congrès des Sociétés savantes de 1920 à Strasbourg une intéressante communication sur le médecin Bamberger (1825-1910), né à Strasbourg, devenu Messin par son mariage, élu député de la Moselle à l'Assemblée de Bordeaux en 1871, qui, après avoir opté pour la France, représenta la circonscription de Boulogne-Neuilly de 1876 à 1881 et devint ensuite aide-bibliothécaire au Museum (3). — On sait que Guillaume II acheta, le 15 juillet 1890, le château d'Urville, près de Metz. Il fit répandre le bruit qu'il tenait la propriété du baron de Sers. En réalité le château n'appartenait plus depuis longtemps au baron, mais à un simple roturier, M. Romain Sendret, maître tanneur messin, qui avait dû s'en débarrasser pour réparer les brèches faites à sa fortune (4). — Le chanoine Erman a publié en 1921 une étude sur l'organisation de la charité en Lorraine depuis l'année 1906 (5), et M. Maujean, la même année, des *Souvenirs de l'École préparatoire de Saint-Avold* (6).

La frontière du Nord-Est et les traités de 1815. — En même temps qu'il faisait paraître son grand ouvrage sur l'organisation politique et administrative de l'Alsace-Lorraine (7), le gouvernement publiait le résultat des travaux d'un comité d'études formé le 17 février 1917 par la réunion d'un certain nombre d'historiens et de géographes

(1) Carré de Malberg, *La Condition juridique de l'Alsace-Lorraine dans l'Empire allemand*. Paris, Giard et Brière, 1914, in-8 de 48 p. (Extrait de la Revue du Droit public et de la Science politique en France et à l'étranger, numéro de janvier, février, mars 1914).

(2) Cf. ci-dessus, p. 124, n. 2.

(3) Voir le compte rendu des séances du Congrès des Sociétés savantes de 1920, séance du 28 mai au matin.

(4) Misme (J.), *Les Derniers maîtres d'Urville, histoire d'une famille messine* (R P 1917 (4), p. 597-613).

(5) Erman (Chanoine E.), *L'Organisation de la charité privée en Lorraine (1906-1921)* (Publications de la Fédération de charité du diocèse de Metz, t. III, fasc. 1). Metz, imp. lorraine, 1921, in-8 de 103 p.

(6) Maujean (L.), *Ferdinand Hiller. Souvenirs de l'École préparatoire de Saint-Avold* (L'École lorraine, 1921).

(7) Cf. *supra*, p. 126 et notes 1 et 2.

pour étudier scientifiquement les données du problème de la frontière à tracer entre l'Allemagne et la France dans le futur traité de paix. Sous le titre de *L'Alsace-Lorraine et la frontière du Nord-Est*, cet ouvrage comprend : d'abord une introduction à la fois historique et géographique, dont la partie historique, due à MM. Lavisse et Pfister, est relative à la formation de l'Alsace-Lorraine du xvie siècle à 1871, et la partie géographique, qui est l'œuvre de M. Gallois, a trait aux variations de la frontière du Nord et du Nord-Est depuis 1789; viennent ensuite six parties qui traitent successivement : des questions de frontière (Palatinat, Sarre, Sarrebrük), de la question du Luxembourg, des questions économiques (fer, houille, textiles, potasse), de la question du Rhin, de la question stratégique et enfin de l'esprit public dans les pays rhénans avant la Révolution, de 1789 à 1814, de 1814 à 1871 et depuis 1871. Un atlas de 22 planches accompagne cet exposé magistral (1). — Sous ce même titre *L'Alsace-Lorraine et la frontière du Nord-Est*, M. Durandin a fait paraître un article dans une revue de géographie (2). — M. Jules Duhem, dont nous avons signalé dans notre précédente B L (1913-1919, p. 165 et n. 3) la captivante étude sur *La Question de l'Alsace-Lorraine de 1871 à 1914*, a rappelé dans le *Mercure de France* les négociations de Vienne et les stipulations du traité du 20 novembre 1815 qui a mutilé notre ancienne frontière du Nord-Est (3). — C'est de toute la question de la rive gauche du Rhin dans son ensemble, de 1815 à 1914, que s'est occupé M. Julien Rovère dans deux articles de la *Revue des Deux Mondes* parus en 1917 et dont nous n'avions pas encore rendu compte. Le premier, intitulé *La Résistance à la conquête (1815-1848)*, retrace les manifestations d'attachement à la France de la population rhénane pendant le premier tiers de siècle qui suivit les traités de 1815 : les sentiments et les intérêts se réunissaient alors pour protester contre la séparation d'avec le pays des Droits de l'Homme et du Code Napoléon; dans la partie réunie à la Prusse la question confessionnelle joua également un rôle, juifs et catholiques étant persécutés par le pouvoir. *De 1848 à 1870* c'est l'histoire de l'*opposition à la Prusse* depuis la Révolution de 1848 laquelle, dit M. Rovère, fut, dans la vallée du Rhin, « violemment antiprussienne » et même « à tendances françaises ».

(1) *L'Alsace-Lorraine et la frontière du Nord-Est.* Travaux du Comité d'études. T. I. Paris, Imp. nation., 1918, 1 vol. in-4 de v-453 p. avec atlas de 22 planches in-f°.

(2) DURANDIN (G.), *L'Alsace-Lorraine et la frontière du Nord-Est* (La Géographie, 1920).

(3) DUHEM (J.), *La Frontière de l'Est et les traités de 1815* (Mercure de France 1919 (1), p. 407-413).

Entendez que « les démocrates avancés » souhaitaient « le secours de la France ». Souhaitaient-ils aussi d'être annexés par elle? Ceci nous semble moins certain. Dans tous les cas notre abstention et la circulaire de Lamartine rejetèrent les Rhénans dans les bras de la Prusse. Celle-ci, il est vrai, n'était pas aimée, mais subie, et, nous dit M. Rovère, pendant tout le second Empire, la popularité de Napoléon III, neveu du Protecteur de l'ancienne confédération du Rhin et d'éducation presque allemande, « est extraordinaire... dans tous les états de l'ancienne confédération ». M. Rovère en conclut à la sincérité de Bismarck dans ses négociations de 1865-1866 en vue de maintenir la France dans la neutralité lors du conflit avec l'Autriche : sincèrement Bismarck aurait envisagé la perspective de l'abandon de « ces populations rebelles ». Le manque de décision de Napoléon devait faire perdre l'occasion. Cependant, après 1866, les Rhénans restèrent francophiles. Nos désastres de 1870 leur ont-ils fait changer d'avis? Dans un troisième article *Entre deux guerres* (1870-1914), M. Rovère, s'appuyant sur le Kulturkampf qui n'aurait été, d'après lui, qu'un moyen de combattre l'influence française, prétend qu'il n'en est rien et il laisse entendre qu'en Rhénanie, seuls les protestants immigrés fêtaient sincèrement le jour anniversaire de Sedan. De là à concevoir la possibilité ou même la facilité relative d'une absorption par la France de toute la rive gauche du Rhin il n'y a évidemment qu'un pas. Nous craignons pour notre part qu'il n'y ait là une dangereuse illusion. M. Rovère ne convient-il pas lui-même qu' « à partir de 1880 » la monarchie prussienne a procuré « aux provinces rhénanes une prospérité matérielle inconnue dans les années précédentes » et a rencontré « alors des dévouements qui s'étaient refusés jusque-là »? Et puis que fait-il de l'action des universités? et du sang versé en commun (1)?

IV — L'ALSACE-LORRAINE ET LA QUESTION D'ALSACE-LORRAINE PENDANT ET APRÈS LA DERNIÈRE GUERRE

L'Alsace-Lorraine pendant la guerre. — Sous cette rubrique nous nous bornerons à signaler, d'abord une plaquette d'un écrivain allemand sur les Alsaciens-Lorrains emmenés comme otages pendant la

(1) ROVÈRE (J.), *La Rive gauche du Rhin* (R D M 1917 (5), p. 512-545, 1917 (6) p. 127-163 et p. 597-629).

guerre (1), ensuite — et surtout — la révélation faite par M. Charles Schmidt, archiviste aux Archives nationales et chargé au lendemain de l'armistice d'organiser les archives d'Alsace-Lorraine, des projets conçus au cours de la guerre par le grand État-major allemand à l'endroit du malheureux Reichsland pour sa *réorganisation* après la guerre. Germaniser de force, tel était le but à poursuivre. Les moyens à employer : confiscation, colonisation, *translation* en grand des *propriétés...* Le régime de terreur qu'ont connu pendant un demi-siècle nos frères retrouvés n'était rien en comparaison de celui que leur réservaient leurs bourreaux. C'est ce que M. Schmidt a démontré péremptoirement dans une courte brochure publiée après l'armistice (2) et dont nous n'avons pu que signaler le titre précédemment (Cf. B L 1913-1919, p. 170). Depuis lors le même auteur a donné le texte même des documents sur lesquels elle est appuyée (3).

La question d'Alsace-Lorraine devant l'opinion française. — Après avoir signalé un article de M. Boucher, paru en 1918 sur la question du plébiscite et qui ne présente plus qu'un intérêt rétrospectif (4), nous mentionnerons encore une brochure de l'abbé Thilmont qui rappelle les titres historiques de la France sur l'Alsace : l'extension des Gaulois jusqu'au Rhin, les serments de 842, la *Marseillaise*, etc. (5).

La rentrée de l'Alsace-Lorraine dans la patrie française. — M. Béhé a pieusement recueilli sur ces « heures inoubliables » toutes les relations, tous les discours, toutes les impressions de chefs militaires, qu'il a réunis pour en transmettre à nos descendants l'impérissable souvenir (6). — La vieille Académie de Metz, que la Convention avait mise sur le même pied que l'Académie française en les supprimant toutes deux par le même décret, le 14 août 1793, célébrait le 12 juin

(1) Litschgy (M.), *Les Otages alsaciens-lorrains*. Stuttgard, Deutsche Verlagsanstalt, 1919, in-8 de 34 p.

(2) Schmidt (Ch.), *Ce qu'ils auraient fait de l'Alsace-Lorraine*. Nancy, Berger-Levrault, 1919, in-12 de 58 p. avec 2 planches photographiques.

(3) Schmidt (Ch.), *Les plans secrets de la politique allemande en Alsace-Lorraine (1915-1916)*. Paris, Payot, 1922, in-8.

(4) Boucher (M.), *Le droit et la question du plébiscite en Alsace-Lorraine* (L'Action nationale, 1918).

(5) Thilmont (Abbé Ch.), *L'Alsace-Lorraine et la France*. Nancy, Crépin-Leblond, 1919, in-8 de 121 p.

(6) Béhé (M.), *Heures inoubliables. Recueil des relations des fêtes de libération, des discours prononcés dans plus de quatre-vingts villes et villages d'Alsace et de Lorraine, en novembre et décembre 1918 et des impressions personnelles des maréchaux et généraux*. Strasbourg, Le Roux, 1920, 1 vol. de 447 p. illustré.

1919, le centenaire de sa réouverture en présence de deux délégués de l'Académie française, ce qui, étant données les circonstances du moment, donna lieu à des fêtes particulièrement émouvantes dont l'historique a été rédigé à Metz (1), tandis que M. Gaston Deschamps en entretenait les lecteurs de la *Revue des Deux Mondes* (2). — Depuis l'armistice, nombreux sont les congrès qui se sont tenus en pays désannexés, depuis le Congrès des catholiques sociaux réuni à Metz dès le mois d'août 1919 (3), jusqu'au Congrès des Sociétés savantes de Strasbourg (mai 1920). — Et pendant ce temps, là où ils existaient encore, on remettait en place les écriteaux français d'avant 1870, jusqu'aux plaques routières du temps du second Empire (4).

La question de l'organisation à donner à l'Alsace-Lorraine. — Nous nous permettrons de signaler d'abord sous cette rubrique l'intéressante étude de M. Jean Priou, avocat à la cour de Paris, qui est en même temps une excellente thèse de droit, sur l'*Organisation politique et économique du territoire de la Sarre*. M. Priou donne avec confiance rendez-vous à l'Allemagne « pour 1935 sur les bords de la Sarre, afin de constater le travail accompli par la Société des Nations et la France » (5). — En ce qui concerne l'Alsace-Lorraine, on ne connaît que trop l'existence de ce que M. Marcel Nast, professeur à la faculté de droit de Strasbourg, a appelé *Le malaise alsacien-lorrain* (6). — Tandis que M. Nast en indique quelques causes, tandis que M. Jean de Pange en retrace les premières manifestations (7), Georges Delahache établit le bilan de ce qui a déjà été fait par l'administration française en Alsace-Lorraine depuis l'armistice jusqu'aux premiers mois de l'année 1921. Son livre, particulièrement précieux parce qu'il reflète la pensée de toute une pléiade d'administrateurs français dont on nous indique les noms, est précédé d'une préface au début de laquelle, en quelques phrases limpides, l'auteur nous livre la clef du problème alsacien-lorrain : « Les « territoires cédés » par la France en 1871, c'étaient, totalement ou en partie, quatre départements français : le Bas-Rhin,

(1) *Historique des fêtes du centenaire de l'Académie de Metz, 12 juin 1919*. Metz, imp. lorraine, 1920, in-8° de 13 p.

(2) Deschamps (G.), *L'Académie de Metz : à propos de son centenaire* (R D M 1919 [4], p. 455-466). Cf. ci-dessus, p .

(3) Du Passage (H.), *La Semaine sociale à Metz* (Études 1919 [3], p. 604-620).

(4) Lettre de Marcel Lorans, de Sarrebourg, au directeur du Mercure de France du 8 mars 1920 (*Mercure de France*, 1er avril 1920, p. 287).

(5) Priou (J.), *L'Organisation politique et économique du territoire de la Sarre*. Paris, Sirey, 22, rue Soufflot, 1921, in-8° de VI-256 p.

(6) Nast (M.), *Le Malaise alsacien-lorrain*, Paris, Crès, 1920, in-16 de 64 p.

(7) De Pange (J.), *Le Régionalisme en Alsace-Lorraine* (C 1920 [1], p. 577-616).

le Haut-Rhin, la Meurthe, la Moselle. Les « territoires réintégrés dans la souveraineté française » par le traité de 1919, c'est l'Alsace-Lorraine... Une transformation de cette importance ne pouvait rester de simple surface. » Et, en effet, l'emprise administrative allemande, par une « évolution lente, imperceptible, au jour le jour », a tout transformé. Au bout de quarante-huit ans nous retrouvons tout changé : « Un titre, traduit, n'implique plus l'identité des fonctions. Le Kreisdirector... décide », là « où le sous-préfet n'aurait qu'à transmettre ». L'Amtsrichter n'est pas le juge de paix mais un magistrat de première instance. « Les avocats sont des avocats-avoués. Un notaire est un fonctionnaire, son étude n'est pas une charge. Au contraire, une pharmacie en est une et un diplôme ne confère pas à lui seul le droit de s'établir pharmacien. Mais point n'est besoin de diplôme pour ouvrir un cabinet de dentiste, etc... (1). » — Toutes ces difficultés de réadaptation, bien d'autres encore, expliquent la profondeur et la durée du « malaise alsacien-lorrain ». Mais elles ne sont pas insolubles. Il y a un régionalisme alsacien-lorrain, mais ce n'est pas un séparatisme, comme l'ont montré les élections du 16 novembre 1919, que Pierre Braun a examinées en ce qui concerne la Lorraine (2). — Avec le temps s'effaceront toutes ces différences administratives qui ont été constituées avec le temps. Il est vrai qu'il restera la question de la langue. Mais ne peut-on faire prospérer, comme en Suisse, le bilinguisme en Alsace et en Lorraine (3) ?

II — COMPTES RENDUS

TOURNÈS (R.), lieutenant-colonel, docteur ès lettres, *La Garde nationale dans le département de la Meurthe pendant la Révolution (1789-1802)*. Angers, Société française d'imprimerie et de publicité, 1920, 1 vol. in-8° de XXIII-301 p.

Ce livre de notre éminent collaborateur, M. le lieutenant-colonel Tournès, est une thèse de doctorat qui a été soutenue en Sorbonne le 11 décembre 1920 et qui a valu à son auteur le grade de docteur ès lettres avec la mention *très honorable*. Il était écrit avant la guerre,

(1) DELAHACHE (G.), *Les Débuts de l'administration française en Alsace et en Lorraine. Documents recueillis et publiés avec un avant-propos par G. Delahache*. Paris, Hachette, 1921, in-8° de XIV-332 p.

(2) BRAUN (P.), *Le Vote de la Lorraine libérée* (R D M 1919 [6], p. 920-929).

(3) DE PANGE (J.), *Le Bilinguisme en Alsace et en Lorraine* (C 1920 [3], p. 193-204).

et celle-ci en a retardé la publication de plusieurs années. Depuis son apparition, il n'a reçu de la critique historique qu'un tribut d'éloges mérités. Son importance ne tient pas seulement à sa valeur intrinsèque : solidité de la documentation, clarté de l'exposition, intelligence de la question, mais encore à ce que — au témoignage même d'un maître de l'histoire de la Révolution, de M. Aulard qui fut le président du jury de M. Tournès et le rapporteur de sa thèse — « l'histoire de la garde nationale n'avait fait jusqu'ici l'objet d'aucun travail sérieux pour l'époque de la Révolution française ». Ce premier essai est un coup de maître. Félicitons-en M. le colonel Tournès et félicitons-nous en même temps de ce que ce soit la Lorraine qui ouvre la marche et fournisse le premier modèle pour les futures monographies de gardes nationales des diverses régions de la France.

Ce qu'a voulu nous montrer M. Tournès, et ce qu'on a effectivement devant les yeux quand on a lu son ouvrage, c'est l'image concrète de la garde nationale du département de la Meurthe telle qu'elle fut réellement constituée, d'abord à sa formation, puis aux différentes époques de son existence. L'état d'âme, l'esprit public des gens qui entrèrent dans les cadres de cet organisme à la fois militaire et civique, voilà ce qu'avant tout l'auteur a cherché et a réussi à mettre en pleine lumière. Il a été ainsi amené à tracer successivement plusieurs portraits : celui d'abord des milices bourgeoises des villes, nées spontanément pour rétablir l'ordre, troublé dans les campagnes par les pilleurs de châteaux, en même temps que pour s'opposer à tout retour offensif de l'Ancien Régime; puis celui du seul corps armé dont dispose le pays de 1790 à 1795 en dehors des régiments de l'armée de métier, corps qui contribua d'une manière éminente à la défense nationale en fournissant les bataillons de volontaires à l'heure où la patrie était en danger; ensuite celui de la garde nationale postérieure au 9 thermidor an II ou plutôt au décret du 28 prairial an III, ce corps de bourgeois qui devint sous le Directoire le plus solide appui du régime établi, comme il l'avait été à l'époque de la royauté constitutionnelle, comme il le sera au siècle suivant sous la monarchie de Juillet; enfin celui du succédané que fut, pendant le Consulat, la « garde de remplacement », jusqu'à la disparition, en 1802, de ce dernier vestige de corps civique.

En même temps qu'il marque fortement l'évolution de cet organisme de 1789 à 1802, le colonel Tournès sait y distinguer les différences dues aux conditions locales. Dans les villes, des milices se créent spontanément en 1789 : à l'instar de la capitale, Nancy — dès le 24 juillet — a son « comité permanent », qui tout de suite, comme à Paris, décide la formation d'une garde bourgeoise. Et toutes les autres localités un

peu importantes de la région suivent cet exemple : Lunéville, Briey, Neufchâteau, etc... De même la réorganisation de l'an III, faite en vertu du décret du 28 prairial, qui rendait à la garde nationale le caractère bourgeois qu'elle avait en 1791, s'opérera aisément à Nancy, à Toul, à Pont-à-Mousson, à Lunéville, bref, dans tous les centres urbains du pays. Au contraire dans les campagnes, à ces mêmes époques, la population manifeste pour cette institution la plus parfaite indifférence (Voir Tournès, p. 37 pour 1789 et p. 252 pour l'an III). M. Tournès (p. 38) attribue cette indifférence à l'absence d'une bourgeoisie « influente, intéressée à prendre la direction du mouvement » et à créer « les comités qui, sous des noms variables, ont une part prépondérante dans la création des milices citoyennes des villes ». Cette explication, très juste en elle-même, n'est cependant pas suffisante, puisqu'en dehors des deux périodes indiquées, c'est-à-dire entre 1790 et 1794, les campagnes, comme le montre M. Tournès lui-même, ont eu leurs milices paysannes. Il doit donc y avoir eu autre chose. Ne peut-on pas trouver cette autre raison dans le sentiment qu'avaient les populations rurales, tout au début de la Révolution et à partir du Directoire, que cette institution ne leur était d'aucune utilité et qu'elle exigeait d'elles, par suite de leur dispersion, un bien plus grand effort d'abnégation que de la part des villes, où la bourgeoisie, seule appelée à servir, avait d'ailleurs conscience, en s'organisant, de donner une base solide à sa domination sur le prolétariat? Si d'autre part, pendant la période intermédiaire, les masses rurales consentirent à s'organiser, c'est qu'elles en virent la nécessité, d'abord pour conserver les droits de citoyen actif (décret du 12 juin et proclamation du 18 juin 1790), ensuite pour repousser l'ennemi, raison particulièrement importante en ce qui concerne le département de la Meurthe.

Extrêmement vivante et concrète, aussi peu formelle que possible, écrite par un historien qui voit les gens et les choses, qui a le sens des réalités, et non œuvre d'un juriste qui ne connaît que des textes vides de tout contenu phénoménal, l'étude de M. le colonel Tournès n'est donc pas la description de la garde nationale de France, pur être de raison, simple concept livresque : elle est celle de la garde nationale de la Meurthe, région frontière, et aussi région où les privilèges des classes dominantes pesaient lourdement sur le peuple, ce qui explique, d'une part l'importance de son effort militaire en 1792 et 1793, et d'autre part que les gardes nationaux de Nancy et de Lunéville n'aient pas eu, lors de l'affaire de Nancy — dont M. Tournès étudie naturellement le seul côté purement local — la même attitude violemment militariste et réactionnaire que ceux de Toul et de Metz.

Mais en même temps qu'il constitue une excellente monographie locale, l'ouvrage de M. Tournès est une contribution de premier ordre à l'histoire générale. Jamais l'auteur ne perd de vue ce côté d'un intérêt moins restreint. Il est au courant de tous les travaux analogues au sien qui portent sur d'autres régions, ce qui lui permet de faire d'instructives comparaisons, de confronter ce qui s'est passé dans la Meurthe avec ce qui a eu lieu en Périgord, en Dauphiné, dans le Berry, en Provence. Sans doute — le reproche lui en a été fait à la soutenance — M. Tournès aurait pu davantage encore insister sur ces ressemblances et ces différences de région à région. N'oublions pas cependant que son but était d'écrire l'histoire de la garde départementale de la Meurthe et non celle de l'ensemble des gardes départementales de province ; qu'avant de songer à dresser ce dernier tableau il faut nécessairement attendre que les études particulières, comme celle-ci, soient plus nombreuses, et qu'ainsi tout ce qu'on pouvait demander à l'auteur de cette dernière c'est ce qu'il nous a effectivement donné : un modèle pour ces futures enquêtes en même temps qu'une estimation approximative de leur résultat futur.

F. Braesch.

Chantriot (E.), *La Lorraine sous l'occupation allemande, mars 1871-septembre 1873*. Librairie Berger-Levrault, Nancy-Paris-Strasbourg, 1922, in-8°, 670 p.

Le très important ouvrage que M. Chantriot vient de nous donner, après les études détachées signalées par nous ici même (1), n'est lui-même, nous dit l'auteur, qu'un fragment « d'un travail considérable resté inédit, appliqué à la Lorraine pendant la guerre de 1870-1871 et l'occupation allemande qui suivit ». Commencé avant la dernière guerre, sa rédaction a été poursuivie pendant les hostilités à Nancy même, sous les obus ennemis. En dépit de ces circonstances qui excuseraient quelque passion de sa part, M. Chantriot, comme il le dit lui-même, a su conserver « intact, en ces jours d'épreuve, le sens de la pure objectivité historique ».

Son exposé, très sérieusement documenté, n'en est que plus attachant et plus instructif. Comme nous avons déjà eu l'occasion de le remarquer (2), la comparaison entre les conditions de l'occupation allemande du nord-est de la France à partir de 1871 et celles de l'occupation

(1) Cf. B L 1913-1919, p. 162, n. 5 et ci-dessus p. 125, n. 3.
(2) Voir ci-dessus p. 125.

alliée des pays rhénans aujourd'hui montre bien que les Allemands ont usé, il y a un demi-siècle, de procédés autrement rigoureux que nous aujourd'hui. Néanmoins M. Chantriot reconnaît que « les mesures sévères de police et de sûreté édictées par l'autorité allemande » reçurent une application « plutôt intermittente ». Mais, s'il n'y eut qu' « un nombre relativement restreint de conflits et d'incidents divers », la cause en est avant tout dans la sagesse d' « une population admirablement patiente » et aussi dans « l'abstention prudente et systématique de la part du gouvernement que dirigeait M. Thiers », attitude bien différente de celle que le gouvernement du Reich observe trop souvent aujourd'hui dans les pays occupés. Il faut y ajouter aussi, comme le fait M. Chantriot, que cette largeur d'esprit honore grandement, la modération et la nature généreuse du commandant des troupes allemandes d'occupation, le général de Manteuffel.

Mais, une fois justice rendue au grand chef militaire, quel jugement convient-il de porter sur la conduite des autorités subalternes et de la troupe vis-à-vis de la population? L'ouvrage de M. Chantriot, si plein de faits instructifs, permet de répondre à cette double question. En ce qui concerne les commandants de place, il est impossible de porter un jugement général. A côté de faits qui prouvent qu'un assez grand nombre d'entre eux étaient animés de dispositions conciliantes et savaient maintenir une rigoureuse discipline parmi leurs subordonnés, à côté de témoignages comme celui du sous-préfet de Remiremont constatant que les relations avec le commandant allemand sont faciles et qu'il n'y a aucun incident entre les troupes et la population, il n'y eut malheureusement que trop de cas où les chesf allemands, au lieu de les retenir, excitèrent leurs hommes à se montrer provocants. Aussi M. Chantriot, après avoir cité un grand nombre d'exemples de l'une et de l'autre sorte, conclut-il avec sagesse (p. 422) : « Ces témoignages contradictoires, que nous pourrions multiplier, paraîtront inconciliables avec des généralisations dans un sens ou dans l'autre, et ils nous inclinent au moins à conclure que le maintien de la discipline comportait bien des défaillances dont la population occupée devait subir les dures conséquences. Dans l'étude des rapports de l'occupant avec la population, nous constatons que les cas particuliers s'opposent les uns aux autres, sans qu'un compte rigoureux puisse en être établi. »

En ce qui concerne la troupe, il faut remarquer que ses instincts de brutalité, quand ils n'étaient pas tenus en bride par une main de fer n'étaient que trop souvent excités par la boisson. Or il semble bien qu'avec le temps la discipline ait été difficile à maintenir aussi exacte

qu'au début de l'occupation. La vie de garnison, le désœuvrement, les tentations poussaient les soldats à s'enivrer, et c'est ce qui explique l'augmentation en nombre des incidents survenus entre militaires et civils.

De ces incidents, le livre de M. Chantriot renferme d'innombrables exemples. L'auteur s'est attaché, comme il nous le dit lui-même, à donner à son récit « un caractère surtout documentaire et anecdotique »; il a « multiplié les citations, reliées le plus souvent par un simple commentaire », se bornant à agencer et à interpréter les détails, à en « faire goûter la saveur, les vues d'ensemble ressortant du groupement même des faits ».

La documentation est très solide : archives départementales de Meurthe-et-Moselle, Meuse, Vosges; registres de délibérations municipales; relations particulières rédigées par les contemporains; pièces isolées en français ou en allemand, conservées dans les archives de mairies, et aussi sources allemandes et françaises imprimées, officielles ou autres, dont la liste est donnée par l'auteur en tête de son ouvrage. L'enquête menée par M. Chantriot est, on le voit, des plus étendues, et paraît complète.

Ajoutons, pour terminer, que des « Annexes », très soigneusement établies, complètent l'ouvrage : état des troupes d'occupation avec les centres de garnison et les effectifs, texte de la convention de Ferrières du 11 mars 1871, tableau d'évacuation des troupes allemandes et d'arrivée des troupes françaises, et surtout de précieuses tables : index de matières, index de personnes, index de lieux. Cette simple énumération achèvera de donner une idée de cette importante étude qui constitue le tableau le plus complet et le plus vivant de la vie au jour le jour de notre Lorraine pendant une des périodes les plus pénibles de son histoire.

F. Braesch.

CHAPITRE VI

LA GUERRE DE 1914-1918

CHRONIQUE

BIBLIOGRAPHIE. — L'abondance des publications concernant la guerre de 1914-1918 a nécessité la rédaction de bibliographies spéciales. Les plus importantes de ces bibliographies sont les catalogues de collections particulières, où l'on s'est efforcé de réunir, soit tous les documents sur la guerre, soit une certaine catégorie de documents (1).

Collections. — En France, la collection la plus considérable de documents sur la guerre de 1914-1918 est sans doute la *Bibliothèque et Musée de la Guerre*. La Bibliothèque seule comprenait, au 31 décembre 1921, 75.440 ouvrages et pièces, 6.547 revues et journaux, 9.161 dossiers, 15.380 affiches, 10.469 cartes géographiques et photographies d'avion. Une première collection de catalogues, publiés par la *Société de l'Histoire de la Guerre*, concerne l'Allemagne. Le premier seul a paru (2). Il offre, dans un ordre méthodique très simple et très net, les titres de 12.000 ouvrages et de 15.000 articles de revue publiés en Allemagne et en Autriche-Hongrie entre le 1er août 1914 et le 31 dé-

(1) M. BLOCH (C.) a décrit ces collections dans un article de la *Revue de Paris : Bibliothèques et Musées de la Guerre* (1er février 1920), qui a été tiré à part. Paris, Pochy, in-8° de 28 p.

(2) Publications de la Société de l'Histoire de la Guerre. Première série. Catalogues des *Bibliothèque et Musée de la Guerre. Catalogue méthodique du fonds allemand de la Bibliothèque*, rédigé par J. DUBOIS, avec la collaboration de Ch. APPUHN. Intr. de C. BLOCH. T. I. *La Crise internationale*. E. Chiron, éd., Paris, 1921, in-8° de XVIII-292 p.

Le t. II, *L'Allemagne*, est sous presse; le t. III, *Les Alliés de l'Allemagne, l'Entente et les Neutres*, est en préparation.

cembre 1920. Quelques indications sommaires précisent le contenu des ouvrages dont le titre est énigmatique ou peu clair.

La *Bibliothèque de la ville de Lyon* a constitué un riche fonds de guerre dont le catalogue, rédigé par M. Cantinelli, comprend 18 fascicules, formant 3 volumes in-8° (1). La publication est interrompue.

Enfin l'éditeur Émile-Paul a entrepris la publication du catalogue de la *Collection Henri Leblanc*. Sept volumes, sur onze, ont paru; deux sont sous presse (2).

Je joins à ces catalogues les recueils officiels de documents des *ministères de la Guerre* (3) et de l'*Intérieur* (4).

En Amérique, la collection la plus complète paraît être *The Hoover War Collection* (Stanford University); un catalogue sommaire a paru (5).

La *Library of Congress* possède aussi une collection de matériaux pour l'histoire de la guerre (6).

Bibliographies. — Des périodiques consacrent régulièrement, dans leur bibliographie, une rubrique spéciale aux volumes de guerre. Le *Mercure de France* donne, depuis 1915, des analyses très soignées des principaux livres publiés; les *Archives de la Grande Guerre*, à partir de leur tome IV (1919), comprennent une bibliographie assez riche des ouvrages nouvellement parus.

MM. Bornecque et Drouilly ont analysé plus de deux cents volumes français sur la guerre (7); M. Vic s'est borné, comme eux, aux travaux parus en France, à l'exception de trois revues étrangères seulement (8). Son travail, qui va jusqu'au mois d'août 1916, sera continué. Un

(1) *Catalogue du fonds de la guerre de la bibliothèque de la ville de Lyon*, par M. R. Cantinelli. 18 fasc. formant 3 vol. in-8°. Paris, Chiron, 1917-1919.

(2) *Collection Henri Leblanc. La Grande Guerre, iconographie, bibliographie, documents divers.* Paris, Émile-Paul, 1916- ?. T. I, V, VII. *Iconographie*, par Ch. Callet; t. II, III, IV, *Bibliographie*, par M. Rieunier; t. VI, *Répertoire méthodique de la presse quotidienne française* (année 1914). Le t. VIII (*Iconographie*, par Ch. Callet) et le t. IX (*Bibliographie*, par M. Rieunier et J. Dubois) sont sous presse; les t. X et XI (*Bibliographie*, par M. Rieunier et J. Dubois) sont en préparation.

(3) *Recueil des documents insérés au Bulletin officiel du ministère de la Guerre et concernant spécialement la période des hostilités.* Paris, Charles-Lavauzelle, 1918.

(4) *Guerre de 1914 : Documents officiels, textes législatifs et réglementaires.* Paris, Dalloz, 1914-1918, 24 vol. et supp.

(5) *The Hoover War Collection at Stanford University* (California). *A report and an analysis*, Stanford University Press, 82 p.

(6) *A check list of the literature and other material in the Library of Congress on the European War.* Washington, Government printing Office, 1918, in-8°.

(7) Bornecque (H.) et Drouilly (G.), *La France et la Guerre.* Paris, Payot, 156 p.

(8) Vic (J.), *La Littérature de guerre.* Paris, Payot, 1918, 2 vol. in-8°.

essai de bibliographie méthodique est dû à M. Escalle (1). Enfin le *Cercle de la Librairie* a fait paraître un catalogue de publications de guerre (2).

Une bibliographie générale méthodique de l'histoire économique et sociale de la France pendant la guerre est en préparation sous les auspices de la *Dotation Carnegie* (3).

Pour la région lorraine, je dois mentionner l'excellent ouvrage de M. le chanoine Aimond, dont les bibliographies, en fin de chapitre, contiennent l'indication, entre autres documents, de nombreux et précieux inédits (4).

En Angleterre ont paru les ouvrages de Lange (5) et de Prothero (6), auxquels il faut joindre une bibliographie anonyme sur des ouvrages non anglais (7).

En Allemagne, le répertoire général de Hinrich (8) a consacré une « division » à la littérature allemande de guerre; Avenarius a publié un *Kriegs-Ratgeber*, qui, après 1916, est continué par une publication périodique (9); enfin divers choix d'ouvrages ont été établis par Buddecke (10), Hohlfeld (11) et Kunz (12). Le catalogue de la *Bibliothèque*

(1) Escalle (C.), *Essai de bibliographie méthodique de la guerre de 1914 : Généralités, Mémoires, Correspondances, Biographies, Origines de la guerre.* Dijon, Berthier, 1918, viii-191 p.

(2) Publications sur la guerre. Paris, Cercle de la Librairie, 1917.

(3) Bloch (C.), *Bibliographie générale méthodique de l'histoire économique et sociale de la France pendant la guerre.* En préparation. Dotation Carnegie.

(4) Aimond (Chanoine), *La Guerre de 1914-1918 dans la Meuse.* Verdun et Bar-le-Duc, Martin-Colardelle et Dalit, 1922, in-12 de 404 p.

(5) Lange (F. H. T.) et Berry (H. T.), *Books on the Great War. An annotated Bibliography of Literature issued during the European conflict.* London, Grafton. Le t. IV (Lange et Peddie, R. A., in-8°, viii-199 p., London, Grafton, et New-York, White Plains, Wilson and C°) va jusqu'en avril 1916.

(6) Prothero (G. W.), litt. D., with the assistance of Philip (A. J.), *Catalogue of War Publications, comprising Works published to June 1916.* London, Murray, 1917, in-8° de vii-259 p. (C'est le 3e volume).

(7) Anonym, *Notes on foreign* (non anglais) *War Books,* Army Quarterly, Janvier, avril, juin 1921.

(8) Hinrich's, *Halbjahrs Katalog der im deutschen Buchhandel erschienenen Bücher, Zeitschriften, Landkarten, u. s. w.* Leipzig, Hinrich, in-8°. Division : *Die deutsche Kriegsliteratur.*

(9) Avenarius (F.), *Kriegs-Ratgeber über deutsches Schrifttum.* München, Dürerbund, 1915-1916. Cette publication a été continuée par le *Literarischer Jahresbericht des Dürerbundes,* München, Callwey, in-8°, 1917-1918.

(10) Buddecke (A.), *Kriegsliteratur. Eine Zusammenstellung ausgewälter Bücher und Schriften über den Weltkrieg.* Leipzig, Fock, 1917, in-16 de ii-31 p.

(11) Hohlfeld (Dr. J.), *Die deutsche Kriegsliteratur. Wegweiser durch die wichtigsten Werke über die Probleme des Weltkrieges.* Dresde, Lehmann, 1917, in-8° de 150 p. (Choix de 307 ouvrages).

(12) Kunz (Dr. J.), *Bibliographie der Kriegsliteratur ; Politik, Geschichte, Philosophie, Völkerrecht, Friedensfrage.* Berlin, Engelmann, 1920, in-8° de 101 p.

et Musée de la Guerre cité plus haut a d'ailleurs utilisé ces travaux et se trouve être maintenant pour l'Allemagne le répertoire le plus complet et le mieux fait.

TRAVAUX D'ENSEMBLE

Nous réunissons sous ce titre des travaux d'un caractère général, et qui, par là, ne peuvent facilement être classés dans les divisions du plan que nous avons adopté.

Nous avons déjà signalé les *Guides Michelin* (1); le dernier ouvrage de cette intéressante collection : *L'Alsace et les combats des Vosges*, a paru (3). L'on peut y joindre le livre de M. Bidou (2), qui est très bien fait.

M. le chanoine Aimond a étudié la guerre dans le département de la Meuse. Son livre, précédé d'une préface de Mgr Ginisty, évêque de Verdun, est une véritable histoire, à la fois des événements militaires et des populations civiles. La documentation est digne de tout éloge : pour la première fois, dans une étude générale sur la Guerre en Lorraine, les publications allemandes sont mises à profit; de plus, M. le chanoine Aimond a pu utiliser de nombreux documents inédits, de première main, dont l'intérêt est considérable. Les bibliographies rejetées à la fin de chacun des chapitres ne sont pas des trompe-l'œil, et l'on est étonné, en étudiant le détail, du soin rigoureux avec lequel les moindres points ont été approfondis. L'auteur de ces lignes a pris part à plusieurs opérations militaires importantes dans le département de la Meuse : sur chaque opération, le livre de M. le chanoine Aimond est à la fois très complet dans sa brièveté et d'une exactitude rigoureuse. Le défaut d'un plan fondé sur la circonscription administrative du département pouvait être de nous présenter des fragments peu intelligibles d'une action d'ensemble : il se trouve que les faits de guerre, dans le département de la Meuse, forment un tout cohérent. A côté des événements militaires, qui occupent naturellement dans ce livre une place importante, M. le chanoine Aimond retrace la vie des habitants en deçà et au delà

(1) B L 1913-1919, p. 174, n. 1.

(2) *L'Alsace et les combats des Vosges, 1914-1918.* Paris et Clermont-Ferrand, Michelin, 1920, 2 vol. in-8° de 128 p. chacun.

(3) Bidou (H.), *La Terre héroïque. Les étapes de la victoire à travers les régions envahies et les cités dévastées. Visites préparées pour guider le touriste sur les champs de bataille.* Paris, Taride, rue de Vaugirard, 47, 1918, in-18 de xiv-181 p., avec 23 cartes et 3 profils; couv. ill. (Verdun, p. 125-153; les Fronts d'Alsace et de Lorraine, p. 155-169).

des lignes. Toujours impartial et sincère, il ne nous présente pas les Meusiens comme accueillants et sympathiques à l'égard du soldat (p. 268); il les suit dans leur évacuation (ils ne furent pas toujours bien reçus); il nous les montre en Allemagne, en proie aux poux de Rastatt, dans les camps d'internement, rapatriés enfin. Les crimes des Allemands sont rapportés avec un grand souci de précision et d'impartialité : l'auteur n'hésite jamais à rendre justice aux ennemis quand le cas se présente. Des cartes très claires complètent le volume, que l'on peut considérer comme définitif et que l'on doit signaler comme un modèle (1).

M. Sadoul a essayé, avec sa *Guerre dans les Vosges*, d'étudier les événements militaires qui ont eu lieu successivement en un point déterminé du front : la région de Raon-l'Étape (la Chapelotte). Son travail commence au 31 juillet 1914 et se poursuit jusqu'à l'armistice. Sous une apparence modeste, le récit de M. Sadoul est une véritable histoire, fondée sur des documents, rédigée avec critique. M. Sadoul fait justice, en passant, des brillantes métaphores de l'histoire de M. Hanotaux : celle-ci ne peut guère être considérée que comme un exercice littéraire (2).

L'article du capitaine Weiss intéresse directement les Nancéiens : ils y peuvent voir comment ils ont été défendus par l'aviation française, ou plutôt comment ils ne l'ont pas été. Le capitaine Weiss constate que l'escadrille de protection de Nancy « n'a jamais obtenu de résultat important ». Comment nous en étonner, puisque les Allemands ne bombardaient que de nuit, et que l'escadrille de protection ne *devait* sortir que de jour? Il semble bien que la chasse de nuit ait été plus dangereuse pour le chasseur que pour le « gibier » : pourquoi entretenir une escadrille de protection qui ne pouvait protéger? L'aviation a eu plus de succès avec la *Bertha* de Hampont (3). Et il faut bien reconnaître que les habitants de Nancy doivent « avoir pour les aviateurs, au fond du cœur, un petit battement particulier de reconnaissance » (4).

(1) Aimond (Chanoine Ch.), *La Guerre de 1914-1918 dans la Meuse. Argonne, Les Éparges, Saint-Mihiel, Verdun, et Livre d'Or du clergé du diocèse de Verdun.* Verdun et Bar-le-Duc, Martin-Colardelle et Dalit, 1922, in-12 de 404 p.

(2) Sadoul (L.), *La Guerre dans les Vosges* (P L P M, 1921, p. 469-478, 511-521, 551-561, 1922, p. 20-29, 58-67, 119-126).

(3) Comparez avec le récit de l'abbé F. Évrard, *Couarails devant Morhange,* Abbeville, Paillard, 1919, p. 160.

(4) Weiss (Capitaine P.), *La Guerre aérienne devant Nancy.* Paris-Nancy-Strasbourg, Berger-Levrault, 1921, in-8° de 16 p., avec 1 pl. (Extrait de la Revue Militaire générale).

L'escadrille des *Éperviers* a longtemps séjourné à Nancy. C'est à Nancy que l'auteur du livre (1) débute en escadrille. Il bombarde Metz au cours d'une expédition assez mouvementée; puis il nous raconte un combat aérien au-dessus de Nancy. Il prend part au bombardement de Carlsruhe qui fit tant de victimes. Une nuit, appelé au secours par téléphone, il aide au sauvetage des victimes dans un hôtel coupé en deux par un obus (p. 43) : la présence d'aviateurs en cette occasion a sans doute fait naître la légende répandue à Nancy à ce sujet. Puis c'est le départ pour la Somme. Mais l'escadrille revient à Verdun (p. 281). L'auteur mitraille, à 300 mètres d'altitude, des troupes allemandes en marche derrière la cote 304. Tout le livre, palpitant d'intérêt, est très simple et juste de ton, sans littérature et sans vantardises; il nous révèle, pour la cinquième arme, une existence de liberté et de confort relatifs, mais aussi de danger constant. Une page aimable sur les « parents pauvres » de l'armée, les fantassins, fera pardonner bien des choses aux aviateurs.

Le livre de M. Le Fahler est destiné à faire connaître le rôle joué pendant la guerre aux armées par les *Oblats de Marie Immaculée.* C'est un livre d'une grande élévation morale, qui cherche plutôt à nous montrer les âmes qu'à raconter des événements. De nombreux récits intéressent la Lorraine (p. 26, le fort de Vaux; p. 45, un hôpital d'arrière à Domremy, etc.); le *Journal d'un aumônier* (p. 114-139) commence à Roselieures, au lendemain de la bataille du 30 août 1914, et nous fournit des renseignements intéressants sur toute la région de Lunéville jusqu'au 14 octobre 1915. Je citerai aussi deux récits particulièrement émouvants : Prisonnier à Verdun (p. 167); Une reconnaissance à la Tranchée de Calonne (p. 173). Dans la liste des oblats morts pour la Patrie se trouve un Nancéien : Henri Roussel (p. 253). Le livre de M. Le Fahler est un beau livre (2).

Le commandant Bréant (3) est un cavalier. Il prend part à la bataille de Lorraine, en août 1914, dans la région de Saint-Léonard : son régiment couvre au sud l'extrémité de l'aile droite de la bataille. Il

(1) Delacommune (Ch.), *L'Escadrille des Éperviers. Impressions vécues de guerre aérienne.* Préf. de M. Barrès. Paris, Plon, s. d., in-12 de 312 p.

(2) Le Fahler (J.), *Au service de la France, 1914-1918. Les Oblats de Marie Immaculée.* Vannes, Lafolye, 1920, in-8° de 318 p. L'on trouvera, p. 116, les détails de l'exécution du commandant W..., qui a fait tant de bruit à l'époque. Je reprocherai à l'auteur des inexactitudes dans la transcription des noms de lieu (Réménauville, p. 116) : quelques récits ne sont-ils pas héroïsés? (p. 201).

(3) Bréant (Commandant), *De l'Alsace à la Somme. Souvenirs du Front. Août 1914-janvier 1917.* Paris, Hachette, 1917, in-16 de 252 p. Coll. *Mémoires et Récits de guerre.*

tient ensuite, en novembre 1915, le secteur d'Athienville, où il ne séjourne que peu de temps. Il est ensuite versé dans l'infanterie et arrive à Verdun le 19 avril 1916 (p. 147). Il occupe la position du Mort-Homme et de la cote 304. Son récit, qui se place au moment où nous perdons la cote 304, est du plus vif intérêt. Le commandant Bréant quitte la région de Verdun le 6 mai 1916 (p. 184). Son livre est l'un des meilleurs documents que nous ayons sur les diverses formes de la guerre en Lorraine. — Le commandant Henches est un artilleur (1), il a été tué à l'ennemi le 16 octobre 1916. Le volume est un recueil des lettres qu'il a adressées, en particulier à sa femme. Il a pris part à la bataille de la Marne dans la région de La Vaux-Marie (p. 9); il est demeuré depuis le 20 octobre 1914 jusqu'en septembre 1915 dans le secteur des Éparges et de Troyon; il a défendu Verdun du 15 mai au 15 juin 1916 (p. 181-189). Ses lettres, très discrètes sur les événements militaires, s'efforcent d'atténuer les fatigues qu'il a subies et de dissimuler les dangers qu'il a courus; elles sont très belles et très émouvantes. — M. Bréauté (2) est un R. A. T. de la classe 91. Il débute au front dans le secteur d'Hoéville (1915). Puis nous le retrouvons à Cumières, près de Verdun, où il est occupé à des travaux, et bientôt en première ligne (le secteur était alors le type des secteurs tranquilles). Évacué (p. 58), il revient au front en Argonne, comme mineur (p. 154-196). Par un dernier avatar, l'autorité militaire en fait un météorologiste : il est attaché, comme tel, à une escadrille de bombardement de nuit cantonnée dans la région de Verdun (p. 197-269). Cette partie de son livre est particulièrement originale. Le volume, dans son ensemble, est bien rédigé et intéressant. M. Bréauté, en bon territorial, est d'ailleurs grognon et n'épargne les critiques ni aux personnes ni aux institutions. — Je citerai enfin les *Poissons morts*, de M. Mac Orlan (3). M. Mac Orlan a fait ses débuts en Lorraine (Buissoncourt, septembre 1914); il a connu Verdun. Il s'intéresse, plus qu'aux événements militaires, aux « cocasseries » de la vie en campagne et dans

(1) HENCHES (Commandant J.-E.), *A l'école de la Guerre. Lettres d'un artilleur. Août 1914-octobre 1916*. Paris, Hachette, 1918, in-16 de x-211 p. Coll. *Mémoires et Récits de guerre.*

(2) BRÉAUTÉ (R.), *Un Universitaire aux Armées*. Paris, Bossard, 1919, in-16 de 347 p.

(3) MAC ORLAN (P.), *Les Poissons morts. La Lorraine, l'Artois, Verdun, la Somme.* Paris, Payot, 1917, in-16 de 245 p. Ill. de Gus Bofa; couv. ill.

L'on peut consulter : *Contes véridiques des tranchées, par un groupe de poilus.* Couverture en couleur dessinée et gravée par Ch. Clément. Paris, Lemerre, 1916, in-12 de III-305 p. Le volume est continué par : *Nouveaux contes véridiques des tranchées...*, 1916, 337 p.; et *Sous les obus* (*1914-1916*), 1916, 316 p. (Ce dernier concerne l'Argonne, Vauquois, Verdun).

la tranchée. Très spirituel et amusant, son livre est illustré de gravures dans le même goût. Les dialogues qu'il prête à ses soldats sont particulièrement vivants, et le langage « poilu » y revit sous sa forme la plus pittoresque.

I — LES ARMÉES

1° Les Armées françaises et alliées.

La guerre de mouvement. — Avant même la déclaration de guerre, des actes d'hostilité furent commis par les Allemands, et la frontière française fut violée en plusieurs points. Sans importance militaire, ces faits ont une grande valeur juridique. Ils se produisirent pour la plupart dans la région lorraine. Le *Mensonge du 3 août 1914* est un ouvrage de tout premier ordre, qui devrait trouver place dans toutes les bibliothèques. C'est un ensemble d'études particulières, faites avec le plus grand soin, qui montrent l'inanité des mensonges allemands qui ont servi à la « fabrication de la déclaration de guerre ». Les violations de frontière commises par les troupes allemandes avant la déclaration de guerre y sont étudiées avec toute la précision et l'impartialité possibles : sur onze points différents, les Allemands, profitant du retrait de 10 kilomètres imposé aux troupes françaises, ont pénétré sciemment, entre le 30 juillet et le 4 août, dans les départements des Vosges et de Meurthe-et-Moselle, et s'y sont livrés à des actes hostiles. La ville de Lunéville a été bombardée par avion le 3 août 1914, à 5h 45 du soir, avant la déclaration de guerre (1).

La *bataille des frontières* s'est engagée, en partie, en territoire belge, pour se continuer bientôt en Lorraine (2). Elle fit rage sur toute la frontière de la Lorraine, avec une solution de continuité devant Metz.

Au nord de Metz, la lutte s'engagea sur un front qui s'étendait de Virton à Audun-le-Roman. Le commandant Grasset, alors capitaine, combattit à Ethe, près de Virton : il nous décrit la bataille (22 août) avec une vie, un relief vraiment extraordinaires : les impressions que l'on peut ressentir en traversant un tir de barrage sont rendues d'une manière saisissante (p. 177). L'auteur est grièvement blessé et évacué. Clairement rédigé et spirituellement écrit, le livre du commandant

(1) *** *Le Mensonge du 3 août 1914.* Paris, Payot, 1917, in-8° de VIII-396 p.
Sur l'invasion du grand-duché de Luxembourg par les Allemands, l'on peut consulter VAN DYKE (Dr. H.), *Fighting for Peace.* London, Scribner.

(2) Sur l'ensemble de ces batailles, l'on peut consulter : COMPTON (Major T. E.), *The Battles of August 1914, in Lorraine and in the Ardennes* (Journal of the Royal United Service Institution, août 1917).

Grasset est peut-être le meilleur que nous possédions sur le début de la guerre. Il nous fait assister à l'arrivée et à l'habillage des réservistes, opération extrêmement simple que les méthodes de l'administration militaire transforment en une série de problèmes insolubles, qui finissent par se résoudre tout seuls. Au cours de ses nombreuses marches et contre-marches dans la région lorraine, le commandant s'est fait une idée-type du village lorrain : « partout fumier et purin ». Il croque joliment les artilleurs : « très affairés, très encombrants, parlant très haut et avec de grands gestes, ils arrivent aux grandes allures dans un effroyable fracas de ferraille ». La fin du volume est consacrée aux massacres d'Ethe (p. 239) et de Gomery (p. 258) : des blessés français sont fusillés à bout portant par les Allemands. Les témoignages réunis sont irrécusables et constituent une charge écrasante (1).

Le livre du médecin inspecteur Simonin (2), fait prisonnier sur le même point, vient corroborer la déposition du commandant Grasset. Le récit de la bataille d'Ethe par le médecin est également du plus grand intérêt : elle donne l'impression d'un effroyable désordre. Les renseignements que fournit M. Simonin sur l'organisation du service sanitaire allemand, sur l'état d'esprit en Allemagne, sont tout à fait curieux : il devait rentrer en France, par la Suisse, le 27 septembre 1914.

Le capitaine Hassler a reçu dans la même région, à Virton, un « baptême de feu formidable ». Alsacien, fils d'un cuirassier de Reichshoffen, le capitaine Hassler est le véritable type du soldat, qui se bat pour l'amour de la guerre. Après la retraite de Virton, il se trouve engagé à Villers-devant-Dun, où sa compagnie est copieusement bombardée (29 août), puis à Mont-devant-Sassey (30 août), où il est exposé à une attaque allemande tout à fait « méthodique ». C'est ensuite la retraite sur l'Argonne (3). — Le caporal Joubaire, du 124ᵉ R. I., prend part aux mêmes opérations : il est légèrement blessé à Mont-devant-Sassey. Son carnet, publié après sa mort, à l'ennemi, en mai 1916, n'a subi aucune retouche : c'est un document de premier ordre (4). — Le lieutenant Deville nous donne les impressions d'un artilleur : c'est à la bataille de Virton, lui aussi, qu'il reçoit le baptême du feu (entre

(1) GRASSET (Commandant A.), *Vingt jours de guerre aux temps héroïques. Carnet de route d'un commandant de compagnie. Août 1914.* Nancy-Paris-Strasbourg, Berger-Levrault, in-12 de 282 p. avec une carte et un croquis.

(2) SIMONIN (J.), *De Verdun à Mannheim. Ethe et Gomery, 22, 23, 24 août 1914.* Préface de l'abbé WETTERLÉ. Paris, Vitet, s. d., in-16 de IV-316 p.

(3) HASSLER (Capitaine), *Ma Campagne au jour le jour. Août 1914-décembre 1915.* Préf. de M. BARRÈS. Paris, Perrin, 1917, in-12 de XIV-264 p.; 8 pl. hors texte.

(4) JOUBAIRE (A.), *Pour la France. Carnet de route d'un fantassin.* Paris, Perrin, 1917, in-12 de XVI-286 p.

Sommethonne et Villers-la-Loue); sa batterie y est copieusement bombardée « avant d'avoir trouvé des objectifs ». Puis c'est la retraite par Montmédy et Stenay; la batterie aide à la défense du passage de la Meuse (27 août). Elle opère ensuite sur les confins du département de la Meuse, d'abord dans les Ardennes, puis dans la Marne. Dans une valise de cuir jaune, ornée d'une couronne de comte, et qui appartient à un officier d'état-major allemand, l'auteur trouve « des dentelles, des chemises de femme, des statuettes en ivoire et jusqu'à des bijoux Fix encore munis de leur étiquette » (p. 88). Puis le lieutenant assiste à la bataille de la Marne, en partie du haut d'un clocher qui s'effondre sous lui (p. 106). Blessé légèrement, il reste au front, et parcourt le champ de bataille de la Marne. Il est alors très gravement blessé et évacué. Le récit est d'une belle simplicité, et respire un héroïsme naturel. Il est d'un grand intérêt : le lieutenant Deville, officier de liaison, a beaucoup circulé et beaucoup vu (1). — Je ne puis que citer le livre du lieutenant Bufran (2).

Les ouvrages qui suivent nous décrivent la partie sud de l'immense bataille. M. de Larmandie, débarqué à Saint-Mihiel le 6 août, est le 18 août à Romagnes-sous-les-Côtes, « horrible cloaque, où le fumier et la boue bordent les maisons ». Le 21, il assiste à l'incendie de Longwy et prend part à la bataille de Longuyon (devant Saint-Pancré). Il est blessé et fait prisonnier le 22. Il est évacué à travers le grand-duché de Luxembourg, où les habitants l'accueillent de la manière la plus aimable. Le volume se termine par le carnet du sergent M. Dupuy (p. 90) : c'est un récit de la retraite qui suivit la bataille du 22 août; le 6 septembre, le sergent arrivait à Laheycourt, après avoir traversé Verdun, Dun-sur-Meuse, Clermont-en-Argonne (3). — L'officier de dragons Schmitz s'est battu dans la même région : officier de liaison, il a vu mieux et davantage, et son récit est beaucoup plus pittoresque. Débarqué le 8 août à Sampigny, il prend part à la bataille de Longuyon (devant Saint-Pancré); puis il se replie, par Sivry-sur-Meuse, sur Clermont-en-Argonne et Laheycourt. Il y prend part à la bataille de la Marne, dont il nous donne une description saisissante (4). — Officier interprète à la 4e D. I., M. Carré a vu la bataille

(1) Deville (Lieutenant R.), *Carnet d'un artilleur. Virton. La Marne.* Paris, Chapelot, 1916, in-12 de xii-134 p.; 1 carte.

(2) Bufran (Lieutenant), *Notes. Sous Verdun (1914).* Paris, Édition indépendante, 1919, in-16 de 52 p.

(3) De Larmandie (H.), *Mémoires de guerre. Blessé, captif, délivré!* Préf. du général Malleterre. Paris, Bloud et Gay, 1916, in-12 de 228 p. Ill. hors texte.

(4) Schmitz (A.), *Sous la rafale. Au service de l'infanterie. Souvenirs d'un dragon pendant la Grande Guerre.* Préf. de Pierre l'Ermite. Paris, Bloud et Gay, 1918, in-12 de 288 p.

d'un peu loin; il résume les événements plus qu'il ne les décrit. La 4e D. I. a combattu à Mangiennes (10 août), à Bellefontaine (22 août), où elle prend part à la bataille de Virton : la division, qui a conservé ses positions dans le recul général, risque d'être encerclée. C'est ensuite la retraite par Stenay, Yoncq, Grandpré, Vienne-le-Château. La division prend part à la bataille de la Marne sur les confins du département de la Meuse, à Sermaize et à Maurupt. L'attaque manquée de Servon (15-17 septembre) marque la fixation du front et le début de la guerre de position (1).

L'aile gauche de l'armée française s'appuyait, durant la bataille de la Marne, sur Bar-le-Duc : une partie des combats qui forment la Victoire de la Marne ont eu lieu sur le sol de la Lorraine. On peut consulter, en général, l'excellent volume de Ch. Le Goffic (2). — C'est aussi à ces combats que se rapporte la partie la plus intéressante du livre du capitaine d'artillerie de Mazenod, « écrit pour les survivants de l'ancienne 29e batterie du 44e d'artillerie, et à la gloire de ses morts ». La batterie débarque à Consenvoye et cantonne le 12 août à Bezonvaux. Elle est engagée le 24 août près de Gouraincourt, puis bat en retraite (Spincourt) : elle se trouve un moment dans les lignes allemandes (p. 98). Après un série de déplacements dans la région de Verdun, elle prend part à la bataille de la Marne près de la Vaux-Marie. C'est la partie la plus intéressante du récit. Un « Taube » est abattu à coups de fusil (p. 156) : cet exploit est aussi réclamé par les secrétaires d'état-major de la 24e brigade d'infanterie, qui ont été cités à l'ordre du jour pour ce fait d'armes. De là, la batterie rejoint Verdun; elle participe à la bataille de Spada (22-24 septembre). C'est, dès lors, la guerre de position. La batterie du capitaine de Mazenod a donc pris part à toutes les batailles importantes qui se sont livrées dans le nord de la région lorraine : c'est, à tous les points de vue, un document de tout premier ordre, et le meilleur livre que nous ayons sur le rôle, prépondérant dans cette partie de la guerre, de l'artillerie de campagne (3).

Le livre de l'infirmier-major abbé Bourceret est un livre d'arrière.

(1) Carré (J.-M.), *Histoire d'une division de couverture. Journal de Campagne (août 1914-janvier 1915)*. Paris, Renaissance du Livre, in-12 de 248 p.

Sur le combat de Bellefontaine, voyez aussi : Cordonnier (Général), *Une brigade au feu (Potins de guerre)*. Paris, Charles-Lavauzelle, 1921, in-8 de 415 p.; 3 cartes hors texte.

(2) Le Goffic (Ch.), *La Marne en feu*. Paris, Alcan, 1921, in-16 de 132 p. Coll. : *La France dévastée. I. Les Régions*.

(3) De Mazenod (Capitaine), *Dans les Champs de Meuse. Souvenirs d'un commandant de batterie (1914)*. Paris, Plon, 1921, in-12 de xii-272 p.

L'abbé Bourceret débarque dans les environs de Bar-le-Duc et cantonne à Rambluzin, « où s'alignent pompeusement aux abords des maisons d'infects tas de fumier » (p. 41). Le sergent infirmier fait la connaissance « des commis des P. T. T., sanglés dans leurs uniformes de guerre, qui jouent à l'officier » (p. 43) : il fait vivre à nos yeux tout le monde militaire de l'extrême arrière. Puis c'est la retraite par Montfaucon, Varennes, Clermont, Vaubecourt (où l'ambulance risque d'être faite prisonnière), Bar-le-Duc, dont l'abbé esquisse une description très intéressante (p. 85), et Neufchâteau. Il nous donne une vision émouvante des convois d'évacués (p. 103) ; et, dans la région de Robert-Espagne, une vue très curieuse du champ de bataille de la Marne au lendemain de la bataille (p. 154). L'abbé Bourceret, qui est un brave (p. 181, p. 186), n'a voulu conserver que le souvenir des belles actions des autres : tout le récit de l'histoire de Sœur Gabrielle, à Clermont-en-Argonne, pendant l'occupation allemande, doit être lu (p. 231). L'abbé fut « embusqué » en janvier 1916 par la loi Dalbiez. Obligé par son rôle de circuler continuellement à bicyclette sur les routes de l'arrière, il a vu et décrit de nombreux tableaux qu'un combattant ne rencontrait qu'exceptionnellement : sincère et amusant, son livre est la meilleure peinture que nous ayons de la région meusienne pendant la guerre de mouvement (1).

Territorial, M. Madelin est demeuré en Lorraine, et en particulier à Verdun, depuis le début de la guerre jusqu'en octobre 1915. Il nous décrit, à l'arrière, une vie exempte de dangers, mais non d'ennui (2).

Avant de passer à la bataille de Sarrebourg, il nous faut parler de « l'affaire » de Briey. La politique s'y mêle, d'une façon regrettable, à la stratégie, les questions de finance aux questions politiques, et les questions de personnes aux questions de finance. Le profane, devant cette discussion qui ne passionne que les intéressés, ne peut s'empêcher de songer à la consultation des médecins de Molière « sur ce qu'il eût fallu faire pour que le malade ne mourût point » (3).

(1) Bourceret (Abbé J.-M.), *Sur les routes du front de Meuse. Souvenirs d'un infirmier-major.* Paris, Perrin, 1917, in-12 de 316 p.

Je n'ai pu me procurer : Dide (Dr M.), *Ceux qui combattent et ceux qui meurent.* Paris, Payot, 1917 (1916), in-12 de 251 p. (sur le début de la guerre, en Lorraine).

(2) Madelin (L.), *Devant Verdun* (Revue hebdomadaire, 1917, t. X, p. 141-166, 310-340).

(3) La B L 1913-1919 a déjà signalé une partie de ces ouvrages de polémique (p. 163, 208-209). Il faut y ajouter : Archives de la Grande Guerre, t. IV, p. 265, *Rapport officiel sur la question de Briey. Rapport fait au nom de la Commission d'enquête sur le rôle et la situation de la métallurgie en France;* ibid., p. 333; Joffre (Maréchal), *Les Opérations dans la région de Briey ;* Engerand (F.), *La Perte de Briey,*

La dernière opération de la guerre de mouvement en Lorraine, l'avance des Allemands sur la trouée de Spada et à Saint-Mihiel, a donné lieu, elle aussi, à de vives polémiques. — Les *Souvenirs* du général Sarrail (1) n'intéressent guère que la stratégie (Lorraine, 30 août 1914-22 juillet 1915); ils sont en réalité un plaidoyer *pro domo*. — Le lieutenant-colonel Bize a commencé la publication d'une importante étude sur « l'*affaire de Saint-Mihiel* » : à qui revient, en septembre 1914, la responsabilité de l'abandon aux Allemands des Hauts de Meuse et de Saint-Mihiel? (2).

Les combats qui se sont livrés en août 1914 sur les frontières de la France, en face et au sud de Nancy, ont reçu le nom de *Victoire de Lorraine*. La première phase comprend l'offensive manquée du 20 août et la retraite qui l'a suivie. Le maréchal Foch a lui-même rédigé un résumé succinct des opérations qui s'appellent la *Bataille de Morhange :* c'est un récit très net, très précis, d'ailleurs tout à fait objectif (3). — Quelques pages du maréchal Foch (4) précisent le rôle du 20ᵉ corps dans la journée du 20 : le corps s'est replié, par ordre, dans l'après-midi, et son attitude n'est pour rien dans l'ordre de repli. Les assertions de M. Giraud (5) ne sont donc pas exactes. — Le capitaine Kimpflin (6), du 222ᵉ R. I., présente un bon résumé des opérations auxquelles le régiment a pris part. — Ces opérations sont racontées tout au long dans le volume du même auteur intitulé : *Le premier souffle* (7). On ne peut accuser l'auteur de farder la vérité :

t. V, p. 29, 195, 309 ; t. VI, p. 75, 236; du même auteur : *La Bataille de la frontière. Août 1914. Briey*. Paris, Bossard, 1920, in-8 de 244 p., avec 2 cartes; Isaac (J.), *Le Témoignage du général Lanrezac sur le rôle de la Vᵉ armée (Août 1914)* (Archives de la Grande Guerre, t. IX, p. 257, t. X, p. 427, 536, 675).

(1) Sarrail (Général), *Souvenirs de 1914-1915* (Revue politique et parlementaire, t. 107, p. 161-180, 399-417; t. 108, p. 81-97). Le lieutenant-colonel Bize inflige au général Sarrail, en ce qui concerne la perte de Saint-Mihiel, un démenti formel (*Ibid.*, t. 108, p. 98-104).

(2) Bize (Lieutenant-colonel), *La Vérité sur la perte des Hauts de Meuse et de Saint-Mihiel en septembre 1914*. Intr. du général Cordonnier (Archives de la Grande Guerre, t. XI, p. 257-279, t. XII, p. 417-450; à suivre).

(3) *Bataille de Morhange (août 1914)*. Notice communiquée gracieusement à M. le maire de Morhange par le général commandant le 20ᵉ C. A. Metz, Imp. Lorraine, in-8 de 40 p., gravures, un plan.

(4) Foch (Maréchal), *Le 20ᵉ C. A. à Morhange (20 août 1914)* (R D M 1921, t. V, p. 76-79).

(5) Giraud (V.), R D M 1921, t. IV, p. 517-543.

(6) Kimpflin (Capitaine G.), *Deux ans en Lorraine avec le 222ᵉ R. I.*, Archives de la Grande Guerre, t. IV, p. 31-222, t. VI, p. 51-74, p. 286-310, t. VII, p. 62-81.

(7) Kimpflin (Capitaine G.), *Le premier souffle. Un fantassin sur la trouée de*

il nous rapporte crûment les « mots » des soldats méridionaux après les premiers combats (« ces cochons-là nous tiraient dessus... et à balles, encore ! »). L'auteur est engagé à Méhoncourt, puis à Gerbéviller : c'est la partie la plus intéressante du volume. Il a ensuite le plaisir d'entrer dans Lunéville reconquise. Dans l'ensemble, le livre est un bon document, quoique l'auteur se laisse aller à des considérations stratégiques au moins risquées (p. 115), et que le dernier chapitre, l'*Agonie du souffle*, soit dans l'ensemble injuste et faux.

Deux témoignages se rapportent plus spécialement à la bataille « pour Nancy ». Le premier est celui du soldat Guyot (1); le second se trouve dans les *Impressions de guerre de prêtres soldats* publiées d'abord dans *Études*, et réunies en volume par M. de Grandmaison (2). L'intérêt de ces récits est surtout psychologique : les rédacteurs ont le « souci du réel et du spirituel révélés par la guerre plus que de son décor et de ses fanfares ». Le récit de M. de Gailhard-Bancel, tué à l'ennemi, est intitulé : *En couvrant Nancy* (15 septembre-4 novembre 1914). C'est une bonne description des derniers engagements livrés devant Nancy, puis des commencements de la guerre de tranchées dans la même région. Il serait à désirer que le carnet du lieutenant, qui fut tué à Seicheprey, le 12 décembre 1914, fût publié intégralement. Parmi tous les livres de guerre, celui-ci, qui n'intéresse qu'exceptionnellement la Lorraine, mérite une mention particulière pour sa haute tenue morale et sa sincérité absolue.

Engagée à l'aile droite de la bataille de Sarrebourg, la 25e brigade a trouvé un historien. Il reproduit le journal de marche de la brigade, du 31 juillet au 11 septembre 1914 (le Donon, 14-18 août; la Chipotte,

Charmes (août-septembre 1914). Préf. de M. Barrès. Paris, Perrin, 1920, in-16 de xv-291 p.

Je ne puis que citer Perylleb (E.), *Devant Sarrebourg*, Le Puy-en-Velay.

Voyez aussi : Genty (Capitaine), *Trois ans de guerre. Lettres et Carnet de route*. Préf. de P. Brulat. Paris, Chapelot, 1918, in-8 de 80 p. Le capitaine Genty a été tué à l'ennemi (Fleury).

(1) Parsy (P.), *La Guerre en France* (The British Review, avril-mai 1915). C'est le journal d'un soldat français, A. Guyot, qui prit part à la bataille du Grand-Couronné).

(2) Grandmaison (L. de), *Impressions de guerre de prêtres soldats*. Paris, Plon, 1918, in-12 de iv-332 p.

Voyez aussi : Ferrari Doria (J.-J.-B. de), *Lettres de guerre. 1914-1918*. Paris, Plon, 1920, in-8 de ii-417 p., avec portrait. M. de Ferrari Doria a été tué à l'ennemi le 7 septembre 1918.

Le roman de Jean de Grandvilliers, *Le Prix de l'Homme, 1914-1916*, Paris, Calmann-Lévy, 1920, in-16 de ii-376 p., a la prétention de dépeindre les batailles du Grand Couronné et se termine à Verdun. Sur ce roman, cf. ci-dessous, p. 214.

25 août); le récit est très sommaire (1). — La division Barbot s'est illustrée dans les mêmes parages (2). — M. Roujon n'a fait que passer en Lorraine; mais son récit de la bataille de Rambervillers est très vivant et pittoresque. Arrivé le 24 août avec un détachement de renfort, il se trouve, par erreur, engagé le 25 en pleine bataille. L'état d'esprit des troupes fraîches est bien noté : la guerre les amuse. Joliment écrit, ce livre donne une idée très exacte de la guerre de mouvement. L'auteur a été blessé et évacué le jour même (3). — C'est dans les Vosges que M. Pic a commencé la campagne, devant La Bourgonce, dans la région de Saint-Dié : son récit commence au repli des Allemands, en septembre 1914. L'auteur traverse Raon-l'Étape, Rambervillers, le champ de bataille de Rambervillers, le « champ de mort de Saint-Pierremont » : la description de l'état du pays évacué par les Allemands est vraiment impressionnante (19 septembre 1914). Puis, l'auteur quitte la Lorraine : il traverse encore les Vosges en janvier 1916, pour aller en secteur dans la région de Thann (4). — Un article de M. G. Deschamps sur *Les Alpins à Saint-Dié* peut fournir quelques renseignements (5). — Le travail du général Legrand-Girarde n'a guère qu'un intérêt stratégique (6).

Le livre du lieutenant Doria présente un intérêt tout particulier : il nous donne un tableau exact et fouillé du rôle de la cavalerie pendans la bataille de Lorraine. Le régiment se porte de Commercy à Croixmare dans la nuit du 31 juillet au 1er août 1914. Le témoignage du lieutenant Doria est intéressant pour les violations de frontière commises par les Allemands avant la déclaration de guerre. Le 18 août, le régiment couvre l'aile nord de l'armée française à la bataille de Sarrebourg (en face de Haut-Clocher et de Gosselming); le récit de la bataille est du plus grand intérêt; l'auteur fait de nombreuses et précieuses observations sur l'état d'esprit des Lorrains annexés (p. 111). Puis c'est la retraite. L'auteur prend part, le 25 août, à la bataille

(1) Barbade (Général), *De Baccarat à Sompuis avec la 25e brigade (31 juillet-4 septembre 1914)*, Archives de la Grande Guerre, t. II, p. 437-446.

(2) Humbert (Capitaine), *La Division Barbot.* Paris, Hachette, 1919, in-12 de 247 p. Coll. : *Mémoires et Récits de guerre* (La division Barbot est la 77e D. I.).

(3) Roujon (J.), *Carnet de route (août 1914-janvier 1915)*. Préf. de R. de Flers. Croquis de C. Reymond. Paris, Plon, 1916, in-12 de x-340 p.

(4) Pic (E.), *Dans la tranchée. Des Vosges en Picardie. Tableaux du front.* Paris, Perrin, 1917, in-12 de xii-156 p.

(5) Deschamps (G.), *Les Alpins à Saint-Dié, 25-29 août 1914* (R D M 1917, t. II, p. 384-417).

(6) Legrand-Girarde (Général), *Le Combat de Saint-Blaise-la-Plaine du 21e C. A.; 14 août 1914* (Archives de la Grande Guerre, t. X, p. 793-809). Du même auteur, voyez *Opérations du 21e corps d'armée, 1er août-13 septembre 1914.* Paris, Plon, 1922.

de Rozelieures, en face de la côte d'Essey et dans le bois de Lalau : il est évacué le 2 septembre, en pleine retraite de la Marne. Le livre du lieutenant Doria, bien écrit, est d'une lecture très agréable : il nous permet, mieux que le livre d'A. Bertrand, qui ne doit être consulté qu'avec défiance (1), de nous faire un idée précise du rôle joué par la cavalerie dans la guerre de mouvement (2). – Ce rôle est précisé dans un article sur la 6e D. C. en Lorraine (3).

Le rôle de l'artillerie est marqué par le capitaine Genty, tué à l'ennemi. Il commandait une batterie de 75 à Dieuze, le 16 août 1914; il prit part à la bataille de la Marne dans la région de Bar-le-Duc. Le volume est composé de fragments des lettres qu'il écrivait à sa mère et à sa fiancée; l'on y a intercalé son journal de marche. C'est une lecture des plus émouvantes (4). — Le sous-lieutenant R... a été, lui aussi, tué à l'ennemi. Affecté aux sections de munition d'une batterie de Rimailhos, il entrevoit la bataille de Sarrebourg du haut d'une meule de paille; il se replie ensuite sur Baccarat (5).

Le livre du général Carbillet (6), qui reproduit une conférence faite à Nice le 18 janvier 1918, est une « défense » et répond aux « calomnies dirigées contre les Poilus méridionaux ». Je ne reviendrai pas sur ce que l'on pourrait appeler « l'affaire du 15e corps ». Le général Carbillet montre que la 29e D. I. a eu une très belle attitude en Lorraine,

(1) B L 1913-1919, p. 179, n. 2.

(2) Doria (Lieutenant), *Croquis de guerre et d'invasion. Lorraine et Ile-de-France. 1914.* Préf. du général Dupont. Paris, Plon, s. d., in-12 de vi-276 p.

(3) N... (Commandant), *La 6e Division de cavalerie en Lorraine, 23-27 août 1914* (Revue de Cavalerie, janvier-février 1921, p. 53-64, 2 croquis).

Voyez aussi : de Grandmaison (G.), *Un caractère de soldat. Le capitaine Pierre de Saint-Jouan (1888-1915).* Préf. du général de Castelnau. Paris, Plon, 1920, in-16 de xx-279 p., avec portrait. Le capitaine de Saint-Jouan a été tué en Argonne, après son passage dans l'infanterie. Il a pris part, comme cavalier, à la bataille de Lorraine (région de Parroy).

(4) Genty (Capitaine E.), *Trois ans de guerre.* Paris, Chapelot, 1918, in-8 de 80 p.

(5) Vallot (Ch.) et Quesnel (J.), *Tout en faisant la guerre..., 2 août 1914-janvier 1919.* Paris, Mendel, s. d., in-12 de viii-310 p.

Sur la guerre de mouvement en Lorraine, on peut consulter : Boudon (V.), *Avec Charles Péguy, de la Lorraine à la Marne (août-septembre 1914).* Préf. de M. Barrès. Paris, Hachette, 1916, in-16 de xviii-198 p.; portrait, 4 cartes. Coll. : *Mémoires et récits de guerre ;* Figeac (R.), *Sur le front. Des plaines de Flandre aux crêtes des Vosges.* Avec illustrations. Préf. de Marcel Sembat. Paris, chez l'auteur, 5, rue des Filles-Saint-Thomas, 1914, in-18 de 142 p.; Neumeyer, *A coups de 75. De l'Alsace à la Somme.* Paris, Collection héroïque, 71, rue de Richelieu, in-8 de 31 p.; Sorbets (G.), *Lueurs et reflets de la guerre.* Paris, l'Édition française illustrée, 1917, in-12 de 310 p.

(6) Carbillet (Général), *Premières armes d'une division du Midi sur le front.* Nice, Imp. de l'Éclaireur, 1918, in-16 de 52 p. (Conférence prononcée à Nice le 18 janvier 1918).

le 19 août, en enlevant Dieuze et Biderstroff, le 21 août, à Vitrimont et à Xermaménil, le 8 septembre, à Vassincourt, près de Bar-le-Duc (bataille de la Marne). Il semble bien qu'il ait raison.— Le gros livre de M. Belleudy (1), *Que faut-il penser du 15e corps?* est aussi un livre de polémique, dont le ton est quelquefois assez vif. M. Belleudy passe en revue toutes les différentes affaires auxquelles ont pris part les divisions du 15e corps : engagement de Lagarde (11 août 1914), bataille de Dieuze (19-20 août), victoire de Lorraine (Lamath, Xermaménil, 26-28 août), bataille de la Marne (de Vassincourt à Verdun), et enfin diverses opérations dans le secteur situé au nord-ouest de Verdun, que le 15e corps a occupé jusqu'en 1916. Il a pu consulter les journaux de marche des unités, et toute une partie de son livre repose sur des documents sérieux et sérieusement étudiés. Il contient toutefois des erreurs, et ses assertions méritent d'être vérifiées (2). Il résulte de ces deux livres que le 15e corps a été calomnié. Mais il faut reconnaître que les soldats du Midi ont laissé en Lorraine de fâcheux souvenirs. Les Lorrains n'ont pas encore pardonné aux Méridionaux la théorie suivant laquelle « chacun devait défendre *sa* frontière ». De plus, les troupes du Midi n'ont eu que trop de dispositions à voir dans chaque paysan lorrain un espion allemand (Voyez en particulier A. Bertrand, B L 1913-1919, p. 179, n. 2). La légende du 15e corps s'est répandue grâce à de sots bavardages et à des vantardises à rebours, dans un milieu d'avance mal disposé par l'attitude souvent peu délicate et désobligeante de soldats méridionaux.

La guerre de tranchées. — La 4e D. I., après le combat de Servon (3), s'organise et creuse des tranchées. M. Carré nous décrit cette guerre de positions, si caractérisée dans la sauvage région de l'Argonne; il nous raconte les âpres combats de La Harazée et de La Gruerie. Il juge sévèrement les volontaires garibaldiens, qui ont attaqué dans le secteur de la division (Cf. p. 174-178, avec Marabini, *Les Garibaldiens de l'Argonne*, p. 180). Il semble bien qu'on ait lancé les Garibaldiens, sans reconnaissances sérieuses et sans préparation d'artillerie, contre des positions inaccessibles : c'était la tactique qui prévalait alors dans les états-majors de l'arrière. Le jugement d'en-

(1) Belleudy (J.), *Que faut-il penser du 15e corps?* Préface du colonel Gros Long. Menton, Imp. Coop., 1921, in-8° de xii-356 p., 4 cartes.

(2) Voyez l'article du maréchal Foch, cité p. 150. Les allégations dont le maréchal montre la fausseté sont d'ailleurs tout à fait honorables pour le 20e corps et pour le maréchal lui-même : M. Belleudy ne manque pas une occasion de rendre justice au 16e et au 20e corps, ainsi qu'à leurs chefs.

(3) Voyez p. 148, n. 1.

semble de M. Carré sur le résultat obtenu en Argonne par la 4e D. I. est très pessimiste (p. 185). Le livre se termine par une liste de citations; puis l'auteur nous donne un fragment du Carnet d'un sous-officier allemand (p. 237-244), d'un réel intérêt (24 septembre-22 octobre 1914; région de l'Argonne). — Le capitaine Marabini nous retrace — un peu copieusement — l'épopée héroïque des volontaires italiens, qui, sous les ordres de Peppino Garibaldi, ont voulu, alors que l'Italie était neutre, combattre pour nous. Le régiment, organisé dans le Midi, fut engagé en Argonne le 23 décembre 1914. C'est une suite ininterrompue d'attaques : Bolante, 26 décembre; Four-de-Paris, 5 janvier 1915; Courtes-Chausses, 6 janvier; Les Meurissons, 8 janvier. Une seule attaque réussit (200 prisonniers; 4 mitrailleuses enlevées) : les procédés tactiques d'alors en sont la cause, et la bravoure des Garibaldiens fut inutile. Dès le 11 janvier, le régiment garibaldien, décimé, était dissous : l'intervention de l'Italie était décidée. La liste complète des volontaires termine le volume : saluons ces braves qui sont venus donner leur sang pour la cause du Droit et de la Liberté (1). — L'officier de dragons Schmitz (2), après la bataille de la Marne, reste dans la région de l'Argonne. Il assiste à la préparation de l'attaque de Boureuilles, l'une de ces attaques lancées au hasard, qui ont coûté tant de pertes inutiles (février 1915); il nous donne un tableau tout à fait curieux du P. C. de combat (cave de La Cigalerie) au moment de l'attaque de Vauquois (mars 1915). L'auteur séjourne ensuite dans le secteur de La Harazée; il décrit le château de La Harazée et le calvaire de Sivry-la-Perche. Son livre n'est pas un récit continu, mais un choix parmi des souvenirs de campagne : son intérêt ne faiblit jamais. — Engagé volontaire, le soldat Boucheron arrive à Clermont-en-Argonne en octobre 1914. Il nous décrit très exactement la vie du soldat en campagne, — on n'ose écrire dans les tranchées, — car il n'y en a guère encore à cette époque. Son arrivée au front (p. 37-40), intitulée : *Les Nouveaux Poilus*, est typique. L'aspect particulier que prend la guerre de position dans les bois de l'Argonne est très bien marqué. Le gros du livre est occupé par les trois attaques successives de Vauquois (octobre 1914, 17 février 1915, 28 février 1915) : caporal après la première, sergent après la seconde, le volontaire Boucheron est nommé sous-

(1) MARABINI (Capitaine), *Les Garibaldiens de l'Argonne*. Paris, Payot, 1917, in-12 de 336 p. Préface de G. D'ANNUNZIO, avec reproduction du texte original et traduction.

(2) Voyez p. 147, n. 4.

lieutenant après la troisième. Le livre de ce brave, auparavant avocat près la cour d'appel de Paris, est un beau livre et un document de tout premier ordre (1). — Le capitaine Pavie (2) a tenu les tranchées en Argonne du mois d'août 1915 au mois de mai 1916 (p. 191-238). Son livre est un bon document (région de Vienne-la-Ville, Vienne-le-Château). — M. Renaud (3), dans la *Tranchée rouge*, nous donne, sous une forme très littéraire et d'un caractère général, une idée de ce que fut la vie dans les tranchées de l'Argonne. — Le livre de M. Léry (4) reproduit les impressions de l'auteur. Officier dans un état-major d'arrière, M. Léry trace un bon tableau d'ensemble de ce qui s'est passé en Argonne durant l'année 1915 et l'hiver 1915-1916. — M. Chevrillon (5) a visité en mai 1916 le front d'Argonne (p. 29-77). C'est une bonne description des « premières lignes » vues par un civil. — M. Thomas, rédacteur aux *Marches de l'Est*, a écrit un volume du plus haut intérêt, mais très général. Pendant la période qui va d'août 1914 à mars 1916, l'auteur a vécu sur le front de Lorraine (Billets de l'Argonne, 2 novembre 1915-2 mars 1916). Mais il s'intéresse plus aux combattants qu'au cadre du combat (Voyez cependant une curieuse description de l'Argonne, Centre 1, p. 121-123). Officiers, prisonniers, ordonnances, popotes, il campe devant nous tous les combattants. Bien rédigé et très juste de ton, ce livre restera comme l'un des meilleurs documents sur le « moral » des soldats de la Grande Guerre (6). — M. Julia ne s'intéresse, lui aussi, qu'à l'âme des combattants. Son livre est une série de tableaux : la Bénédiction du départ, Première rencontre avec l'obus, A l'orée de la tempête, Veillée d'armes, Gestes et conversations; c'est une précieuse collection d'observations et de

(1) Boucheron (Sous-lieutenant G.), *L'Assaut. L'Argonne et Vauquois avec la 10e D. I. (1914-1915)*. Paris, Perrin, 1917, in-12 de 158 p. — Voy. aussi : Pézard (A.), *Nous autres à Vauquois*. Paris, Renaissance du Livre, 1918, in-12.

(2) Pavie (Capitaine A.), *Mes Troupiers. Artois—Argonne—Verdun. 1914-1916*. Tours, Mame, in-16 de 271 p.

(3) Renaud (J.), *La Tranchée rouge. Feuilles de route. Septembre 1914-mars 1916*. Paris, Hachette, 1916, in-16 de xii-223 p. Coll. *Mémoires et Récits de guerre*. Du même auteur : *Qui vive? La tranchée!* Paris, Charles-Lavauzelle, 1916, in-12 de 145 p.

(4) Léry (J.), *La Bataille dans la Forêt (Argonne 1915). Impressions d'un témoin*. Paris, Hachette, 1916, in-16 de 130 p. Coll. *Mémoires et Récits de guerre*.

(5) Chevrillon (A.), *Près des combattants*. Paris, Hachette, 1918 (1919), in-16 de xii-269 p.

Bourru, Soldat de Vauquois, par Jean des Vignes Rouges, est un roman (Jean des Vignes Rouges est le pseudonyme du capitaine Taboureau). Paris, Perrin, 1917, in-12 de 303 p.

(6) Thomas (L.), *Souvenirs d'un chasseur (août 1914-mars 1916)*. Paris, Perrin, 1919, in-12 de 148 p.

méditations sur la guerre. Le ton est très juste et le document excellent (1). — Le volume de Deliège est un récit artificiel, composé pour les enfants. Il mérite d'être cité ici à cause de sa réelle valeur documentaire : il est sans doute utile que les enfants sachent quelque chose de la guerre, et les livres des combattants ne sont pas à leur portée. Celui-ci, où les récits de guerre alternent avec les légendes de l'Argonne, doit être recommandé (2).

Le chanoine Ardant (Jean Limosin), aumônier divisionnaire, est demeuré en Argonne depuis le 15 septembre 1914 jusqu'au 25 mars 1916. Obligé par ses fonctions de voyager dans toute la région, il nous en donne une bonne description; sa résidence principale fut Dombasle-en-Argonne. Il nous présente un tableau très précis et exact de Verdun avant le commencement de la bataille. *Une Ordination à Verdun, une Distribution de prix à l'école d'Esnes, l'Ambulance de Montzéville*, sont des pages d'un vif intérêt. Le chanoine Ardant a assisté au premier mois de la bataille de Verdun : il quitte alors la Lorraine pour les Flandres. Son livre, accompagné de curieuses photographies, est un document excellent sur la vie du soldat à l'arrière et sur l'existence menée par les populations lorraines en arrière des lignes pendant les deux premières années de la guerre (3). — L'on peut joindre à son livre deux volumes écrits par des volontaires américains. C'est à Pont-à-Mousson et dans les environs que le volontaire Buswell a conduit l'auto sanitaire nº 10. Il y séjourne du 17 juin au 13 octobre 1915. Il nous donne de précieux témoignages sur la vie des habitants dans cette région de la Lorraine : les nombreux bombardements de Pont-à-Mousson et de Montauville sont fidèlement décrits. Un mot dépeint Nancy : « la plus jolie petite ville qu'on puisse voir » (p. 2). L'auteur aime les Français « qui apprécient si bien la valeur de la sympathie et de la reconnaissance..., dont l'attitude quotidienne est la preuve de leur civilisation » (p. 131). Le livre est illustré de photographies et de dessins, pris sur le vif, qui sont très amusants. Les lettres du volontaire Buswell n'avaient pas été destinées à la publication : elles sont écrites avec la plus grande simplicité (4). — M. Shea-

(1) Julia (E.-F.), *La Fatalité de la guerre. Scènes et propos du front.* Paris, Perrin, 1917, in-12 de viii-268 p.

(2) Deliège (E.), *Un Poilu de la forêt d'Argonne.* Paris, Gedalge, s. d., in-4º de 272 p.

(3) Limosin (J.) (Chanoine G. Ardant), *De Verdun à l'Yser. Notes d'un aumônier militaire.* Paris, Bonne Presse, in-4º de 122 p., s. d., ill.

(4) Buswell (L.), *Ambulance nº 10. Personal Letters from the Front.* Boston and New York, Houghton Mifflin, 1916, in-12 de xxii-156 p. Le livre a été publié en 1915 sous le titre : *With the American Ambulance Field Service in France.*

han, dont la mère est française, a voulu « faire pour ses camarades les soldats français ce que d'autres ont fait pour les soldats des autres armées » (Préface). Il décrit à ses compatriotes la vie du soldat français, et il se fait gloire d'avoir été appelé par les défenseurs du bois Le Prêtre un « Poilu américain ». Il arrive d'abord à Nancy (p. 49, fin 1916); il sert ensuite dans une ambulance, au bois Le Prêtre, puis à Verdun (p. 194). Il nous donne de bonnes descriptions de Pont-à-Mousson et de la ville de Verdun. Ses réflexions sur les habitants, sur les soldats français sont curieuses : « La principale caractéristique du soldat français est son esprit raisonnable » (p. 179). Le livre est, dans l'ensemble, un tableau de la France en guerre tel que l'a vue un Américain (1). — Le récit d'A. Fribourg nous transporte dans les Hauts de Meuse. Il commence en 1911, aux grandes manœuvres d'Argonne (au moment de l'affaire d'Agadir) : l'auteur, qui s'intéresse tout particulièrement à la psychologie du soldat, a voulu marquer alors, en quelques pages, un changement important dans l'âme française. Un beau tableau du départ en guerre fait pendant à celui du départ pour les manœuvres. C'est après la bataille de la Marne que M. Fribourg débarque en Lorraine, à Villers-Benoîtevaux, entre Verdun et Saint-Mihiel. Venu en renfort au 106e R. I., il combat à Mouilly et au bois des Chevaliers. Son récit se place au moment où le front se fixe : il nous décrit les derniers engagements de la guerre de mouvement et les débuts de la guerre de tranchées. A. Fribourg a été blessé et évacué le 10 octobre 1914. Son livre, très bien écrit, est un des beaux livres de la littérature de guerre; il offre à la fois une description pittoresque de la bataille (les nuances du son des balles, p. 90), et une analyse juste et pénétrante de l'âme des combattants (2). — M. Genevoix appartient à la même unité combattante. Deux volumes (3) se placent à cette époque, faisant suite au livre intitulé *Sous Verdun* (4). Dédiés à « tous ceux du 106 qui se rappellent la Calonne et nos tranchées du premier automne dans les bois », ils décrivent de la manière la plus précise la vie que menait le soldat dans les premières tranchées. Au repos, le 106e cantonnait à Mont-sous-les-Côtes; il prenait les tranchées dans le ravin des Éparges. Le

(1) SHEAHAN (H.), *A volunteer Poilu.* Boston and New York, Houghton Mifflin, 1916, in-12 de XVI-218 p., ill., carte.

(2) FRIBOURG (A), *Croire. Histoire d'un soldat.* Paris, Payot, 1918, in-12 de 256 p. Frontispice de P.-E. COLIN.

(3) GENEVOIX (M.), *Nuits de Guerre. Hauts de Meuse.* Paris, Flammarion, 1917, in-12 de 312 p. — *Au seuil des Guitounes.* Paris, Flammarion, 1918, in-12 de 278 p.

(4) B L 1913-1919, p. 176 et n. 5.

premier volume commence au 5 octobre et finit au 19 octobre; le second va jusqu'au 3 novembre. C'est une série d' « instantanés » de l'existence du fantassin dans une région alors calme, et où rien de saillant ne se produit. Ces deux ouvrages, qui ne se rattachent à aucun événement sensationnel, sont un excellent document, bien vu et bien écrit. — Le Carnet du sous-lieutenant Mairet, mort à l'ennemi, nous fait assister, le 5 avril 1915, à l'effroyable attaque des Éparges (p. 27-40). C'est un document essentiel : tout le livre est parmi les plus poignants et les plus beaux (1).

Le livre de M. Buteau est sans doute le meilleur tableau d'ensemble que nous ayons de la vie des tranchées au cours de l'hiver 1914-1915. C'est dans la région de Saint-Mihiel que l'auteur a séjourné (il ne cite aucun nom géographique) : son « village tragique » (p. 123-141) est bien le symbole de ces innombrables villages meusiens dont nous avons fréquenté les ruines. Tous les chapitres sont des chapitres que tous les soldats ont vécus. L'auteur nous donne le type de la guerre de secteur dans un coin tranquille, qui est en somme le type de la vraie guerre. Trop d'écrivains de guerre ont supprimé délibérément de leurs livres ces pages « sans intérêt », ne conservant que les faits historiques saillants et les attaques sensationnelles. Le livre de M. Buteau est le livre de tous les jours, celui des communiqués : « Rien à signaler sur l'ensemble du front ». L'on y sent d'autant mieux le « tragique quotidien » (2). — Le capitaine de Mazenod était en batterie dans la même région, au-dessus de Chauvoncourt. Sa batterie aidera à l'attaque de Chauvoncourt (12 octobre); puis, dans le secteur de Maizeray-Marchéville, en Woëvre, elle participera à la préparation d'une action locale intéressante (3).

La région située devant Saint-Mihiel (Bois d'Ailly, Bois Brûlé) a été particulièrement étudiée (4). Un général anonyme (5) a publié sur les opérations de ce secteur un travail très complet, qui commence en

(1) Mairet (L.), *Carnet d'un combattant (11 février 1915-16 avril 1917)*. Paris, Crès, 1919, in-12 de xvi-326 p.

(2) Buteau (M.), *Tenir. Récits de la vie de tranchées*. Paris, Plon, 1918, in-12 de x-298 p.

(3) Voyez p. 148, n. 3.

(4) Cornet (L.), *1914-1915. Histoire de la guerre... De l'Argonne à Pont-à-Mousson. En Lorraine et sur les Vosges*. Limoges et Paris, Charles-Lavauzelle, 1920, in-8° de 386 p. — Gratieux (Abbé), *Entre Argonne et Champagne. Pèlerinages de guerre*. Châlons-sur-Marne, Martin, 1917, in-8° de 31 p. — C'est en Argonne que le capitaine P. de Saint-Jouan a été tué à l'ennemi (p. 153) n. 3.

(5) Général ***, *Devant Saint-Mihiel (1914-et 1915)* (Archives de la Grande Guerre, t. VII, p. 159-173; 323-336; t. VIII, p. 445-480; 569-592; t. XI, p. 139-158 280-314; t. XII, p. 477-505).

1914, avec la guerre de position, et se poursuit jusqu'à la fin de l'année 1915. Les événements militaires considérables dont cette région a été le théâtre sont clairement et minutieusement exposés; les moyens divers de défense et d'attaque sont judicieusement étudiés : c'est une excellente monographie. L'auteur juge avec une entière liberté d'esprit les directives du haut commandement, « qui jetait les troupes au feu sans reconnaissance suffisante du terrain, sans préparation ni appui d'artillerie, et sans les soutenir » (VII, p. 326). Il critique aussi le système des « compte rendus à forme tendancieuse », destinés à éviter des reproches immérités du haut commandement : de là proviennent les erreurs des communiqués (où l'on a cru voir quelquefois des mensonges). La conclusion de cet important travail est toute à l'honneur du soldat français, qui a su lutter souvent contre l'Allemand et toujours contre la boue : « Vous n'êtes pas des héros parce que vous n'avez pas gagné de batailles », dit un colonel à ses hommes, qui n'ont pas eu à combattre, « mais vous êtes des demi-héros parce que vous savez garder la bonne humeur dans cette purée » (t. VII, p. 159).

Les livres du lieutenant Péricard, qui s'est battu sous les ordres du général anonyme dont nous venons d'apprécier l'ouvrage, tiennent une place à part dans la littérature de guerre. Le lieutenant Péricard est l'homme qui a crié : « *Debout, les morts!* » Mais il ne doit pas être tenu pour responsable de l'abus que les journalistes et les littérateurs ont fait de ce beau cri d'angoisse et de désespoir (1). Personne n'est plus modeste, plus sincère, plus franc, moins « héroïque », au sens fâcheux du mot, que le lieutenant Péricard. Consacré « héros », il a pu avouer qu'il avait peur : « Je la vois devant moi qui me regarde avec ses yeux jaunes. Je la reconnais sans peine, ma vieille compagne de combat, plus fidèle qu'un chien, plus collante qu'un pou : la Peur (2)! » Il a pu dire à ceux de l'arrière ce qu'étaient ceux du front, épouvanté d'avoir constaté une « brisure » : « Nous ne parlons plus tout à fait le même langage. Nous sommes deux foules dont les chemins s'écartent. » Les deux premiers livres du lieutenant Péricard, *Face à face* et *Pâques rouges,* réunis sous le titre commun : *Debout, les morts!,* se passent en Lorraine, devant Saint-Mihiel. Ils ont été écrits pour la fille de l'auteur, la petite Solange, âgée de trois ans : ils ne sont donc ni un carnet ni une description de la guerre. Territorial au début de la guerre, l'auteur appartenait à la compagnie qui

(1) On peut lire, dans *Face à face* (Préface, p. 10-18), le récit original du lieutenant PÉRICARD.

(2) *Debout, les morts! Pâques rouges,* p. 78.

abattit un zeppelin à Badonviller (*Face à face*, p. 33). Il passe dans l'active sur sa demande, et arrive au front à la fin du mois d'octobre 1914. *Face à face* est le récit de sa vie dans les tranchées des Hauts de Meuse, jusqu'en mars 1915. La description est très exacte et très pittoresque : patrouilles, attaques, séjours dans des endroits tristement célèbres : Tête à Vache, Bois Brûlé. Une « aventure fantastique » : le jour de Noël 1914, les Allemands ivres dansent au-dessus de leurs tranchées (p. 209). L'auteur reste en position sur une mine dont on attend l'explosion : le récit est vraiment angoissant (p. 276). Le régiment descendait à Vignot, près de Commercy; le lieutenant nous en donne une jolie description. *Pâques rouges* contient le récit des attaques du Bois Brûlé (5-8 avril 1915) : c'est l'un des récits les plus vivants et les plus poignants de toute la littérature de guerre. L'auteur éprouve une sorte de honte, bien connue des combattants, à se retrouver vivant au sortir de l'effroyable charnier : « Les vrais héros, aux attaques, les seuls héros, c'est parmi les morts qu'il faut les chercher... Ceux qui reviennent vivants ne sont pas sans reproches. » Ce serait d'ailleurs donner une idée tout à fait inexacte de ces admirables livres que de négliger, à côté de ces scènes héroïques, de nombreuses pages amusantes. Le lieutenant Péricard est un homme d'esprit : que l'on lise l'histoire du « bong beurre, bien gustatif » (p. 232). Les deux volumes du lieutenant Péricard, auquel il faut joindre un volume consacré à Verdun, sont des documents hors pair et des œuvres d'art remarquables (1).

M. Cazin a pu rencontrer journellement le lieutenant Péricard. Le titre du livre marque immédiatement son caractère particulier; c'est un Homère à la main que l'auteur fait la guerre. Malade, il n'arrive au front qu'en mars 1915, dans « un lieu de la Meuse dont la censure postale ne veut pas qu'il mette le nom » et qu'il dépeint d'un mot : « quatre cheminées encadrées de bouse de vache » (p. 23). Il alterne entre les tranchées de Tête à Vache et le village de Vignot, où il va au repos ; il se trouve au Bois-le-Prêtre, à Fey-en-Haye, à Réménauville, au Bois Brûlé : il vient au repos à Commercy où « toute la ville fume de luxure » (p. 97). Il proteste contre le terme de *Poilu*, « ce sobriquet grotesque, éclos dans la cervelle de quelque vivandier, dont aucun soldat ne se trouve flatté, mais qui fait, paraît-il, les délices

(1) PÉRICARD (Lieutenant), *Face à face. Souvenirs et impressions d'un soldat de la Grande Guerre*. Préface de M. BARRÈS. Paris, Payot, 1916, in-12 de 356 p., 35 dessins à la plume de P. THIRIAT. — *Debout, les morts! Souvenirs et impressions d'un soldat de la Grande Guerre. Pâques rouges*. Paris, Payot, in-12 de 256 p., 27 dessins à la plume de P. THIRIAT.

du public ». Il est bien certain, en effet, que les soldats se sont toujours appelés, entre eux, des « *bonhommes* » : seuls les civils les ont dénommés *Poilus* (et la baïonnette : *Rosalie!*). Le chapitre le plus poignant est celui de l'attaque (p. 153); d'autres pages aussi sont d'une vérité absolue (le blessé, p. 193; l'homme ivre, p. 209). Une réflexion bien vraie, bien naturelle, mais assez inattendue : au milieu des torpilles qui réduisent les corps en bouillie, l'auteur soupire : « J'aurais souhaité sortir de ce monde en laissant derrière moi un cadavre » (p. 189). C'est à la fin de juillet 1915 que l'auteur, malade, est évacué. Son livre est, en même temps qu'un document excellent, un régal pour le lettré (1).

Le livre du général Cordonnier (2) est le récit d'un fait d'armes resté ignoré jusqu'ici. Le 20 mai 1915, au moment d'une attaque lancée dans le bois d'Ailly, le commandant André perçait le front allemand et parvenait dans la cinquième ligne de tranchées allemandes. Encerclé par les Allemands, il réussissait à se maintenir jusqu'au 22 mai, malgré les souffrances de la soif. Il était alors obligé de se rendre. Le livre du général Cordonnier est un bon document; l'on y trouve de plus des renseignements précis sur le rôle du haut commandement à cette période de la guerre.

Le lieutenant d'artillerie R. (3), affecté, sur sa demande, à une batterie de rimailhos, vient s'établir dans la région de Commercy (bois de la Hazelle), puis à Fey-en-Haye. C'est là qu'il est tué, le 17 février 1915 : son carnet est un précieux document sur le rôle de l'artillerie lourde à ce moment. Le volume de MM. Vallot et Quesnel contient ensuite des histoires détachées dont quelques-unes sont amusantes (réglage de tir, région de Commercy, juin 1915, p. 49; cantonnement de détente, Ligny-en-Barrois, août 1916, p. 125).

Un recueil de dessins d'après nature est intitulé : *L'Hiver dans les*

(1) Cazin (P.), *L'Humaniste à la guerre. Hauts de Meuse, 1915.* Paris, Plon, s. d., in-12 de 252 p.

Voyez aussi : Top (Dr G.), *Avec le 1er corps d'armée. Un groupe de 75 (1er août 1914-13 mai 1915). Journal d'un médecin aide-major du 27e d'artillerie.* Paris, Plon, 1919, in-16, de III-371 p., avec carte (se termine aux Éparges et au bois d'Ailly). — Marix (K.-A.), *Les Rêveries d'un poilu vivant depuis vingt mois sur le front et aux avant-postes de Woëvre et de Lorraine.* Paris, Jouve, 1916, 130 p.

(2) Cordonnier (Général), *La Tranchée de la Soif.* Épisode des combats de la région de Saint-Mihiel, avec 2 portraits, 1 croquis, 2 cartes hors texte; un premier appendice donnant la liste nominative des pertes et un second ayant trait aux œuvres du commandant André. Berger-Levrault, Nancy-Paris-Strasbourg, 1922, in-8° de IV-90 p.

(3) Voyez p. 153, n. 5.

Hauts de Meuse : les dessins représentent des abris, des blockhaus, des tranchées, dans la région de Marbotte et de Mécrin (1).

Les documents sont rares sur le reste du front de Lorraine. En dehors d'une page de J. de Goïtisolo (2), le seul travail d'importance est celui du capitaine Kimpflin (3). Dès le 13 septembre 1914, le capitaine creuse dans la forêt de Parroy les premières tranchées. En juillet 1916, il part pour Verdun. Dans l'intervalle, il a l'occasion de faire connaissance avec tous les secteurs — ou peu s'en faut — de la région de Nancy. Il prend part à la prise de Bures (26 octobre 1914), à la reprise du signal de Xon (18 février 1915); puis il tient successivement les secteurs d'Arracourt, de Vého-Leintrey, de Parroy. Le 30 novembre 1915, « chassés par l'eau de leurs taupinières, les adversaires se trouvent nez à nez, et une trêve de la boue s'établit »; « des photographies sont prises où l'on peut voir des soldats allemands tenant des piquets que des soldats français enfoncent à coups de maillet » (t. VII, p. 64-65). Le 31 décembre 1915, le 222e est au camp de Saffais; il occupe les secteurs d'Ajoncourt, de Nomeny. C'est une histoire très détaillée, très précise, et d'une grande importance au point de vue de la technique militaire.

Verdun. — Il peut être utile de signaler ici quelques ouvrages d'histoire sur Verdun. Il est en effet difficile, sans eux, de situer dans la bataille de Verdun les différents documents que nous examinerons ensuite (4).

(1) Mantelet-Martel, *L'Hiver 1914 dans les Hauts de Meuse. 24 dessins d'après nature.* Paris-Nancy-Strasbourg, Berger-Levrault, 1917, in-8° oblong. Lettre-préface de Ch. Igounet de Villers.

(2) Goitisolo (J. de), *Le Jour des Morts en Lorraine* (Mercure de France, 1917, t. 124, p. 62-76).

(3) Kimpflin (Capitaine), *Deux ans en Lorraine avec le 222e R. I. Août 1914-août 1916* (Archives de la Grande Guerre, t. IV, p. 31-47; t. VI, p. 51-74, 286-310; t. VII, p. 62-81).

(4) Je mentionnerai seulement : Dugard (H.), *La Bataille de Verdun*, 21 février-7 mai 1916. Paris, Perrin, 1917, in-16 de xii-298 p., 1 carte (un peu littéraire et superficiel). — Poirier (J.), *La Bataille de Verdun.* Paris, Chiron, 1922, in-8° de 304 p., 24 plans ou cartes, 4 planches hors texte. — Bouchor (J. F.), et Delvert (Capitaine), *Verdun.* Lettre-préface du maréchal Pétain. Lettre autographe du commandant Raynal. Paris, Fournier, 1920, in-4° de 157 p., ill. — Gagneur (M.), *La Bataille de Verdun* (Revue politique et littéraire, 3 juill. et 4 sept. 1920, p. 399-401, 525-529). — D'Estre (H.), *L'Énigme de Verdun.* Paris, Chapelot (médiocre). — Reinach (J.), *Le Dégagement de Verdun* (Revue des Sciences politiques, 15 juin 1918). — Quelques pages sont consacrées à Verdun dans la longue étude du général Mangin : *Comment finit la guerre* (R D M, 1920, t. II, p. 721-738; l'étude du général commence dans le numéro du 1er avril et se continue jusque dans le numéro du 1er juillet). — *La Victoire de Verdun. Une bataille de 131 jours* (21 fé-

Le livre du commandant Bouvard est un résumé très succinct, mais très clair, des événements qui se sont déroulés pendant la guerre dans la région de Verdun. Après quelques chapitres d'histoire générale (1) et une description géographique de la région, l'auteur présente un tableau sommaire de la bataille de Verdun, depuis l'attaque brusquée de février 1916 jusqu'à la reprise de Douaumont par les Français (2). Il complète cette histoire par un document précieux, le récit du fourrier Dubrulle, du 8e R. I. (25-26 février, p. 88). — M. Madelin a écrit, lui aussi, une histoire simple, nette et claire de l'affaire de Verdun (3). M. Madelin commence son étude aux premiers jours de la guerre et la conduit jusqu'aux « grandes reprises ». — *La Bataille de Verdun*, de M. Gillet, est une véritable histoire, qui repose sur l'étude approfondie de nombreux documents. Elle peut être consultée avec fruit par l'historien (4).

Le livre de M. de Tessan est un bon livre de vulgarisation. Il n'intéressera pas ceux qui ont fait la guerre : il a été composé, à l'occasion de la bataille de Verdun, pour donner aux profanes une idée précise du mécanisme de la guerre moderne. Il étudie successivement la bataille, les agents de liaison, les mitrailleurs, etc. Le volume est bien écrit et bien documenté. « Il n'y a dans les pages qui suivent, dit la préface, que des impressions personnelles, que des témoignages directs. » L'on est quelque peu étonné, dans la suite de lire : « On s'habitue aux marmitages les plus formidables » (p. 61); « on regarde d'un œil familier les torpilles aériennes décrire leur courbe dans le ciel » (*ibid.*). L'auteur proclame « l'excellence de nos mitrailleuses » (p. 60). M. de Tessan affirme qu'il est fantassin : il fut sans doute un fantassin idéal (5).

vrier-1er juillet 1916), a été rédigé au G. Q. G. (fin 1916) et imprimé par le Service géographique de l'Armée. — ASHMEAD-BARTLETT (E.), *Some of my experiences in the Great War*. London, Newnes, 187 p. (sur les forts de Vaux et Douaumont). — FORCADE (E.), *Verdun! Du 21 février 1916 au 11 novembre 1918*. Poème. Extrait des *Ames de guerre*. Paris, Figuière, 1920, in-8° de 8 p. — DUMUR (L.), *Le Boucher de Verdun*, est un roman; *La Prise de Douaumont* (Mercure de France, 15 juillet 1921), est un récit romanesque et sans aucune valeur documentaire.

(1) La bibliographie du chapitre I est d'une aimable simplicité : Ouvrages consultés : Cours d'histoire et encyclopédies diverses.

(2) BOUVARD (Commandant H.), *La Gloire de Verdun. Les faits. Le commandement. Le soldat*. Paris, Renaissance du Livre, s. d. (1921), in-12 de VIII-166 p. Plans hors texte.

(3) MADELIN (L.), *Verdun*. Paris, Alcan, 1920, in-16 de 158 p. Avec 6 planches et 1 carte hors texte. Coll. *La France dévastée*. Série I : *Les Régions*.

(4) GILLET (L.), *La Bataille de Verdun*. Paris et Bruxelles, Van Oest, 1921, in-16 de XV-304 p., avec croquis. Coll. *Les Grandes batailles de la guerre*.

(5) DE BESSAN (F.), *Quand on se bat. Les spécialistes de la Victoire*, Paris, Plon, 1916, in-12 de IV-268 p.

L'ouvrage de MM. Ginisty et Gagneur est composé suivant un plan original. C'est une histoire de la bataille de Verdun où viennent s'intercaler successivement des récits empruntés à des combattants de toutes armes. La plupart de ces récits sont intéressants; quelques-uns sont remarquables (capitaine Thénault, aviateur, p. 175; sergent Liochon, fantassin, p. 189; sous-lieutenant Huguenin, fantassin, p. 347; et tout particulièrement lieutenant Lapouge, fantassin, p. 298; ce dernier est vraiment impressionnant). Toutefois l'impression générale n'est pas nette : il n'y a pas assez de récits (la grande attaque allemande du 23 juin, où le Kronprinz engagea 60.000 hommes de troupes fraîches et qui fut l'effort le plus considérable de l'armée allemande (1), n'est représentée que par l'épisode tout local de Froideterre, p. 298-313), et chacun des récits donne l'impression d'être trop court. Un volume de 300 pages suffit à peine à exposer les faits : comment nous les faire voir, alors que la vue de chaque combattant est limitée à un point du champ de bataille (2)?

Le livre du chef d'escadron Brun est aussi un livre d'ensemble; il est à la fois technique et anecdotique. Officier supérieur, l'auteur est assez loin du combat pour voir et pour juger; il est assez près pour comprendre le combat et le combattant. Il connaît personnellement Fritz, le Boche aux rafales violentes, Wilhelm, aux salves courtes et rapides, Frantz, qui tire coup par coup, et l'insupportable Otto, dont les obus arrivent toujours à l'imprévu, et qui ne repose pas même la nuit. Ce qui est particulièrement intéressant dans son livre, c'est le mécanisme du travail de l'artillerie : la description de l'observatoire du fort Saint-Michel, les procédés de ravitaillement des pièces, et surtout la préparation de la grande attaque (J=24 octobre; H=11^{h} 40) qui nous rendit Douaumont. On saisit le rôle des artilleurs, et l'on voit leur coopération, dans l'attaque et la défense, avec « l'infanterie héroïque et douloureuse » (3). — Le capitaine Genty est aussi un artilleur : il passe dans la région du Mort-Homme et sur le Mort-Homme lui-même l'hiver 1914-1915; le 22 avril 1916, il est en position devant la cote 304; il est, pendant l'hiver 1916-1917, à Fleury-devant-Douaumont, où il est tué à sa batterie le 23 mars 1917. Le volume comprend son journal de route, où l'on a intercalé des fragments de

(1) Gillet, *La Bataille de Verdun*, p. 150.

(2) Ginisty (P.), et Gagneur (Capitaine M.), *Histoire de la guerre par les combattants*. T. III. *Verdun*. Paris, Garnier, s. d., in-12 de 464 p.

(3) Brun (Chef d'escadron), *L'Aube du triomphe. Propos d'un artilleur* (Revue d'artillerie, sept.-oct.-nov. 1921, p. 248-256, 345-360, 448-460).

lettres à sa mère et à sa fiancée. La lecture en est particulièrement émouvante (1).

Le lieutenant Péricard veut nous faire pénétrer dans « l'âme des combattants ». « De la bataille de Verdun, on a dit tout ce qu'il y avait à dire, hors le principal : l'âme des combattants » (p. 19). Le livre est précédé d'un magnifique avant-propos que la censure a saccagé : l'officier qui a crié *Debout, les morts!* est-il un défaitiste? Il serait utile aujourd'hui de rétablir les passages censurés. C'est en pleine déroute (p. 8) que la brigade du lieutenant Péricard, après avoir couvert 52 kilomètres en trente-six heures, est engagée, le 22 février, et rencontre les Allemands en rase campagne. Elle traverse le bois de la Caillette et occupe le village de Douaumont. Le désordre est indescriptible : des artilleurs ont abandonné un canon de 155 encore chargé (p. 131). Le bombardement est effroyable : ni avions ni artillerie ne soutiennent les fantassins. Puis c'est Fleury sous les obus, où une vieille femme veut absolument rentrer pour « ranger son linge » (p. 201). Le volume du lieutenant Péricard est un récit admirable d'un des plus beaux exploits de la guerre (la brigade fut citée à l'ordre de l'armée). La conclusion, d'un beau lyrisme, est à la gloire du Poilu; elle ne fait pas oublier ces paroles prophétiques : « Après la guerre, les vieilles préoccupations les attendront à la gare et les accompagneront jusqu'à leur demeure. Chaque caillou heurté par leurs pieds libérera un vieux préjugé. Dans les poches de leurs bourgerons ou de leurs redingotes, ils retrouveront leurs vieux intérêts, leurs vieilles rancunes » (2).

M. Le Goupils n'est qu'un rédacteur : le récit du sergent de la territoriale qui s'est trouvé en première ligne pendant ces événements (21 février-7 mars) est du plus vif intérêt : c'est un vrai roman d'aventures (3).

Le lieutenant-colonel Chenet nous raconte, d'après le récit du gardien de batterie Chenot, l'occupation par les Allemands du fort de Douaumont. Le fort contenait 58 hommes : il n'a pas été défendu. Le communiqué spécial qui a annoncé au monde, à 11 heures du matin, en anglais et en français, que ce pilier angulaire de la défense de Verdun avait été enlevé d'assaut, embellissait singulièrement la vérité. Ce communiqué n'a pas été démenti. Que s'est-il passé? Le Gouverne-

(1) Voyez p. 153, n. 4.

(2) Péricard (Lieutenant J.), *Ceux de Verdun*. Paris, Payot, 1917, in-12 de 250 p. couverture ill.

(3) Le Goupils (M.), *Deux semaines sous Verdun* (Archives de la Grande guerre, t. V, p. 347-367; t. VI, p. 103-118).

ment français a-t-il su la vérité? N'a-t-il pas voulu avouer l'erreur des états-majors? Il faut espérer que le lieutenant-colonel Chenet pourra éclaircir cette question (1).

C'est immédiatement après la première grande poussée allemande que le fourrier Dubrulle arrive à Verdun, le 26 février. La montée en ligne, où le régiment tombe inopinément sur les sentinelles allemandes, l'effroyable bombardement et l'héroïsme des troupes sont décrits de la manière la plus simple et la plus exacte : l'analyse des impressions éprouvées par l'auteur sous le bombardement est la plus précise et la plus juste que je connaisse (p. 25-27). La division à laquelle appartenait le père Dubrulle quitte Verdun le 13 mars; il devait lui-même tomber à l'ennemi le 16 avril 1917 (2). — M. Vallis n'a fait que passer à Verdun (p. 97-137). Fait prisonnier le 26 février, entre le fort de Douaumont et le fort de Vaux, il fut immédiatement dirigé sur l'arrière des lignes allemandes. C'est la partie la plus intéressante du volume : à pied, puis en auto, il a vu la formidable organisation de l'attaque (3). — C'est le 1er mars que la 120e D. I. est engagée à Verdun, dans la région de Hardaumont-Fort de Vaux : le général Mordacq nous expose les péripéties de la lutte, jusqu'au 10 mars (4). — Le bataillon de chasseurs dont l'aumônier qui signe P. C. nous raconte l'héroïque histoire arrive à Verdun le 6 mars : il est engagé au bois Fumin, puis il occupe le fort de Vaux. Le poste de secours auquel appartient l'aumônier est promené de place en place. Il faut lire la description du fort de Vaux (p. 28); l'aumônier y reçoit la visite d'Henry Bordeaux (p. 34). Le récit se termine le 18 mars : c'est un très bon document pour cette période mouvementée et sur un point capital (5). — M. Pic (6) a été blessé à Verdun, en avril 1915 : en quelques pages, il nous donne une

(1) Chenet (Lieutenant-colonel), *La Vérité sur la perte du fort de Douaumont d'après des témoignages inédits* (Mercure de France, 1er août 1921, t. CXLIX, p. 591-641).

On peut voir dans le livre de Madelin, *Verdun*, p. 63, note 1, la liste des autorités « non responsables » de la perte de Douaumont.

(2) Dubrulle (P.), *Mon régiment dans la fournaise de Verdun, dans la bataille de la Somme. Impressions de guerre d'un prêtre soldat*. Préface d'H. Bordeaux. Paris, Plon, 1917, in-12 de LVIII-320 p.

(3) Vallis (G.), *En Allemagne*, précédé de : *Du fond de la tranchée*. Nancy-Paris-Strasbourg, Berger-Levrault, 1919, in-12 de 324 p. Coll. *La Guerre : les récits des témoins*.

(4) Mordacq (Général), *La 120e D. I. 14 juin 1915-20 janvier 1919* (Archives de la Grande Guerre, t. V, p. 54-67, 231-242).

(5) P. C., aumônier au Ne bataillon de chasseurs à pied, *Avec les diables bleus*. I. *L'Artois*... II. *Verdun. Le fort de Vaux*. Paris, Beauchesne, 1916, 2 vol. in-12 de chacun 48 p.

(6) Voyez p. 152, n. 4.

impression très exacte de la région du bois de la Caillette et de ce coin de la bataille. — Un peu plus tard (17 mai 1916), le lieutenant Joubaire monte, lui aussi, à Verdun. Il occupe, devant Souville, la tranchée Fumin. « L'enfer ne doit pas être si terrible. Les hommes sont fous. » Le 2 juin, il est tué à l'ennemi, dans le bois Fumin. Son carnet, publié sans retouche, tel qu'il a été écrit au jour le jour, est un des documents les plus spontanés et les plus sincères que nous puissions consulter (1). — C'est pour ses enfants que le commandant Lefebvre-Dibon a rédigé un carnet de campagne d'une belle simplicité. Il en a extrait quatre récits : les deux derniers concernent Verdun. L'un nous retrace la prise du plateau de la Caillette (avril 1916); l'autre est la description d'une attaque sur Douaumont : elle échoue et le commandant est fait prisonnier (l'attaque donne bien l'impression d'avoir été une erreur du haut commandement). D'intéressantes photographies, qui témoignent du courage de l'auteur, accompagnent le texte et ajoutent encore à la valeur de cet excellent document (2). — Le récit de M. H. Bordeaux n'est ni un journal ni une histoire : c'est une série d'anecdotes, d'origines très diverses, présentées d'une manière littéraire. Il est impossible d'apprécier en bloc la valeur documentaire d'un tel livre : à côté de documents très précis et très exacts, d'autres sont vagues ou douteux. C'est ainsi que le rôle joué par notre propre régiment (le 132e R. I., p. 83) est présenté d'une manière tout à fait incomplète et inexacte. Là où M. H. Bordeaux parle en son nom, et raconte ce qu'il a vu lui-même, son témoignage est vraiment intéressant (3). — Le soldat Gaudy monte à Verdun en pleine crise, le 4 mai 1916 : « le chemin de l'enfer », c'est le chemin qui mène au fort de Vaux (p. 99). Le volume offre un beau tableau de l'horreur de « Verdun » : la relève se trouve surprise à l'aube par un tir de barrage (p. 117). L'auteur occupe une tranchée à 200 mètres environ en arrière du fort; il vit dans un milieu d'épouvante et de folie. Sa compagnie occupe ensuite le fort de Vaux, le bois Fumin, le fort de Tavannes, où il assiste à une messe (p. 204). Après un court repos, il remonte par Fleury sur le plateau de Douaumont, près de la ferme de Thiaumont, où il subit un bombardement de 155 français. Le 18 mai, c'est la

(1) Voyez p. 146, n. 4.

(2) Lefebvre-Dibon (Commandant P.), *Quatre pages du 3e bataillon du 74e R. I. Extrait d'un carnet de campagne*. 1914-1916. Préface de L. Madelin. Nancy-Paris-Strasbourg, s. d., in-12 de xiv-120 p.

(3) Bordeaux (H.), *Un Anniversaire : la bataille devant Souville (20 juin-3 septembre 1916). Notes d'un témoin* (C 1920, 2e série, t. 243, p. 825-855, 1003-1034, 1 carte). — Du même auteur : *La Bataille devant Souville*. Paris, Renaissance du Livre.

relève définitive. Il est peut-être utile de faire remarquer, pour ceux qui ne sont pas allés à Verdun, que la description n'a rien d'exagéré et rend parfaitement l'horreur de cet immense charnier (1). — Je ne puis que signaler l'article du commandant Quenedey (2). — Le lieutenant X... a reçu, le 23 juin, à 5 heures, l'ordre de « se porter d'urgence à la cote 121 ouest de Fleury, pour repousser l'ennemi qui déborde notre gauche par Thiaumont ». Il nous raconte comment il a exécuté cet ordre (3). — Un récit du livre de M. Roland-Marcel (p. 57-82) doit se rapporter à la bataille de Verdun (4). — C'est vers la fin de la bataille que M. Libermann vient à Verdun : il en donne une esquisse saisissante de vérité. Aux batteries C, au sud de Thiaumont, il s'agit de conserver à tout prix une position enlevée la veille à l'ennemi, et qui n'est qu'un charnier (p. 52). Une attaque manquée sur Dépôt est admirablement décrite (p. 62); une seconde attaque réussit (p. 83). Le livre de M. Libermann se distingue nettement des documents qui précédent : c'est toujours l'horreur de Verdun, mais ce n'est plus le sombre désespoir d'hommes qui se font tuer sur place; c'est la bataille où l'on n'est plus certain de toujours être battu. Le régiment de M. Libermann est mis en réserve, avec l'espoir toujours trompé d'une relève prochaine. La relève vient enfin (7-8 août). Le récit de M. Libermann est caractérisé par une clarté et une précision absolues : aucun livre ne peut donner mieux l'idée d'une action à Verdun (5).

Le livre de M. Stevenson, un jeune Américain conducteur d'auto sanitaire, est un des bons documents que nous ayons sur la bataille de Verdun, vue immédiatement en arrière des lignes. L'auteur, journaliste, engagé volontaire, conduit l'auto nº 10 qu'avait conduite L. Buswell (p. 157, n. 4). Il arrive en Lorraine le 25 juin 1916 (p. 105); il est à Verdun le 29 juin. Le moment est terrible : il transporte les blessés du fort de Tavannes au Cabaret Rouge, par cette sinistre route que les défenseurs de Verdun n'oublieront jamais. Ces volontaires montrent un courage magnifique : aux conseils de prudence

(1) Gaudy (G.), *Les Trous d'obus de Verdun. Février-août 1916. Souvenirs d'un poilu du 57e R. I.* Paris, Plon, s. d., in-12 de 262 p.

(2) Quenedey (commandant), *Trois jours de bataille. Épisode des combats sous Verdun. 1er au 3 juin 1916.* Rouen, Laîné, 1919, in-8º de 51 p.; carte (Extrait du *Précis de l'Académie,* année 1918).

(3) X... (Lieutenant), *Récit de guerre. Journal d'un officier mitrailleur à Verdun* (Revue hebdomadaire, 28 oct. 1916, t. X, p. 506-513).

(4) Roland-Marcel (P.-R.), *La Mutte sonnera.* Paris, Grasset, 1920, in-12 de 170 p. Ill. de P. de Castro.

(5) Libermann (H.), *L'Infanterie héroïque et douloureuse. Thiaumont, Moronvilliers, Juillet-août 1916 ; mars-avril 1917. Récits vécus d'un officier de ligne.* Paris, Perrin, in-16 de 240 p.

de leurs chefs, ils répondent : « De la prudence! De la prudence! Est-ce qu'on peut avoir de la prudence? Si nous avions voulu avoir de la prudence, nous aurions eu la prudence de ne pas quitter l'Amérique! » (p. 124). C'est un soldat qui fait la guerre en sportif et en touriste : il décrit longuement un tir de barrage, qui, « à lui tout seul, vaut la peine qu'on traverse l'Océan pour le voir » (p. 121). Écrit à la hâte, sur place, le livre est tout vibrant du fracas de la guerre, mais aussi plein d'entrain et d'humour : « Après nous être baignés dans la Somme, la Marne et la Meuse, nous espérons bien barboter dans le Rhin » (p. 129). L'auteur cause avec des prisonniers allemands et emporte d'eux une bonne impression : « Ça m'a fait l'effet qu'ils en mettent un coup » (p. 116). Ce « simple récit de ce qu'un conducteur d'auto sanitaire a pu voir » est tout à fait vivant et pittoresque (1).

Le capitaine Pavie (2) a combattu sur la rive gauche (juin-juillet 1916, p. 239-248) et sur la rive droite (août 1916, p. 249-271). Son livre, qui est d'ailleurs un très beau livre et un document excellent, dissimule, par une sorte de pudeur héroïque, les côtés horribles de la bataille; il fait ressortir les rares détails amusants. Il pourrait donner une idée fausse de ce que fut Verdun à ceux qui ont eu le bonheur de n'y point aller.

Sur les combats de la rive gauche de la Meuse, les documents sont moins nombreux. M. Laurentin arrive en Lorraine le 23 avril 1916, au bois Éponge (cote 304). L'officier qu'il relève lui fait cette suprême recommandation : « Rappelez-vous qu'une mitrailleuse est braquée sur la porte de l'abri; n'essayez pas de sortir avant la nuit prochaine. » A la seconde relève, il a la fâcheuse surprise de trouver toute sa position occupée par les Allemands. Il quittera seulement le 19 mai la région de la cote 304. Le volume est un excellent document sur la vie du fantassin dans cette région importante à cette époque décisive (3). — L'abbé Chevoleau (4), disparu dans la même région, est un de ces braves qui n'ont point connu la peur. Il est à Verdun « là où il désirait être » (p. 82). Le livre est une série de lettres, très simples et très belles. La dernière (2 mai) s'exprime ainsi : « C'est horrible, absolument

(1) Stevenson (W. Yorke), *At the Front in a "Flivver"*. Boston and New York, Houghton Mifflin, 1917, in-8° de XXVI-357 p.

(2) Voyez p. 156, n. 2.

(3) Laurentin (M.), *Le Sang de France. Récits de guerre d'un officier de troupe. 1914-1918*. Paris, Bloud et Gay, 1919, in-12 de 296 p. Ill. par l'auteur.

(4) Baumann (E.), *L'Abbé Chevoleau, caporal au 90e R. I.* Paris, Perrin, 1917, in-12 de 98 p.

horrible, inénarrable. Mes hommes sont bons et je travaille à maintenir leur moral. » On n'a jamais eu aucune nouvelle de lui ni de ses hommes, les Allemands ayant occupé la position (cote 304). — Le copieux volume de J. Germain est une bonne description de la guerre telle qu'elle a été, nullement idéalisée ni héroïsée, avec, toutefois, un parti pris évident d'appuyer sur les absurdités de l'administration militaire et d'insister sur l'égoïsme niais du civil qui « tient » à l'arrière. L'auteur arrive à Verdun en juin 1916; il y demeurera jusqu'en avril 1917 (p. 183). Une « promenade » à Esnes (p. 183-189) est excellente comme description. L'auteur passe alors sur la rive droite : devant l'enfer de Thiaumont (p. 194-199). « Une patrouille » (p. 217-225), « Huit heures de mort lente » (p. 240-254), sont des morceaux d'une parfaite justesse de ton et d'une vérité saisissante. Malade et évacué, l'auteur récolte à l'hôpital les histoires, vraiment drôles et, semble-t-il, tout à fait authentiques, qui terminent son livre (p. 270, « La Chique »). Dans l'ensemble, l'ouvrage est un document scrupuleusement véridique, dont le sain pessimisme permet de corriger ce que les publications de guerre faites pendant la guerre ont trop souvent de niaisement optimiste (1). — Sur cette période de la bataille de Verdun, je signalerai l'article du capitaine V. B. sur le 1er régiment de France (2). — Le capitaine Clavel (3) nous fait assister à la reprise de Thiaumont et de Fleury (2-10 août 1916).

Le livre du lieutenant Marc (4) est un document très précieux sur le rôle de l'aviation à Verdun pendant la grande bataille. L'auteur est tombé avec son appareil en flammes le 6 août 1917; ses notes et ses lettres ont été publiées par ses amis. Elles offrent un caractère de franchise et de sincérité absolues : de nombreux « blancs » témoignent des scrupules de ses amis ou des exigences de la censure. Le lieutenant Marc est resté à Verdun depuis le mois de mars jusqu'au mois de décembre 1916 (p. 1-97); son livre nous raconte, au jour le jour, tous les détails de son existence. C'est sans doute le meilleur livre que nous possédions sur le rôle de l'aviation en général.

Le livre de MM. Lefebvre et Vaillant-Couturier est un livre d'arrière. Une partie du volume se passe à Verdun (p. 132-196). Brancardier

(1) Germain (J.) [Lieutenant D.], *Notre guerre*. Préface de H. Barbusse. Paris, Renaissance du Livre, in-12 de VIII-288 p., s. d. [1918].

(2) V. B... (Capitaine), *Le 1er régiment de France : le R. I. C. M.* (régiment d'infanterie coloniale du Maroc) (Archives de la Grande Guerre, t. I, p. 7-22; 225-242).

(3) Clavel (Capitaine), *Le 81e R. I. à Verdun. 2 août-10 août 1916* (Archives de la Grande Guerre, t. VI, p. 5-24).

(4) Marc (Lieutenant), *Notes d'un pilote disparu. 1916-1917*. Paris, Hachette, 1918, in-16 de VIII-225 p. Coll. *Mémoires et Récits de guerre*.

divisionnaire, M. Lefebvre nous raconte ses voyages de la cote 304 au château d'Esnes, où le poste de secours se trouvait installé. L'impression est effroyable; mais le procédé littéraire, qui est sensible, diminue l'effet. La grossièreté du langage est rigoureusement exacte et n'est pas affectée. La partie de l'ouvrage rédigée par M. Vaillant-Couturier (p. 83) contient des phrases vraiment étonnantes sur les « frères inconséquents du Nord », qui « renient ce qu'il y a de moins germanique » en France. Les gens du Midi ont une « conception de la patrie plus idéale et plus désintéressée » (p. 87). Ces « gens du Nord » sont plus particulièrement les Lorrains : je ne puis croire que rien dans la réalité ait jamais ressemblé au régiment de l'Est que dépeint M. Vaillant-Couturier (p. 87, 97). Tout le livre ne doit être consulté qu'avec défiance : l'imagination des auteurs y joue un rôle excessif (1).

Un article du lieutenant Jiroun nous fait assister à une préparation d'attaque dans un central téléphonique d'artillerie : c'est un curieux document (2).

Je citerai le livre de M. Heuzé sur la *Voie Sacrée* : l'on y voit le rôle joué par les camions automobiles et par la route dans la bataille de Verdun (3).

Enfin, l'ouvrage de M. Grand-Carteret est un livre d'images, les unes à la gloire de Verdun et de ses défenseurs, les autres satiriques (Chez nous. Chez nos Alliés. Chez les Neutres). Le dessin n'est pas toujours artistique, et la devise n'est pas toujours drôle. Quelques taches blanches sont des méfaits de la censure : elles ont fait sans doute plus de mal au moral des Français que n'eût fait l'image. Un appendice a été ajouté après la reprise de Vaux et de Douaumont; il est suivi de notes iconographiques et bibliographiques (4). J'y joindrai un album de Jonas (5).

(1) LEFEBVRE (R.) et VAILLANT-COUTURIER (P.), *La Guerre des soldats*. Préface de H. BARBUSSE. Paris, Flammarion, s. d., in-12 de 272 p. Hommage de ceux qui ont combattu sans haine à ceux qui haïrent sans se battre.

(2) JIROUN (lieutenant), J = 20 H = 4,40. *Une attaque à Verdun* (Archives de la Grande Guerre, t. I, p. 311-326; t. II, p. 405-435).

(3) HEUZÉ (P.), *La Voie Sacrée. Le Service automobile à Verdun (février-août 1916)*. Paris, Renaissance du Livre, 1919, in-16, 94 p. Du même, à la même librairie : *Les Camions de la Victoire*.

(4) GRAND-CARTERET (J.), *Verdun. Images de guerre*. Paris, Chapelot, 1916, in-4° de 256 p., 350 images et caricatures; 12 plans et hors texte.

(5) JONAS (L.), *A Verdun*. 3e P. Paris, Dorbon, 1917.

Sur la bataille de Verdun, l'on peut consulter : COCHIN (C.), *Dernières pages. Notes du front et de l'arrière*. Paris, Hachette, 1920, in-16 de XXXVI-226 p. (M. Cochin a été tué à Verdun). — GUYAU (A.), *Œuvres posthumes. Voyages. Feuilles volantes. Journal de guerre*. Paris, Alcan, 1919, in-8° de XXI-147 p., 24 planches hors texte,

Années 1917-1918. — Les documents français sont rares pour cette période, où le front de Lorraine reste généralement calme. M. Gaudy occupe un secteur en Argonne (La Fontaine-aux-Charmes) jusqu'à son évacuation (1). — Le lieutenant Péricard a écrit quelques pages caractéristiques sur les Éparges, le « secteur de la Boue, de l'Épouvante et de la Mort » (2). — Tout à fait à la fin de cette période, le régiment auquel appartenait le lieutenant R. B. V. était destiné à attaquer en Lorraine le 13 novembre 1918. Dès le 17 septembre, le régiment arrive dans les Vosges; il relève des Américains de couleur dans le secteur de la Mère Henri, près de Moyenmoutier : l'auteur s'étonne des innombrables approvisionnements accumulés par les Américains; ils comprennent entre autres « une incroyable quantité de rouleaux d'*Hygienic paper* » (p. 10). Le régiment ne reste là que quelques jours; il prend encore les tranchées au Ban de Sapt. L'armistice le trouve au repos. Le livre du lieutenant R. B. V. contient de nombreux tableaux des paysages des Vosges et une description tout à fait intéressante de ces secteurs de montagne, aux caractères si particuliers (3).

Les secteurs de Lorraine sont alors occupés en partie par des troupes américaines; ce sont des troupes américaines qui enlèveront Saint-Mihiel et chasseront les Allemands de l'Argonne. Je citerai seulement les titres de quelques ouvrages généraux sur les opérations américaines en France, c'est-à-dire, presque toujours, en Lorraine (4).

1 portrait, 1 autographe (A. Guyau a été tué à la cote 304 dans la nuit du 1er au 2 juillet 1917). — HOURTICQ (L.), *Récits et réflexions d'un combattant. Aisne. Champagne. Verdun. 1915-1917.* Paris, Hachette, 1918, in-12 de 215 p. avec gravures. — MAZÉ (J.), *Histoire d'un régiment d'infanterie pendant la guerre. Mémoires d'un commandant de compagnie (1914-1918).* Paris, Bloud et Gay, 1920, in 16 de 268 p. (c'est le 317e R. I.). — PENNEL (E.), *L'Épopée du 60e R. I. De Verdun à la Somme.* Besançon, Richard, 1919, in-8° de 20 p. — On peut aussi consulter sur la bataille de Verdun les livres déjà cités de : DE FERRARI DORIA (p. 15), capitaine GENTY (p. 153), commandant HENCHES (p. 144), capitaine HUMBERT (p. 152), MAC ORLAN (p. 144), G. SORBETS (p. 153).

M. BRÉAUTÉ (R.), *Un Universitaire aux Armées,* Paris, Bossard, 1919, in-16 de 354 p., décrit un centre de météorologie de la région de Verdun (p. 144, n. 2).

Je signale enfin NOGI (Lieutenant), *La Défaite définitive de l'Allemagne. Autour de Verdun. Hommage du lieutenant Nogi aux Alliés.* Versailles, Cerf, 1919, in-8° de 105 p.

(1) Voyez p. 169, n. 1.

(2) Voyez p. 166. n. 2.

Sur toute cette période, l'on peut consulter : POUVEREAU (H.), *Devant la mort.* Coulommiers, Brouiller, 1920.

(3) R. B. V. (Lieutenant), *Fin de campagne. Vosges et Alsace. Septembre 1918-janvier 1919. Extraits d'un journal de guerre.* Mayenne, imp. Colin, 1920, in-12 de XII-112 p.

(4) Le livre du commandant BOUVARD, *La Gloire de Verdun* (Voyez p.164, n. 2),

Le « Père » Duffy, aumônier du 165e R. I., nous a donné un récit de sa campagne en France qui est un chef-d'œuvre de franchise et de bonne humeur. Le « Père » Duffy, ou mieux l'abbé Duffy, est un prêtre catholique, curé d'une paroisse de New-York. Il a suivi son régiment en France et ne l'a jamais quitté, du mois de février 1918 jusqu'à l'occupation en Allemagne. Le régiment débute dans les secteurs tranquilles de Lunéville (février-mars), puis de Baccarat (avril-juin); en août, il est au repos à Vittel. En septembre, il prend part à l'offensive de Saint-Mihiel : la description du départ des vagues d'assaut, derrière les tanks, « semblables à des hippopotames cuirassés », est très pittoresque. Le régiment enleva ses objectifs : Maizerais, Essey, Pannes; la résistance des Autrichiens ne parait pas avoir été très opiniâtre. Puis, le régiment prend part à l'offensive de l'Argonne, où la bataille fut terrible. Le récit de l'abbé Duffy est un journal très détaillé, très précis : nous y revivons la vie intime du régiment. Les paysages de France et les populations lorraines intéressent vivement l'abbé; il nous donne de jolies descriptions du pays (Baccarat, p. 85); il s'étonne de trouver les villageois français bien différents de ses paroissiens ordinaires : « ils désirent toujours de longs offices » (p. 56). Il faut lire l'amusant portrait de cette « vieille, petite, vive et pieuse dame » d'Authé (lisez : Authe), « Madame Morale », qui parle, parle, parle, et se substitue au curé trop peu actif à son gré (p. 298). Le livre, orné de belles photographies, et accompagné d'une carte, est vraiment, comme l'annonce le titre, un livre « d'humour et d'héroïsme, de vie et de mort». L'appendice historique qui le termine n'est autre chose que le début d'une autre histoire du régiment : elle a été interrompue par la mort de l'auteur, J. Kilmer, survenue dans le secteur de Lunéville (1).

M. Bryan, jeune étudiant de dix-sept ans, a conduit une auto sani-

esquisse à grands traits l'affaire de Saint-Mihiel (p. 144) et l'offensive américaine entre Meuse et Argonne (p. 153). — Sur l'affaire de Saint-Mihiel, consulter Mc Clellan (Major E. N.), *The Saint-Mihiel Offensive* (Marine Corps Gazette, déc. 1921). — En général, on peut consulter : *General Staff History of the War.* — Deux ouvrages français étudient le rôle de l'armée américaine : Requin (Lieutenant-colonel), *La Course de l'Amérique à la victoire.* Paris, Charles-Lavauzelle, 1919, 202 p.; et Chambrun (Lieutenant-colonel) et Marenches (Capitaine), *L'Armée américaine dans le conflit européen.* Paris, Payot, 1919, 416 p.

Le livre de Halévy (D.), *Avec les boys américains*, Paris-Nancy-Strasbourg, Berger-Levrault, 1918, in-8° de 60 p., Coll. *France*, est un livre de vulgarisation, très bien fait, dont la scène est quelque part en Lorraine, et qui décrit l'arrivée et l'entraînement des soldats américains.

(1) *Father* Duffy's *Story. A Tale of humour and heroism, of life and death, with the fighting Sixty-ninth*, by Francis P. Duffy, Chaplain, 165th Infantry. With an historical appendix by J. Kilmer. New York, Doran, in-8° de 382 p. Ill.

taire dans la région de Verdun et en Champagne pendant la période de janvier à août 1917. Il raconte minutieusement, et sans prétention littéraire, ce qu'il a vu et ce qu'il a fait; ses impressions sont très spontanées. Il admire le « merveilleux courage des Français » (p. VIII); il regrette de n'avoir pu terminer la guerre et affirme « avoir retiré de son travail en France plus qu'il n'a donné » (p. IX). Il débute en Lorraine à Longeville, où il assiste à un mariage (p. 17); il circule ensuite dans toute la région de l'Argonne, entre les postes de secours du front et les hôpitaux d'arrière, en particulier celui de Dombasle. Il observe les habitants, avec lesquels il cherche à se mettre en rapport — pour perfectionner son français —, et il a recueilli de nombreuses anecdotes pittoresques. Son livre est illustré de jolies photographies; il se termine par un glossaire de mots et d'expressions françaises qui est amusant (C'est la guerre : *The Frenchman's excuse for everything*). C'est un bon document sur la Lorraine, vue par un observateur attentif et curieux (1).

La plupart des volumes américains sur la guerre n'ont pu nous être communiqués : nous nous bornerons à en mentionner les titres (2).

(1) *Ambulance 464. Encore des blessés*, by J. H. Bryan. New York, Macmillan, 1918, in-8° de XVIII-222 p. Ill.

(2) Ouvrages généraux : *The Story of the Great War*, t. VIII. P. Collier and Son, New York. — Palmer (Fr.), *America in France*. New York, Dodd, Mead and Co, 1918, x-479 p. — Davison (H. P.), *The American Cross in the Great War*. Macmillan, XII-303 p.

Ouvrages spéciaux : Addison (J. Thayer), *The Story of the First Gas Regiment*. Houghton Mifflin. — Benwell (H. A.), *A History of the Yankee Division*. Boston, Cornhill. — Brown (Heywood), *The A. E. F.* Appleton, 297 p. — Coyle (E. R.), *Ambulancing on the French Front*. Britton, 243 p. — Cowing (K. F.) and Cooper (G. R.), *Dear Folks at Home*. Houghton. (Lettres de combattants). — Day (S. R.), *Round about Bar-le-Duc*. London, 1918 (Notes d'une infirmière anglaise). — Depew (A. N.), *Gunner Depew*, Reilly and Button, 312 p. — Gibson (Preston), *Battering the Boche*, Century, 120 p. — Hogan (Corporal M. T.), *The Shamrock Battalion of the Rainbow (69 th Regiment in the Rainbow Division)*. Appleton. — Hoggson (Noble F.), *Just behind the Front in France*. Lane, 171 p. — Kenamore (C.), *From Vauquois to Exermont. A History of the 35th Division*. Saint-Louis, 1919. — Mc Connel (J.-R.), *Flying for France*, Grosset and Dunlop, 176 p. — Morse (E. W.), *The Vanguard of American volunteers*. New York, Scribner. — Orcutt (Ph. D.), *The White Road of Mystery*. Lane, 173 p. — Osborne (Corp.), *The first Shot for Liberty* (sur le premier coup de canon tiré, en Lorraine, par les troupes américaines). — Mack (A. J.), *Shellproof Mack Small*, Maynard, 224 p. — Palmer (F.), *Our greatest battle*. New York, 1919. — Proctor (H. G.), *The iron Division : the National Guard of Pennsylvania in the World War*, Philadelphia, Winston. — Rainsford (Captain W. K.), *From Upton to the Meuse with the 307th Infantry*. Appleton. — Sampson (Prof. M. W.), *Camion letters*, New York, Holt (recueil de lettres que le professeur a reçues de ses étudiants). — Sibley (F. P.), *With the Yankee Division in France* (région de Saint-Mihiel). — Smith (Lieutenant J. S.), *Over there and back*. Dutton. — Tompkins (R. S.), *The Story*

L'armistice. — Le lieutenant R. B. V. se trouvait au moment de l'armistice dans la région de Saint-Dié : il nous raconte les derniers jours de la guerre dans ce secteur, et l'entrée triomphale en Alsace (1). — M. Roland-Marcel est en Lorraine : il pénètre, le premier, dans un village de la France occupée : c'est un récit curieux et très touchant. Puis il nous décrit l'entrée à Metz (la Mutte sonne, p. 162). Le livre est tout entier un précieux document, d'un intérêt qui ne faiblit jamais, et où pas un mot n'est banal ou inutile (2).

Le volume intitulé : *1918. Les Glorieuses Journées de Lorraine et d'Alsace* (3), reproduit les proclamations, les discours, les ordres du jour qui ont célébré l'entrée des Français à Metz, et raconte le voyage à Metz du président de la République et du président du Conseil (p. 29, 33, 40, 43). — Enfin le livre de Béhé (4) est un recueil des relations des fêtes de libération, des discours prononcés dans plus de quatre-vingts villes et villages d'Alsace et de Lorraine en novembre et décembre 1918, et des impressions personnelles des maréchaux et des généraux. Ce gros livre, où la Lorraine occupe les pages 234-352, est d'ailleurs encore incomplet. Il est orné de nombreuses illustrations.

2° Les armées allemandes.

Un fait étonne tout d'abord, lorsqu'on étudie les livres parus en Allemagne sur la guerre : il n'existe pas de publications analogues aux Mémoires, Récits, Carnets et Journaux de route de combattants français de toutes armes et de tous grades. La plupart des livres sont des livres de propagande; ils ont été écrits souvent sur commande, à la gloire de princes régnants. Seuls quelques militaires, grâce à leur haute situation ou à leur naissance, ont eu le droit de publier des

of the Rainbow Division. Boni and Liveright. — Anonyme, *From Poilu to Yank (Sammie)*, Boston, Hougton Mifflin.

J'ajouterai à ces titres celui d'un roman réaliste : Dos Passos (J.), *Trois soldats* Il a eu en Amérique le même succès qu'en France *Le Feu*, de Barbusse.

Dans les références citées plus haut, dont la plupart sont empruntées à l'*American Historical Review*, quand le lieu de l'édition n'est pas indiqué, il faut suppléer *New York*.

(1) Voyez p. 173, n. 3.

(2) Voyez p. 169, n. 4.

(3) *1918. Les Glorieuses Journées de Lorraine et d'Alsace.* Nancy-Paris-Strasbourg, Berger-Levrault, 1919, in-12 de 78 p. Coll. *Pages d'Histoire*, n° 161.

(4) Béhé (M.), *Heures inoubliables : novembre-décembre 1918.* Préface de L. Weiller. Strasbourg, Le Roux, et Nancy-Paris-Strasbourg, Berger-Levrault, 1920, in-8° de xvi-446 p.

Sur l'entrée des troupes françaises à Metz, l'on peut consulter : Déverin (E.), *Feuillets (1914-1918)*. Paris, Maison d'art et d'édition, 1920, in-12.

Mémoires, qui n'offrent guère plus de garanties de sincérité que les ouvrages de propagande avouée. Il ne faut donc pas s'attendre à rencontrer dans les ouvrages allemands ces « blancs » qu'une censure à la fois bonasse et féroce a multipliés dans tant de livres de guerre français. En revanche, l'on est assuré de trouver, dans chaque volume, des preuves de l'existence des francs-tireurs, des documents sur les civils assassins, etc. Ces récits sont amenés, assez souvent, de la manière la plus maladroite, et des accusations sont portées par des officiers qui n'ont pu être témoins. La plupart des livres de guerre allemands sur la guerre de mouvement sont des apologies. Nous examinerons sommairement des documents que l'on ne peut *à priori* consulter avec une entière confiance.

La guerre de mouvement. — Je signale tout d'abord les livres de propagande Deux ouvrages de Brechenmacher (1) sur la bataille géante de Lorraine et sur la bataille de Longwy sont destinés à des enfants; — il en est de même du volume intitulé *Heim und Herd*, où la Lorraine occupe les pages 38-75 (2). — La collection *Der deutsche Krieg in Feldpostbriefen* est plus intéressante, mais plus tendancieuse encore : un volume est consacré à l'armée du Kronprinz d'Allemagne (3) et aux batailles de Virton et Longwy, un volume aux combats entre Metz et les Vosges (4). — Un livre de Pauli (5) est un bel exemple de sotte propagande (Voyez p. 32 et suiv.); — celui de Hoppenstedt est un récit romanesque des combats de Lorraine (6).

(1) BRECHENMACHER (J.-K.), *Die Riesenschlacht in Lothringen und ihre blutige Vorspiele*. Schilderungen aus dem Weltkriege, dem deutschen Volk und der deutschen Jugend dargeboten. Donauwörth, Auer, s. d., in-16 de 32 p. *Deutsche Jugendhefte*, n° 39. — Du même, dans la même collection, n° 41, *Schlachtenkranz um Longwy. Die ersten Siegen des deutschen Kronprinzen...* In-16 de 32 p., couv. ill.

(2) *Heim und Herd. Deutsche Jugend- und Hausbücherei. Band II. Aus dem Völkerkrieg 1914-1915. I. An der Westfront. Erlebnisse und Schilderungen von Kriegsteilnehmern*. Lahr in Baden, Schauenburg, 1915, in-12 de 118 p.

(3) *Der deutsche Krieg in Feldpostbriefen*, herausgegeben von J. DELBRÜCK. *IV. Band. Um Longwy und Verdun*. München, Müller, 1915, in-16 de 308 p., 2 cartes hors texte.

(4) ID., *III. Band. Zwischen Metz und den Vogesen*. München, Müller, 1915, in-16 de 321 p., carte hors texte.

On pourra lire de vraies lettres, prises sur de vrais Allemands, dans MADELIN (L.), *L'Aveu. La Bataille de Verdun et l'Opinion allemande*. Documents inédits et facsimilés. Paris, Plon, 1916, in-8° de 80 p.

(5) PAULI (K.), *Die Schlachten bei Metz und die Vertreibung der Franzosen aus Elsass-Lothringen. Selbsterlebtes, nach Berichten von Feldzugteilnehmern*. Minden i. W., Köhler, s. d., in-8° de 160 p. Mit einer Illustrationsbeilage und zahlreichen Abbildungen im Text.

(6) HOPPENSTEDT, *Unsere Feldgrauen im Kampfe*. Leipzig, Grethlein, 1914, in 16 de 205 p., cartes.

Un tableau d'ensemble de la bataille qui s'est livrée au nord de la Lorraine, et que les Allemands appellent bataille de Longwy, a été donné par le Grand État-major allemand (1). — Le volume du général de corps d'armée von Gossler, publié après la guerre, intéresse surtout la stratégie : c'est un récit sommaire des actions auxquelles a pris part le VIe Corps d'Armée (Silésie); il n'a pas quitté la Lorraine avant le mois de mai 1916. De Sarrebrück (14 août), le VIe corps se porte en Belgique, à travers le Luxembourg, prend part à la bataille de Longwy (Longuyon-Pierrepont), à la bataille d'Arrancy, traverse la Meuse à Dun, et se bat en septembre autour de Verdun. Il reste en position sur la rive gauche de la Meuse jusqu'au 9 mai 1916 (il enlève, le 7 mai, la cote 304). De temps à autre, une remarque intéressante : une comparaison entre l'artillerie de campagne française et l'artillerie allemande, tout à l'avantage de la nôtre (p. 12), un mot sur les habitants ou le pays (le pensionnat de jeunes filles de Dun est *recht gut und bequem*), un jugement sommaire sur les combattants (110 prisonniers de la division d'acier, qui ont tenu quarante-huit heures sans manger et sans boire, sont de *grosse schöne Leute* (p. 89); en revanche, 500 prisonniers corses du 15e corps, pris le 20 septembre 1914 dans le bois de Forges, sont appelés *elende Leute, ohne Lust zu fechten*, p. 35). Naturellement l'auteur croit aux francs-tireurs (p. 11, etc., etc.); son livre mérite toutefois d'être lu et consulté (2).

Le général von Moser se défend d'écrire une histoire de la guerre : il nous donne simplement ses impressions (3). Il a pris part aux combats de Bleid (22 août), de Grand-Failly (25 août), de Jametz (29 août), il a passé la Meuse à Dun (30 août), et a été blessé et évacué le 2 septembre. Honnête homme, il se trouve très embarrassé pour justifier l'incendie de Grand-Failly (p. 36); il reconnaît que les civils n'ont pu tirer sur les Allemands, et conclut que la faute retombe « sur le gouvernement français ». Son livre nous offre d'intéressants tableaux de bataille, et peut-être des témoignages précieux (p. 42, la reddition et le massacre de la garnison de Montmédy).

Le récit du lieutenant Blumenthal (4) est très vivant et très pit-

(1) *Der Grosse Krieg in Einzeldarstellungen. Die Schlacht bei Longwy.* Oldenburg, Stalling. Publ. du G. Q. G. allemand.

(2) Gossler (C. von), *Erinnerungen an den Grossen Krieg.* Breslau, Korn, 1919, in-8° de 156 p., cartes.

(3) [Moser (Generalmajor von)], *Kampf- und Siegestage 1914.* Berlin, Mittler und Sohn, 1915, in-16 de iv-74 p., carte hors texte. La 9e édition a rétabli la première le nom de l'auteur, les noms des localités et le numéro de la brigade.

(4) Blumenthal (E.), *Des Krieges Gesicht. Mit dem Sieger von Longwy.* Oldenburg i. Gr. - Berlin, Stalling, 1916, in-16 de 156 p., couv. ill.

toresque. Il est difficile de suivre l'auteur dans ses marches et ses contremarches en Lorraine : il ne cite point de noms. Il a pris part à la bataille de Longwy et à la bataille de la Marne (ici le récit, d'ailleurs intéressant, devient, après une fanfare de victoire, tout à fait obscur). Artilleur, il nous montre la vie d'une batterie allemande pendant toute la guerre de mouvement. Il décrit en termes imagés tout ce qu'il voit : une auberge lorraine est ainsi dépeinte : *Vor dem Hause ein grosser Haufen Mist, im Hause furchtbarer Dreck, Fliegen, Millionen Fliegen* (p. 123). Il explique (p. 90) qu'il n'y a pas au monde de soldat moins disposé au pillage que le soldat allemand : il est trop *gemütlich*, trop pieux et trop civilisé pour cela; mais la suite du chapitre n'illustre guère cette belle théorie. Le livre est, dans son ensemble, plus sincère, plus spontané et plus vivant que la plupart des livres de guerre allemands.

Mit unsern Mörsern est le livre d'un artilleur lourd (1). La plus grande partie du livre (p. 1-78) se passe en Lorraine. L'auteur prend part au bombardement de Longwy (de curieuses photographies ont été prises par lui, p. 24 et 28); il traverse la Meuse à Dun et coopère à la bataille de la Marne dans la région de La Vaux-Marie (cette partie du récit est très obscure). Il occupe une position devant Béthincourt et le Mort-Homme, bombarde un fort de Verdun : le 17 novembre 1914, la batterie quitte la Lorraine pour le front oriental. L'auteur nous donne une idée précise du rôle de l'artillerie lourde allemande pendant la guerre de mouvement; il décrit aussi la région (Images de Septsarges et de la région, p. 58), et les relations des troupes allemandes avec les populations lorraines (Nous et les habitants, p. 70; il s'agit des habitants de Sivry et de Marvaux). Un exemple, entre autres, montrera avec quelle défiance il faut consulter ce livre : un paysan lorrain accuse les journaux français de calomnier les Allemands « par passion et par monnaie » (p. 62). L'on trouvera aussi p. 35 des échantillons de français qui trahissent leur origine germanique.

Le livre de M. von Berlepsch (2), qui commandait un train régimentaire, est d'un assez maigre intérêt : l'auteur a circulé en Lorraine pendant les mois d'août et de septembre 1914. Il montre une foi solide dans les francs-tireurs, les téléphones souterrains, etc. (3).

(1) *Mit unsern Mörsern gegen West und Ost. Aus dem Kriegstagebuch eines Bataillonskommandeurs*. Berlin, Mittler und Sohn, 1916, in-16 de 116 p., couv. ill.

(2) Berlepsch (C. von), *Ein Jahr an beiden Fronten. Kriegstagebuchblätter*. Bielefeld und Leipzig, Velhagen und Klasing, 1915, in-16 de vi-154 p., couv. ill. Collection *Aus den Tagen des Grosses Krieges*, 9. Band.

(3) Je ne puis que signaler : Ebbinghaus (C. von), *Kriegserlebnisse im Herbst*

La bataille de Sarrebourg et la bataille de Lorraine ont été, elles aussi, l'objet de nombreuses publications. Le début du volume intitulé *Unser Korps* (1) intéresse la Lorraine. Le corps (XIVe) prend part à la bataille de Sarrebourg (21 août), au combat de Baccarat (une phrase ambiguë mentionne l'incendie de la ville); puis il remonte vers le nord (10 septembre) et se trouve engagé jusqu'au 30 septembre près de Flirey et dans le bois Le Prêtre. Le récit est très sommaire et de maigre intérêt : il est illustré de nombreuses et belles photographies. — Le récit de M. Körner (2) est aussi très succinct. L'auteur se bat à Sarrebourg (p. 30) et s'avance ensuite jusqu'à Baccarat et Sainte-Barbe. Puis il est engagé devant Toul (p. 57-68); il quitte la Lorraine à la fin du mois de septembre 1914. Je note une curieuse distinction entre le courage allemand et le courage français, « fait de haine et de fanatisme » (p. 44). — Le capitaine Rutz (3) n'a fait qu'un court séjour en Lorraine : sa compagnie est engagée le 20 août; elle s'avance par Bisping et Avricourt vers Baccarat, « déjà en flammes et dans la fumée ». Puis il s'installe à Lunéville chez une veuve d'officier français dont il admire la sérénité sous le bombardement (p. 9). Enfin c'est la retraite, par Bonneval et Einville, jusqu'à Bezange-la-Grande. L'auteur quitte alors la Lorraine : son récit, simple, net, sans phrases, est intéressant. — Les *Trois camarades*, dont deux ont été tués à l'ennemi, ont fait toute la guerre en Lorraine (4). Le survivant raconte la bataille de Sarrebourg, puis la marche en avant, par Sainte-Pôle

1914 in Frankreich. Stuttgart, Evangeliste Gesellschaft, 1917, in-16 de 31 p. Ill., carte hors texte, couv. ill. (Région de Longuyon, 21-30 août 1914). — Gaertner (G.), *Die Bayerischen Löwen im Weltkrieg 1914-1915.* München, Seybold, 1915, in-8° de 239 p., pl. hors texte, couv. ill. (Entre Meuse et Vosges; devant les forts d'arrêt). — Gottberg (O. von), *Als Adjutant durch Frankreich und Belgien.* Berlin, Scherl, s. d., in-16 de 130 p., couv. ill. (Lorraine, août-septembre 1914). — Lang (M.), *Feldgrau. Erste Kriegserlebnisse in Frankreich.* Stuttgart, Thienemann, 1915, in-16 de 142 p., frontispice, couv. ill. (Longuyon, Clermont-en-Argonne, Apremont, août-octobre 1914). — Ost (E.), *Longwy-Haut, die Ruinenstadt Longwy,* Trier, Schaar und Dathe, 1915, in-8°, 240 p. ill., couv. ill. (Souvenirs du siège par une jeune Française; description de l'état de la ville). — Rothermundt (O.), *Mit den Württembergern ins Feindesland!* Stuttgart, Bonz, s. d., in-16 de 61 p. (Luxembourg, La Vaux-Marie, Varennes).

(1) Hugo (Hauptmann a. D., von), *Unser Korps. 1914-1915. Ein Erinnerungsbuch!* Stuttgart und Karlsruhe, Franckh, s. d., grand in-8° de 156 p., nombreuses illustrations, cartes, couv. ill.

(2) Körner (F.-Th.), *Mit den Badenern von Mülhausen bis in die Champagne. Erinnerungen eines Mitkämpfers.* München, Beck, 1917, in-16 de 116 p.

(3) Rutz (O.), *Bayernkämpfe. Einmarsch in Frankreich...* München, Beck, 1917, in-16 de 114 p., ill.

(4) Spengler (W.), *Wir waren drei Kameraden. Kriegserlebnisse.* Freiburg i. B., Herder, 1917, in-16 de xi-159 p., couv. ill.

et Gélacourt, le passage de la Meurthe, les combats de Baccarat, Xafféviller et Ménil. Le récit, très détaillé, nous fait participer à la vie du fantassin allemand pendant la guerre de mouvement. Il semble bien qu'on ne puisse toujours le consulter avec une pleine confiance (p. 20). — Le livre de M. Ross (1) est d'un réel intérêt. L'auteur a pris part aux combats de Badonviller, à la bataille de Sarrebourg; après le passage de la Meurthe, il a été engagé dans la forêt de Glonviller, puis, dans la région d'Épinal, à Nossoncourt, devant Anglemont. Mais le livre ne peut être consulté qu'avec défiance : l'auteur affirme, sans avoir pu le constater, que des civils ont tiré sur les Allemands (p. 23, incendie d'un village; p. 28, démolition de l'église de Badonviller) : il est difficile de ne pas voir là un véritable mensonge. — Le capitaine Gobsch (2), après quelques engagements en Alsace, pénètre dans le département des Vosges, passe au Ban-de-Sapt, puis prend part au passage de la Meurthe, où il traverse la rivière à la nage et enlève d'assaut la position française. Le récit est vivant et intéressant. On peut y voir comment des officiers allemands, de très bonne foi, en sont venus à croire aux légendes fabriquées par le commandement suprême. On prend un habitant; on l'accuse. Il nie, *naturellement;* mais, *naturellement*, il est coupable. On le fusille, *naturellement* (p. 48; voyez aussi p. 92, au sujet des soldats français en civil). — Le capitaine baron de Tutschek a reçu le baptême du feu, comme fantassin, dans les environs de Vallerysthal (3). — Le lieutenant von Bülow entre en France le 23 août, à Val-et-Châtillon. Il nous raconte ses marches et ses contremarches dans les Vosges (Pierre-Percée, Étival, Raon-l'Étape, dont il nous donne une description, à la date du 1er septembre, p. 117). Il n'a pris part qu'à des opérations de maigre importance et quitte la Lorraine le 6 septembre (4). — Enfin l'officier de cavalerie Schmidt-Pauli (5) a réuni des récits lorrains publiés d'abord dans le *Berliner Tageblatt* (p. 1-37). Très joliment écrits, ces courts récits sont plutôt la légende de la guerre que son histoire (6).

(1) Ross (C.), *Wir draussen. Zwei Jahre Kriegserleben an vier Fronten.* Berlin-Wien, Ullstein, 1916, in-16 de 454 p., 4 cartes hors texte.

(2) Gobsch (H.), *Vogesenkämpfe. Kriegserlebnisse.* Heilbronn, Salzer, 1915, in-16 de 120 p., couv. ill.

(3) Tutschek (von), *Stürme und Luftsiege.* Berlin, Braunbeck, s. d. [1918], in-18 de 186 p., ill., couv. ill.

(4) Bülow (A. von), *Die Jäger vor!* Leipzig, Brockhaus, 1917, in-16 de 167 p.

(5) Schmidt-Pauli (E. von), *Kriegsritte. Erlebnisse eines Kavallerieoffiziers.* Berlin, Eysler, 1916, in-16 de 142 p., couv. ill.

(6) Je ne puis que signaler : Kerler (O.), *Sieben Monaten in den Vogesen.* Mün-

M. Jurinek a parcouru le champ de bataille de Sarrebourg après la bataille. Son volume, rédigé sans doute à l'instigation du prince Rupprecht de Bavière, comprend un récit assez détaillé et complet de la bataille, suivi d'une longue énumération des tombes. M. Jurinek insiste sur le soin avec lequel les « Barbares » rendent les derniers honneurs aux ennemis morts sur le champ de bataille (p. 56, 75; je dois reconnaître que j'ai souvent été frappé de ce respect du soldat allemand devant la mort); il reproduit naturellement toutes les légendes officielles sur les francs-tireurs, etc. (p. 112). Un chapitre particulièrement intéressant est consacré aux Lorrains de langue française (p. 22), qui sont « sûrement restés français jusqu'aujourd'hui de cœur et de sentiments ». « L'âpreté et la tristesse caractérisent la région lorraine et ses habitants (1). » — M. Brueder a visité en automne 1914 les villages du même champ de bataille (*Um Saarburg—von Bensdorf aus—Bei Château-Salins—Dreibrunnen—Bieberkirch—Waldscheid*). Son récit est riche en détails curieux et pris sur le vif : mais il a accueilli aussi bien des racontars. L'auteur a pour le matériel allemand une admiration un peu enfantine : un train sanitaire allemand, « tout ce qu'il y a de mieux comme organisation technique et hygiénique », forme un « contraste tout à fait pénible » avec une petite voiturette française pour blessés. Évidemment M. Brueder croit que les blessés français allaient en « poussette » jusqu'à Nice (2).

La Guerre de tranchées. — Les documents allemands sur la guerre de tranchées sont rares. Même les publications de propagande se ralentissent.

Un livre de Grosholz sur les combats des Vosges (3) ne présente aucun intérêt. — Les correspondants de guerre accrédités au G. Q. G. font consciencieusement leur métier; M. Rosner (4) visite Saint-Mihiel et Hattonchâtel pendant l'hiver 1915-1916; la « hernie de Saint-Mihiel » est le *drohende Faust;* les obus français éclatent *wie*

chen, Beck, 1916, in-16 de III-139 p., planches hors texte. — ***, *Aus dem Tagebuch einer Rotenkreuzschwester.* Leipzig, Xenien-Verlag, 1917, in-16 de 143 p. (Saales et Schirmeck, juillet 1914).

(1) Jurinek (J.), *Bayernsiege und Heldengräber. Die Lothringer Schlacht am 19/20 August 1914.* München und Berlin, Drei Masken Verlag, 1915, in-8° de 146 p., couv. ill.

(2) Brueder (E.), *Bilder aus der Schlacht von Lothringen* (Lothringer Kalender, 1917, p. 73-100).

(3) Grosholz (F.), *Die Vogesenkämpfe.* Siegen-Leipzig, Montanus, 1917, in-18 de 128 p. Coll. *Montanus-Markbücher.*

(4) Rosner (K.), *Vor dem Drahtverbau. Bilder aus dem Grabenkriege im Westen.* Berlin, Scherl, s. d. [1916], in-16 de 170 p., couv. ill.

zerknitterte Konservenbüchsen. M. Rosner ne les a pas entendus éclater d'assez près. M. Kalkschmidt (1), de la *Frankfurter Zeitung*, a vu les Vosges en février-mars 1915, Saint-Mihiel en novembre 1915 (p. 115-118). M. Müller (2), un officier neutre, visite le front d'Alsace et de Lorraine dans les derniers mois de 1914, en particulier la région des Côtes lorraines. Il reprend à son compte toutes les légendes sur les francs-tireurs, etc. (p. 45, p. 57, p. 127, p. 162); c'est un livre de propagande allemande éhontée. M. Queri est à Metz pendant l'hiver 1915-1916 (3); il circule dans toute la Lorraine (p. 1-72, Maizeray, mars 1916, p. 125-131, Thiaucourt, février 1917, p. 270-277). Enfin M. Wegener (4) visite en janvier 1915 la partie sud du champ de bataille de Sarrebourg (p. 213-259); en juin 1915, il parcourt la région entre Meuse et Moselle, entre Meuse et Rhin, l'Argonne (p. 369, 409). Tous ces ouvrages sont de lecture facile, quelquefois joliment écrits, bien illustrés : l'on y pourra glaner, avec précautions, beaucoup de renseignements sur les populations lorraines des territoires occupés. — Je dois enfin citer le livre d'un ecclésiastique, M. Wessel (5). Il m'est pénible de constater que le livre, d'ailleurs médiocre et haineux, contient, presque à chaque page, de véritables mensonges (p. 69, sur Dinant; p. 79, sur Givet; p. 187, sur Saint-Mihiel). Toute la fin du volume (p. 155) est consacrée à la Lorraine, entre Meuse et Moselle.

M. Kutscher (6) et M. Gieben (7) sont des officiers. Le premier n'est resté que quelques jours au Ban-de-Sapt (24 août 1916, t. II, p. 101-109); les descriptions du second n'ont qu'un maigre intérêt (p. 129-138). —

(1) Kalkschmidt (E.), *Krieg und Arbeit im Westen. Erlebnisse und Berichte aus Frankreich und Belgien*. Stuttgart, Hoffmann, s. d. [1916], in-16 de viii-149 p., planches hors texte, oouv. ill.

(2) Müller (K.), *Kriegsbriefe eines neutralen Offiziers*. Bielefeld und Leipzig, Velhagen und Klasing, 1915, in-16 de 247 p., couv. ill. Collection *Aus den Tagen des Grosses Krieges*. M. Müller est colonel dans l'armée suisse.

(3) Queri (G.), *Wanderbuch vom blutigen Westen*. Weimar, Duncker, 1917, in-16, de 299 p., couv. ill.

(4) Wegener (G.), *Der Wall von Eisen und Feuer*. Leipzig, Brockhaus. *T. I. Ein Jahr an der Westfront*. 1915, in-8° de 416 p., ill.; *T. II. Champagne—Verdun—Somme*, 1918, in-8° de 386 p., ill.

(5) Wessel (Dr L.), *Von der Maas bis an die Memel. Drei Jahre Kriegspfarramt in Belgien und Hindenburgs Hauptquartier*. Bielefeld-Leipzig, Velhagen und Klasing, 1918, in-16 de xi-198 p., mit 47 Abbildungen. Collection *Aus den Tagen des Grossen Krieges*. 17. Band.

(6) Kutscher (A.), *Kriegstagebuch*. München, Beck. 1915-1916. 2 vol. in-16 de vii-264 et vii-122 p., portrait. Le tome II seul intéresse la Lorraine.

(7) Gieben (J.), *Aus Champagne und Vogesen. Kriegsberichte und Aufsätze eines Frontoffiziers*. Gladbach, Volksverein-Verlag, 1916, in-16 de 163 p., mit 34 Abbildungen.

Le volume du volontaire von Rummel est plus curieux (1). Il est d'abord *berittetener Bataillonsadjutant* au camp de Lechfeld. Il y décrit l'arrivée des prisonniers français en août 1914. Tout y est pour le mieux; même le pain allemand « a plus de goût que le pain blanc de France, qui est fade au palais et dont on se lasse tout de suite » (p. 20). Au début d'octobre, il arrive au front, à Buxières (Meuse, Commercy), où l'attitude du curé est très digne (p. 57). Il s'établit ensuite avec l'état-major de brigade, dont il fait partie, comme officier, à la ferme Vieux-Étangs, que l'état-major partage avec la famille Perrin. Il y restera tout l'hiver, décrivant d'une manière pittoresque et amusante la vie du petit état-major; les régiments de la brigade occupent le bois d'Ailly. Il entrevoit à diverses reprises Saint-Mihiel (p. 90, 205), Metz (p. 193, 217); il assiste aux attaques françaises du mois de janvier. L'ensemble est une bonne description de l'organisation de la guerre de tranchées dans l'armée allemande. Certains détails sont sujets à caution : les soldats français, à qui l'on a toujours mesuré si parcimonieusement la *gnôle*, auront peine à croire que les prisonniers français du bois d'Ailly étaient *veralkoholisiert* (p. 136). Un court article du même auteur sur la Woëvre (2) vaut surtout par les illustrations, qui sont très belles (3).

Verdun. — Les documents sur la bataille de Verdun sont rares. Le livre du correspondant de guerre Köster (4) est d'une lecture facile et intéressante (Verdun, en avril-juillet 1916, p. 7-37; en août 1916, p. 124-133). Une histoire sur les *farbige Franzosen* (p. 35) montre combien la défiance est nécessaire. J'ai déjà cité les livres de MM. Wegener (5) et Pflanz (6). — Parmi les ouvrages de propagande, ceux

(1) Rummel (W. von), *Das erste Jahr. Aus den Erinnerungen eines Kriegsfreiwilligen.* München, Beck, 1916, in-16 de 237 p.

(2) Rummel (W. von), *Kriegsbilder aus dem Woëvregebiet.* Velhagen und Klasings Monatshefte, juin 1916, p. 209-218. Zeichnungen von H. Meyerkassel.

(3) Je ne puis que signaler Köhrer (E.), *Zwischen Aisne und Argonnen. Eindrücke und Erlebnisse der Schlachtfront.* Berlin, Deutsche Verlag-Anstalt, 1915 in-8° de 53 p., ill. (Récit d'un voyage au front pour distribuer des paquets de la Croix-Rouge). — Pflanz (R.), *Aus der Fremde in die Heimat. Feldpostbriefe eines freiwilligen Feldpredigers.* Liegnitz, Krumbhaar, s. d., 5 vol. in-8°. I. Reihe, iv-81 p. (Sivry-région de Verdun, 23 octobre 1914-10 février 1915); II. Reihe, iv-111 p. (Région de Verdun, 8 mars-24 octobre 1915); III. Reihe, iv-92 p. (Région de Verdun —Busigny—Saulcourt, 12 janvier 1916-16 janvier 1917). — Zimmermann (B.), *Das Argonnen-Buch.* Berlin, Siegismund, s. d. [juin 1918], in-8° de 115 p., ill.; carte hors texte.

(4) Köster (Dr A.), *Wandernde Erde. Kriegsberichte aus dem Westen.* München, Langen, 1917, in-8° de 134 p., couv. ill.

(5) Voyez p. 183, n. 4.

(6) Voyez p. 184, n. 3.

de M. Vollbehr (1) sont particulièrement curieux. Ils sont l'œuvre d'un peintre qui a parcouru toute la Lorraine, depuis le mois de septembre 1915 jusqu'au mois d'octobre 1916, et qui en a rapporté des photographies, des dessins, des esquisses et des tableaux (2).

M. Ross (3), dont j'ai déjà cité le livre, a été blessé à Verdun en juin 1916. Il a pris part, depuis le mois de mars, à toutes les attaques lancées sur la rive gauche de la Meuse (Béthincourt, Haucourt, le Mort-Homme, cote 304). Cette partie de son livre est de beaucoup la plus intéressante : l'on peut y saisir le moral des assaillants de Verdun. C'est le seul livre, avec le suivant, où l'on puisse entrevoir ce que l'*enfer de Verdun* a été pour les soldats allemands. — Le livre du lieutenant Brandis (4), dédié au Kronprinz d'Allemagne, est un journal de toute la guerre; mais la partie vraiment originale du livre est celle qui concerne Verdun (p. 76-104). Le lieutenant Brandis est le héros de Douaumont; c'est lui qui, avec quelques soldats, entra dans le fort inoccupé. Le récit de cet exploit (p. 93) est vraiment intéressant et paraît rigoureusement exact. Il est illustré de curieuses photographies. Le lieutenant Brandis s'est battu ensuite dans le bois de la Caillette (p. 108-112) et en Argonne (p. 129-132).

La rareté des documents allemands sur la bataille de Verdun permet de supposer que le G. Q. G. a voulu faire le silence sur ce gigantesque échec (5).

Années 1917-1918. — Les documents sur cette partie de la guerre

(1) VOLLBEHR (E.), *Kriegsbildertagebuch*. München, Bruckmann, 1915, in-4° de 126 p., 122 photographies, 72 dessins et peintures. Ce volume n'intéresse pas la Lorraine. — *Zweites Kriegsbilder-Tagebuch ...Bei der Heeresgruppe Kronprinz...* Mit einem Geleitwort Seiner Kaiserlichen Hoheit der Kronprinzen des deutsches Reiches und von Preussen. München, Bruckmann, 1917, in-4° de 92 p., 72 planches hors texte. — *Der Maler im vordersten Kampfgraben. Erlebnisse.* Oldenburg i. Gr., Stalling, 1918, in-16 de 96 p., portrait, couv. ill. (Vosges, 1915; Verdun, 1916; Saint-Mihiel, bois d'Ailly, Hauts de Meuse, hiver et printemps 1917).

(2) Au point de vue général, on peut consulter FLEMMING (H.), *Verdun, Zukunft* du 15 juillet 1916, p. 29-38, et RHAZEN, *Die Offensive in Verduns Vorfeld, ihre Begleit- und Folgeerscheinungen* (Jahrbücher für die deutsche Armee und Marine, juillet-août 1916, p. 1-21, 49-70).

(3) Voyez p. 181, n. 1.

(4) BRANDIS (Oberleutnant VON), *Die Stürmer von Douaumont.* Berlin, Scherl, s. d. [1917], in-16 de 140 p., 7 planches hors texte, couv. ill.

(5) Je citerai seulement EGLY (W.), *Kriegstagebuch des im Felde gefallenen Leutnants d. R.* —, herausgegeben von F. Weckerling. Friedbergi. H., Bindernagel, 1918 (August), in-16 de 110 p., portrait, couv. ill. (Verdun, Mort-Homme, Entre Meuse et Moselle, 1916-1917); — et *Die Kämpfe um die Feste Vaux, von Mitstreitern geschildert.* Darmstadt, Wittich, 1916, in-8° de 214 p., portrait, planches hors texte, couv. ill. Herausgegeben von der *Feldgrauen,* illustrierter Kriegszeitschrift der 50. Infanterie Division.

se réduisent à peu de chose. J'ai signalé ailleurs le résumé officiel des combats soutenus en 1917 par le groupe d'armées du Kronprinz d'Allemagne (1). — M. von Rummel a publié un court article sur la Woëvre (2). — L'intéressant journal du major von Behr (3), publié après la guerre, ne contient que quelques pages, d'ailleurs curieuses, sur la Lorraine (p. 209-216). En avril 1917, la division à laquelle appartenait cet officier occupait, venant de Russie, la position des Éparges (*Combreshöhe*) : un coup de main des Français réussit brillamment et l'auteur remarque : *Die Franzosen sind eben keine Russen* (p. 214). L'on peut lire à la page 212 d'amusants détails sur la paperasserie dans les états-majors allemands (4).

L'ensemble de documents que nous possédons sur les armées allemandes est donc de qualité médiocre. En dehors de quelques livres intéressants, publiés pour des raisons spéciales (M. de Bülow, à cause de son nom, le lieutenant Brandis, pour sa « chance », la plupart, à cause de la mort glorieuse de leurs auteurs), la littérature de guerre allemande a un caractère officiel et a été rédigée pour des buts de propagande à l'intérieur ou à l'extérieur.

8° Armées. — Sources générales de documentation

La librairie Payot a commencé la publication d'un *Recueil des communiqués officiels des gouvernements et états-majors* de tous les belligérants (5).

Je ne puis que signaler en bloc les nombreuses monographies de

(1) Voyez p. 191, n. 1.

(2) RUMMEL (W. VON), *Zwischen Maas und Mosel*, Velhagen und Klasings Monatshefte, avril 1917, Heft V, p. 481-496. Les illustrations sont de C. FELBER. — Voyez aussi p. 184, n. 2, et les ouvrages de VOLLBEHR, p. 185, n. 1.

(3) BEHR (Major und Divisions-Adjudant H. V.), *Bei der fünften Reserve-Division im Weltkriege. Tagebuch-Aufzeichnungen*. Berlin, Mittler und Sohn, 1919, in-8° de VI-264 p. Mit einer Karte und einem Rundbilde.

(4) Je cite seulement *Ernstes und Heiteres aus der zweiten Jahre unseres Bataillons*. S. l. n. d., Weihnachten 1917, in-8° de 51 p., ill., 16 planches hors texte (région de la Meuse et de Verdun, 1917).

Im Purpur bei den Feldgrauen, München, 1917, est un récit de la visite à Saint-Mihiel du cardinal von Bettinger.

En général, sur l'offensive de Saint-Mihiel, voyez SCHIEMANN (Th.), *Aus General Pershings offiziellem Bericht über die amerikanischen Operationen im Weltkriege*, Deutsche Rundschau, avril 1920, p. 144-148.

(5) *Recueil des communiqués officiels des gouvernements et états-majors belligérants*. Paris, Payot. Séries I à X : 24 juillet-31 décembre 1914; chaque série : 1 vol. in-16 de 128 p. — Séries XI et suivantes, après janvier 1915 ; chaque série : 1 vol. in-16 de 192 p.

régiments français qui ont continué de paraître : elles constituent des documents d'importance inégale pour la région lorraine, mais dont aucun n'est négligeable. — Un historique du rôle du 1er C. A. pendant la guerre a paru : il est l'œuvre de l'état-major du corps. C'est un résumé très précis, tout à fait objectif, des opérations auxquelles le corps a pris part. Le 1er C. A. s'est battu en Woëvre (avril 1915), à Verdun (25 février-8 avril 1916); du 30 septembre à l'armistice, il occupait les secteurs des Vosges, de Gérardmer à Wesserling (1).

Je signalerai ici un document très important sur la conduite de la guerre en général. Le livre de M. Ferry n'intéresse qu'en partie la Lorraine. A propos d'opérations en Woëvre, M. Ferry fait ressortir la faute essentielle du haut commandement pendant les premières années de la guerre (p. 29, 32) : l'ignorance systématique du terrain et des conditions locales du combat; les attaques, étudiées sur la carte, d'après des principes livresques, étaient généralement inexécutables. Un mot cruel résume cet état de choses : « L'âme de 1793 est en bas, la bureaucratie est en haut. » Ferry eut d'ailleurs à souffrir de sa noble franchise : un gendarme l'ayant insulté, il fut envoyé en disgrâce à Nieuport, et apprit à ses dépens quelle différence de prestige existe entre un gendarme et un simple officier de réserve, fût-il député et ancien ministre. L'ouvrage, publié après la mort de l'auteur, sur son expresse volonté, est sans doute le seul qui puisse permettre actuellement d'entrevoir sur quelques points la vérité : sans arrière-pensée de vengeance, sans aucun souci de camaraderie, M. Ferry a toujours eu le courage, en pleine guerre, de dire ce qu'il croyait utile à son pays (2).

Le capitaine Delvert a réuni quelques beaux traits d'héroïsme : ce livre est à joindre aux admirables livres que nous avons déjà signalés (3).

M. Séché a consacré tout un volume aux troupes noires, dont il étudie le rôle et dont il apprécie les qualités. Deux bataillons de Sénégalais, en particulier, ont fait preuve, au moment de la reprise

(1) *Le 1er Corps d'armée pendant la guerre 1914-1918, historique rédigé par les soins de l'état-major du 1er C. A.* Paris-Nancy-Strasbourg, Berger-Levrault, 1922, in-8° de XII-342 p.

(2) Ferry (A.), *La Guerre vue d'en haut et d'en bas* (*Lettres, Notes, Discours et Rapports*). Paris, Grasset, 1920, in-16 de 328 p. Abel Ferry est mort pour la France le 15 septembre 1918.

(3) Delvert (Capitaine), *Quelques héros.* Paris-Nancy-Strasbourg, Berger-Levrault, 1918, in-12 de 256 p., 16 grav. hors texte.

du fort de Douaumont, d'un courage extraordinaire (p. 176). C'est une belle page à la gloire de notre armée noire (1).

Je mentionnerai ici un volume d'un caractère particulier : c'est le récit du voyage au front français d'un correspondant de journal neutre (2). Ce récit a été publié en Allemagne : il est assez peu sympathique à la France, et ne doit être consulté qu'avec défiance. L'auteur a traversé la Lorraine (p. 49-72) et visité Nancy (*Nancy ist ein Paris en miniature;... es gibt in ganz Frankreich nicht eine so gut fundierte und ausgestattete Universität wie die zu Nancy*, p. 51). Mais l'auteur n'est pas toujours aussi bien informé : « La plus vieille des églises de Nancy, Saint Épère (*sic*), date de 1879 » (p. 51).

De nombreuses monographies ont été consacrées à nos grands chefs, ou à des héros plus obscurs. Le maréchal Foch a été l'objet de deux beaux travaux, de M. R. Puaux (3) et du baron André de Maricourt (4). M. Giraud nous a donné un portrait très ressemblant de celui qui a mérité d'être appelé « l'Homme du Grand Couronné et de Verdun », le général de Castelneau (5); MM. Dutrèb et Granier de Cassagnac ont retracé le rôle considérable joué par l'admirable chef que fut Mangin (6); M. Britsch a consacré un article bien documenté au général Lyautey (7). L'allocution prononcée à Notre-Dame de Paris par le R. P. Barret nous montre dans le lieutenant-colonel Driant et dans ses chasseurs « l'incarnation de l'âme française, l'âme de guerre, avec ses vieilles énergies retrouvées et ses impérissables attirances » (8). — Enfin M. Berlet a réuni, en mémoire de F. Berlet et de H. Berlet, tués

(1) SÉCHÉ (A.), *Les Noirs, d'après des documents officiels*. Préf. du général MANGIN. Paris, Payot, 1919, in-12 de 256 p.

(2) *** *Unter französisch-englischen Truppen an der Front*. Leipzig, Schick, 1917, in-12 de 152 p.

(3) PUAUX (R.), *Foch, sa vie, sa doctrine, son œuvre, la Foi en la Victoire*. Paris, Payot, 1918.

Le même auteur dirige une publication intitulée : *Les Études de la Guerre*. Paris, Payot, 1917-1918, in-8, cahiers 1 à 7, p. 1-640. C'est une histoire de la guerre.

(4) DE MARICOURT (Baron A.), *Foch, Une lignée, une tradition, un caractère*. Nancy-Paris-Strasbourg, Berger-Levrault, in-12 de XXVI-240 p.

(5) GIRAUD (V.), *Nos grands chefs : le général de Castelnau* (R D M 1921, t. IV, p. 517-543, 790-819).

(6) DUTRÈB (M.), et DE CASSAGNAC (P.-A. DE GRANIER), *Mangin*, Paris, Payot, 1920, in-12 de 252 p.; 4 hors texte, fac-similé d'écriture et carte.

(7) BRITSCH (A.), *Le Général Lyautey, ministre de la Guerre, 12 décembre 1916-15 mars 1917* (C 1920, 10 juill., t. 280 (244), p. 84-101).

(8) BARRET (Rév. P.), *Le Lieutenant-colonel Driant. Allocution prononcée en l'église de Notre-Dame de Paris le 28 juin 1916*. Paris, Beauchesne, 1916, in-12 de 16 p., portrait.

Voy. aussi : JOLLIVET (G.), *Le Colonel Driant*. Paris, Delagrave, 1918, in-16 de 264 p.

à l'ennemi, un choix de lettres familières, suivi des glorieuses citations des deux héros. C'est là un document du plus grand prix, et il serait à souhaiter que beaucoup de volumes analogues fussent publiés : ils feraient plus pour la gloire de nos morts que les bronzes ou les marbres (1).

Armée allemande. — Un certain nombre de communiqués allemands ont été réunis et publiés à part, avec des cartes. Nous signalons ceux qui concernent la Lorraine (2).

Le gouvernement américain a publié l'historique de 251 divisions allemandes qui ont pris part à la guerre : c'est une source précieuse de renseignements pour l'historien (3).

M. de Dampierre a publié des *Carnets de route de combattants allemands* (un officier, un sous-officier, un soldat). Il a eu l'habileté de choisir des Allemands « sympathiques ». Le second des trois carnets intéresse seul la Lorraine. L'auteur, assez cultivé, entre en France par Longuyon, venant de Virton; il est à Romagne-sous-les-Côtes, le 31 août 1914. A propos des vieilles maisons de Billy-sous-Mangiennes, il remarque : « D'une façon générale, la civilisation française a en elle-même quelque chose de vénérable; tout est ici plus vieux et plus intéressant que notre camelote de l'Est, qui dénote au premier coup d'œil la spéculation, le neuf, le mauvais et le bon marché » (p. 115). Il note au jour le jour les menus détails de son existence : « Laissé à l'arrière, je mangeai quatre portions et n'en pris pas moins bravement part au repas du soir » (p. 113); « Par suite des averses de ces derniers temps et de la nourriture irrégulière, mon estomac est fortement endommagé » (p. 119). Je relève un document essentiel pour la zoologie : « Notre lieutenant nous a enseigné que le grand pou français aurait, dans la campagne de 1870-1871, mis en quelque

(1) BERLET (Ch.), *Deux soldats lorrains : François Berlet, du 37e R. I.; Henry Berlet, du 269e R. I. Lettres, rapports, citations,* recueillis par Ch. Berlet. Nancy-Paris-Strasbourg, Berger-Levrault, 1920, in-8° de 48 p.; 2 photographies.

(2) *Die Kämpfe im Argonnen-Wald.* Stuttgart-Berlin, Deutsche Verlags-Anstalt, 1915, in-8 de 18 p., carte (Communiqués des 29, 30, 31 janvier, 14 février 1915). Même librairie, même date : *Die Kämpfe zwischen Maas und Mosel,* in-8° de 17 p., carte (Comm. des 7, 9, 12, 16 et 21 avril 1915);... *Die Kämpfe bei Les Éparges. Der Kampf um Ban de Sapt,* 24 p., 3 cartes hors texte (Comm. des 10 mai, 30 juin, 1er juillet 1915); *Die Argonnenkämpfe vom 20. Juni bis 2. Juli und 13-14 Juli 1915,* 26 p., 4 cartes (Comm. des 29, 30 juillet, 3, 4, 5 août 1915); *Die Schlacht vor Verdun...,* 1916, in-8° de 22 p., 2 cartes hors texte (Comm. des 24, 26, 27 octobre, 3-4 novembre 1916).

(3) *Histories of Two Hundred and Fifty-one Divisions of the German Army which participated in the War 1914-1918.* Washington, Government Printing Office, 1920, 748 p.

sorte hors de combat des bataillons entiers » (p. 126). L'auteur séjourne dans la région de Verdun (Maucourt, Ornes); le Carnet se termine le 22 novembre. Sans intérêt militaire, il est un document significatif de l'état d'âme d'un sous-officier allemand qui me paraît représentatif de beaucoup d'autres (1). Il est amusant de comparer ce « *Gris* » pris sur le vif avec le guerrier idéal que nous décrivent obstinément les publications allemandes officieuses.

Il n'y a pas eu en Allemagne de « littérature de guerre » : les livres publiés sur la guerre l'ont été par ordre, et, pour la plupart, sur commande. Nous avons dit (2) que l'historien ne devait faire aucun cas « des lettres de poilus » publiées dans les journaux français (M. Dauzat nous apprend qu'elles étaient fabriquées de toutes pièces par les rédacteurs, *Revue de Philologie française*, t. XXXIV, p. 140). Ce genre a eu en Allemagne plus de succès encore qu'en France : ce sont des documents que l'on ne doit consulter qu'avec une extrême défiance. — Les livres des *Kriegsberichterstattern*, ou correspondants de guerre, sont d'une lecture facile et souvent intéressante : il va de soi qu'ils ne disent que la vérité officielle. Ils citent quelquefois des fragments de lettres ou de Carnets de combattants français trouvés sur le champ de bataille : le français en est *made in Germany* : « Moi, je suis tombé dans un sale coin, je suis aux Argonnes », aurait écrit un soldat français prisonnier; et un officier français aurait noté sur son Carnet : « Les Argonnes, c'est l'enfer ! » (3). Mais ces journalistes ont circulé librement en Lorraine occupée, et leurs livres fournissent, sur des points accessoires et qui n'importent pas à la gloire de l'Empire, des renseignements directs et utilisables (4). — Enfin il existe une troisième

(1) De Dampierre (J.), *Carnets de route de combattants allemands*. Paris-Nancy-Strasbourg, Berger-Levrault, 1916, in-16 de xxvi-184 p. Avec 16 illustrations et fac-similé d'écriture.

(2) B L 1913-1919, p. 188, n. 2.

(3) Kellermann (B.), *Der Krieg im Westen. Kriegsberichte*. Berlin, Fischer, in-16 de 218 p. Voy. p. 142 et 150.

(4) Binder (H.), *Mit dem Hauptquartier nach Westen. Aufzeichnungen eines Kriegsberichterstatters*. Stuttgart und Berlin, Deutsche Verlags-Anstalt, 1915, in-8° de 208 p., ill. (intéressant; belles photographies de Lorraine). — Hirsch (J.), *Aus der Mappe eines Kriegsberichterstatters. Im deutschen Grossen Hauptquartier und bei der Westarmee*. Leipzig, Hesse und Becker, 1915, t. I, 160 p., t. II, 144 p. in-12. Du même, même librairie : *Die eiserne Front im Westen*, 1916, in-16 de 154 p., couv. ill. (mars-juillet 1915, Argonne, Vosges, bois Le Prêtre). — Kellermann (B.), *Der Krieg im Argonnenwald...* Geleitwort von Wilhelm, Kronprinz der Preussen. Berlin, Bard, 1916, in-16 de iv-121 p., planche et carte hors texte. Du même : *Der Krieg im Westen. Kriegsberichte*. Berlin, Fischer, 1915, in-16 de 218 p. C'est à ce livre que sont empruntées les citations relevées à la note précédente. — Schweder (P.), *Im kaiserlichen Hauptquartier. Deutsche Kriegsbriefe*. Leipzig, Hesse

catégorie de publications allemandes de propagande, les publications militaires faites dans un intérêt dynastique. C'est ainsi que le Kronprinz d'Allemagne, qui commandait l'armée de Verdun, a inspiré et subventionné un grand nombre d'ouvrages destinés à relever le moral de ses soldats et à répandre à l'arrière le bruit de ses exploits (1).

M. Pingaud a analysé et étudié quelques-unes de ces publications, celles qui portent sur le début de la guerre (2). On trouvera dans son livre diverses lettres de soldats allemands qui concernent la Lorraine (p. 45, 211, 282, 289, 306); ce qu'il y a de plus curieux, c'est l'impression de tous ces Allemands qui, à partir de Sarrebruck, « se sentent en pays ennemi » (p. 318).

C'est peut-être dans les romans allemands que l'on aurait le plus de chance de trouver des documents sincères sur l'état d'âme des Allemands pendant la guerre. M. Muret a publié sur la littérature allemande pendant la guerre un bon volume. Mme Nanny Lambrecht est « pangermaniste » : c'est à propos de son livre sur la Belgique que le poète suisse Carl Spitteler a pu dire : « Caïn ne s'est pas contenté d'assassiner Abel; il l'a encore abreuvé de calomnies. » M. Frenssen est « officiel »; Latzko, Frank, Mme Hans de Kahlenberg (née Hélène de Monbart), sont « pacifistes ». Mme Clara Viebig est seule vraiment humaine. Son œuvre, avec le volume du poète Dehmel, engagé volontaire à cinquante et un ans, peut nous montrer les différents états de l'âme allemande pendant la guerre (3).

und Becker, 1915-1916, 3 vol. in-16, ill., planches hors texte, couv., ill. T. I, 1915, 320 p. (Devant Verdun, août-octobre 1914); t. II, 1915, 280 p., *Von den Vogesen zur Nordsee.*

(1) *Kämpfe der Heeresgruppe deutscher Kronprinz 1917.* Bearbeitet von den Offizierkriegsberichterstattern des Heeresgruppe. Herausgegeben bei der Feldpressestelle im Hauptquartier Mézières-Charleville. Felddruckerei A. O. K. 5, s. d., 152 p., in-8°, planche et carte hors texte, couv. ill. (sur Verdun). — *Zwei Jahre an der Westfront. 323 Bilder aus Artois, Picardie und französisch Lothringen.* Herausgegeben von einer selbstständigen Infanterie-Division. München, 1917, in-8°. — *Zwischen Maas und Mosel. Armeeabteilung von Strantz. Album*, 1917.

(2) Pingaud (A.), *La Guerre vue par les combattants allemands.* Paris, Perrin, 1918, in-12 de 330 p. Les principaux ouvrages allemands étudiés par M. Pingaud sont : Moser (von), *Kampf- und Siegestage.* Berlin, Mittler und Sohn, 1915. — Reinhardt (W.), *Sechs Monate Westfront.* Berlin, Mittler und Sohn, 1915. — Von Gottberg (O.), *Als Adjudant durch Frankreich und Belgien.* Berlin, Scherl, 1915 (Bataille du Grand Couronné). — Rosner (K.), *Vor dem Drahtverbau.* Berlin, Scherl, 1916 (Saint-Mihiel).

(3) Muret (M.), *La Littérature allemande pendant la guerre.* Paris, Payot, 1920, in-12 de IX-256 p. Voici quelques titres des principaux ouvrages étudiés par M. Muret : Dehmel (R.), *Zwischen Volk und Menschheit.* Berlin, Fischer, 1919. — Viebig (C.), *Töchter der Hekuba.* — Lambrecht (N.), *Eiserne Freude ; Die Fahne der Wallonen.* — Leonhard (F.), *Der Mensch ist gut.* — Von Kahlenberg (H.), *Mutter.* — Latzko (M.), *Menschen im Krieg.* — Frenssen (M.), *Die Brüder.*

Une visite au camp de prisonniers de G..., en Lorraine, ne présente qu'un maigre intérêt (1); un article de M. Bergmann (2) sur l'argot du soldat allemand pendant la guerre est fort curieux : un obus de 75 est une « belette puante »; un 155 est un « *Gurgel-August* », « Auguste qui se gargarise »; un 220, dont on n'entend pas le coup de départ, est une « Marie en chaussons (*Sockenmarie*) ».

II — LES POPULATIONS LORRAINES

Nous étudierons successivement les documents sur l'invasion allemande en 1914, les documents sur la Lorraine restée française, sur la Lorraine occupée et sur la Lorraine désannexée. Nous examinerons tout d'abord les ouvrages et les collections d'un caractère général, qui embrassent toutes ces catégories.

Le livre de M. Louis-Jaray, *La grande pitié de la Terre de France*, est un beau livre, que l'on ne relira jamais assez. Il passe successivement en revue les souffrances des réfugiés, des rapatriés, des populations françaises restées sous le joug ennemi. Il n'est que trop question de la Lorraine dans ce livre; l'évacuation de Verdun, en particulier, est un tableau vraiment touchant (p. 31). Quelques mots sont à retenir : un curé meusien, très bien accueilli dans un village du Midi (ce ne fut pas toujours le cas), soupirait : « Ah ! Monsieur, nous ne pouvons nous y habituer, à ce soleil ! Il nous rend malades, et nous dépérissons » (p. 29). La plupart des volumes de cette collection (*La France dévastée*) intéressent la Lorraine; ils méritent d'être partout répandus (3). — Le livre de Mme Roger est, lui aussi, très émouvant. L'auteur nous donne une description très vivante de Saint-Dié en juillet 1918 (p. 131-140). Elle nous décrit, vus au lendemain de l'armistice, les « villages morts » de l'Argonne, Cumières, Béthincourt, Esne, Malancourt, Montfaucon (p. 185-197), et enfin, d'une manière magistrale, les ruines

(1) Louwyck, *Une visite au camp de prisonniers de G..., en Lorraine* (Mercure de France, 1917, t. 124, p. 288-302).

(2) Bergmann (K.), *L'Argot du soldat allemand pendant la guerre* (Archives de la Grande Guerre, t. III, p. 215-231, 317-326).

Voyez, sur le même sujet, Delcourt (R.), *Expressions d'argot allemand et autrichien dans les tranchées*. A l'usage de MM. les officiers et interprètes de l'armée. Paris, Fontemoing, 1917, in-12.

(3) Louis-Jaray (G.), *La Grande Pitié de la terre de France*. Paris, Alcan, s. d., in-16 de 136 p. Avec 7 pl. hors texte. Coll. : *La France dévastée*. Dans la même collection, il faut lire : Barrès (M.), *La Lorraine dévastée* (voyez Bibliographie lorraine 1913-1919, p. 190, n° 3); Madelin (L.), *Verdun*; Chaptal (Mlle), *Rapatriés*; Saint-René-Taillandier (Mme), *En France et en Belgique envahies. Les soirées de la C. R. B.* (*Commission for Relief in Belgium*), 1919, in-16 de IV-176 p.; 7 pl. hors texte.

du fort de Vaux (p. 211-221). Mme Roger met dans ses descriptions une sensibilité féminine qui leur donne un caractère particulier (1).

Je signalerai seulement le travail de M. Marguillier sur la *destruction des monuments sur le front occidental :* la Lorraine n'y occupe qu'une place restreinte (2).

Il me faut revenir sur le volume de M. le chanoine Hogard (3); *Le Clergé du diocèse de Nancy pendant la guerre 1914-1918.* C'est une riche étude d'ensemble qui, à côté de renseignements sur le clergé proprement dit, fournit de nombreux documents sur l'invasion allemande en 1914 et sur les souffrances de nos compatriotes dans les pays envahis. Le douloureux calvaire de M. l'abbé Thiéry, curé de Gondrecourt-Eix, nous est raconté tout au long : le bombardement du village (lundi 24 août), l'arrivée des Allemands, l'arrestation du curé, sous un prétexte absurde : emmené à Affléville et à Norroy-le-Sec, le malheureux prêtre est fusillé entre Fontoy et Lommerange, le 26 août. Les sources sont citées, les noms des témoins précisés : c'est un témoignage accablant, et rien n'est plus émouvant que ce récit tout nu, où le ton reste à chaque instant simple et digne (p. 220). Le chapitre X nous donne, par doyennés, des documents sur l'invasion et sur l'occupation allemandes dans tout le diocèse de Nancy : ces documents, très précieux, sont malheureusement assez sommaires. Le livre est, dans son ensemble, par le soin apporté à la documentation, par la netteté de l'exposition, par la justesse du ton, un excellent modèle de travail historique.

La collection du *Messager de Lorraine* offre de nombreux articles de tout genre, accompagnés de belles illustrations (4). Je signalerai

(1) Roger (Mme N.), *Terres dévastées et cités mortes.* Paris, Éd. Foi et Vie, 1919, in-16 de 224 p. Front. de Steinlein. Voyez aussi, du même auteur, *Le cortège des victimes. Les rapatriés d'Allemagne. 1914-1916.* Avec une notice historique par E. Pittard et 8 pl. hors texte. Paris, Perrin, 1917, in-16 de 342 p.

Le livre de Vachon (M.), *Les villes martyres de France et de Belgique* (Statistique des villes et villages détruits par les Allemands dans les deux pays, avec 41 vues de villes et de monuments historiques avant et après leur incendie), Paris, Payot, 1915, in-12 de 215 p., 17 pl., couv. ill., n'est guère qu'une liste de localités endommagées ou détruites.

(2) Marguillier (A.), *La destruction des monuments sur le front occidental.* Paris et Bruxelles, Van Oest, 1919, in-8° de viii-84 p. Avec 49 photographies hors texte (la planche XXVIII représente l'église de Béauzée-sur-Aire).

(3) Hogard (Abbé), *Livre d'or. Le clergé du diocèse de Nancy pendant la guerre 1914-1918.* Nancy, anc. imp. Vagner, 1920, in-8° de xii-336 p., avec portraits (Voyez B L 1913-1919, p. 197, n. 3).

(4) *Le Messager de Lorraine,* publication annuelle, avec la collaboration des principaux écrivains et artistes lorrains. 1re année, 1917, Berger-Levrault, in-8° de 52 p. 2e année, 1918, 48 p.; 3e année, 1919, 52 p.; 4e et 5e années, 1920 et 1921, Éd. de la Société Erckmann-Chatrian, Nancy, 2 vol. de chacun 60 p.

tout particulièrement la médaille du 20e corps, et le calvaire de Gerbéviller, du maître Prouvé (1917), et, en 1921, des photographies de ruines de nos villages lorrains. — Je rappelle la publication, maniable et facile à consulter, de Pierre Duroc (M. E. Badel) : c'est une sorte de journal de la guerre en Lorraine (1).

L'invasion. — Le volume de M. Chuquet, *Prouesses allemandes*, est en quelque sorte un choix d' « horreurs » commises par les Allemands au cours de l'invasion. La Lorraine en a sa bonne part (p. 177 et suiv.). M. Chuquet n'apporte aucun document nouveau (2).

M. Ducornez nous raconte jour par jour ce qui s'est passé à Longwy depuis le 31 juillet 1914 jusqu'au 26 août, date de la reddition de la place. C'est un récit sincère, et du plus vif intérêt, du martyre de cette petite ville, dont l'autorité militaire n'a su faire ni une véritable forteresse, ni une ville ouverte, et qui s'est trouvée ainsi sacrifiée d'une manière inutile. Une première attaque, lancée par le 122e wurtembergeois, échoue. C'est alors le bombardement constant. M. Ducornez donne aussi des détails précis et de première main sur les atrocités allemandes dans les villages voisins de Longwy. Je ne puis suivre l'auteur dans ses critiques de la stratégie et de la tactique du haut commandement français : les meilleures intentions du monde ne suppléent pas à l'instruction technique. Je regrette aussi que M. Ducornez croie devoir conserver à l'égard des Allemands, après la guerre, des appellations injurieuses qu'il eût été plus digne d'éviter, même pendant la guerre : cette attitude ne peut qu'affaiblir notre cause. Ces observations n'enlèvent rien à la valeur documentaire du volume, d'ailleurs excellent (3).

M. E. Badel (4) nous raconte la douloureuse histoire de Gerbéviller : l'incendie et la ruine de cette malheureuse petite ville nous sont rapportées par des témoins, Sœur Julie et M. Liégey. Le récit des atrocités allemandes est emprunté au rapport officiel de la Commission

(1) Voyez B L 1913-1919, p. 195, n. 6.

(2) Chuquet (A.), *Prouesses allemandes... Sur la Meuse et la Meurthe. Senlis et Gerbéviller...* Paris, Fontemoing, 1916, in-16 de 286 p.

(3) Ducornez (A.), *Les Derniers jours de Longwy.* Paris, Bloud et Gay, 1920, in-16 de 230 p.

(4) [Badel (E.)], *Des Ruines !... De la Gloire !... Gerbéviller-la-Martyre, documentaire, historique, anecdotique.* Préf. de L. Mirman. Nancy, Imp. Lorraine, s. d. (après sept. 1918), in-8° de 112 p. Ill. hors texte.

On peut aussi consulter : Sem, *Un pékin sur le front. Ouvrage illustré de 150 dessins de l'auteur.* Paris, P. Laffitte, 1917, in-12 (Sem a vu, à Gerbéviller, sœur Julie, et, à Clermont-en-Argonne, sœur Gabrielle).

d'enquête. Je regrette que M. Badel ait cru devoir ajouter au volume une histoire de médiocre intérêt (l'étymologie du nom de Gerbéviller, qui ne s'imposait pas, permet d'apprécier la méthode fantaisiste de l'auteur), et qu'il ait utilisé sans assez de critique des documents de valeur douteuse, comme celui d'A. Bertrand (p. 24).

M. L. Sadoul nous a donné une véritable histoire de Raon-l'Étape sous l'occupation allemande (24 août-12 sept. 1914). Après un coup d'œil rapide sur les invasions précédentes, M. Sadoul nous raconte les combats qui se sont livrés dans Raon, et qui ont coûté la vie à 22 civils; puis l'incendie, qui dévora 150 maisons, et enfin le « pillage en règle, méthodique, organisé ». Il nous retrace les détails de l'administration de la ville : le ravitaillement, le nettoyage, la sépulture des morts (Paul Ferry retrouve parmi les morts le cadavre de son fils). Il décrit la vie des habitants sous l'autorité des Allemands, dont ils n'eurent d'ailleurs pas trop à se plaindre (M. Sadoul publie dans ce chapitre des lettres bien curieuses). Enfin c'est la bataille de la Chipotte et la délivrance. Le récit est très net, bien divisé, rédigé sur un ton très juste : on sent que l'auteur n'a qu'un souci : trouver et dire la vérité. C'est avec des histoires de ce genre que l'on pourra un jour écrire l'Histoire de la guerre (1).

La vie en Lorraine (2). — M. Beauguitte a écrit l'histoire de Vauquois pendant la guerre. Une première partie reproduit le peu que l'on sait de l'histoire de Vauquois à travers les âges (l'étymologie du nom lui-même, que l'on n'attendait guère en l'occasion, est fausse). La seconde partie, consacrée à la guerre, est de beaucoup la plus importante (p. 31-104). Le plan est peu clair; les documents, exclusivement militaires, sur lesquels l'auteur a dû s'appuyer, ne sont pas toujours cités; le livre essentiel de M. Boucheron (p. 156) ne semble pas avoir été utilisé (comparez le récit de la page 53, avec celui de M. Boucheron, p. 171). Je regrette enfin de trouver dans ce livre, à l'égard des Allemands, des injures, qui, depuis Homère, sont

(1) Sadoul (L.), *Raon-l'Étape et l'Invasion* (P L P M 1920, p. 97-107, 210-221, 254-265, 298-307, 355-365).

(2) Sur la vie des provinces pendant la guerre, l'on peut lire : Alphaud (G.), *La France pendant la guerre*. Préf. de P. Deschanel. Paris, Hachette, 1re série, 1918, in-16 de x-287 p.; 2e série, 240 p. (Études publiées d'abord dans le *Temps ;* la Lorraine est placée dans la 1re série, p. 165-199; c'est une sorte de résumé de la guerre en Lorraine).

Sur Wharton (E.), *Voyages au front, de Dunkerque à Belfort*, Paris, Plon, 1916, in-12 de 341 p., voyez B L 1913-1919, p. 189, n. 3.

à leur place dans la bouche des combattants, mais qui n'ont jamais fait partie du vocabulaire de l'historien (1).

Mgr Ginisty, évêque de Verdun, raconte dans une conférence d'une haute tenue littéraire les événements qui se sont passés à Verdun pendant les premiers jours de l'attaque allemande, avant que la ville ne fût évacuée. C'est un précieux document sur ces moments troublés (2). — M. Frémont a cru devoir romancer ses souvenirs (3). Les raisons qu'il en donne à M. Grimaud ne me satisfont pas entièrement. La « fable » n'a rien d'original; elle alourdit le volume sans y ajouter d'intérêt. Le document se trouve noyé dans des péripéties banales; les personnages réels et les personnages fictifs se coudoient, et l'on ne sait pas toujours si l'on est dans le roman ou dans l'histoire. Toutefois, ces deux volumes, où M. Jean-Prosper Moulotte, clerc d'avoué, raconte sa vie à Verdun, depuis la mobilisation jusqu'à l'évacuation de la ville, en février 1916, ont été « vécus » et nous donnent une idée exacte de l'existence de la population civile dans la forteresse pendant les deux premières années de la guerre. — M. Leboyer (4) explique comment l'on a sauvé les archives de Verdun, le musée, les médailles, les objets précieux, et 55.000 volumes de la bibliothèque (sur 75.000). — M. Beauguitte a pu visiter Verdun en juillet 1917 et nous donne un tableau de la ville à cette époque (5).

Sur la vie à Nancy pendant la guerre, les documents sont assez nombreux. Le titre du livre de M. Vogt, *Nancy pendant la guerre*, pourrait tromper sur son contenu. Il ne s'agit pas d'une histoire de Nancy, mais d'un choix de documents sur la vie municipale de Nancy. C'est ainsi que, dans un chapitre sur la vie scolaire, il n'est question ni de l'Université, ni des lycées (p. 97-148). Un long chapitre sur la vie intellectuelle (p. 149-178) signale des ventes de charité (p. 150), parle des cinémas (p. 159), n'ignore ni la représentation de *Tank y en aura* (p. 163), ni celle de *Mam'zelle Nitouche* (p. 164), mais oublie que les professeurs de la Faculté des Lettres ont fait presque chaque jour

(1) Beauguitte (E.), *Vauquois*. Nancy-Paris-Strasbourg, Berger-Levrault, 1921, in-12 de x-124 p.; 1 croquis et 9 photographies.

(2) Ginisty (Mgr Ch.), *Verdun*. Paris, Bloud et Gay, 1917, in-8° de 40 p. Coll. *Pages actuelles*, n° 108. Conférence faite à la *Société des Conférences*, le samedi 17 février 1917.

(3) Frémont (H.), *Verdun. Journal de guerre d'un civil*. S. l. n. d. [1919], 2 vol. in-16 de 238 et 224 p. (La 3e éd. porte : Verdun, Frémont, 1920).

(4) Leboyer (G.), *Le Dépôt de Verdun au musée de Riom* (P L P M 1920, p. 429-431).

(5) Beauguitte (E.), *Verdun en 1917*. Introd. (xxiv p., photographies) à l'ouvrage de Pionnier (E.), *Verdun à la veille de la guerre*. Paris-Nancy-Strasbourg, Berger-Levrault, s. d., in-4° de xxiv-72 p., 52 illustrations.

des cours publics pendant toute la guerre (jusqu'en février 1918, où la Faculté dut, par ordre, interrompre son activité). L'auteur ignore les nombreuses publications des professeurs des cinq Facultés, la Société d'archéologie lorraine, l'Académie de Stanislas, le Pays lorrain, les sociétés savantes de Nancy : l'activité intellectuelle de Nancy se réduit pour lui aux *Pages de Guerre* de M. Badel, aux deux volumes de M. Mercier, et à *Leurs Crimes*. Le gros ouvrage de M. Vogt n'est donc qu'un recueil, d'ailleurs bien fait, de documents intéressants sur l'activité remarquable de la municipalité de Nancy pendant la guerre : l'Histoire de Nancy pendant la guerre est encore à faire (1). — Mme France a recueilli (2) les publications officielles sur tous les bombardements, les excursions d'avions et de dirigeables ennemis sur Nancy; elle y ajoute les renseignements particuliers qu'elle a pu réunir. Son travail peut être utile; mais certains détails doivent être vérifiés (3).

Deux correspondants de guerre suédois ont visité Nancy et la Lorraine en novembre-décembre 1915. M. Böök (4) est mal disposé pour la France et pour les Alliés; il conserve toutefois quelque souci d'impartialité. M. Christiernsson (5) est nettement germanophile. On peut lui prouver que Gerbéviller (qu'il appelle Gerbéville) a été incendié à la main : il n'examine aucune preuve : « *Natürlich ist das ganz unwahrscheinlich* » (p. 70). Les deux volumes, où nombre de noms géographiques français sont écorchés, ont été *naturellement* publiés en Allemagne; leur intérêt est très mince.

Lorraine occupée. — Un certain nombre de documents sur les

(1) Vogt (A.-P.), *Nancy pendant la guerre 1914-1918, d'après les documents officiels.* Nancy, Imp. Grandville, 1920, in-4° de vi-386 p.

(2) France (Mme J.), *Nancy et ses environs sous la voûte de feu. 1914-1918.* Nancy, Châtelain, in-8° de 88 p.

(3) Je réunis ici un certain nombre de documents d'un caractère particulier : *Les Journées du 20e Corps, 23 et 24 mai 1915. Compte rendu du Comité.* Nancy, Imp. lorraine, 1915, in-8° de 16 p. — *Université de Nancy. Faculté de Pharmacie. Livre d'or.* Nancy, Coubé, 1920, in-8° de 21 p. — *Aciéries de Longwy. Guerre 1914-1918. Livre d'or.* Nancy-Paris-Strasbourg, Berger-Levrault, 1920, in-4° de 52 p. — Mathiot (C.), *Pour le Livre d'or des Vosges.* Vannes, Lafolye, 1916, in-8° de 16 p. — *Livre d'or des membres du personnel de la blanchisserie et teinturerie de Thaon morts pour la France au cours de la guerre 1914-1918.* Nancy-Paris-Strasbourg, 1919, in-4° de 40 p., portraits.

(4) Böök (F.), *Im französischen Kampfgebiet. Reisebericht eines Neutralen.* Berlin, Mittler und Sohn, 1916, in-12 de 128 p. Deux chapitres intéressent la Lorraine : Nancy und Metz, p. 43; In den Vogesen und dem Elsass, p. 51.

(5) Christiernsson (N.), *Paris und die französische Front. Eindrücke von der schwedischen Studienfahrt (November-Dezember 1915).* Berlin, Mittler und Sohn, 1916, in-12 de 96 p. Deux chapitres intéressent la Lorraine, p. 58 et p. 68.

populations françaises de la région occupée ont été publiés par les Allemands. Un *Kriegsfilm*, qui porte comme sous-titre *Friedliche Kulturbilder*, est un excellent modèle de propagande allemande maladroite : c'est la relation d'une visite à Mont-Saint-Martin, Jarny, Audun-le-Roman (1). — L'on trouvera dans la collection de la *Gazette des Ardennes* de précieux documents sur la méthode employée par les Allemands pour « farder la vérité ». Une *Gazette de Lorraine* a paru dans le bassin de Briey; après sa disparition, la *Gazette des Ardennes* s'est occupée de la région lorraine; elle a eu un correspondant à Thiaucourt, Deux bons ouvrages ont été publiés sur ce piètre instrument de propagande germanique (2), que Ludendorff est seul à apprécier (Général Buat, *Ludendorff*, p. 144).

Les Allemands ont sauvé et mis à l'abri un certain nombre d'œuvres d'art et de documents d'archives français menacés de destruction. M. Keune (3) nous décrit le sauvetage des trésors artistiques de Hattonchâtel et de Saint-Mihiel, en particulier de la Crucifixion de Ligier Richier. — L'archiviste de Metz, M. Ruppel, a été chargé de visiter les archives et de les mettre à l'abri. Il a visité un millier d'archives environ, et il a constaté des désastres considérables, et malheureusement irréparables. Il semble bien que M. Ruppel, qui est d'ailleurs un bon Allemand et ne manque pas une occasion de louer le courage des « Gris », ait fait son travail en conscience. Il avoue même, et il faut lui en savoir gré, que des soldats allemands, ignorants de la valeur des archives, ont détruit, « *in jugendlicher Zerstörungssucht* », ce qui aurait dû être conservé (p. 430). Son article, dont M. Lauer a donné un compte rendu (4), est important à consulter (5). — *La Semaine religieuse de Verdun* a publié la liste des cloches de la région meusienne enlevées ou détruites par les Allemands (6).

L'on peut aussi consulter, en général, les livres de tous les corres-

(1) Pfeiffer (A.), *Kriegsfilm* (*Friedliche Kulturbilder*), L K 1917, p. 119-128.

(2) Le Rouge (G.) et Chassereau (L.), *La Gazette des Ardennes; son histoire, son organisation, ses collaborateurs*. Paris, Taillandier, 1919, in-12, avec 24 hors-texte (compilation de matériaux). — Pilant (P.), *Le Journal, arme de guerre de l'Allemagne. La Gazette des Ardennes* (Archives de la Grande Guerre, t. VIII, p. 389-418, 539-568; t. IX, p. 172-206, 309-328).

(3) Keune, *Kriegsarbeit des Museums zu Metz*, L K 1916, p. 61-70.

(4) Lauer (Ph.), *Les Archives de la Lorraine pendant la guerre*. Nogent-le-Rotrou, Daupeley, in-8° de 8 p. Extrait de la B E C 1918, p. 253-258.

(5) R[uppel], *Kriegsschutz französischer Gemeindearchive*, Lothringer Kalender, 1916, p. 71-72. — Ruppel (Dr A.), *Kriegsschutz der Archive in französisch-Lothringen*, Metz, Verlag der Gesellschaft, in-8° de 60 p. (Sonderabdruck aus dem A S H L 1915-1916, p. 428-487).

(6) *Les Cloches meusiennes enlevées ou détruites par les Allemands* (S R V 1920, p. 168-170).

pondants de guerre allemands accrédités auprès du G. Q. G. allemand (Voyez les articles consacrés aux armées allemandes). Ces correspondants avaient chance d'être plutôt renseignés sur la vie des soldats de l'arrière que sur les opérations militaires proprements dites; en effet, la plupart de leurs descriptions et de leurs récits intéressent les populations lorraines de la région occupée. Mais il ne faut pas oublier que même les photographies peuvent être tendancieuses ou truquées.

Les documents d'origine française nous révèlent la navrante vérité. Le livre de Mme Célarié nous raconte l'histoire de jeunes filles françaises « déportées » sous prétexte de travaux agricoles; il nous donne ensuite des détails sur les « travaux forcés » auxquels ont été soumis les habitants des pays occupés, et en particulier de Lorraine (p. 292, 296, 297). C'est un document impartial, auquel on peut accorder pleine confiance (1). — Mlle Chaptal nous présente les rapatriés, dont les convois se sont succédé depuis le 16 mars 1915 jusqu'en novembre 1918. Elle passe en revue successivement la situation misérable des évacués, des prisonniers civils, et expose enfin les institutions créées pour le soulagement des rapatriés en France : c'est un bon livre et un excellent document (2).

L'étude de M. Sadoul sur la vie judiciaire en pays envahi est une excellente monographie de cette intéressante question. Après avoir énuméré les noms des magistrats et des membres du barreau qui sont morts pour la patrie, M. Sadoul examine successivement les tribunaux extraordinaires improvisés par les Allemands à Saint-Mihiel, à Briey et à Lunéville. Il a distingué l'attitude des juges allemands, soucieux en général de respecter les règlements du droit international, et la brutalité des autorités militaires. Il reconnaît qu'à Briey, la manière de procéder du tribunal allemand ne donne lieu à aucune critique. M. Sadoul se demande (3) si les Allemands ont payé leurs juges improvisés : je puis lui dire qu'à Givet, M. Briquelet, vice-président du tribunal, reçut en janvier 1918, quand le canton devint territoire d'étapes, une somme de 67f50; l'administration des Étapes se désintéressa complètement par la suite de cette question d'émoluments. L'on ne peut trop insister sur la valeur de cette importante étude : elle représente la lecture d'un nombre

(1) Célarié (H.), *En esclavage. Journal de deux déportées.* Paris, Bloud et Gay, s. d., in-12 de 342 p. Il serait nécessaire de publier maintenant les noms des victimes.

(2) Chaptal (Mlle), *Rapatriés. 1915-1918.* Paris, Alcan, 1919, in-16 de 128 p., avec 7 planches hors texte. Coll. *La France dévastée.*

(3) P L P M 1921, p. 66.

considérable de documents, que l'auteur a su utiliser avec la plus grande perspicacité et une impartialité louable. Le travail de M. Sadoul peut être considéré comme définitif (1).

Je joins à ces documents une série d'articles de M. Diderrich intitulée : *La vague sanglante en Luxembourg.* M. Diderrich nous raconte les événements qui se sont passés à Luxembourg au début de la guerre : le récit commence avant la déclaration de guerre et va jusqu'à la reddition de Longwy. Un détail amusant : une proclamation, imprimée d'avance, et que les événements ont démentie, se trouve distribuée par erreur (2). C'est une série de bons documents sur la prise de possession par les Allemands d'un territoire neutre (3).

M. Chuquet nous présente deux Allemands, un professeur et un écrivain, qui viennent à l'armée du Kronprinz d'Allemagne. Le professeur Salzer, de Vienne, ne méprise pas le jeu de mots : il appelle la France *declassiertes delcassiertes Land*, le pays déclassé de Delcassé. Il admire partout l'« ordre allemand, le bien-être allemand », qui a remplacé le « désordre roman et romantique »; la maison où il habite est une « sale boîte » et sa chambre une « chambre de philistin ». — M. Presber aussi trouve sa chambre « meublée sans goût » : quelle différence avec la devise allemande : « Ordre et propreté »! Il se promène avec le Kronprinz, « qui garde un œil allemand pour la beauté mélancolique des châteaux abandonnés » (4).

La *Semaine religieuse de Saint-Dié* a résumé un article, paru dans une revue catholique allemande, et qui est l'œuvre du religieux franciscain allemand Schlund : il remplaçait à Colroy, dans les Vosges, le curé exilé. L'article, dont les erreurs sont relevées, est curieux; il nous montre un tableau peu banal de première communion célébrée avec le concours de la musique allemande (5).

(1) Sadoul (L.), *La Vie judiciaire en pays envahi* (P L P M 1920, p. 481-490, 548-559; 1921 p. 24-33, 62-69, 116-125).

(2) P L P M 1920, p. 322. Voyez aussi p. 320 le télégramme de l'Agence Wolff.

(3) Diderrich (A.), *La Vague sanglante en Luxembourg et dans la Lorraine, 1914-1919* (P L P M 1920, p. 65-69, 228-232, 319-323; 1921, p. 10-16, 220-227, 433-437; publication non achevée).

Sur le Luxembourg, on peut consulter : Wampach (G.). *Le Grand-Duché de Luxembourg et l'invasion allemande.* Paris, Alcan, 1915, in-8° de 32 p.; et *Le Luxembourg et les Luxembourgeois,* ibid., id., 1917, in-8° de 30 p. (Extrait de la Revue des Sciences politiques, 15 févr. 1917).

(4) Chuquet (A.), *Un conférencier à l'armée du Kronprinz en 1915* (Académie des Sciences morales et politiques, Compte rendu des séances et travaux, t. 91 [191], 1919, p. 30-46); *Un Écrivain allemand en territoire d'occupation* (mai 1915) : R. Presber, *An die Front zum deutschen Kronprinzen* (Ibid., p. 336-356).

(5) *Un souvenir de guerre* (S R S D 1921, p. 193-196).

Lorraine désannexée. — Le *Lothringer Kalender* (1), publié par la *Société d'Histoire et d'Archéologie lorraine de Metz*, contient, à côté d'articles rédigés par des Lorrains, des articles de purs Allemands : c'est toutefois une publication sérieuse, qui contient beaucoup de travaux profitables. On y peut trouver des renseignements sur l'organisation du ravitaillement (2), sur la situation juridique des femmes de militaires (3), sur les allocations: *Militärhinterbliebenenversorgung* (4), sur une exposition de guerre à Metz (5), et même sur les noces d'argent du Herrn Bezirkspräsidenten. — M. l'abbé Goldschmitt nous raconte la réception qu'ont trouvée en Allemagne les douze à quinze mille Messins évacués par l'autorité militaire au début de la guerre. Ils furent bien reçus. M. l'abbé Goldschmitt pouvait-il dire le contraire (6) ? — Un livre intitulé *Im Süden von Metz* (7) offre un curieux mélange d'histoire, d'archéologie, de géologie, etc., et de récits de guerre, rédigés par divers civils et militaires. C'est un livre de propagande inspiré par Son Excellence le Gouverneur de Metz, auquel il est dédié. — Dans les *Beiträge zum Heimatschutz in Elsass-Lothringen* (8), je relève un article intéressant sur les villages ruinés de Lorraine; il expose les principes qui doivent guider dans leur reconstruction; des gravures et des plans l'accompagnent. — Enfin je signale une collection de reproductions d'affiches (9), œuvre de propagande non déguisée.

(1) *Lothringer Kalender*. In-4°, Metz, Even.

(2) *Der Kommunalverband Lothringen*, L K 1918, p. 69-71.

(3) Gruenenwald (Dr.), *Die privatrechtliche Stellung unserer Kriegerfrauen*, 1918, p. 88-90.

(4) Gruenenwald (Dr.), *Versorgungsansprüche der Kriegsteilnehmer und ihrer Angehörigen*, 1917, p. 101-109.

(5) *Aus der Metzer Chronik*, 1918, p. 104-108.

Voyez le plan-guide de cette exposition : *Deutsche Kriegs-Ausstellung Metz. Marz-Mai 1917*. Metz, Even, s. d. [1917], in-8° de 32 p. Ce guide sommaire réussit à être un modèle de propagande à la fois calomnieuse et niaise.

(6) Goldschmitt (F.), *Kriegs-Erlebnisse in Hessen*. Metz, Even, 1917, in-8° de 62 p.

(7) *Im Süden von Metz. Ein Erinnerungsblatt.* Mit Genehmigung Seiner Exzellenz des Herrn Gouverneurs der Festung Metz. Herausgegeben von den Abschnitten III und IV (en vente chez Scriba, Metz), in-8° de 196 p., gravures hors texte. Les directeurs de la publication sont le major Saatweber et l'Oberleutnant Dzialas.

(8) *Beiträge zum Heimatschutz in Elsass-Lothringen. Aus den Kriegsheften des Rheinischen Vereins für Denkmalpflege und Heimatschutz 1914-1917.* Düsseldorf, Schwann, s. d., in-8° de 263 p. L'article intéressant pour la Lorraine est celui de Franz (J.), *Das lothringische Dorf und seine bauliche Instandsetzung nach dem Kriege*, Heft III, Fragen der Kriegszeit 1915, p. 165-182.

(9) *Der Weltkrieg im Maueranschlag*. Strassburg und Leipzig, Singer, s. d., in-4°. Naturgetreue Nachbildung der Originale von Bekanntmachungen und Aufrufen während des Krieges 1914-1916. Les cahiers II (Alsace-Lorraine) et VII (territoires occupés) sont particulièrement intéressants pour la Lorraine.

Les souffrances endurées par les Lorrains désannexés pendant la guerre nous ont été dites par M. A. Fribourg, dont nous avons cité déjà les travaux sur ce sujet (1). — Un livre tout à fait essentiel est celui de M. Leclère. Arrêté le 15 août 1914, M. Leclère est jugé, acquitté, relâché, arrêté de nouveau le surlendemain, et interné en Allemagne, cette fois sans jugement, jusqu'au 26 octobre. Il demeure désormais à Fontoy, et il nous raconte, au jour le jour, son existence jusqu'au 2 décembre 1918. C'est un tableau exact et complet de la vie d'un Lorrain annexé pendant la guerre. Le 1er décembre 1916, les ordonnances du rayon de la forteresse de Metz forment déjà un volume de 155 pages, que publie le Dr Bodenstein. Puis c'est la germanisation des noms lorrains : *Gaudach* et *Macheren* se substituent à Jouy aux-Arches et à Maizières-les-Metz (p. 38). On organise un service patriotique auxiliaire (1er mars 1917). Chemin faisant, l'auteur recueille quelques « perles » dans la *Gazette de Lorraine*, et copie pieusement les communiqués allemands les plus drôles. Enfin les conditions économiques deviennent plus mauvaises : l'auteur nous énumère les nombreuses matières premières qui furent saisies, et nous tient au courant des prix des principaux articles d'alimentation et objets de première nécessité, ainsi que des moyens de se les procurer. On peut ainsi être renseigné de la manière la plus complète sur tous les détails de l'existence. M. Leclère ne néglige pas le côté moral : son livre est en même temps le document le plus riche que nous possédions sur l'état d'esprit et les sentiments des Lorrains annexés pendant toute la guerre. C'est un livre essentiel à consulter pour qui veut se rendre compte de ce que furent, pour nos frères lorrains germanisés, les souffrances morales et les privations de la guerre (2).

M. Moussat, blessé et fait prisonnier le 24 août 1914 à la ferme du Longeau, sur la route d'Étain à Spincourt, fut soigné dans un hôpital de Metz (*Lehrerseminar* de Montigny-lès-Metz). Il nous raconte son séjour, qui dura jusqu'en novembre. Son récit, très modéré de ton, est un excellent document (3).

Qu'il nous soit permis, en terminant ce long exposé bibliographique

(1) Fribourg (A.), *Les Martyrs d'Alsace...* (Voyez B L 1913-1919, p. 164, n. 4, et p. 170); *Le Poing allemand...* est une édition augmentée des *Martyrs d'Alsace* (Voyez ibid., p. 164, n. 4); on peut y ajouter : *Les Paysans d'Alsace-Lorraine devant les conseils de guerre allemands* (R D M 1918, t. V, p. 153-172). Une affaire à Dalhain (Château-Salins) est loin d'être claire.

(2) Leclère (J.-P.), *Suspicion et Guerre*. Metz, Beha, 1920, in-8° de 340 p.

(3) Moussat (E.), *Un Blessé français à Metz en 1914* (Les Voix lorraines, organe de la Mutte, 1re année, n° 3, p. 2-7). Conférence faite le 29 mars 1920, à Metz.

d'espérer que nous aurons bientôt une véritable histoire de la guerre de 1914-1918 en Lorraine. Il semble bien que l'historien puisse dès maintenant avoir à sa disposition l'ensemble de documents, français et allemands, nécessaires pour fonder une œuvre sérieuse. Les travaux de M. l'abbé Aimond et de M. Sadoul sont la meilleure preuve qu'il n'est pas trop tôt pour écrire impartialement cette histoire ; quand les principaux témoins des événements auront disparu, il sera sans doute trop tard.

Charles BRUNEAU.

CHAPITRE VII

HISTOIRE ET MOUVEMENT LITTÉRAIRE

(Janvier 1920-Décembre 1921)

I — CHRONIQUE

I. HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA LORRAINE

§ 1. **Généralités.** — L'*Anthologie littéraire de l'Alsace et de la Lorraine* (1), publiée au lendemain de l'armistice — ainsi s'explique un rapprochement qui, en soi, n'a aucune raison d'être — par M. A. Van Bever, énumère, depuis les auteurs de la *Geste de Garin* jusqu'à M. Ch. Oulmont, une cinquantaine d'écrivains, poètes ou prosateurs, qui appartiennent en propre à notre province. M. van Bever reconnaît lui-même qu'il aurait pu en citer bien davantage. Des nécessités d'ordre matériel l'ont contraint à des éliminations qu'il est le premier à déplorer. La plupart de celles qu'il avoue ne sont pas des plus regrettables, et, puisqu'il fallait faire un choix, dans l'ensemble le sien est bon. On est surpris toutefois que, dans un recueil consacré aux écrivains lorrains, il ne soit fait mention ni de Guilbert de Pixerécourt, ni des trois frères Hugo, ni, à l'époque contemporaine, de poètes comme Léon Tonnelier ou Hippolyte Roy. Ces omissions ne sont pas compensées par certaines « annexions » douteuses, par exemple celles de Colin Muset et de Mme du Châtelet. Ceci n'empêche pas que le répertoire dressé et échantillonné par M. Van Bever ne soit utile à connaître et intéressant à feuilleter.

M. A.-P. Vogt a entrepris de retracer l'histoire du théâtre à Nancy depuis ses origines (2) — entendez depuis le XVIIIe siècle — jusqu'à

(1) Van Bever (A.), *Anthologie littéraire de l'Alsace et de la Lorraine du XIIe au XXe siècle.* Paris, Delagrave, 1920, in-12, VII-415 p.

(2) Vogt (A.-P.), *Le Théâtre à Nancy depuis ses origines jusqu'en 1919.* Nancy, Imprimerie Grandville, 1921, in-8°, IX-176 p.

1919. Il s'intéresse au côté administratif et financier de son sujet plutôt qu'au côté proprement artistique et littéraire. Pour le XVIIIe siècle, il s'est contenté, comme il en avertit très loyalement, de puiser dans l'*Histoire de Nancy* de Chr. Pfister. Pour le XIXe siècle, il a consulté les archives municipales. A partir de 1886, son récit, jusque-là assez sec, s'enrichit d'anecdotes qui ne sont pas sans intérêt.

§ 2. **XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles.** — M. Georges Baumont consacre aux poésies de Jean Ruyr (1) une étude très complète et qui épuise la matière. Il analyse les *Triomphes de Pétrarque mis en vers françois par forme de dialogues,* imitation libre, froide et plate de l'œuvre du maître italien, et les pièces de circonstance qui viennent à la suite sous le titre de *Meslanges.* Il juge avec beaucoup de sens et de goût, sans le mépriser ni le surfaire, le talent plutôt médiocre du chanoine de Saint-Dié, et joint à l'étude littéraire une courte étude grammaticale dont on trouvera l'appréciation dans un autre chapitre de la présente *Bibliographie.* — M. Gustave Cohen établit avec une érudition minutieuse et sûre que Jean de Schelandre fut pendant une dizaine d'années, de 1600 environ à 1610, soldat au service des États généraux des Provinces-Unies, puis des États de Hollande, dans la compagnie commandée par son frère aîné, Robert. Il démontre par une comparaison suivie avec le *Journal* d'Antoine Duyck que les deux poèmes de Jean de Schelandre où l'auteur s'est inspiré du souvenir de ses campagnes, *Le Procès d'Espagne contre Hollande* et l'*Ode Pindarique sur le voyage fait par l'armée des États de Hollande au Païs de Liége,* sont, en même temps que des compositions littéraires remarquables, de véritables documents historiques (2). Dans un article publié ultérieurement, il tire au clair la généalogie assez embrouillée des Schelandre (3), en partant de celui qui fut, au XVIe siècle, le fondateur de la dynastie, le vieux reître Jehan Thin von Schelnders ou de Schlandres. Il résulte de ses recherches que Jean de Schelandre, le poète, seigneur de Soumazannes, ne doit pas être confondu avec son cousin germain et homonyme Jean de Schelandre, seigneur de la Cour et de Vuidebourse, et qu'il était décédé antérieurement au 4 janvier 1639, sans laisser ni veuve ni enfants. — M. Alfred Rébelliau raconte,

(1) BAUMONT (G.), *Jean Ruyr, poète* (M S A L 1920-1922, p. 91-138).

(2) COHEN (G.), *Écrivains français en Hollande dans la première moitié du XVIIe siècle.* Paris, Champion, 1920, in-8°, 756 p., 52 grav. hors texte (*Livre I. Un poète-soldat, Jean de Schelandre, gentilhomme verdunois,* p. 13-134).

(3) COHEN (G.), *Notes généalogiques sur le poète Jean de Schelandre et sur sa famille* (R H L F 1921, p. 408-413).

en prenant pour base la *Correspondance*, les derniers actes de Bossuet à Metz (1). C'est d'abord le procès qu'il eut à soutenir contre cinq adversaires pour la conservation du prieuré de Gassicourt-les-Mantes, dont Pierre Bédacier s'était démis en sa faveur avant de mourir; puis l'affaire du monastère de Sainte-Glossinde de Metz, où il eut, en qualité de commissaire apostolique, beaucoup de peine à faire rentrer dans le devoir les religieuses, révoltées, abbesse en tête, contre la règle de saint Benoît; enfin le rôle de conciliateur et de pacificateur qu'il joua dans la vie intérieure et extérieure du chapitre de la cathédrale. M. Rébelliau clôt cette belle série d'études sur Bossuet à Metz en faisant ressortir toute l'importance qu'eut pour lui le séjour prolongé au cours duquel il acquit « une patiente expérience des gens et des choses humaines, des gens et des choses françaises », car en cette seconde moitié du XVII[e] siècle, et cent ans à peine après le rattachement des Trois-Évêchés à la France, rien déjà n'était plus français que la ville et le peuple de Metz. — M. G. Baumont narre d'une plume alerte et spirituelle la visite que fit Voltaire à Dom Calmet en l'abbaye de Senones (2), où il passa trois semaines environ, du 11 juin 1754 à la fin du même mois. Il dessine avec finesse le caractère des deux personnages en présence et souligne la signification symbolique de cette rencontre, à la veille de la bataille philosophique, entre l'érudit traditionaliste et le brillant novateur. — M. Paul Bonnefon publie, sans commentaires, plusieurs lettres inédites du chevalier de Boufflers, adressées à M[me] de Sabran, au citoyen Bonaparte, et au musicien Lesueur (3). Celles qui sont adressées aux deux premiers destinataires ne manquent pas d'intérêt.

§ 3. **XIX[e] et XX[e] siècles.** — Guilbert de Pixerécourt avait dressé de sa propre main sur un carnet fort bien tenu la liste des pièces de tout genre qu'il avait composées au cours de sa longue carrière, avec l'évaluation des droits d'auteur qu'elles lui avaient rapportés, quand elles avaient été jouées. M. Estève a transcrit de l'original la partie qui en subsiste seule aujourd'hui : elle comprend vingt-six pièces,

(1) Rebelliau (A.), *Autour de la correspondance de Bossuet.* — VI. *Les derniers actes de Bossuet à Metz, 1663-1668* (R D M 1920, t. IV, p. 374-406).

(2) Baumont (G.), *Une retraite philosophique dans une abbaye bénédictine : Voltaire chez Dom Calmet, en juin 1754.* Discours prononcé à la distribution des prix du Collège de Saint-Dié, le 27 juillet 1912, publié dans l'Estafette du 30 juillet 1912 et dans le Bulletin de l'enseignement secondaire de l'Académie de Nancy de juin 1913.

(3) Bonnefon (P.), *Lettres inédites du chevalier de Boufflers* (R H L F 1920 p. 442-446).

réparties sur six années, de 1797 à 1802 (1). — Jean-Charles-François Ladoucette, fait baron de Ladoucette par Napoléon Ier, ne fut pas seulement un administrateur remarquable et un homme politique influent. Il a composé de savants mémoires d'histoire et d'archéologie, et un roman historique, *Robert et Léontine ou la Moselle au XVIe siècle*, Paris, 1827, qui eut en 1843 les honneurs d'une seconde édition. En s'inspirant de la manière de Walter Scott, il y trace du passé de la Lorraine un tableau que M. Émile Duvernoy, excellent juge en cette matière, estime fort réussi, en dépit de quelques erreurs de détail (2). — Michelet, dans son livre sur *La Montagne*, n'a consacré aux Vosges que deux lignes, mais ces deux lignes sont si belles et si expressives, que, de l'avis de M. Jules Froelich, elles valent un livre tout entier (3). — Émile Erckmann habita Saint-Dié pendant neuf ans, de 1872 à 1881. M. G. Baumont a recueilli quelques détails sur ce séjour, qui paraît avoir été profitable à l'artiste, mais n'a pas laissé grande trace sur son œuvre (4). — Je mentionne ici pour mémoire qu'il a été publié en Allemagne, à la veille de la guerre, deux études, l'une de M. Stenzel, sur *Paul Verlaine, l'homme et le poète* (5), l'autre de M. Wechssler, sur *Paul Verlaine, son art et sa foi* (6). — Le poète messin Gustave Kahn, dont on connaît le rôle dans le mouvement symboliste de la fin du XIXe siècle, a été l'objet, de la part de M. Paul Dumont, d'une biographie sommaire, mais sympathique (7). — M. Ch. Daudier, toujours dévoué à la mémoire du regretté Moselly, s'applique, dans une série d'articles documentés, à montrer « avec quel talent personnel et original, avec quelle émotion, quelle ferveur et quelle sincérité » l'auteur du *Rouet d'Ivoire* et de *Terres lorraines* « peignit la terre de nos ancêtres (8) ». Il passe en revue tout ce que les romans de Moselly nous apprennent du pays, du climat, des gens, des mœurs et des coutumes, et conclut en proclamant que dans son ensemble l'œuvre de notre compatriote est « un véritable monument de piété filiale érigé en

(1) ESTÈVE (E.), *Les droits d'auteur de Guilbert de Pixerécourt* (R H L F 1919, p. 294-295).
(2) DUVERNOY (E.), *Un Walter Scott lorrain : le baron de Ladoucette* (P L P M 1920, p. 289-293).
(3) FROELICH (J.), *Les Vosges et Michelet* (P L P M 1920, p. 561-565).
(4) BAUMONT (G.), *Émile Erckmann à Saint-Dié* (Gazette Vosgienne du 1er novembre 1922).
(5) STENZEL (W.), *Paul Verlaine, der Mensch und der Dichter*. Leipzig, Xenien-Verlag, 1913, in-8°, 70 p.
(6) WECHSSLER (Ed.), *Paul Verlaine (1844-1896). Seine Kunst und seine Glaube.* Marburg, Elwert, 1914, in-8°, 50 p.
(7) DUMONT (P.), *Un poète messin : Gustave Kahn* (P L P M 1921, p. 285-290).
(8) DAUDIER (Ch.), *Moselly, chantre de la Lorraine* (P L P M 1920, p. 145-154 [avec un portrait], 392-401; 1921, p. 165-171).

l'honneur et à la gloire » de sa petite patrie. — M. Fernand Lamaze fixe dans un article discrètement ému le souvenir de ses relations personnelles et de ses entretiens avec René Perrout. Il y a là des détails fort curieux sur l'auteur de *Goëry Coquart*, sa personne, son genre de vie, ses goûts littéraires et ses habitudes de travail (1). — Sur le même écrivain on lira avec intérêt le discours, prononcé à ses obsèques, où M. Charles Sadoul loue avec autant de justesse que de conviction l'excellent lettré français que fut ce bourgeois d'Épinal (2). — M. Maurice Garçot résume la biographie de Pierre-Maurice Masson (3), depuis sa naissance à Metz jusqu'à sa mort glorieuse dans la tranchée d'Apremont. Il caractérise en fort bons termes l'écrivain érudit et élégant et l'ardent patriote. — M. Alcide Marot fournit de précieux renseignements sur la vie de Frédéric Esmez (4), auteur d'un volume de chroniques lorraines, *De la Mitre au Bassinet*, et d'un recueil de paysanneries touloises, *Moman Brûlot*. Il marque la perte que le régionalisme lorrain a faite dans la personne de ce jeune homme de lettres, mort pour la France aux environs de Sainte-Menehould. — Dans un autre article, le même critique s'efforce de définir l'originalité de Pierre de Rozières (5), tombé lui aussi au champ d'honneur. Il voit dans l'auteur de *Glas et Carillons* et des *Pavots gris* un poète lorrain, et même un poète rhénan, sur qui passe un reflet de Mme de Staël. — On sait quel succès a obtenu le cours professé à l'Université de Strasbourg, sur le *Génie du Rhin*, par Maurice Barrès. M. Fernand Lamaze en fait une vive analyse et souhaite que la parole de l'illustre conférencier éveille des échos dans les cœurs français et aussi dans les cœurs rhénans (6). — Dans un article extrêmement remarquable, dont le public nancéien a eu, par une bonne fortune, la primeur en janvier 1922, sous la forme d'une conférence patronnée par la *Société des Amis de l'Université*, M. Louis Bertrand détermine la part de la Lorraine dans l'œuvre de François de Curel (7). Il rappelle les hérédités lorraines de M. de Curel; il caractérise le milieu naturel et social (Metz et le pays messin, la région industrielle lorraine) où il a grandi et où il passe encore la meilleure partie de sa vie, il montre ce que ses

(1) Lamaze (F.), *In Memoriam. René Perrout* (P L P M 1921, p. 209-219).
(2) P L P M 1920, *Chronique*, p. 423-424.
(3) Garçot (M.), *Un écrivain de guerre lorrain : Pierre-Maurice Masson* (P L P M 1921, p. 49-53).
(4) Marot (A.), *Frédéric Esmez* (P L P M 1920, p. 433-435).
(5) Marot (A.), *Pierre de Rozières* (P L P M 1920, p. 120-125).
(6) Lamaze (F.), *Le Génie du Rhin* (P L P M 1921, p. 386-390).
(7) Bertrand (L.), *La Lorraine dans l'œuvre de François de Curel* (Revue Universelle, 1922, I, p. 273-299).

pièces doivent au terroir lorrain, pour le décor, pour la couleur locale, pour la peinture des caractères; il retrouve l'empreinte lorraine profondément gravée sur toute cette œuvre d'un « réalisme vigoureux et sain », d'un « lyrisme exact », sur ce théâtre qui est un théâtre « intellectuel », mais qui est aussi une apothéose de la volonté, « une école de vertu », « une exhortation à la force ou à la grandeur d'âme ».

II — MOUVEMENT LITTÉRAIRE CONTEMPORAIN

§ 1. **Prose.** — C'est une heureuse inspiration qui a fait réunir en une élégante brochure les discours prononcés au cours de l'année 1920 par le maire de Nancy (1). Qu'il s'agisse d'accueillir fraternellement les recrues de Lorraine et d'Alsace, de complimenter les lauréats du Conservatoire ou ceux du Lycée Henri Poincaré, de glorifier les morts de la grande guerre ou de célébrer l'anniversaire de la victoire, M. Henri Mengin, avec l'à-propos et le tact qui ne lui manquent jamais, sait dire en toute occasion ce qu'il fallait qui fût dit, dans une langue ample, chaude, colorée, qui, même figée en caractères d'imprimerie, garde la souplesse et la spontanéité de la parole vivante. Cette éloquence part du cœur et va au cœur. Aux discours du maire il ne faut pas oublier de joindre ceux du bâtonnier : l'émouvante harangue où Me Mengin a cité à l'ordre du jour du Barreau de Nancy morts et survivants de la lutte épique (2), et la charmante allocution, pleine de finesse et de bonhomie dans laquelle il a rappelé les liens étroits qui unissent au Barreau de notre ville ceux de Colmar et de Strasbourg (3). — Dans un genre d'éloquence qui s'adresse moins au sentiment qu'à la réflexion, il convient de noter le discours, d'une allure très personnelle, prononcé par M. Fernand Baldensperger au banquet annuel des anciens élèves du collège de Saint-Dié (4). C'est un éloge très ingénieux et très juste des petites villes, « milieu plus varié et moins passif que l'agglomération campagnarde, moins anonyme et

(1) *Ville de Nancy. Discours du Maire.* Extraits du Bulletin administratif (année 1920), Nancy, Imprimerie Lorraine, 1921, in-8°, 71 p.

(2) *Barreau de Nancy. Discours prononcé par Me Henri Mengin, bâtonnier, à l'ouverture de la Conférence des avocats stagiaires, le 10 mai 1919.* Nancy, Crépin-Leblond, 1919, in-8°, 30 p.

(3) Mengin (H.), *Discours prononcé à Colmar, le 11 octobre 1919, à la séance publique de l'ordre des Avocats-Avoués d'Alsace et de Lorraine.* Nancy, Barbier, 1919, in-8°, 11 p.

(4) Baldensperger (F.), *Réflexions à propos d'une ville vosgienne (Saint-Dié)* (P L P M 1920, p. 418-421).

moins indéterminé que la cité trop populeuse », et particulièrement favorable au développement d'une libre et intelligente activité.

La Lorraine a ses orateurs : elle a aussi ses épistoliers, dont le plus en vue à l'heure actuelle est le maréchal Liautey. Ses *Lettres du Tonkin et de Madagascar* (*1894-1899*) (1) ont fait sensation. M. André Bellessort analyse avec autant de sûreté que de profondeur (2) cette belle correspondance, qui nous fait assister à l'éclosion et à l'épanouissement d'une vocation de conquérant organisateur et de fondateur d'empire, et nous révèle en son auteur un aristocrate, un féodal et un charmeur, un magnifique spécimen d'homme et de Français. Le maréchal manie la parole aussi bien que la plume. Il l'a prouvé notamment le jour de sa réception à l'Académie française (3). M. Henry Bidou, en quelques pages spirituelles et vivantes (4), a esquissé la silhouette du « proconsul du Maroc » lisant son discours sous la coupole « comme un ordre du jour », et commenté les « couplets » sur la démocratie athénienne, sur Napoléon Ier, sur la politique coloniale, qui font de cette pièce oratoire non pas « un ouvrage de rhétorique », mais « une étude solide et pleine de sens ».

On a eu raison de rassembler dans un petit volume, illustré de photographies documentaires, la série d'articles où Maurice Barrès a décrit *de visu* les dévastations subies par notre province au cours de la grande guerre (5). Ce livret, substantiel en sa brièveté, expliquera aux étrangers ce que nous avons souffert. Il donnera aux jeunes Français qui le liront une leçon de choses, « la leçon fortifiante des ruines ».

Ce n'est pas au Verdun héroïque, ravagé par les obus, c'est à « son vieux Verdun », au Verdun d'avant la guerre, tel qu'il était encore en 1914, que Mlle Berthe Peultier consacre une monographie (6) qui unit au charme de la poésie la ferveur d'une tendresse toute filiale. Ce joli opuscule, à qui on ne peut reprocher que d'être parfois presque trop joli, a été couronné par l'Académie de Stanislas.

On trouvera, comme d'ordinaire, dans le *Pays Lorrain*, qui a repris ses habitudes d'avant-guerre et sa très louable propagande en faveur d'un régionalisme aussi sain qu'éclairé, nombre de morceaux d'obser-

(1) 2 vol. in-8°, Paris, Armand Colin, 1920.

(2) BELLESSORT (A.), *Les Lettres du général Liautey* (R D M 1920, t. IV, p. 857-870).

(3) Le 8 juillet 1920.

(4) BIDOU (H.), *Réception du général Liautey à l'Académie française* (R D M 1920, t. IV, p. 639-644).

(5) BARRÈS (M.), *La Lorraine dévastée* (Collection La France dévastée, dirigée par G.-L. Jaray, série I, Les Régions). Paris, Alcan, 1919, in-12, 8 pl. et 1 carte hors texte, III-176 p.

(6) PEULTIER (Mlle B.), *Mon vieux Verdun* (P L P M 1920, p. 337-345, 402-410, 444-454). Cf. ci-dessus,

vation ou d'imagination dont la matière est empruntée à la nature, aux mœurs et aux traditions de notre province : contes de Fernand Baldenne, de Henri Gaudel, de Maurice Pottecher, d'Alcide Marot; paysanneries d'Uriot-Louis, d'Anne Petel, de Julien Pérette ou de Gabriel Gobron; impressions et souvenirs d'enfance d'Émile Moselly et de Charles Daudier. On m'excusera de ne pas étudier en détail, comme je le voudrais, cette littérature, une par l'inspiration, variée par le choix des sujets et le talent des auteurs. J'ai hâte d'arriver à deux œuvres de longue haleine, qui méritent de retenir un moment l'attention.

L'une, qui mêle la fiction à la réalité, met en scène, dans le cadre d'un imaginaire Savenay-sur-Meuse, un Lorrain issu d'une vieille famille de bourgeoisie rurale (1). Maurice Lardenois — c'est son nom — écrit, en empruntant la plume experte de M. Henri Louis, l'histoire de sa vie depuis sa naissance jusqu'à sa première communion. Il décrit sa bourgade natale, la maison de famille où il a été élevé, les grands-parents qui l'ont habitée; il égrène ses souvenirs d'enfance; il s'attarde avec plaisir aux mille détails de cette existence unie et paisible, que la mort de la maman, le remariage et la mort du père traversent comme les péripéties d'un drame simple et douloureux. Il y a, dans ce récit aisé, coulant, un peu abondant parfois, du naturel, de l'observation, du pathétique et de l'humour. M. Louis est un sentimental qui s'intéresse plus aux mouvements du cœur qu'au pittoresque des gens et des choses. On trouve néanmoins dans son livre des descriptions agréables et des types pris sur le vif. Et de certains épisodes, notamment de l'histoire de Deder, le petit martyr, se dégage une émotion sincère et communicative, une compassion tendre et jaillissante pour les déshérités de la vie, pour l'enfance innocente et malheureuse, qui fait songer aux pages les plus touchantes de l'œuvre de Dickens.

L'autre, la vie pathétique de Théodore Briquel, telle qu'elle nous est contée par le bon romancier René Perrout (2), a un caractère tout objectif, comme il est de règle dans l'esthétique réaliste dont se réclame visiblement l'auteur. Son héros est un paysan des Vosges, qui par amour pour la forêt se fait bûcheron. Ayant eu le malheur d'épouser une femme laide, méchante et riche, il devient le souffre-douleur de sa nouvelle famille. Il s'enfuit en Amérique. Il en revient vingt ans

(1) Louis (H.), *Mon Foyer, scènes et paysages lorrains, roman*. 2e éd. Paris, Lethielleux, s. d., in-16, 426 p.

(2) Perrout (R.), *La vie pathétique de Théodore Briquel* (P L M P 1921, p. 1-9, 54-61, 108-115, 179-179, 228-237, 275-284, 330-336, 380-385, 423-432, 479-487, 522-526).

plus tard avec une fortune gagnée dans les mines d'or et une jeune femme qui, après divorce, prendra la place de la sienne. Il ne semble pas qu'il ait gagné beaucoup au change. Il est à moitié assassiné par un jeune domestique qui tourne autour de la nouvelle madame Briquel. Il se laisse gruger par le premier venu, place mal son argent, voit son bien dévoré par les hypothèques, et meurt d'une attaque d'apoplexie la veille du jour où l'huissier entrera chez lui. René Perrout a su rendre intéressant ce simple fait divers en développant avec finesse et sympathie le caractère du pauvre Théodore, et en encadrant les épisodes de son histoire dans des scènes locales décrites avec beaucoup de fidélité et de couleur : pèlerinage à Saint-Sylvère, dônage, noce rustique, vente aux enchères, fête villageoise. L'épigraphe empruntée à Balzac : « Le paysan a la grandeur de ses misères » pourrait induire en erreur sur la véritable portée de l'œuvre. Briquel n'est pas à plaindre en tant que paysan. Il aurait pu être très heureux dans sa condition. Tous ses déboires lui viennent de ses deux mariages mal assortis. Ce sont des erreurs qui se paient à la ville aussi bien qu'aux champs. L'anecdote donne l'impression d'être un peu tirée en longueur : c'est un sujet de Maupassant traité à la façon de Flaubert. Mais on retrouvera dans cette œuvre posthume du regretté Spinalien les qualités de probité, d'observation et de style qui ont assuré dès longtemps sa réputation.

La région de l'Est est fertile en histoires de guerre. Le *Drame en forêt* que conte M. Paul Lagrange (1) est un épisode de l'invasion de 1870. Un garde forestier tue un sous-officier allemand qui, après lui avoir pris son jambon et son vin, veut encore lui prendre sa fille. Avec le concours inattendu d'un braconnier qu'il a maintes fois pourchassé, il fait disparaître le cadavre. Ceci est expédié en cent pages. La suite a pour sujet le mariage de la fille du garde avec le fils du propriétaire de la scierie. Après le drame, l'idylle : c'est plus que ne promettait le titre. L'action languit un peu, et aussi l'intérêt, que ne suffisent pas à réveiller quelques bonnes peintures de la vie forestière dans un district de l'Argonne.

Dans cette même forêt d'Argonne se sont déroulés maints dramatiques épisodes de la guerre de 1914. M. Deliège a eu l'idée d'en raconter un certain nombre, en les reliant les uns aux autres par le fil le plus simple (2). Un instituteur de Nanterre, parti comme sergent

(1) LAGRANGE (P.), *Un drame en forêt, roman*, 3e éd. Paris, Perrin, 1920, in-16, 294 p.

(2) DELIÈGE (E.), *Un Poilu de la forêt d'Argonne*. Paris, Gédalge, s. d., in-8°, 271 p.

à la mobilisation, se fait remarquer par son intelligence et sa bravoure, gagne les galons de sous-lieutenant et fait brillamment son devoir, jusqu'à ce qu'une grave blessure, reçue à la prise de Vauquois, le rende à son école, où il sera une leçon vivante de patriotisme. Les tableaux militaires alternent avec les descriptions du pays, les scènes de mœurs et les vieilles légendes. Le tout fait un excellent livre, varié, pittoresque et vivant, d'une inspiration élevée, d'une forme agréable, très bien adapté à l'âge et au tour d'esprit des adolescents auxquels il est destiné.

C'est pour d'autres lecteurs qu'écrit M. Louis Dumur. Il nous donne dans *Le Boucher de Verdun* (1) la suite des souvenirs de guerre de l'Oberleutnant Wilfrid Hering, dont nous avions eu dans *Nach Paris!* la première partie. Blessé grièvement à la bataille de la Marne, Hering prolonge dans un hôpital d'Aix-la-Chapelle un séjour égayé par les attentions de toute espèce que prodiguent aux convalescents qui reprennent goût à la vie les dames de la meilleure société. Il est renvoyé sur le front, à l'armée du Kronprinz, quelques jours seulement avant l'offensive contre Verdun. Il prend part avec son régiment aux premiers assauts. La prise de Douaumont le remplit d'enthousiasme. Puis il se fait remarquer du Kronprinz pour son talent de sténographe et entre dans son état-major. A Dun-sur-Meuse, où il était cantonné, il a découvert, sous le déguisement qui la défigure, une jeune et délicieuse actrice de la Comédie-Française, Juliette Rossignol. Juliette devient sa maîtresse. Elle a son plan. Elle parviendra, par Hering, jusqu'au Kronprinz, et, nouvelle Judith, elle purgera la terre du monstre pour qui tout ce sang est répandu. Elle est arrêtée par la police allemande avant d'avoir exécuté son dessein. On ne saura jamais ce qu'elle est devenue. Quant à Hering, détaché en octobre 1916 à Douaumont, il est blessé au cours de la reprise de l'ouvrage par les Français, et c'est comme prisonnier qu'il fait son entrée à Verdun. Cette intrigue dramatique, et même mélodramatique, court à travers des scènes multiples : visions de guerre d'un réalisme effrayant, peintures de la sentimentalité allemande et du dévergondage allemand à l'arrière, de la luxure allemande et de la bestialité allemande dans les cantonnements du front, tableau des débauches du Kronprinz et de son entourage. M. Dumur trace du maître et de ses familiers de sanglants portraits. Son œuvre tient de l'épopée et de la satire, de la satire surtout, une satire vengeresse. Elle fait une impression

(1) DUMUR (L.), *Le Boucher de Verdun, roman,* 69e mille. Paris, Albin Michel, s. d., in-16, 448 p.

puissante, par des moyens violents, et parfois brutaux. Mais où la brutalité serait-elle de mise, si ce n'était dans un pareil sujet? La version originale du *Boucher de Verdun* comportait un certain nombre de développements qui ont été retranchés à l'impression, comme faisant longueur : parmi eux, un très vivant récit de la prise de Douaumont par les Allemands. On trouvera ce remarquable morceau dans une des livraisons de 1921 du *Mercure de France* (1).

Miguel de Larréguy descend d'une vieille famille béarnaise (2). Il tend à s'écarter de la ligne politique et religieuse selon laquelle son enfance a été dirigée. Il s'oriente vers la démocratie et vers l'action. Il veut aller au peuple. Il rêve d'être un grand homme et une sorte de saint laïque. La mobilisation le surprend dans cet état d'esprit. Il est sous-lieutenant dans un régiment de réserve. La guerre l'entraîne dans ses remous. Il se bat en Lorraine, à Morhange; en Woëvre, au bois de Mortmare. Il a du sang-froid, du zèle, de l'intelligence. Aussi est-il adoré de ses hommes, jalousé de ses camarades, méconnu de ses chefs. Toutes les faveurs, toute l'admiration, toutes les récompenses vont à son ancien condisciple, l'arriviste Philippe Trévière. Pour comble de disgrâce, Philippe lui souffle la jeune Lorraine, de noble maison, dont il allait faire sa fiancée. Vient la lutte pour Verdun. Trévière a su s'embusquer au bon moment. Larréguy, chargé d'enlever un fortin allemand imprenable, n'y réussit qu'au prix de sa vie. Une autre jeune Lorraine, une plébéienne, Clotilde, la fille du meunier Husson, qui aime le vaillant lieutenant, qui en est peut-être aimée et qui est digne de l'être, s'est glissée sous un déguisement dans les rangs de sa compagnie. Elle tombe à ses côtés. Ce dénouement ultra-romanesque illustre une des thèses de M. de Granvilliers, qu'il n'y a de beaux sentiments que dans le peuple. Une autre, qui étonne un peu après celle-là, c'est que la race confère une supériorité morale et intellectuelle. Larréguy, qui est un surhomme, est de corps et d'âme un aristocrate. Si Philippe Trévière a l'esprit médiocre et des sentiments aussi communs que sa figure, c'est qu'il est le petit-fils d'un tonnelier. La contradiction ne paraît pas embarrasser autrement l'auteur. Il tient avant tout à penser et à nous faire penser. Aussi entrecoupe-t-il les épisodes dramatiques de méditations sur la gloire, de rêveries sur l'amour, de songeries devant la nature, de réflexions sur la liberté et la civilisation, où toutes les citations qu'on peut faire en pareil

(1) Dumur (L.), *La Prise de Douaumont* (M F 1921, p. 330-339).

(2) Granvilliers (J. de), *Le Prix de l'homme* (*1914-1916*), *roman*, 9e éd. Paris, Calmann-Lévy, 1920, in-16, 376 p.

cas ne nous sont pas épargnées. Ces dissertations grossissent le volume sans profit bien certain. Il y a, dans la partie narrative, des souvenirs de guerre, des impressions personnelles, des « choses vues », qui auraient porté davantage, si le lecteur eût été mis simplement en présence des faits. Le livre est, comme son titre, ambitieux et obscur. Il n'est pas, tant s'en faut, sans mérite. Il est fâcheux qu'une idéologie encombrante et un lyrisme intempestif gâtent ce qu'il y a en lui d'observation et de vérité.

L'histoire sans prétention que Mme Jeanne d'Urville (Jeanne Sendret) a intitulé *Filles de Metz* (1) nous reporte en Lorraine annexée, dans les années qui ont précédé la guerre de 1914. En tous pays le mariage est pour les jeunes filles un sujet de douces rêveries. Les jeunes filles de Metz n'y pensent qu'avec angoisse et terreur. Une Messine peut-elle épouser un Allemand? Peut-elle même épouser un Messin qui a fait son service dans l'armée allemande? Doit-elle se garder au fiancé français qui probablement ne viendra pas? Douloureuse alternative, dont chacune sort selon son caractère. Lucie Mouret ne fait pas difficulté d'accorder sa main à un officier prussien. Mais Charlotte Galeron ne veut avoir pour mari qu'un Français de France. Le cas le plus embarrassant est celui de sa sœur, Anne Galeron. Après avoir subi pendant quelque temps la fascination purement physique du beau lieutenant von Ringeissen, elle découvre tout ce qui se dissimule de goujaterie sous les brillants dehors du uhlan. Elle trouve son refuge, au moment même où éclate la guerre, dans un mariage de raison, qui remettra toutes choses en place. La donnée du roman est originale, l'exécution en est spirituelle et vive. C'est une intéressante contribution à la psychologie de l'Alsace et de la Lorraine annexée pendant les premières années du xxe siècle. On la mettra à côté d'autres livres bien connus du public, *Les Oberlé*, *Juste Lobel*, *Les Exilés*, dont plusieurs ont été, en leur temps, analysés ici même (2).

§ 2. **Théâtre.** — M. Pierre Frondaie, tout au début de la guerre, a tiré de l'œuvre célèbre de Maurice Barrès, *Colette Baudoche*, une pièce en trois actes, adroitement agencée et agréable à lire (3). Il a, de son propre aveu, conservé scrupuleusement à Colette le caractère qu'elle

(1) Urville (Jeanne d'), *Filles de Metz, roman*. Paris, La Renaissance du Livre, s. d., in-16, 320 p.

(2) Voir la B L 1910-1911, p. 113-118.

(3) Frondaie (P.), *Colette Baudoche, pièce en trois actes d'après le roman de M. Maurice Barrès, de l'Académie Française*. Paris, Supplément théâtral de l'Illustration, 1920, in-8°, 30 p.

avait dans le roman. « Il n'en est pas ainsi, déclare-t-il dans sa dédicace à Barrès, pour le professeur Asmus. Je l'ai repeint à ma manière. C'est toujours lui, mais j'ai découvert, grâce au temps, quelques traits nouveaux dans sa cauteleuse figure. Je les ai tracés de mon mieux. Votre Asmus n'était qu'Allemand, le mien est Boche. » On peut se demander jusqu'à quel point une transformation de ce genre est avantageuse à l'œuvre originale. Mais à combien de chefs-d'œuvre pareille aventure n'est-elle pas arrivée et n'arrive-t-elle pas encore tous les jours?

Le Théâtre du Peuple a renoué, le 7 août 1921, la tradition de ses représentations annuelles par une reprise du *Diable marchand de goutte*. Pour la circonstance M. Maurice Pottecher a écrit un prologue en vers libres (1), où, dans le cadre tracé par une fantaisie ingénieuse et charmante, les personnages de toutes les pièces jouées avant la guerre sur la scène champêtre de Bussang se sont groupés pour rappeler le poète à l'ouvrage et promettre à ses efforts de nouveaux succès qui certainement ne lui manqueront pas.

De la littérature dramatique, sinon du théâtre à proprement parler, relèvent les amusantes saynètes où M. George Chepfer (2), avec une verve pittoresque et un intarissable humour, fait dialoguer en un français fortement lorrain les bonnes gens de son pays.

§ 3. Poésie. — La plupart des recueils de poésie que nous avons à signaler sont nés des impressions de la guerre. Tels sont les *Poèmes du Pays lorrain* de M. Georges-Gaston Dupuy (3), recommandables par la chaleur du sentiment et l'enthousiasme patriotique, mais auxquels on souhaiterait que l'auteur eût donné une forme plus ferme et plus sûre; les *Fleurs des Tranchées*, de M. l'abbé Miot (4), humbles fleurs, écloses au jour le jour, et cueillies souvent sur des tombes; le *Souvenir aux Morts de la Grande Guerre*, de M. Berthem de Rigny (5), plein d'excellentes intentions médiocrement réalisées. Il est bien vrai que c'est le cœur qui est le poète; mais pour faire des vers il faut de l'art, c'est-à-dire de l'apprentissage et de l'expérience. Il y a plus

(1) POTTECHER (M.), *La Ruche reconstruite, prologue pour la représentation du Théâtre du Peuple, à Bussang* (P L P M 1921, p. 353-363).

(2) CHEPFER (G.), *Saynètes lorraines : La marraine du poilu de Saizerais; La bonne hôtesse ou le cantonnement de tout repos* (P L P M 1920, p. 266-268, 529-532).

(3) DUPUY (G.-G.), *Poèmes du Pays lorrain*. Metz, La Mutte, s. d., in-8°, 11 p.

(4) MIOT (Abbé), aumônier volontaire à la 3e division d'infanterie coloniale, *Fleurs des Tranchées*. Nancy, ancienne impr. Vagner, 1919, in-12, 110 p.

(5) RIGNY (B. DE), *Souvenir aux Morts de la Grande Guerre. A nos fils de la Lorraine. Poèmes*. Nancy, anc. impr. Vagner, 1920, in-8°, 62 p.

d'habileté technique dans le *Livre d'heures du temps de guerre*, qui a valu à M. Pierre Xardel (1) une récompense de l'Académie de Stanislas. Ses poèmes, écrits en vers ou en prose rythmée, sont des poèmes sur la guerre, mais non des poèmes guerriers. Ils traduisent les frémissements d'une sensibilité exaspérée par le spectacle toujours renouvelé de la souffrance humaine et l'image obsédante de la mort.

Sous ce titre : *L'Ame de la Lorraine* (2), c'est une véritable « légende » de notre petite patrie qu'a composée M. l'abbé Ernest François, curé de Baronville. En une centaine de poèmes dont quelques-uns ont des centaines de vers, il a cherché à exprimer ce qu'il y a d'original et de significatif dans sa nature et dans son histoire. Souvenirs des grandes actions et des grands hommes, nobles monuments, beauté de la terre florissante et heureuse, beauté plus touchante de la terre dévastée et meurtrie, mœurs rustiques, coutumes des aïeux, tout a sa place dans ses vers. O Metz ! O Lorraine ! s'écrie-t-il dans le beau morceau qui sert de préface à son livre et que je regrette de ne pouvoir citer en entier :

Je chante votre histoire et vos nobles légendes
Où votre âme a gravé vos faits évocateurs,
Et qu'ornent comme l'or de subtiles guirlandes
Vos rêves, vos élans vers les claires hauteurs...

Je chante vos clochers, sentinelles mystiques,
Dont votre âme a pourvu les hameaux et les bourgs;
Et les guides chrétiens, les calvaires antiques,
Dont votre âme a muni routes et carrefours...

Je chante les saisons de la terre lorraine :
Le renouveau poignant, le miracle estival,
L'hiver même et surtout l'emprise souveraine
De l'automne lorrain qui n'a pas de rival...

Et, par-dessus tout, il chante les vertus de la race, son « héroïque candeur » et son « âpre fidélité ». D'instinct il modèle sur « l'austère beauté » de son pays le dessin de sa forme poétique, simple et ample, un peu monotone et sévère, draperie aux sobres couleurs qui retombe à grands et nobles plis.

Le Jongleur, de M. Lasauge (3), est une « élégie » en sept chants,

(1) Xardel (P.), *Livre d'heures du temps de guerre*. 2e éd. Paris, Figuière, 1919, in-12, 88 p.
(2) François (E.), *Poèmes : L'Ame de la Lorraine*. Préf. de Maurice Barrès. Metz, Houpert, 1920, in-8o, 311 p.
(3) Lasauge, *Le Jongleur, élégie*. 2e éd. Paris, B. Grasset, 1922, in-16, 128 p.

précédés d'un prologue et d'une dédicace : élégie, ou plutôt idylle rustique, qui finit mal et qu'il serait trop long d'analyser. M. Lasauge a plus d'imagination que d'expérience. C'est « un jeune », et on s'en aperçoit.

Les « aquarelles », « enluminures » et « estampes » que M. Mussy Roncey a dessinées ou rêvées dans l'atmosphète bleue des Vosges (1), témoignent d'un sens décoratif assez remarquable chez un poète. On voudrait à ces vers élégants et facilement écrits un accent plus décidé et un tour plus imprévu.

Le recueil de M. Georges Garnier, *Au long de la route qui monte...* (2), est composé avec art et organisé d'une façon pathétique. Quatre parties reflètent tour à tour les états d'âme du poète. Avant la guerre, c'est le plaisir de vivre, d'ouvrir aux choses ses yeux et son âme :

> Dans l'église moussue et rose du village,
> Il y a du silence avec de la fraîcheur,
> Aux pieds saignants d'un Christ en croix dont le visage
> S'incline, maigre et jaune, en plein milieu du chœur.
>
> Et dehors, il y a de grandes belles filles,
> Dont les bras fermes sont veinés de pâle azur,
> Et qui au chant voisin des pinsons des charmilles
> Traient à pleins seaux fumants le bon lait tiède et pur...
>
> Il y a de l'espace odorant et sonore
> Avec beaucoup de vert dans plus encor de bleu...
> Et au-dessus de tout cela, il y a Dieu
> Qui nous regarde ou l'Infini qui nous ignore.

Puis viennent les années de lutte, de souffrance et de misère; puis la victoire et le chant de triomphe, que traverse un *De Profondis*. Et la vie reprend, belle et douce, mais belle d'une beauté grave, et douce d'une douceur triste, parce que sur cette vie il y a l'ombre de la mort. Sur ces thèmes d'un lyrisme bien personnel M. Georges Garnier a brodé de très fines variations. Il vaudrait la peine d'examiner de près les procédés de son art raffiné et subtil : emploi de rythmes non encore tentés, par exemple le vers de quatorze syllabes; préférence donnée parfois sur la rime à l'assonance; impressionisme délicat :

> Près du sentier là-bas qui monte à du silence
> Une blancheur de marguerite se balance...;

(1) Mussy-Roncey, *Dans le Bleu des Vosges, album de campagne*. Châtillon-sur-Seine, Impr. Massenet, s. d., in-8°, 59 p.
(2) Garnier (G.), *Au long de la route qui monte...* Paris, Crès; Nancy, V. Berger, 1920, in-12, II-110 p.

symbolisme ingénieux, comme l'image de cette tisserande, — en elle il est facile de reconnaître la vie, — qui depuis un temps que nul ne sait, travaille sans relâche, toujours penchée sur son métier :

Interminable est la chaîne aux cent fils de teinte grise
Où sa navette de buis va et vient comme un éclair,
Ébauchant en prompts tableaux dont le contour se précise
Des splendeurs de pourpre, d'or, d'argent, d'azur et de vert,
Gamme aux tons si bien fondus qu'elle échappe à l'analyse.

Parfois rien ne se dessine, et c'est du gris sur du gris
Que le rythme du battant développe et multiplie,
Ou du rouge éblouissant comme un fleuve de rubis,
Comme un torrent de sang frais sous un ciel en agonie,
Et de la cendre à nouveau, sans fin, pour quels froids oublis?...

Il y a dans cette poésie de la recherche et de l'effort. Mais si on ne cherche pas, on ne trouve rien de nouveau, et si on n'a pas le goût de l'effort, on ne sort guère des sentiers battus. M. Garnier, comme jadis Lucrèce, comme les vrais poètes, aime à parcourir les régions où personne encore n'a mis le pied, *avia Pieridum loca*, et il nous en rapporte mieux que des promesses.

Edmond Estève.

II — COMPTE RENDU

Pischek (Ad.), *Die Königin von Lothringen*. Dramatische Dichtung in drei Teilen. Stuttgart und Berlin, Cotta'sche Buchhandlung, 1918, in-8°, 239 pages.

C'est à la fois l'œuvre de début et l'œuvre posthume d'un jeune poète tué à la guerre. A ce double titre elle se recommande à l'attention et l'estime, et peut-être aussi par le sujet, puisque c'est une page de l'histoire de Lorraine qu'elle prétend faire revivre. Si elle n'y réussit que dans une médiocre mesure, faut-il l'attribuer à l'impuissance du poète ou au choix malheureux d'une forme dramatique périmée? On peut se demander ce que vaut, pour un public moderne, un essai de reconstitution historique dans un poème qui veut être une tragédie, et qui se présente souvent sous l'aspect d'un long récit

dialogué. L'intérêt s'attache plus aux faits qu'au sort des personnages : il s'agit de savoir ce que va devenir un trône, d'ailleurs bien ébranlé, après la mort de Lothaire. Des intrigues politiques, d'ambitieuses visées de la part d'une reine, l'hostilité sourde et finalement triomphante de l'Église, des entreprises guerrières, une chevauchée joyeuse à travers l'Italie, un roi qui meurt dans un couvent et un enfant, héritier d'un royaume, qui s'égare dans une bataille..., bien des circonstances qui, pour l'historien, conservent quelque intérêt. Mais le spectateur, ou le lecteur, car c'est à lui, je suppose, que s'adresse le poète, attend autre chose qu'un décor romantique. Or, pas d'idée dramatique pour organiser la matière historique; pas de lien organique entre ces trois parties, découpées un peu au hasard dans le règne de Lothaire et de Waldrade; pas de caractères susceptibles d'émouvoir et d'occuper l'imagination. Seule, la reine Waldrade manifeste parfois quelque grandeur; mais elle n'est pas le centre du drame, et elle oublie d'agir en souveraine pour défendre son fils. Et que dire de ce prince qui n'ose légitimer une femme pour laquelle il a répudié une première épouse, entre les bras de laquelle il vient mourir repentant et mortifié? Décidément, cet essai n'est pas de nature à éveiller des regrets excessifs, ni à encourager les amateurs d'un genre littéraire qui, depuis un siècle se prolonge sans gloire dans des productions médiocres. On ne refait pas du Schiller en Allemagne, pas plus que nous ne pensons refaire du Racine.

Accordons cependant à Pischek quelque gratitude pour la curiosité qu'il éveille, pour le soin consciencieux qu'il a apporté à l'étude des sources, pour l'effort qu'il a fait en vue de tirer de l'oubli un peu de notre passé lorrain. L'exécution, d'ailleurs, n'est pas sans mérite. Si la langue manque parfois de vigueur et de souplesse, la versification est aisée, souvent agréable, et soutient la lecture. Et au cours de certaines scènes bien charpentées, comme la scène finale, dans certains développements qui témoignent d'un talent indéniable, on croit saisir des promesses qu'une mort précoce a brutalement supprimées. V. Michel.

Qu'il soit permis à l'historien de Lothaire II d'ajouter quelques remarques à l'appréciation que notre distingué collègue, M. Michel, a formulée sur la trilogie d'Ad. Pischek. Ce n'est pas cette œuvre dramatique que l'on devra consulter pour se faire une idée exacte de ce qu'était la Lotharingie entre les années 863 et 870. Si les principaux personnages que M. Pischek a mis en scène sont empruntés à l'histoire, le poète, comme c'était d'ailleurs son droit, a souvent

modifié leur caractère, leur a prêté des qualités qu'ils n'avaient pas eues, ou bien il les a fait intervenir dans des événements auxquels ils étaient restés étrangers.

Prenons par exemple Waldrade, l'héroïne de la trilogie. Les documents du IXe siècle la représentent-ils comme une mère tendre et dévouée, préoccupée d'assurer à son fils Hugue la succession de Lothaire? En aucune façon. Ambitieuse, désireuse de porter une couronne, non seulement Waldrade n'a rien fait, après la mort prématurée de Lothaire, pour que Hugue devînt roi de Lotharingie, mais elle semble s'être désintéressée complètement du sort de ses trois enfants, Hugue, Berthe et Gisèle.

Au surplus, en 869, personne en Lotharingie ne se soucia du fils de Lothaire II et de Waldrade. Les grands laïcs et les évêques du pays ne tinrent pas non plus compte des droits de l'empereur Louis II, frère et héritier légitime du souverain défunt. Les uns se prononcèrent pour Charles le Chauve, les autres pour Louis le Germanique. Finalement les deux rois se partagèrent à Meerssen, en août 870, les États de leur neveu.

Il est exact que Hugue a perdu la vue; seulement, ce n'est point Charles le Chauve qui lui a infligé ce traitement barbare. Arrivé à l'âge d'homme, Hugue se posa en prétendant au trône de Lotharingie, combattit les Normands, puis se rapprocha d'eux; il finit même par donner à un de leurs chefs, Godfrid, sa sœur Gisèle en mariage. Pour le punir de ses intrigues, l'empereur Charles le Gros lui fit crever les yeux en 885, à Gondreville-sur-Moselle. Le fils de Lothaire II et de Waldrade termina son existence agitée au monastère de Prüm, dont l'abbé, le chroniqueur Réginon, recueillit de sa bouche le récit de ses tragiques aventures.

Arsène, le légat pontifical, n'est venu dans la Gaule franque qu'une seule fois, chargé par le pape Nicolas Ier de plusieurs missions, dont la principale était d'obliger Lothaire à reprendre Theutberge (Dietberge), sa première femme. Ajoutons que, bien loin de favoriser les prétentions de Charles le Chauve sur la Lotharingie, le pape Adrien II soutint, avec autant de persévérance que d'insuccès, les droits de l'empereur Louis II.

Les événements dont le royaume de Lothaire II a été le théâtre pendant et après le règne de ce prince fournissaient-ils une matière suffisante à un auteur dramatique? Nous n'osons répondre par l'affirmative à cette question, parce que les personnages qui occupaient alors en Lotharingie les premières places dans l'État et dans l'Église ont été, à tous points de vue, d'une médiocrité, d'une insuffi-

sance lamentable. Et cependant c'est pour nous un regret que le sujet n'ait pas tenté un Lotharingien, un Rhénan, qui aurait possédé quelque talent poétique et, de plus, bien connu le passé de son pays. Peut-être aurait-il réussi à créer une œuvre dramatique, sinon plus conforme à la vérité historique, du moins plus vivante et plus intéressante que celle qui a pour auteur M. Pischek.

R. Parisot.

CHAPITRE VIII

DIALECTE LORRAIN — PATOIS LORRAINS ET LITTÉRATURE POPULAIRE

I — CHRONIQUE

I. LE DIALECTE LORRAIN AU MOYEN AGE

A) La Production littéraire.

§ 1. Poésie épique. — M. Prinet revient sur la question de l'origine du Waltharius (1). Il fait remarquer que des noms propres germaniques se présentent dans plusieurs vers avec leur déclinaison germanique (Gunthere, 1171, Walthare, 1434) : le vers devient faux si l'on rétablit la désinence latine. Il semble impossible, dans ces conditions, d'admettre que l'auteur du Waltharius soit de langue française.

§ 2. Poésie lyrique. — MM. Jeanroy et Långfors ont publié dans la collection des *Classiques français du Moyen Age* des *Chansons satiriques et bachiques du XIIIe siècle.* La langue de dix-huit de ces chansons présente des caractères lorrains. Ces caractères n'appartiennent pas en propre aux auteurs des chansons, mais aux manuscrits qui nous les ont conservées; deux de ces manuscrits en particulier sont écrits dans un dialecte lorrain très prononcé, les manuscrits C (B^2), Berne, bibliothèque municipale, n° 389 (2), et U (Pb^{12}), Paris, Bibliothèque nationale, n° 20050. Les éditeurs ont résumé brièvement dans leur Introduction (p. IV et V) les particularités de la phonétique et de la morphologie du dialecte lorrain.

(1) PRINET (M.), *La Question du Waltharius* (Romania, t. XLVII, p. 382-383). — Voyez B L 1913-1919, p. 291 et n. 1.

(2) La langue du manuscrit de Berne a été étudiée par SEYDLITZ-KURZBACH (H. VON), *Die Sprache der altfranzösischen Liederhandschrift Nr. 389 der Stadtbibliothek zu Bern.* Halle, Karras, 1898, in-8 (Dissertation de Halle).

La plupart des chansons sont anonymes. Trois d'entre elles semblent pouvoir être attribuées au poète lorrain Colin Muset. Elles présentent bien le mélange bizarre « de poésie légère et de grasse matérialité » qui caractérise le « gentil Colin Muset »; quelques mots rares semblent aussi appartenir aux dialectes de l'est de la France. L'on peut ajouter, avec beaucoup de vraisemblance, ces trois chansons aux quinze chansons que comprend l'édition de M. Bédier.

§ 3. Poésie religieuse. — M. Ch.-V. Langlois, dans une lecture faite à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres sur l'*Esprit de Gui* (1), rappelle que J. Baudoin (2), de Rosières-aux-Salines, a inséré cette histoire dans son *Instruction de la Vie mortelle ou de la Vie humaine.* C'est une curieuse histoire de revenant qui date de 1323.

Malgré la date de leur publication, les œuvres du poète J. Ruyr (3) appartiennent à la période du Moyen Age. La première partie du livre (p. 1-76), les *Triomphes*, sont, sous le couvert de Pétrarque, un des innombrables *Arts de Vivre* qu'a produits le Moyen Age français :

J'ay d'un stile moral efformé ces discours
Par lesquelz le lecteur cognoistra les destours
Que peult passer l'esprit qui au monde s'embarque...

Le sujet, qui est du xve siècle, est développé par le procédé de l'allégorie; même les « trucs » les plus usés, l'écho, par exemple, sont employés :

Quel profit trouverai-je en ensuyvant la guerre?
Guère...

Les *Mélanges ou Poésies sacrées*, sous un aspect plus moderne, sont aussi bien archaïques : l'*Allusion sur le « Da pacem » ... pour des calamitez régnantes »* est composée de onze strophes de vers français; à la fin de chacune vient s'ajuster tant bien que mal un petit vers latin *Da,—pacem*, etc. Il est assez étrange de retrouver vivants à Saint-Dié les procédés chers aux Grands Rhétoriqueurs, quarante ans après la publication de la *Défense et Illustration de la Langue fran-*

(1) Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Séance publique annuelle du vendredi 19 novembre 1920, p. 67-89.

(2) Sur ce poète lorrain ignoré, voyez Romania, t. XXXV, p. 531, et XXXVI, p. 628.

(3) Baumont (G.), *Jean Ruyr, poète* (M S A L 1920-1922, p. 91-138).

çoise (1549) : les milieux littéraires de Saint-Dié n'étaient pas à la mode.

C'est seulement dans la langue que se fait sentir l'influence de la Pléiade. Encore Jean Ruyr, dont le style effroyablement plat rappelle le bon Cretin « au vers équivoqué », n'a-t-il pris aux poètes de la Pléiade que leurs recettes les plus malheureuses : *fruiteusement, désastrer, belles-doux-fleurantes.* Qu'y a-t-il d'original dans ces prétendues créations? Je prends au hasard une liste de mots cités par M. Baumont (p. 126 *in fine*) : *contemner* est fréquent dans Rabelais; *dépraver* est du XIVe siècle; *di(c)tion* est du XIIe siècle (*dition*); *élabourer* est dans Rabelais, ainsi qu'*infeste ; lascif* est dans Jean Lemaire de Belges; *maculer* est du XIIe siècle; *pristin* est courant au XVe siècle; *propugnation* n'est pas dans Godefroy, mais *propugnacle, propugnateur, propugnatoire* s'y trouvent; *ratiocinative* est dans Oresme; *rescinder* est du XIVe siècle; *stolide* est dans Godefroy (cinq exemples). La langue de Jean Ruyr ne semble présenter aucun mot qui ne fût courant et banal.

Les œuvres de Jean Ruyr ne présentent donc qu'un très mince intérêt, tant au point de vue philologique qu'au point de vue littéraire. Il possédait, nous dit M. Baumont, de précieuses qualités morales : ce fut un brave homme et un pauvre poète. Il nous faut remercier M. Baumont, dont le travail, très bien fait, peut être considéré comme définitif, et dispensera à l'avenir de relire les *Triomphes* (1).

§ 4. **Histoire.** — Mme Dorner a publié une étude approfondie sur Philippe de Vigneulles, marchand drapier de Metz (2). Philippe de Vigneulles est bien connu pour sa *Chronique,* mais il a « translaté de rime en prose les *Chroniques du Loherain Guérin* », en 1515, et composé un ouvrage intitulé les *Cent Nouvelles Nouvelles* (3). Mme Dorner a surtout étudié l'historien; toutefois la deuxième et la troisième parties de son travail : *Biographie de Philippe de Vigneulles, Philippe de Vigneulles et les idées de son temps,* ont un intérêt général. Le travail de Mme Dorner est bien fait et semble définitif.

(1) Le mot *chomer,* signalé p. 125, n'est pas emprunté par Jean Ruyr aux patois vosgiens. C'est le français *chômer,* qui signifie proprement *faire la sieste, se reposer.* Les patois vosgiens ont conservé l'orthographe et le sens primitif du mot.

Le verbe *souloir* n'est pas vieilli à l'époque de Jean Ruyr (Voyez Brunot, *Histoire de la langue française,* t. II, p. 346, t. III, p. 310, t. IV, p. 236). La Fontaine l'emploie encore dans son épitaphe.

(2) Dorner (Mme M.), *Philippe de Vigneulles. Un chroniqueur messin des XVe et XVIe siècles.* Metz, Imp. Lorraine, 1921, in-8o de 70 p. Extrait des M A M 1913-1914, p. 46-110.

(3) Pange (Cte M. de), *Les Lorrains et la France au Moyen Age.* Paris, Champion, s. d. (1919), p. 105 et suiv.

B) Le Dialecte lorrain.

Documents. — M. Lesort (1) a publié d'après les originaux dix-neuf chartes du département de la Meuse, toutes antérieures à 1250. Ces chartes sont conservées aux Archives départementales de la Meuse; la plupart émanent de l'évêché de Verdun.

L'importance philologique de pareilles publications est réelle. Les études linguistiques fondées sur les œuvres littéraires présentent le grave inconvénient de n'être pas localisées et datées d'une manière sûre. Le dialecte du manuscrit n'est pas toujours le dialecte de l'auteur, qui a écrit, le plus souvent, dans une langue composite, tout au moins dans un dialecte francisé; on ne peut toujours dater un manuscrit à cinquante ans près. Les chartes originales, dont la langue, il est vrai, est savante, et dont les formules sont peu variées, ont l'avantage de donner pour une date et pour un lieu rigoureusement déterminés des formes assurées.

Les chartes publiées par M. Lesort l'ont été avec le plus grand soin; les abréviations sont résolues en italiques. Nous ne pouvons que regretter que M. Lesort ait dû se borner aux chartes antérieures à 1250.

Il est impossible, dans des publications de ce genre, d'éviter les erreurs de détails. Voici quelques corrections que nous proposons :

P. 9 du tirage à part, 416 du volume, ligne 13 :

Sau cons n'avoit essouié : lire : *sau c'ons n'avoit essonié ;* si ce n'est (sau) que quelqu'un (c'ons) ne s'était excusé (n'avoit essonié) de ne pouvoir la paier au jour fixé.

P. 14, charte VIII :

La fin de la première phrase (ligne 4-5) est inintelligible (*aun* serait-il *avun, avons*?).

P. 15, pièce IX :

Ligne 4 : *dous meus et demi de blef*. Ces deux muids et demi de blé se décomposent en un demi-muid de froment et deux muids d'épeautre (*apete*) et d'avoine.

Cf. pièce X : *XX resaus de bleif, moitié waïn et moitié tramois*. Le mot *blé* désigne non pas le froment, mais les céréales en général.

P. 17, ligne 12 : *délivré* doit être corrigé en *délivre* (adjectif); le participe féminin serait *délivrée ou delivreie*.

(1) Voyez ci-dessus, p. 63 et n. 2.
Nous n'examinerons ici la publication de M. Lesort qu'au point de vue de son intérêt philologique. Sur ce travail, cf. ci-dessus, p. 63.

P. 18, ligne 14 : *lo vel d'Ynfleiville.* Lire : *Louel d'Ynfleiville* (voyez Archives départementales de Meurthe-et-Moselle, original de janvier 1291, G 23, un nommé *Louyel*, forme dialectale pour *Louel*). Ligne 15 : *deinrie* est à corriger en *deinme* (dîme).

P. 20, ligne 3 : *enteine :* lire : *enterin* ou *enterine* (la totalité).

P. 22, ligne 8 : *afrutieue :* lire : *afrutieve*, imparfait lorrain de *afruitier.* Lignes 9, 10 : *seu hoir :* lire : *sen hoir.*

Les chartes publiées par M. Lesort, intéressantes pour la phonétique et la morphologie (1), sont surtout curieuses au point de vue du vocabulaire et contiennent un grand nombre de mots rares. Nous espérons que M. Lesort continuera sa publication : dans la région de la Meuse, les chartes présentent des traits dialectaux et restent précieuses pour le philologue jusqu'au XIVe siècle.

Je signale aussi, parmi les pièces justificatives publiées par M. Grosdidier de Matons (2) :

P. 687, une charte originale de 1270 (Jean de Choiseul);

P. 689, une charte originale (3) de 1274 (Thiébaut II, comte de Bar);

P. 693, un traité important (traité de Bruges) de 1301 (Henri III, comte de Bar).

Je note quelques fautes d'impression :

P. 690, ligne 20, *poursuigre* est une faute pour *poursuivre ;*

Ligne 25, *fiussiens* est sans doute *fuissiens ;*

Quatre lignes avant le bas de la page, corriger *amaurie* en *amanrie* (amoindrie).

Études. — Le travail de M. Güttler (4) est fait sur le modèle ordinaire des *Doctorarbeiten* allemandes. L'auteur a dépouillé un texte dialectal, a classé ses fiches en suivant le plan d'un manuel (celui de

(1) La forme *on* (en + le), que M. Lesort étudie p. 7 (409), est bien connue, sinon expliquée (Voyez Nyrop, *Histoire de la Langue française*, t. II, p. 353). Elle se rencontre dès le XIIe siècle et on peut la lire encore dans Rabelais.

(2) Grosdidier de Matons (M.) (Voir p. 76 et n. 1), *Le Comté de Bar des origines au traité de Bruges (vers 950-1301).* Paris, A. Picard, 1922, in-8° de VIII-741 p. Sur ce travail, qui a paru en outre dans les M S L B et l'A S H L, cf. ci-dessus, p. 76 et suiv.

(3) M. Grosdidier de Matons signale l'original et une copie; il ne dit pas s'il publie l'original ou la copie (ce qui est vraisemblable). Les copies, en général, sont à négliger pour l'étude de la langue; les plus exactes ne s'attachent qu'à reproduire le sens, et rajeunissent ou francisent systématiquement la forme.

(4) Güttler (H.), *Der Lautstand in der altlothringischen Uebersetzung der Homilien des Haimo von Halberstadt.* Dissertation de Halle, 1915, in-8° de 63 p.

M. Suchier), et publié le résultat de ce classement. Le travail parait avoir été soigneusement fait, sur une copie d'un manuscrit de l'Arsenal prise par M. Suchier. L'auteur, visiblement inexpérimenté en paléographie, s'embarrasse dans l'orthographe des *u*, des *v*, des *w* (*aveugle* est transcrit *auevle*, p. 21). Il conserve la vieille appellation de l'*i* « *parasitique* » lorrain : il serait nécessaire de renoncer à cette formule dangereuse : *a* latin est devenu régulièrement *ei* en lorrain (patrem, peire); un *i* « *parasite* » n'est pas venu s'ajouter postérieurement à une forme régulière sans *i*. Page 14, l'étude de la diphtongue *ei* est abrégée et présentée d'une manière obscure : les représentants du suffixe latin *-atam* n'y figurent pas. M. Güttler a résumé, en conclusion, les traits caractéristiques du manuscrit qu'il a étudié : ce résumé trahit quelque inexpérience (*nach u, a, besonders nach e findet sich ziemlich oft ein parasitischer i-Nachlaut*, est une indication vague et sans intérêt; *oi* au lieu de *ei* est régulier à l'époque de la rédaction du manuscrit). Il ne faut donc considérer le livre de M. Güttler que comme une accumulation de matériaux bruts : il n'en a pas moins une réelle utilité.

Le manuscrit étudié par M. Güttler est le manuscrit 2083 de la Bibliothèque de l'Arsenal de Paris. Ce manuscrit, de la fin du XIIe siècle, fait partie d'un groupe de traductions (1) d'ouvrages religieux en dialecte lorrain. Une lettre du pape à l'évêque de Metz, Bertram, y fait allusion : *Sane significasti nobis per litteras tuas, frater Episcope, quod tam in diocesi quam urbe Metensi laicorum et mulierum multitudo non modica, tracta quodammodi desiderio Scriptuarum, Evangelia, Epistolas Pauli, Psalterium, Moralia Job et plures alios libros sibi fecit in Gallico sermone transferri...* (1199). Des abbés furent envoyés pour convertir ces « vaudois », qui « pullulaient » à Metz : *qui* [*abbates*] *quosdam libros de Latino in Romanum versos combusserunt et prædictam sectam extirpaverunt* (1199). Les livres brûlés furent évidemment les traductions des livres sacrés; les Moralia de Job, cités dans la lettre du pape, existent encore. Le manuscrit 2083 est la traduction exacte (2) d'un manuscrit latin; il contient les explications des évangiles et des épîtres des deux dernières semaines de carême, par Haimon de Halberstatt. Il serait à désirer que ce texte, surtout intéressant pour l'histoire de la langue, fût enfin publié.

(1) SUCHIER (H.), *Zu den altfranzösischen Bibelübersetzungen* (Zeitschrift für romanische Philologie, t. VIII, p. 413-429). Le manuscrit 2083 est étudié à la p. 424.

(2) WIEPRECHT (J.), *Die lateinischen Homilien des Haimo von Halberstadt als Quelle der altlothringischen Haimo-Uebersetzung* (ibid., t. XIV, p. 1-20).

II. TEXTES PATOIS

Nous devons d'abord signaler l'apparition d'une revue exclusivement consacrée aux patois lorrains : *Nôte Térre Lôrraine* (1). M. J. Frécaut, instituteur à Liocourt, expose dans un appel *à ses li'hous* ce qu'il a voulu faire. Il se défend de vouloir remplacer le français par le patois; mais il dit très justement : « notre patois veut tout bonnement qu'on ne l'enterre pas avant qu'il ne soit mort ». La revue accueille toutes les productions en patois : chansons, dictons, daillements, fiawes; elle publie aussi bien des travaux originaux que les œuvres de la littérature populaire et traditionnelle. La transcription n'est pas phonétique, ce qui eût été impossible dans une publication s'adressant au grand public; toutefois elle n'admet pas d'autres fantaisies orthographiques que celles du français : utilisant les graphies déjà familières aux patoisants lorrains (*în* pour l'i nasal, *hh* pour la gutturale sourde analogue au *ch* allemand de Bach, *'h* pour la sonore correspondante), elle permet de se rendre compte d'une façon très suffisante de la prononciation exacte des mots.

La première année finit avec le numéro de septembre 1922; elle comprend 180 pages et se termine par une table.

Tout serait à citer dans cette petite revue intéressante et bien faite. Je mentionnerai seulement un « roman », *le Fanfan et la Gogotte* (A. J. C.), qui témoigne d'une réelle connaissance du parler et de l'âme populaires (2), et que l'on peut donner comme un modèle des travaux de ce genre (patois de Domèvre-en-Haye). Je reparlerai du travail de M. J. Callais sur *Le dialecte lorrain.*

Il me reste à souhaiter longue vie à la jeune revue, qui rend aux dialectologues l'énorme service d'amasser, pendant qu'il en est temps encore, de précieux documents sur les patois si riches et si divers de la Lorraine. Il serait désirable que les villes et les assemblées élues de Lorraine fissent quelque chose pour assurer l'existence — bien aléatoire — de *Nôte Térre Lôrraine*, en qui survit ce qu'il y a de plus profond et de plus original dans l'âme de la région lorraine.

(1) *Nôte Térre Lôrraine, Gazette dés émins don patouès, vient eune fouos tos les mouos.* Premîre énaîye, n° 1 (octobre 1921). Éditeur : M. J. Frécaut, à Liocourt, Moselle.

(2) Le pseudonyme A. J. C. désigne M. l'abbé Chaudeur, curé de Domèvre-en-Haye, dont la mort prématurée est une grande perte pour la philologie lorraine. M. l'abbé Chaudeur connaissait à fond les ressources du patois; son *Fanfan*, dont la langue est très soignée, est un précieux document sur le parler actuel de Domèvre.

Les *Voix Lorraines* (1), dont la publication est quelque peu irrégulière, donnent aussi des textes patois (2).

Il en est de même du *Messager de Lorraine* (3), qui paraît chaque année, depuis 1917, et compte parmi ses collaborateurs les principaux écrivains et artistes lorrains.

Enfin le *Pays Lorrain* continue à publier dans chacun de ses numéros des textes en patois, qui sont particulièrement intéressants et bien choisis.

Meuse. — M. Bohin publie une intéressante chanson en patois meusien : cette chanson, d'un caractère politique, a été composée vers 1815 (4). — La fiauve de M. Daudier, qui reproduit un récit bien connu, est aussi de la région meusienne (5). — J'y ajoute des vers de M. Marot en patois du Bassigny (6).

Patois messin. — Les patois, d'ailleurs assez différents, de la région messine, sont représentés par une littérature plus abondante. La chanson des *Guéchons de Failly* est très amusante (7). M. J... a donné trois échantillons du patois de la Nied (8); M. Jean-Julien raconte l'histoire extraordinaire de deux oculistes et chante la Lorraine en vers patois (9); M. Rousselot, qui écrit très joliment un patois pittoresque et délicat, a publié dans le *Pays Lorrain* deux courts morceaux qui sont deux petits chefs-d'œuvre (10); M. Noirel a rédigé une fiauve (11) en patois de la Seille (environs de Nomeny); M. Xardel a mis en vers patois (Lucy) une affaire d'héritage (12). Je mentionnerai enfin une lettre, sans doute artificielle, en patois de Dieuze (13).

(1) *Les Voix Lorraines, organe de la Mutte.* Metz, 1re année, 4 numéros; 2e année, nos 1, 2 et 5 (corrigez 3).

(2) Jean-qui-Chante, *Chanson satyrique du pays messin* (Voix Lorraines, 1re année, no 2, p. 3).

(3) *Le Messager de Lorraine.* Nancy-Paris-Strasbourg, Berger-Levrault, 1917, in-8 de 52 p.; 1918, 48 p.; 1919, 52 p. — Nancy, Éd. de la Société Erckmann-Chatrian, 1920, 60 p.; 1921, 60 p.

(4) Bohin (J.), *Chanson en patois de la Woëvre* (P L P M 1921, p. 261).

(5) Daudier (Ch.), *A la veillée chez l'oncle Fanfan* (P L P M 1921, p. 532).

(6) Marot (A.), *Lou Renovai* (P L P M 1921, p. 35).

(7) *Les Guéchons de Failly* (Messager de Lorraine, 1918, p. 47-48).

(8) J..., *Nové conte de Puhieux ; Lè mère Minette ; Quant y-at-ce que le boin Dieu è m'ri* (P L P M 1920, p. 422, 506, 565).

(9) Jean-Julien, *Mè Lourraine ; Les dou Oculisses* (Messager de Lorraine, 1920, p. 31, 46).

(10) Rousselot (F.), *C' n'ató-me po tojo! La Prière au Poilu* (P L P M 1921, p. 134, 294).

(11) Noirel (U.), *Lé pouille de lé Bibi don Fanfan Téïeur* (P L P M 1920, p. 132).

(12) Xardel (R.), *Le Legs* (P L P M 1921, p. 341).

(13) Dombray-Schmitt, *Une lettre en patois* (Messager de Lorraine, 1917, p. 44-45).

Vosges. — Les patois des Vosges, qui sont pourtant les plus vivants et les mieux conservés des patois lorrains, ne sont représentés que par de rares textes, d'ailleurs remarquables. M. de Champenay a publié deux récits amusants en patois de Saâles (1); le *Mériège de Groûs Minique*, de M. Mathis, est tout à fait réussi (2). — Dans un article sur Épinal au XIX[e] siècle, M. Perrout cite un fragment de chanson qui date de 1850 environ (3). — Enfin M. Lebrun et M. Marot ont rédigé d'amusantes fables en patois de la région de Neufchâteau (4).

Ce n'est pas au patois que s'intéresse M. Chepfer, mais au français dialectal, à ce français savoureux et pittoresque, qu'ignore le Dictionnaire de l'Académie Française et que tout le monde parle, plus ou moins, sur les bords de la Meuse, de la Meurthe et de la Moselle. Une « saynète lorraine » nous raconte la curieuse et amusante conversation de M. Treillatte, de Nancy, et de M[lle] Dosse, de Pont-sur-Seille (5).

III. ÉTUDES D'ENSEMBLE SUR LES PATOIS LORRAINS

Au V[e] siècle après J.-C., de nombreux territoires de langue romane ont été germanisés : en particulier toute la vallée du Rhin et le nord de la Suisse. Peut-on retrouver actuellement, dans le vocabulaire des parlers germaniques de cette région, des restes des anciens parlers romans? Tel est un des problèmes qu'étudie M. Jud (6). M. Jud examine aussi les mots germaniques empruntés très anciennement aux dialectes romans, en particulier *impfen* (lorrain *emper*, français *enter*), *Kamerz* (lorrain *chambrée*, français *treille*), *Kelter* (lorrain *chauchoir*, français *pressoir*); il établit l'ancienneté de ces mots dans le dialecte lorrain, et montre que c'est surtout de Gaule (et non d'Italie), et en particulier par la grande voie romaine qui, suivant la Moselle, menait à Trèves, que les mots romans sont venus en Allemagne; la trouée

(1) CHAMPENAY (F.-G. DE), *Lo Boche qu'ot d'vènu fô ou bïn erraigi*, *Lis Gelines résucitaies!* (P L P M 1920, p. 26; 1921, p. 190).

(2) MATHIS (E.), *Lo Mériège de Groûs Minique* (P L P M, 1920, p. 181).

(3) PERROUT (R.), Fragment de chanson (P L P M 1920, p. 114).

(4) LEBRUN (H.), *L'Andouille de méneuye; Lè pipe don Marcelin; L'houmme que r'vinret ch'vô; Lo Pileule don Batisse* (P L P M 1921, p. 81, 441, 579; 1920, p. 308).
MAROT (A.), *Lai gaudissereye don père Trente-six Culottes* (P L P M 1920, p. 512).

(5) CHEPFER (G.), *Vous n' m'avez pas rouatée, donc!* (Messager de Lorraine, 1919, p. 44-46).

(6) JUD (J.), *Probleme der altromanischen Wortgeographie* (Zeitschrift für romanische Philologie, t. XXXVIII, p. 1-75, 5 cartes).

de la Meuse a été la grande porte de romanisation des dialectes germaniques.

M. Jud étudie ensuite la question de la répartition géographique des mots latins dans les différentes provinces de l'Empire romain. Il semble bien qu'au v[e] siècle, si les lettrés se comprennent encore sur toute l'étendue de la Romania, le peuple ait déjà ses dialectes. Dès cette époque, le nord de la France (provincia Belgica) constitue une unité au point de vue de la langue et de la civilisation. Toute une série de mots, communs aux dialectes du Nord et de l'Est, sont inconnus aux parlers du reste de la France : *épier* (grenier), *poêle* (fourneau), *traitoir* (entonnoir), *chetoire* (rucher), *écourseul* (tablier), *mouchon* (moineau), *seille* (faucille), *aître* (cimetière), *vaisseau* (cercueil), *chassoire* (mèche de fouet), *rège* (crible), *quatre-pieds, quatre-bras* (lézard), *fouyon* (taupe). Quelle est l'origine de ces mots? M. Jud ne pense pas qu'ils aient été empruntés au latin par les Francs et ramenés par ceux-ci en Gaule. Ils auraient été empruntés au latin par les dialectes gaulois en même temps que par les dialectes germaniques. Un mot latin *theca* désigne dans les langues romanes la *cosse des fèves :* il signifie dans le nord de la France *taie d'oreiller*, et nous retrouvons le même mot avec un sens analogue dans l'ancien haut allemand (*ziahha*) et dans les dialectes celtiques de la Grande-Bretagne. Le centre d'irradiation de la civilisation romaine et des mots latins pour la Grande-Bretagne et pour l'Allemagne aurait donc été le nord de la France : c'est là que le mot *theca* aurait pris un sens particulier.

L'étude de la géographie linguistique au v[e] siècle nous montre donc que l'Allemagne a reçu la civilisation latine, moins par le Danube et par la trouée de Belfort, que par la trouée de la Meuse. Trèves aurait été le centre artistique, civilisateur et linguistique du nord de la Gaule. Son influence se serait étendue à tous les pays du Rhin et à la Grande-Bretagne. Il n'est pas besoin d'insister sur la haute portée de travaux de ce genre, qui exigent à la fois une connaissance approfondie des dialectes allemands et des dialectes romans.

La conférence de M. Callais (1) sur le dialecte lorrain est du plus grand intérêt. M. Callais, dans une première partie, nous montre comment s'est formé le dialecte. Il étudie ensuite sa période littéraire, du XII[e] siècle au XVI[e], et enfin sa période patoise. Bien documentée, cette conférence est le meilleur résumé que nous ayons de l'histoire

(1) CALLAIS (J.), *Le Dialecte Lorrain. Origines. Période littéraire. Patois. Agonie* Conférence faite le 5 avril 1921. La conférence de M. Callais, professeur au lycée de Metz, a paru dans *Nôte Térre Lôrraine* (janvier 1922 à septembre 1922).

du dialecte lorrain — ou, plus précisément, du dialecte messin. Je relève quelques inexactitudes. M. Gilliéron n'a pas négligé les patois de la Lorraine et de l'Alsace désannexées (p. 60) : le point 189 de l'Atlas est La Broque (Schirmeck, Alsace), le point 186 La Poutroye (Alsace). Les patois de la région messine constituaient un groupe peu important dans la région « de la trouée de la Meuse », où les patois sont considérés par M. Gilliéron comme francisés dès une époque ancienne; les points de l'Atlas sont très espacés dans toute cette région. P. 112, la charte de 1212 à laquelle M. Callais fait allusion (Archives de la Moselle, H 1830) n'est peut-être pas messine : c'est un emprunt fait par l'abbé de Villers et son couvent (Villers Bettnach, Moselle, Metz, Vigy) au comte Henri de Deux-Ponts et à sa femme. Le premier document d'archives rédigé sûrement à Metz est, à ma connaissance, le livre des « cences de Notre-Dame as Chanz » de 1216 (Archives dép. de Meurthe-et-Moselle, H 1723).

Je signale une nouvelle édition du recueil de textes patois français de M. Herzog (1). Les patois lorrains occupent vingt pages du volume (p. 12-32). Les textes, dont aucun n'est inédit, sont très divers d'origine et de dates (Mangiennes, Amanvillers, Metz (La Famille ridicule), Montiers-sur-Saux, La Chapelle et Thiaville, La Bresse, Les Granges); les transcriptions sont faites suivant des systèmes différents : la plupart sont médiocres. M. Herzog ne peut en être tenu responsable, pas plus que de la place insuffisante réservée aux patois lorrains, dont son livre ne donne qu'une idée très imparfaite.

Nous croyons devoir signaler ici le livre de M. G. Dottin (2), *La Langue gauloise*. Aucune langue n'offre de tentations plus dangereuses aux amateurs d'étymologie ou de toponomastique. Ils trouveront dans le livre de M. Dottin le peu que l'on sait de la langue de nos ancêtres : il est utile de répéter que tout ce qui ne se trouve pas dans ce livre doit être considéré comme fantaisiste, et négligé.

IV. ÉTUDES PARTICULIÈRES

Monographies de patois lorrains. — Le volume de M. Leclère (3) sur le patois de *Fontoy* comprend une courte grammaire, un vocabulaire

(1) Herzog (E.), *Neufranzösische Dialekttexte*, Mit grammatischer Einleitung und Wörterverzeichnis. Zweite, durchgesehene Auflage. Leipzig, Reisland, 1914, in-8° de XII-76 (Einleitung)-130 p.

(2) Dottin (G.), *La Langue gauloise*. Paris, Klingksieck, 1920, in-8° de XVIII-364 p. *Collection pour l'étude des Antiquités nationales*, II.

(3) Leclère (J.-P.), *Le Patois de Fontoy (Lorraine), suivi de 300 nouvelles à la main*. Metz, « Le Messin », 1914, in-8° de 82 p.

français-patois, suivi d'un vocabulaire patois-français, un choix de contes en patois avec la traduction, en tout trente-neuf pages consacrées au patois proprement dit : les « nouvelles à la main » qui constituent le gros du livre n'ont rien de commun avec le patois. M. Leclère cite et imite le livre de M. Lucien Adam, *Les Patois lorrains*, et fait venir *paume* (épi) du latin *pomum*. Il est nécessaire de dire que le livre de M. Adam n'est pas à imiter. Le plan est défectueux, la critique insuffisante : le volume fourmille d'erreurs. M. Adam a réussi à gâter l'œuvre de certains de ses correspondants (Comparez le texte publié dans *Les Patois lorrains*, p. 399, *La Tôuniotte et la hottée del Diâpe*, avec le manuscrit original déposé à la Bibliothèque de la Ville de Nancy).

Le patois champenois étudié par M. Passy (Cunfin-en-Bassigny, Aube), situé à la limite des patois lorrains et des patois champenois, doit être rattaché au groupe des patois lorrains. Il peut être considéré comme mort; M. Passy nous en donne une courte description phonétique avec un lexique sommaire (1). Il est utile de remarquer, à ce propos, que la limite des patois lorrains ne coïncide pas avec les frontières politiques de la Lorraine : au nord et à l'ouest, tout au moins, elles les dépassent largement.

Phonétique. — M. Meyer-Lübke, à propos de la question du passage du son *ou* au son *u* sur l'étendue entière du domaine gallo-roman, étudie de nombreuses formes lorraines (2).

La prononciation *-âble* de la terminaison française *-able* en français dialectal de la région lorraine est signalée dans la *Revue de phonétique* (3).

Lexiques et dictionnaires. — M. Horning a publié le glossaire des patois de *La Baroche* et de *Belmont*, villages d'Alsace qui parlent un patois lorrain (4). L'auteur a recueilli lui-même les matériaux qui constituent ses lexiques (1904 à 1912). Il cite les noms des sujets

(1) Passy (P.), *Les Restes d'un patois champenois*. Bibliothèque de l'École des Hautes-Études, 230e fasc. (Cinquantenaire de l'École pratique des Hautes-Études), Paris, Champion, 1921, p. 237-251. Il s'agit du patois de Cunfin-en-Bassigny (Aube, Bar-sur-Seine, Essoyes).

(2) Meyer-Lübke (W.), *Zur u-ü Frage* (Zeitschrift für französische Sprache und Literatur, Band XLIV, p. 75-84).

(3) Revue de Phonétique, t. IV, 1er fasc., 1914, p. 80.

(4) Horning (A.), *Glossare der romanischen Mundarten von Zell* (*La Baroche*) *und Schönenberg im Breuschtal* (*Belmont*) *in den Vogesen*. Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie. Heft 65. Halle, Niemeyer, 1916, in-8° de 200 p.

interrogés, qu'il semble avoir choisis avec beaucoup de soin, dans des générations différentes. La notation phonétique est très exacte; il n'était pas essentiel, dans un glossaire, qu'elle tînt compte régulièrement de l'accent. Le dictionnaire de La Baroche est suivi d'un court fragment de chanson patoise. Celui de Belmont est suivi d'une liste de lieux-dits de l'année 1745, avec leur forme actuelle. Les pages 158 à 200 sont occupées par une étude. M. Horning examine d'abord les formes phonétiques des suffixes (p. 163-167), particulièrement intéressantes dans ces patois. Il étudie ensuite les mots intéressants, par ordre alphabétique; ils sont identifiés sommairement, rapprochés de formes analogues dans les patois lorrains, et leur origine est indiquée. Très riche de faits sous un petit volume, ce vocabulaire, qui n'a pas la prétention d'épuiser la question, rendra de grands services aux dialectologues qui ne sont pas familiarisés avec la phonétique et le vocabulaire vosgiens; il offre toutes sortes de rapprochements extrêmement précieux, de sens et de forme, grâce à l'érudition de l'auteur. Le travail de M. Horning fournit donc un choix de documents de tout premier ordre, aussi bien pour la précision de la notation phonétique que par l'exacte détermination de la valeur des mots.

Étymologie. — Un assez grand nombre d'étymologies ont été proposées pour des termes d'origine lorraine. Je signalerai d'abord un mot liégeois, *spinå*, qui se retrouve en néerlandais : *spinaal* (1). C'est tout simplement le nom de la ville d'*Épinal :* le *spina* est du fil d'Épinal, appelé de l'*Épinal.* C'est ainsi qu'on dit : du cachemire, du damas, une pavie, etc. — Le mot *chon* (a. fr. *chaon,* d'où le messin *chawon,* etc.) est un diminutif en *-on* du moyen néerlandais *câde,* croûton de graisse grillée (moyen bas allemand *kâde*); le flamand *kade* existe encore aujourd'hui avec le même sens (2). — Le mot *embêche,* dont le sens est très varié, *outils divers,* surtout *mauvais outils, instrument ou personne plus embarrassante qu'utile,* serait un celtique latinisé en *ambi-bascia* ou *ambi-baxia* (3). Il semble bien qu'une partie au moins des formes très diverses de ce mot doive être rapportée au français *embûche* (Voyez l'article *ambeuhhe* du Dictionnaire des Patois romans de la Moselle de M. Zéliqzon). — M. Nicholson rapporte *dailler* (4), a. fr. *daillier,* au latin **de-avalliare,* faire tomber. Cette étymologie est assez peu

(1) Haust (J.), Romania, t. XLVII, p. 573.
(2) Haust (J.), Romania, t. XLVII, p. 554.
(3) Jud (J.), Romania, t. XLVII, p. 504.
(4) Nicholson (G.-Gr.), *Recherches philologiques romanes.* Paris, Champion, 1921, in-8° de 256 p., p. 191-192.

vraisemblable, et soulève de graves difficultés phonétiques. Il semble bien évident, d'après l'hypothèse de Horning (1), que l'on doive assimiler le lorrain *dailler* (*daillement, daillée, daillot*) à un verbe *dallier*, dont le dictionnaire de Godefroy n'offre qu'un exemple, de Jean de Stavelot, avec le sens de *railler*, mais qui signifie aussi *combattre*, et, d'après Bos, Glossaire de la Langue d'Oïl, *taillader*, *sabrer*, et *converser*, *s'amuser aux petits jeux*. Le Dictionnaire abrégé de Godefroy connaît *daillement*, sorte de jeu de société. Le mot serait apparenté au mot *dague* (*dague* signifie aussi *raillerie* en a. fr.; et *dagonner*, *railler*). L'étymologie traditionnelle, toutefois peu assurée, des deux mots, serait **daculum*, faux dacique, de *Dacus*, Dace.

M. Brocard, dans le B S L B (2), étudie l'origine du nom de la rue du *Tribel*, à Bar-le-Duc; une rue du même nom existe à Saint-Mihiel. M. Brocard, après avoir rappelé, sans conviction, le grec τριβαλλοί, l'a. fr. *triboil*, *tribaylle*, l'allemand *Triebel* ou *Tribel*, propose un mot *triballe* qui désigne un outil de fourreur ou de pelletier pour *triballer* les peaux. Il me paraît difficile qu'une rue ait pris le nom d'un instrument, surtout aussi rare : on n'imagine guère une rue du Rabot ou de la Doloire. Je crois qu'il faut voir dans ce mot le vieux mot *tribar*, ou *tribair* (l'*r* final se serait dissimulé en *l*, cf. *nombril* pour *nomblil*, **umbiliculum*), qui signifie « billot ou bâton qu'on met au cou des porcs pour les empêcher de passer au travers des haies, et d'aller dans les jardins; au cou des chiens de paysans pour les empêcher de chasser (3) ». Le mot possède aussi un sens obscène. S'agit-il de rues à forte pente, ou trop étroites, qu'un *tribair* interdisait aux voitures; ou la rue a-t-elle pris son nom d'une enseigne caractéristique? C'est aux érudits locaux de résoudre cette menue question, dont la solution doit se trouver dans les archives communales.

Le mot *Boche* a été honoré, surtout en Allemagne, de très nombreuses études. Je renvoie, pour le détail de ces études, à un copieux article de M[lle] Richter (4). Jargon, arabe, turc, argot moderne, tout

(1) Horning (A.), Zeitschrift für romanische Philologie, t. XVIII, p. 217.

(2) Année 1920, p. 14.

(3) *Dictionnaire roman-walon-celtique et tudesque*, par un religieux bénédictin de la Congrégation de Saint-Vanne. Bouillon, 1777, in-4°.

(4) Richter (E.), Zeitschrift für französische Sprache und Literatur, t. XLV, p. 121-135. — Voyez aussi, p. 510, une note amusante de M. Behrens.

Je ne signale que les articles les plus importants : Hamm (R.), *Boche und Alboche* (Neuere Sprachen, t. XXIV, p. 4) ; — Kiessmann, *Herkunft und Bedeutung des Wortes « boche »* (Die Grenzboten, t. 75, p. 33) ; — Marcher (E.), *Jan Boch, das Bochespiel und die Boches* (Unterhaltungsblatt zum Magdeburger General-Anzeiger, Dienstag,

y a passé; Mlle Richter énumère **bottia, buttia, bosca, buxus, *busca, balko.* Dans cette impressionnante énumération de vocables empruntés, un peu au hasard, à tous les dictionnaires possibles, et qui n'aboutit à aucune conclusion, je relève les faits suivants :

1° Le mot *boche*, concurremment avec *alboche*, existait avant la guerre dans l'argot parisien (1) et désignait les Allemands (*Dictionnaire argot-français et français-argot* de Delesalle, 1895);

2° Le mot *alboche* était partout connu en Lorraine, avec *almoche*, *albeuche* et *italboche*. Il est également signalé en Suisse française.

Il est nécessaire de remarquer que l'argot, en dépit de nombreuses publications (qui se copient toutes), est très mal connu, et, en dehors de Paris, méprisé et négligé.

Il semble dès lors évident que le mot *alboche* est né là où géographiquement il devait naître, à la limite des deux langues et des deux races, dans des usines où de nombreux ouvriers allemands et français se coudoyaient. Ce n'est pas un mot d'argot parisien, mais un mot d'argot provincial (Lorrain sans doute), que les milieux ouvriers parisiens ont adopté. La naissance de *italboche*, au moment de l'afflux des ouvriers italiens dans le bassin de Briey, est caractéristique.

Le mot a été formé suivant les lois de l'argot. *Alle-boche* a été fait sur *alle-mand*, par changement de suffixe : de même, à l'École polytechnique (2) : cons*crit*, cons*crard* en enfin cons*couère*. Ainsi, pour tranch*ée*, tranch*etouse*, tranch*ecaille*; ké*broque* pour ké*pi*. Je dois noter que l'expression changement de suffixe est absolument impropre : *-touse*, *-broque*, n'ont jamais été des suffixes; ce sont des terminaisons improvisées au hasard et limitées à un ou à quelques mots. *Alleboche*

28 septembre 1915); etc. Un tribunal allemand a été appelé à décider de l'étymologie et de la valeur injurieuse du mot *boche*.

NYROP (Kr.), *Boche* (Politiken, 5 janvier 1915); — TAPPOLET (E.), *Zur Etymologie von boche und alboche* (Schweiger Volkskunde, t. V, fasc. 3-4).

DAUZAT, Romania, t. XLV, p. 125-126; — GISS (E.), *Les Origines du mot « Boche »* [Les Cahiers lorrains, 1re année, n° 5, mai 1922, p. 74 (faux)].

L'erreur générale consiste à étudier avec les procédés de la méthode comparative, essentiellement fondés sur la logique, un mot essentiellement illogique et fantaisiste. Toutes les notions scientifiques de radicaux, de suffixes, de lois phonétiques, de dérivation, sont bousculées à plaisir dans un langage où un mot ne vit (d'une manière toute éphémère) que s'il est drôle, et n'est drôle que s'il est inattendu et bizarre.

(1) Il existait peut-être en Lorraine. Dans le livre de M. BOURCERET, *Sur les routes du Front de Meuse* (Paris, Perrin, 1917), un enfant appelle un lieutenant allemand *sale boche*, à Vic-sur-Seille, en septembre 1902.

(2) COHEN (M.), *Le Langage de l'École polytechnique* (Mémoires de la Société de Linguistique, t. XV, p. 172). Le travail de M. COHEN est un des rares travaux scientifiques qui aient paru sur l'argot.

a été abrégé en *boche* par décapitation de la partie initiale du mot. Ainsi *bus* pour *omnibus*, et, à l'École polytechnique, *binet* (cabinet), *bit* (habit), *bleau* (Fontainebleau); (ta)*bouret*, (salsi)*fis-frits*, (com)*mandant*, (com)*missaire*, (ca)*pitaine*, (corres)*pondent*, (Chap)*tal*, (ar)*tilleur*, (pré)*sident*, (admini)*stration*. L'objection que l'on a faite, qu'il était invraisemblable que le mot *Boche* se réduisit au suffixe, le radical disparaissant complètement, tombe d'elle-même à la vue de ces exemples : il n'est guère de radical dans *fi* pour salsifis ou dans *bleau* pour Fontainebleau. Il s'agit d'un jeu et non d'une formation logique. L'essentiel est que le mot abrégé, pour être viable, ait suffisamment de « corps »; le mot *boche*, avec ses trois sons, constituait, au point de vue phonétique, une bonne injure (une injure doit être brève et bien remplir la bouche). Il n'est pas de doute que cette valeur phonique n'ait été pour beaucoup dans le succès prodigieux du mot.

Études de mots. — M. J. Gilliéron (1), dans son excellent volume sur la généalogie des *Mots qui ont désigné l'abeille*, étudie particulièrement le mot *Mouchette*, qui est le nom de l'abeille dans les patois lorrains (p. 120, Appendice XI, p. 294-297). M. Gilliéron n'a pas connu l'excellent article de M. Pierre Boyé (2), qui contient de nombreuses formes anciennes du nom de l'abeille, de la ruche, de l'essaim, etc. Ces formes, sous la plume des scribes et des notaires, sont naturellement savantes et contradictoires : M. Gilliéron les aurait méprisées. Mais la copieuse étude de M. Boyé lui eût fourni l'explication d'un fait qui ne lui a pas échappé (p. 133-134) : l'existence, à côté des mots populaires qui désignent l'abeille, de termes savants. Les abeilles, au Moyen Age, étaient plus répandues qu'aujourd'hui. Des employés spéciaux, « maîtres des mouchettes », surveillaient de très nombreux ruchers. Il y avait sur les abeilles toute une littérature juridique établissant et précisant le droit d'*abeillage* ou d'*avrillage* (3). De là vient, à côté de la tradition populaire, une tradition littéraire, mais cette littérature est juridique.

D'autres faits ont dû avoir aussi une importance sur la vie des mots qui désignent l'abeille. En 1499, à Sierck, on recueillait 115 livres de

(1) Gilliéron (J.), *Généalogie des mots qui ont désigné l'abeille*, Bibliothèque de l'École des Hautes-Études, 225e fasc. Paris, Champion, 1918, in-8 de 360 p., une carte.

(2) Boyé (P.), *Les Abeilles, la cire et le miel en Lorraine jusqu'à la fin du XVIIIe siècle* (M S A L 1906, p. 1-108).

(3) A corriger dans l'article de M. Boyé sur *aurillage* (les textes manuscrits et imprimés ne distinguent pas l'*u* du *v* jusqu'au xvie siècle); c'est un dérivé d'*aveille* ou d'*avette*.

miel, en 1532, 15 livres et demie. En 1499, la gruerie de Nancy visitait 469 ruches, en 1604, 7 ruches. Il a pu y avoir rupture de la tradition populaire, le nom disparaissant avec l'insecte; le terme savant ou étranger avait plus de chances de triompher d'un mot prononcé rarement et qui n'était plus étroitement lié à son objet.

Dans les textes cités et publiés par M. Boyé coexistent, aux XVe et XVIe siècles, pour désigner l'abeille, *mouches*, *mouchettes* et *mouches à miel; abeille* n'apparaît qu'à la fin du XVIIe siècle. Ces faits n'apportent à la thèse de M. Gilliéron aucune confirmation — et aucun ébranlement. Ils montrent toutefois que les parlers lorrains ont eu très anciennement à leur disposition, pour désigner l'abeille, des termes savants, d'origine livresque.

Il est impossible de résumer la pénétrante étude de M. Gilliéron. Je préciserai seulement deux points :

1° *Mouchette* n'est pas un diminutif de *mouche*, une *petite mouche*, c'est une *mouche-abeille*, une *mouche-ep*, devenue une *mouchette*. Le mot *ep* se rencontre encore dans Jean Le Maire de Belges (cet exemple est resté inconnu de M. Gilliéron) :

> Et, oultre plus, dessus les fleurs doulcettes
> Vont voletant les eps et les mouchettes
> Qui a Platon en son berceau dormant
> Allerent miel en la bouche formant;
> Aussi y est l'aultre Mouche honnorée
> Tant noblement par Virgile pleurée (1).

2° Le mot *mouchette* n'a pu subsister dans les patois lorrains que parce qu'il n'était pas senti comme un diminutif (une abeille serait une « grosse mouche » plutôt qu'une « petite mouche »); en effet, dans les patois lorrains, une *petite mouche* est une *mouchotte* ou une *mouchatte*.

A un compte rendu important de M. Jaberg (2), où les formes lorraines sont considérées tout spécialement, M. Gilliéron a répondu dans sa *Pathologie et Thérapeutique verbale* (3), par les deux chapitres intitulés : *Essette-mouchette* dans l'est du domaine gallo-romain; la diminutivité d'abeille et d'oiseau.

(1) Éd. STECHER, t. III, p. 33.
(2) Romania, t. XLVI, p. 121-135.
(3) GILLIÉRON (J.), *Pathologie et Thérapeutique verbale*. Paris, Champion, 1921, in-8 de 202 p. Coll. linguistique publiée par la Société de Linguistique de Paris, t. XI. Le chapitre sur *essette-mouchette* occupe les p. 28-52; le chapitre sur la diminutivité d'abeille et d'oiseau les p. 53-66 (Voyez aussi p. 108-123).

Enfin M. Gilliéron a publié, dans les *Étymologies des étymologistes et celles du peuple* (Paris, Champion, 1922, in-8 de 67 pages), des Notes complémentaires sur les noms de l' « abeille » (II, p. 21-45).

M. Gilliéron a étudié aussi le mot lorrain *pommette* (1), pomme de terre. Il prouve d'une manière très fine qu'une pommette n'est pas une petite pomme, mais une pomme tout simplement : le suffixe *-ette* avait perdu en lorrain toute valeur diminutive. Mais je ne crois pas qu'en français même *pomme* signifie *pomme de terre* (quoiqu'on commande, dans un restaurant de Paris, une *pomme en l'air*, une *pomme dessert*, ou une *pomme-pomme*); il existe des *pommespurées*, des *biftecksauxpommes*, des *pommesfrites*, des *pommessautées : pomme*, tout simplement, n'a jamais cessé en français de désigner le fruit du pommier; ce n'est que dans l'argot des garçons de restaurant qu'une collision a pu exister entre *pomme* (de terre) et *pomme* (de pommier).

Enfin M. Gilliéron étudie les mots lorrains *hôtel, maison*, au sens de *cuisine* (2). Il croit que, dans l'esprit du paysan lorrain, la *maison* n'est plus une *mansionem*, l'endroit où l'on habite, mais la pièce où se trouve la *maie*.

Les études de M. Gilliéron joignent à une méthode extrêmement stricte une grande audace d'argumentation : elles ont transformé les problèmes que se posait la science des mots. Alors que l'on se contentait de savoir que *panem* avait donné *pain*, M. Gilliéron montre que cette correspondance phonétique, souvent trompeuse, ne présente qu'un intérêt secondaire. Ce qu'il faut étudier, c'est l'histoire même du mot, dans ses rapports avec l'histoire de l'objet. *Abeille* est-il un mot vraiment populaire, que les mères des générations successives ont appris à leurs enfants, dont la tradition orale, d'*apiculam* à *abeille*, n'a jamais été brisée? Est-il un mot dialectal créé par quelque troubadour? Est-il un mot latin écorché par quelque juriste ou quelque traducteur? L'histoire d'*abeille*, sur un point du territoire de la France, est peut-être l'histoire de la transformation phonétique d'*apiculam ;* sur tous les autres points, elle est l'histoire de la disparition de *é*, de *aveille*, de *avette*, l'histoire de la lutte de ces mots entre eux, avec *mouche à miel* et *abeille*, et cette partie jusqu'ici négligée n'est pas la moins importante. M. Gilliéron n'est pas seulement le savant qui a su concevoir (et réaliser) l'Atlas linguistique de la France, et qui a fondé sur cet admirable instrument de travail une méthode d'inves-

(1) *Pathologie et Thérapeutique verbale : Fantasmagorie étymologique : pommette et « pomme de terre », lorrain* (p. 82-123).

(2) *Pathologie et Thérapeutique verbale : Réalités étymologiques : Hôtel, maison = « cuisine »*, p. 124-198.

tigation nouvelle, la géographie linguistique. Il n'est pas seulement le linguiste qui a révélé l'importance, jusqu'ici méconnue, des collisions homonymiques, et de la déchéance phonétique dans l'histoire des mots. Il a rappelé aux philologues, avec Schuchardt, que les mots ne sont pas des choses mortes, mais des réalités vivantes, dans la bouche d'hommes qui pensent et qui réfléchissent : les correspondances scientifiquement et rigoureusement établies sur le papier peuvent se révéler, du point de vue du sujet parlant, comme impossibles et absurdes. M. Gilliéron a assigné à la science du langage des buts nouveaux et grandioses; l'édifice construit si péniblement par les romanistes est sans doute solide, mais il est bien mesquin à côté du palais qui reste à construire; M. Gilliéron a rappelé aux philologues que la matière de leurs études était une matière vivante, et qu'il n'y avait pas de phonétique sans psychologie.

M. P. Barbier (1) a étudié les dérivés du latin *quinque cornua.* Le mot *quincorne,* d'abord appliqué au hanneton, désigne en Lorraine l'escargot, « parce que tous les deux ont des cornes et que tous les deux se trouvent dans la journée collés sur les arbres ». Il me paraît difficile qu'un paysan ait jamais pu confondre un hanneton et un escargot. La question a été mal posée par M. Barbier, qui d'ailleurs n'a eu à sa disposition, pour la Lorraine, que des renseignements très médiocres et très incomplets (*chérigangougne,* que M. Barbier connaît à Metz avec le sens d'escargot, désigne la coccinelle à Pont-à-Mousson). Il n'y a donc pas un rapport entre le nom de l'escargot et le nom du hanneton seulement, mais sans doute entre les noms de toute une série d'insectes. Il ne semble pas douteux qu'un certain nombre de ces appellations n'appartiennent au langage des enfants. M. Zéliqzon (2) signale un certain nombre des noms de l'escargot (*angoune, bistangoune,* etc.) comme enfantins. Ce serait donc dans le parler des enfants qu'aurait évolué un mot (*quinque cornua ?*) signifiant « petite bête avec des cornes », et susceptible de désigner un assez grand nombre d'insectes avec lesquels jouent les enfants : escargot, hanneton, coccinelle, etc.

M. Barbier (3) a étudié quinze noms de poissons cités dans la *Mosella* d'Ausone : *alausa* (alose), *barbus* (barbeau), *capito* (chevène), *gobio* (goujon), *lucius* (a. fr. *luz,* brochet), *perca* (perche), *salmo*

(1) Barbier (P.), *Le latin quinque cornua et ses dérivés* (Revue de Philologie française et de Littérature, t. XXXIV, p. 39-48).

(2) Voyez p. 259.

(3) Barbier (P.), *Les Noms des poissons d'eau douce dans la Mosella d'Ausone* (Revue de Philologie française et de Littérature, t. XXXII, p. 131-137).

(saumon), *silurus* (suisse romande *salu*), *tinca* (tanche), *umbra* (ombre); *fario* (*sario ?*), dont la forme est douteuse, serait un salmonidé; *salar* est peut-être la truite :

Purpureisque salar stellatus tergora guttis;

un dérivé de *redo* aurait donné une forme lorraine *rené* (*capito, capitinem*, chevène, **redinellum*, rené). Nous serions heureux d'avoir des renseignements sur ce nom que Adam (1) traduit par *petite truie*, *Alburnus* serait la vandoise et non l'ablette (mais le *Dictionnaire des Patois romans de la Moselle*, de M. Zéliqzon, donne pour ablette les formes *aubote, aubate ;* l'ablette me paraît, mieux que la vandoise, être le poisson *blanc* par excellence); *mustela* serait la lotte (fr. dialectal *moutelle*). M. Barbier remarque avec raison que pas un de ces mots n'est d'origine germanique; il s'étonne de ne trouver mentionnés ni la carpe, ni la brême (rares toutes deux dans la Meuse), ni le gardon. J'y ajoute le nase (que M. Barbier classe parmi les petits poissons et qui atteint au contraire une taille respectable). Il se peut que la raison soit exclusivement littéraire, et qu'Ausone n'ait pas voulu introduire dans ses vers des noms barbares et dont la quantité était peut-être douteuse.

M[lle] Anne Petel (2) étudie le mot *bricoler ;* c'est une jolie amplification littéraire sur le sens de ce mot. — M. Horning (3) s'occupe du mot *daru*. Le *daru* est un animal fantastique qui se chasse, par les nuits glaciales, avec un sac : la victime attend vainement, le sac entr'ouvert, l'animal que des compères sont censés rabattre. M. Horning ne peut donner aucune étymologie du mot. Il est possible qu'il n'y en ait aucune, et que l'on ait choisi pour un être fantastique une appellation imaginaire. Dans les Ardennes, c'est la *bitarde* que l'on chasse ainsi.

Toponomastique. — Le travail de M. Kaspers (4) se présente comme un complément au travail de M. P. Skok (5). C'est ce qui explique que le titre adopté par M. Kaspers ne corresponde pas au

(1) Adam (L.), *Les Patois lorrains*. Nancy, Grosjean-Maupin, 1881, p. 281.
(2) Petel (A.), *Mon Village ; les heureux : bricoler* (P L P M 1920, p. 251).
(3) Romania, t. XLVI, p. 577.
(4) Kaspers (D[r] W.), *Etymologische Untersuchungen über die mit -ācum, -ānum, -ascum* und *-uscum gebildeten nordfranzösischen Ortsnamen*. Halle, Niemeyer, 1918, in-8 de VIII-344 p.
(5) Skok (D[r] P.), *Die mit den Suffixen -ācum, -ānum, -ascum und -uscum gebildeten südfranzösischen Ortsnamen* (Zeitschrift für romanische Philologie, Beiheft 2. Halle, Niemeyer, 1906).

contenu de l'ouvrage. Les noms de lieux, dans le nord de la France, n'offrent à peu près aucun exemple du suffixe *-anum* (Introd., p. 1); les exemples des suffixes *-uscum* et *-ascum* sont très peu nombreux (23 en tout, Introd., p. 2). Le livre de M. Kaspers se trouve donc, en fait, consacré entièrement à l'étude des noms de lieux composés avec le suffixe *-ăcum.* M. Kaspers a étudié les départements non étudiés par M. Skok (Jura, Doubs, Allier, Loire, Vienne, et tous les départements situés au nord). Cette division arbitraire de la France, fondée sur notre découpure artificielle en départements, est regrettable : il y aurait eu tout intérêt à adopter pour des faits linguistiques une limite linguistique. Je suis étonné aussi que M. Kaspers ait systématiquement négligé les noms français de la Lorraine alors annexée. Il a travaillé sur le *Dictionnaire de la Moselle* (de Bouteiller, 1874) et *de la Meurthe* (Lepage, 1862), et il a soigneusement laissé de côté tous les noms qui n'appartiennent pas au département de Meurthe-et-Moselle. Il y a là un grave manque de méthode. Peut-être M. Kaspers croit-il que Gaudach (Jouy) et Montenacken (Montigny) sont des noms germaniques? Une étude comme celle de M. Kaspers doit porter sur tous les noms de lieux romans de la France du nord (y compris la Lorraine désannexée et une partie de la Belgique, non compris la Bretagne celtique et la Flandre flamingante).

Les documents utilisés par M. Kaspers sont pour la plus grande partie les dictionnaires topographiques. Mais M. Kaspers ne semble pas se douter que ces dictionnaires sont de valeur très inégale. Pour la Meurthe, la Moselle et la Meuse, les dictionnaires, déjà anciens, de Lepage (1862), de de Bouteiller (1874) et de Liénard (1872), sont très incomplets et ne doivent être utilisés qu'avec prudence. Le Dictionnaire des Vosges de M. Marichal n'ayant pas encore paru, et M. Kaspers ayant négligé systématiquement la Lorraine désannexée, on voit que son travail est, au point de vue lorrain, documenté d'une manière très insuffisante. Par exemple, l'article Nancy (p. 272) est ainsi composé : *Nantius; Nanceiacum* 896, *Nanciacum* 1070-1115, Nancy (Meurthe-et-Moselle), Nancy (Seine-et-Marne), Nançay (Cher), Nancé (Mayenne). Les formes *Nanceiacum 896, Nanciacum 1070-1115* sont empruntées au Dictionnaire toponymique de la Meurthe. Ce dictionnaire ne connaît pas une forme *Nanciaco* (sur une monnaie de l'époque mérovingienne) (1). La forme *Nanceiacum 896,* dont la date est d'ailleurs erronée, est une faute de lecture pour *Anceiacum* (2) et n'a

(1) PFISTER (Chr.), *Histoire de Nancy.* Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1902, t. I, p. 18.
(2) ID., ibid,. p. 31.

rien de commun avec Nancy. La forme *Nantianis Curtis 947* a échappé à Lepage et à M. Kaspers (1). On voit avec quelle prudence il faut utiliser dans le détail les documents réunis par M. Kaspers.

Outre les dictionnaires, la seule source que M. Kaspers ait étudiée pour le lorrain est le *Cartulaire de l'abbaye d'Orval* (2). Bruxelles, 1879. C'est un document de second ordre, dont la plus ancienne pièce est de 1029 seulement et qui ne reproduit que des copies du XVIII[e] siècle, tous les originaux de l'abbaye d'Orval ayant disparu. M. Kaspers avait à sa disposition, en ne prenant que la collection bien connue des *Mettensia*, de nombreux documents dont les premiers datent du VIII[e] siècle et qui sont conservés dans des manuscrits de la fin du XII[e] siècle. Le *Trésor des Chartes du Comté de Rethel* (3) n'a pas non plus été dépouillé par M. Kaspers.

Au point de vue des travaux de ses devanciers, la bibliographie de M. Kaspers comprend aussi de graves lacunes. Le volume de M. l'abbé Roland (4) était peut-être en dehors du cadre de l'ouvrage. Mais je ne m'explique pas que M. Kaspers ait négligé les ouvrages de MM. Berthoud et L. Matruchot (5), et de M. Lecler (6).

M. Kaspers s'est posé la question de savoir si le suffixe *-acum* s'attachait exclusivement à des noms de personnes (*Sabinius, Sabiniacum*, propriété de Sabinius) ou s'il ne s'attachait pas quelquefois à des noms communs (*Mons, Montiniacum*, propriété située sur une éminence). M. Kaspers étudie les exemples de M. Skok et conclut que le suffixe *-acum* s'attache exclusivement à des noms de personnes (Introd., p. 3 et suivantes). M. Kaspers ne semble pas connaître les exemples allégués par l'abbé C. G. Roland dans sa *Toponymie Namuroise* (7) : l'abbé Roland fait remarquer que le nom de lieu Montigny est très fréquent, alors que le nom de personne Montanius est très rare (trois inscriptions étrangères à la Gaule). Comment un nom de personne qui semble n'avoir pas existé en Gaule se trouve-t-il partout dans la toponymie gallo-romaine? Cette observation me paraît déci-

(1) PFISTER (Chr.)., ibid., p. 32.

(2) GOFFINET (H.), *Cartulaire de l'abbaye d'Orval*. Bruxelles, 1879.

(3) SAIGE (G.) et LACAILLE (H.), *Trésor des Chartes du Comté de Rethel*. Imprimerie de Monaco, t. I-IV, 1902-1914, in-4. Le dernier volume, *Sceaux*, publié par M. LABANDE, a paru à Paris, Picard, 1914.

(4) ROLAND (Abbé C.-G.), *Toponymie Namuroise* (Annales de la Société archéologique de Namur, t. XXIII, Namur, 1899).

(5) BERTHOUD (L.) et MATRUCHOT (L.), *Étude historique et étymologique des noms de lieux habités du département de la Côte-d'Or*. Semur, Bordot, 1901-1902.

(6) LECLER (E.), *Origine des noms de communes dans le département de la Haute-Marne*. Langres, Imprimerie champenoise, 1908.

(7) P. 408, 439, 444. Voyez n. 4.

sive. M. Kaspers ne tient pas compte davantage des noms de lieux en *-acum* qui ont pour origine des noms de rivières (1).

L'ouvrage de M. Kaspers comprend essentiellement une liste de noms de lieux en *-acum* rangés par ordre alphabétique, suivant les noms de personne qui sont à l'origine. M. Kaspers a dressé trois listes, suivant que le nom de personne était latin, celtique ou germanique. Ces distinctions, d'ailleurs douteuses, ne prouvent rien sur la date de la dénomination : il est vraisemblable qu'au VI[e] siècle les individus portaient, pour des raisons de mode, et sans souci de leur origine, des noms germaniques, celtiques ou romains. Le celtique Nantius (*Nanceiacum*) n'atteste pas pour la ville de Nancy une origine celtique. Il eût été plus simple, dans ce cas, pour les recherches, de fondre tous ces noms en une seule liste et de renoncer à cette tripartition artificielle. A la fin du volume, une table alphabétique des noms de lieux modernes, classés par départements (Meurthe-et-Moselle, p. 325, Meuse, p. 326, Vosges, p. 338), renvoie à ces trois séries. Une table générale de tous les noms de lieux modernes cités eût été indispensable.

M. Kaspers ne semble pas savoir que l'orthographe officielle des noms de lieux n'a que de lointains rapports avec leur prononciation, et qu'il est dangereux de se fonder sur l'orthographe de la Carte d'état-major et du Dictionnaire des postes. Une indication, en passant, sur Xertigny (où *x* se prononce *s*), sur Maxéville (qui se prononce Ma*ché*ville), est partiellement fausse. En ce qui concerne Laxou, la prononciation nancéienne La*ch*ou est une prononciation artificielle : le patois disait *Lahhou* ou *La'hou* (avec un son sourd analogue au *ch* allemand de Ba*ch*, qui se retrouve dans le lorrain *pouhhé*, pourceau, ou avec le son sonore correspondant, *ma'hon*, maison).

En résumé, en ce qui concerne la Lorraine, l'ouvrage de M. Kaspers est nettement en retard sur l'état de la science toponymique, et ne doit être consulté qu'avec défiance. En général, c'est un précieux recueil de formes qu'on perdrait un temps considérable à chercher dans de nombreux documents. Il réunit un grand nombre de noms de lieux français avec leurs formes anciennes, et constitue un instrument de travail indispensable. Toutefois des ouvrages de ce genre sont, dans l'état actuel de la science toponymique, prématurés, faute de base solide.

(1) LONGNON (voyez p. 246, n. 3) cite un certain nombre de noms de lieux en *-acum* formés sur des noms de rivières : Mouzay (la Meuse), Tilly (la Tille), Ligny (la Ligne), Silly (la Sille), Blézy (la Blaise). Il n'admet d'ailleurs que cette exception (p. 76).

Le livre de M. Gröhler (1) est un manuel. Il comprend l'étymologie des noms de lieux français d'origine ligure, ibère, phénicienne, grecque, gauloise et latine. La région lorraine ne possède que des noms d'origine gauloise et latine. Le livre est facile à manier; il est précédé d'une bonne bibliographie et terminé par un index alphabétique. Naturellement un manuel de ce genre, qui se fonde essentiellement sur les dictionnaires topographiques, vaut un peu ce que valent ces dictionnaires. A l'article Nancy, M. Gröhler ajoute à l'article de Lepage la forme *Nanciaco*, mais il reproduit le *Nanceiacum* de *896*, qui est faux (2).

L'ouvrage essentiel à consulter pour l'étude des noms de lieux est celui de Longnon (3). L'on doit remarquer toutefois que ce livre n'est que la rédaction du cours fait par M. Longnon à l'École des Hautes-Études; la date de sa composition est donc très antérieure à la date de la publication. Cette remarque a son importance quand il s'agit d'une science encore jeune et dont le développement est rapide.

Je citerai seulement un article de la *Kölnische Volkszeitung* (4) sur le nom de la *Woèvre*, et un article sur la germanisation des noms romans de la Lorraine et de l'Alsace (5). J'ai déjà eu l'occasion de remarquer combien il est ridicule de transformer *Jouy* en *Gaudach*, *Gaudach* fût-il une excellente forme, inventée par un philologue compétent.

M. van Werveke (6) a consacré une importante étude aux *Verdun* du Luxembourg. Une inscription gallo-romaine découverte à Mensdorf, le 29 janvier 1915, est dédiée *Deo Verauduno et Incionæ*. Il s'agit d'une ville divinisée : *Verdun* signifie, en celtique, la *forteresse par excellence*. Ce *Virodunum* est aujourd'hui *Birden ; Virton, Wirtenberg*, sont aussi d'anciens *Virodunum*, et peut-être aussi *Helperberg* ou *Helperknap*, près de *Buschdorf* (*Bertenborn* au XVIII[e] siècle).

(1) Gröhler (H.), *Ueber Ursprung und Bedeutung der französischen Ortsnamen. I. Teil. Ligurische, Iberische, Phönizische, Griechische, Gallische, Lateinische Namen.* Heidelberg, Winter, 1913, in-8 de XXIV-378 p.

(2) Voyez plus haut, p. 243, et n. 2.

(3) Longnon (A.), *Les Noms de lieux de la France. Leur origine, leur signification, leurs transformations*, publié par P. Marichal et L. Mirot. 1er fasc. *Noms de lieux d'origine phénicienne, grecque, ligure, gauloise et romaine.* Paris, Champion, 1920, in-8 de 178 p. L'ouvrage est en cours de publication.

(4) Cramer (Fr.), *Woher stammt der Name Woëvre* (Kölnische Volkszeitung, Montag, 10 Juli 1916, Morgenausgabe).

(5) Mentz (F.), *Die Ortsnamenverdeutschung in Elsass-Lothringen* (Zeitschrift des allgemeinen deutschen Sprachvereins, t. XXXI. 1).

(6) Van Werveke (N.), *Les « Verdun » du Luxembourg* (M A M 1914-1920, p. 87-112, avec 1 planche).

M. le général Chapel (1) fait dériver la plupart des noms de lieux français de termes guerriers. Il traite militairement, et même cavalièrement, les lois de la phonétique : c'est ainsi que de Julius (Caius Julius Cæsar) il fait venir à la fois *Jouy, Olichamp* (pour *Joulicampus*, par la suppression du *J* initial), et même *Val d'Ajol* (*Val de Joule* ou retranchement de Jules César). *Schirmeck* est composé de *Chir*, synérèse de César, et de *makae* (bas latin, du grec μάχῃ, combat), c'est-à-dire combat de César.

Syntaxe. — L'ouvrage de M. A. Franz (2) comprend essentiellement une étude « de la syntaxe du langage affectif (3) dans les patois lorrains » (p. 1 à 84). Seule cette étude nous intéresse. L'auteur, mobilisé, a mis à profit son séjour forcé en Lorraine pour recueillir ses documents. Il a séjourné à Igney (Meurthe, Sarrebourg) de janvier à mars 1915, à Foulcrey (Meurthe, Sarrebourg) de septembre à décembre 1916, à Baronville (Moselle, Sarreguemines) en septembre 1915, à Moncheux (Moselle, Metz) de mai à septembre 1917, et à Tincry (Meurthe, Château-Salins) de décembre 1917 à mai 1918. Il s'étend sur la difficulté de la recherche des faits de syntaxe : « Il faut beaucoup de patience pour ces observations. Depuis que j'ai appris peu à peu, dans les pauvres petites maisons lorraines, la plupart du temps combles de soldats, à amener les bonnes gens à parler, — avec des trucs de toute espèce, — de telle sorte que leurs phrases vinssent naturellement; à ce travail, j'ai vu que le résultat d'une soirée ne se composait souvent en réalité que de peu d'emplois réellement caractéristiques; depuis ce temps, je sais pourquoi les dialectologues, qui sont eux-mêmes l'exception, ne s'occupent jamais de la syntaxe autant qu'elle le mériterait. Puisse l'emploi de presque tout mon temps libre sur le front de Lorraine ne pas avoir été tout à fait vain » (Préface, p. VI). Ce travail — très délicat — de la réunion des matériaux semble avoir été fait très soigneusement et les documents réunis ont une réelle valeur. L'auteur semble s'être borné, avec raison, au langage affectif, qui a en effet des chances de présenter plus purement les particularités lorraines, étant moins influencé par l'école et les

(1) Chapel (Général), *Sur l'origine guerrière des noms de lieux*, avec un croquis hors texte. Nancy-Paris-Strasbourg, Berger-Levrault, 1920, in-8° de 46 p.

(2) Franz (Dr A.), *Zur galloromanischen Syntax*, Iéna und Leipzig, Gronau, 1920, in-8° de vi-128 p. (Supplementheft X der Zeitschrift für französische Sprache und Literatur).

(3) Sur le langage effectif, voyez Vendryès, *Le Langage*, p. 163 (Sur le volume de Vendryès, voyez p. 254).

livres que le parler ordinaire. L'auteur remarque aussi très justement que les faits de syntaxe ne peuvent être resserrés en des règles aussi étroites que les faits de phonétique et de morphologie, et qu'on doit se borner à dégager des tendances syntactiques. Le langage affectif lorrain en présenterait deux : tendance à la *dissociation psychologique :* une proposition se divise en deux ou plusieurs éléments qui se présentent successivement à la conscience du sujet parlant (type : ma scie, elle ne coupe plus); tendance à la *fixation formelle* (*formalen Erstarrung*) : une liaison de mots habituelle devient indissoluble (type : *tellement qu'*ils avaient couru). Alors que la première tendance est bien nette, la seconde me paraît plus confuse. Elle semble se réduire à l'emploi d'expressions en dehors de leur valeur ordinaire : ce serait une tendance à l' « à peu près ». Ce passage aurait gagné à être éclairé par des exemples plus nombreux.

Il semblerait qu'un plan « psychologique » fût tout désigné pour un ouvrage que M. Franz dit être « psycho-linguistique ». La logique voudrait en effet, puisque M. Franz étudie les « mouvements, de l'âme », qu'il rangeât ses exemples d'après ces mouvements : manières d'exprimer la colère, etc. Malheureusement M. Franz a cru devoir conserver les vieilles distinctions grammaticales, — ici sans objet —, et grouper ses matériaux sous les titres : verbes, articles et pronoms, prépositions, etc. De plus, l'étude, qui devait être psycho-linguistique, tourne à l'étude historique, et M. Franz rapproche, sans grand profit, les patois actuels de documents anciens en patois lorrain. Quelques pages sur les influences de la syntaxe allemande sur la syntaxe lorraine (p. 79-84) auraient dû purement et simplement être supprimées. L'auteur a bien vu (p. 80) qu'il était impossible d'établir une influence de la syntaxe allemande sur la syntaxe lorraine. Les exemples de *lotharingismes* qu'il cite comme des *germanismes* sont très critiquables pour la plupart, et l'on s'étonne d'y trouver des expressions telles que *on attend après vous*, *vous voyez clair assez, je lave mes mains,* que connaît le français dialectal de tout l'est et même du nord de la France; la construction : des *noires cerises* est la construction banale de l'ancien français; la forme est courante jusqu'à l'époque classique; *je m'ai trompé* est une manière de parler populaire qui se rencontre partout en France.

L'ouvrage de M. Franz, malgré sa disposition scolastique, est un ouvrage précieux sur un sujet délicat, encore rarement traité; les matériaux qu'il fournit à la science peuvent être considérés comme définitifs.

Je signalerai un article sur les éléments de l'interrogation en

français, où M. Foulet (1) examine, d'après l'*Atlas linguistique de la France*, les types d'interrogation en usage dans les parlers lorrains.

Le dialecte lorrain et les langues étrangères. — M. Tresch a étudié les éléments français dans le patois luxembourgeois (2). C'est en grande partie par l'intermédiaire des patois lorrains que les mots français ont pénétré dans les parlers germaniques du Luxembourg : il semble bien que *bagasch* représente la prononciation lorraine du mot *bagage ; biser, boeselen,* appartient au vocabulaire des parlers lorrains et wallons. Mais les mots *guiche* et *guenche,* en revanche, présentent une initiale irrégulière dans les dialectes de l'Est et paraissent purement français.

M. Germain de Maidy (3), dans un article sur Sarrebourg, cite de curieux exemples de *Sprachmischung.* A côté du lorrain *nemm,* on dit *natîrlich, was ist das, nonnd'rnvôl,* une autre fois, et *grommpire schwelttiche,* pommes de terre en robe de chambre.

Je mentionne enfin une série d'articles de M. Weill (4) sur le *yidisch* alsacien-lorrain : des mots de yidisch ont pénétré dans les patois germaniques et romans d'Alsace et de Lorraine. *Fāre chābeusse* signifie, à Metz, faire bombance, ou rester court (L. Zéliqzon, *Dictionnaire des patois romans de la Moselle*). L'étude de M. Weill est très complète et très soigneusement faite.

V — LITTÉRATURE ET COUTUMES POPULAIRES

M. Petitjean (5), dans son volume sur le village de Granges (*Le pays vosgien et ses habitants*), a consacré un chapitre entier (VII) aux us et coutumes. Le *quidonnage* est une coutume partout répandue, qui prend ici un caractère assez particulier. Le dimanche qui suit le

(1) Foulet (L.), *Comment ont évolué les formes de l'interrogation* (Romania, t. XLVII, p. 243-348. Pour le lorrain, voyez en particulier p. 341).

(2) Tresch (M.), *Des Éléments français dans le patois luxembourgeois* (Bulletin de l'Association des Professeurs de l'Enseignement supérieur et moyen. Imp. Worré-Mertens, Luxembourg, n° 17, juillet 1921, p. 8-12).

(3) Germain de Maidy (L.), *Sarrebourg vers 1860* (Le Messager de Lorraine, 1919, p. 28-30).

(4) Weill (S.), *Le Yidisch alsacien-lorrain. Recueil de mots et locutions hébræo-araméens employés dans le dialecte des Israélites d'Alsace et de Lorraine* (Revue des Études juives, t. LXX, 1920, p. 180-194, t. LXXI, p. 66-68, 165-189; à suivre).

(5) Petitjean (C.-J., H.-B.-D., G), *Le Pays vosgien et ses habitants. I. Granges.* Imp. Febvre, Saint-Dié, 1908, in-8 de 144 p. Le chapitre VII comprend les p. 55 à 79.

mardi gras, deux garçons grimpent chacun sur un toit, de chaque côté de la place publique, et, à la demande *qui donne?*, énumèrent successivement les noms des jeunes gens et des jeunes filles à marier : je donne Pierre à Marie. Puis chaque cavalier offre le bras à sa *quidonnée;* un bal continue la cérémonie, qui se termine enfin par un repas où l'on mange des beignets spéciaux, les *curveuhhès*. Le *barrage des époux* est aussi une coutume fréquente : quand une jeune fille se marie avec un jeune homme étranger à la localité, on barre la route aux nouveaux époux, à la sortie de l'église, avec un ruban de soie : le marié offre une ou deux pièces d'or. M. Petitjean énumère ensuite toute une série de coutumes qui sont particulièrement bien conservées à Granges : le charivari donné aux veufs qui se remarient; la chèvre blanche que l'on offre à l'aînée d'une famille à l'occasion du mariage de sa cadette; le cheval blanc, sur lequel monte le plus proche voisin d'un mari battu par sa femme, afin d'annoncer la nouvelle à tout le village; les *couâroyes* (réunions d'après-midi); les *loûres* (réunions du soir), que l'on trouble en jetant un *potot,* vieille soupière remplie de toutes sortes de ferrailles; la chasse au *dârou* (1); les *mais* (une branche de cerisier au haut de la cheminée signifie que la fille de la maison se conduit mal). La veille de l'Épiphanie, des gamins circulent dans le bourg pour recueillir de l'argent, en chantant la chanson du *girondé*, qui est très curieuse. Une autre chanson en patois, *les Amours de Batis,* est très intéressante : plutôt que d'épouser une demoiselle paresseuse, Baptiste aime mieux rester garçon : « il travaillerait comme un Lazare et elle dévorerait la maison ». Et il conclut : « Vaut mieux être garçon que torchon » : *Vaut meu éte gohhon que d'éte tochon.* Enfin M. Petitjean donne une liste de proverbes usités à Granges.

Le livre de M. Petitjean est un précieux recueil de documents originaux; il serait à désirer que son exemple fût suivi et que nous eussions un grand nombre de monographies semblables.

1° Littérature populaire

§ 1. **Contes et légendes.** — La forme la plus habituelle du récit populaire est, en Lorraine, la *fiauve.* Nous avons cité déjà, dans les Textes patois (2), un certain nombre de *fiauves :* Daudier (Ch.), *A la veillée chez l'oncle Fanfan ;* Jean-Julien, *Les dou oculisses;* Noirel (U.), *Le pouille de lé Bibi don Fanfan Téïeur;* Champenay (F.-G. de), *Lo*

(1) Voyez p. 242, n. 3.
(2) Voyez p. 230, n. 5, etc.

Boche qu'ot d'vénu fô ou bïn erraigi; Lis Gelines résucitaies !; Mathis (E.), *Lo Mériège de Groûs Minique ;* Lebrun (H.), *L'andouille de méneuye ; Lé pipe don Marcelin ; L'houmme que r'vinret ch'vô ; Lo pileule don Batisse ;* Marot (A.), *Lai gaudissereye don père Trente-six culottes.* J'y joins deux contes de M. Valentin, *Le Loup-garou* (1) et *L'Héritier frustré* (2); et les *Contes de Ruaux* de M. Petitjean (3).

Un article de M. Linel (4), dans le L K, étudie sommairement les mares, et les légendes, qui, en Lorraine, s'y rattachent. L'année 1919 du L K contient un assez grand choix de légendes : M. Maujean (5) nous raconte l'histoire du guetteur de la cathédrale de Metz, qui joue son âme avec le diable, d'abord aux quilles, puis aux dés, et le trompe chaque fois; M. Lerond (6) reproduit la légende du nain qui, chaque nuit, vient battre le blé, et qui disparaît quand on lui a offert des habits; enfin M. Pinck (7) rapporte une histoire d'apparition. Dans le même volume, Mme Pfluetzer énumère une série de croyances populaires (8).

§ 2. **Chants populaires.** — J'ai déjà cité (9) : Bohin (J.), *Chanson en patois de la Woèvre ; Les Guéchons de Failly ;* Perrout (R.), *Fragment de chanson.* M. Pinck, dans son article *Aus der Spinnstube,* a publié une chanson (§ 1). Deux airs, dont les paroles et la musique sont amusantes, ont été recueillis par M. l'abbé Thiriot (10). En conduisant les mariés à l'église, on chante :

J'en enmoinrans ti, d'lè wétenn',
D'lè wétenn, de sti.

L'air d'adieu est celui-ci :

Tant qu'i n'y aurè don vïn dan l'bro,
Je n' m'en ira-me,
Tant qu'i n'y aurè don vïn dan l'bro,
Je n' m'en ira-me fieu d'cheuz vos.

(1) Valentin (J.), *Le Loup-garou* (P L P M 1920, p. 545).
(2) Valentin (J.), *L'Héritier frustré* (P L P M 1921, p. 489).
(3) Petitjean (D.), *Contes de Ruaux* (P L P M 1921, p. 21).
(4) Linel (A.), *Die Maren oder Mertel in Lothringen und ihre Sagen* (L K 1918 p. 83-85).
(5) Maujean (L.), *Der Waechter auf der Kathedrale* (L K 1919, p. 25-26).
(6) Lerond (H.), *Der Dreschlermännlein* (L K 1919, p. 49-50).
(7) Pinck (P.), de Hambach, *Aus der Spinnstube* (L K 1919, p. 109-110).
(8) Pfluetzer (A.), *Abergläubisches aus Lothringen* (L K 1919, p. 96-98).
(9) Voyez p. 230, n. 4, etc.
(10) Thiriot (Abbé), *Hochzeitsbräuche im Metzer Lande* (L K 1919, p. 85-87).

Le *Messager de Lorraine* pour 1918 (1) a reproduit une chanson messine intitulée le *Pont des Morts ;* en 1920 (2), des *Conseils aux filles à marier* de M. G. Sadler, qui a édité *Six chansons lorraines* (3); et, en 1921 (4), une très jolie chanson d'Apremont (Barrois).

Le beau volume de M. Alexandre (5) ne comprend que des chansons d'Alsace.

M. Marot, dans son article de *La Veillée de Noël,* reproduit un fragment de noël (6).

Enfin le *Messager de Lorraine* pour 1918 publie un *Trimazo* de Verneville (7).

Je citerai enfin un article du L K signé R., sur la nécessité de relever les chansons populaires, et sur la manière de s'y prendre (8).

§ 3. **Daillements.** — Nous avons signalé déjà une étude sur l'origine de ce mot (9). Un *daillement* a été publié par M. Marot, dans sa *Veillée de Noël.*

Il est intéressant de remarquer que les *daillements,* si vivants encore en Lorraine, sont une survivance d'un jeu de société qui fut très florissant au Moyen Age. C'est un combat de paroles qui se termine quand l'un des combattants reste court. En voici un exemple tiré de Christine de Pisan :

La Belle. — Je vous vends la passe rose.
L'Amant. — Belle, dire ne vous ose
Comment Amours vers vous me tire;
Si l'apercevez tout sanz dire.

La Belle. — Je vous vens la feuille tremblant.
L'Amant. — Maint faulx amans, par leur semblant,
Font grant mençonge sembler voire,
Si ne doit on mie tout croire (10).

(1) *Le Pont des Morts* (Metz) (Messager de Lorraine, 1918, p. 28).

(2) Sadler (G.), *Conseils aux filles à marier* (Messager de Lorraine, 1920, p. 38-39).

(3) Sadler (G.), *Six chansons lorraines.* Édition Sénart, 20, rue du Dragon, Paris.

(4) Messager de Lorraine, 1921, p. 26.

(5) Alexandre (F.), *Chansons populaires d'Alsace.* Paris-Nancy, Berger-Levrault, 1920, album de 48 p.

(6) Marot (A.), *La Veillée de Noël* (P L P M 1921, p. 545); fragment de noël. p. 546; *Daillement,* p. 547.

(7) Messager de Lorraine, 1918, p. 37.

(8) R., *Die Sammlung der deutschen Volkslieder Lothringens* (L K 1917, p. 43-47).

(9) Voyez p. 235, n. 4.

(10) Christine de Pisan, *Œuvres Poétiques,* publiées par M. Roy. Sociéété des Anciens textes français, t. I, p. 187-205.

Au xve-xvie siècle, le jeu s'est modifié. C'est l'amant qui commence :

Je vous vens la blanche flour,
Damoiselle de bel atour;
Je requiers avoir vostre amour;
Comme celuy qui fort vous ame,
Et qui pour vostre amy se clame (1).

Une forme enfantine du même jeu est le jeu du corbillon : Je vous vends mon corbillon : qu'y met-on? Il serait curieux d'étudier les transformations subies par ce jeu d'origine littéraire dans la bouche des paysans de Lorraine.

2° Coutumes lorraines

M. Lionnais(2) a consacré un volume aux« Fêtes lorraines; *Coutumes provinciales d'avant-guerre*». D'origine meusienne, M. Lionnais nous fait passer une année en Lorraine, et, chemin faisant, nous fait assister aux fêtes qui se succèdent : la bonne année, le roi boit, l'obit de Mardi-Gras, Saudés, les mascarades, les mais, on pend le cramail, la bûle du 14 Juillet, le baptême, la noce, on tend les sabots, la fête du village (préparatifs; le grand jour), les veillées, la veillée de Noël. Un détail curieux nous montre la vitalité de ces coutumes : le feu de la Saint-Jean, qui est certainement une survivance de l'époque celtique, sinon de l'époque préceltique, est devenu le feu du 14 Juillet. Il semble toutefois que les coutumes décrites par M. Lionnais soient en grande partie disparues. Le livre, très bien rédigé, est tout à fait intéressant.

Un article de M. René d'Avril sur la Saint-Nicolas en Lorraine est très joliment écrit et fort bien illustré (3). — C'est aussi la Saint-Nicolas que nous décrit M. Gobron (4).

M. l'abbé Thiriot nous raconte, dans un allemand assez pénible et qui semble avoir beaucoup gêné l'auteur, les coutumes du mariage en pays messin. C'est un ensemble de documents de tout premier ordre (5).

(1) *Recueil de poésies françaises des XVe et XVIe siècles*, par A. de Montaiglon Paris, Jannet, 1856 (Bibliothèque elzévirienne), t. V, p. 204, n. 1.

(2) Lionnais (G.), *Fêtes Lorraines. Coutumes provinciales d'avant-guerre*. Paris, « Revue des Indépendants », 29, rue Bonaparte, 1920, in-16 de 125 p.

(3) René d'Avril, *La Saint-Nicolas en Lorraine* (Messager de Lorraine, 1920, p. 18-23).

(4) Gobron (G.), *La Saint-Nicolas en Lorraine* (P L P M 1920, p. 504).

(5) Voyez p. 251, n. 10.

Enfin M. Welter a étudié la Haye Mijessiotte, à Saint-Quirin (1). Le pèlerinage de Saint-Quirin, qui guérit les humeurs froides, était très fréquenté. Les malades montaient à la Haute Chapelle, priaient, cueillaient au buisson (la Haye Mijessiotte) autant de feuilles qu'ils avaient de plaies, descendaient à la fontaine en priant. Ils trempaient alors les feuilles dans l'eau de la fontaine et les collaient sur leurs plaies. Si la feuille tient, la guérison est assurée; sinon, c'est que l'on n'a pas assez prié et il faut revenir l'année suivante. Le nom même de la Haye Mijessiotte serait l'exclamation *Ei! min Jeses Gott!* Ah! Jésus mon Dieu!

Charles Bruneau.

II — COMPTES RENDUS

J. Vendryès, *Le langage. Introduction linguistique à l'histoire.* Renaissance du Livre. Paris, 1921, in-8 de xxviii-439 pages.

Bien que l'ouvrage de M. Vendryès dépasse le cadre de la *Bibliographie Lorraine*, il nous paraît utile de le signaler à nos lecteurs, en raison de sa valeur et de son intérêt. C'est un exposé remarquable, et par la solidité de l'information et par la netteté des idées, de tous les problèmes que se pose la linguistique contemporaine. Tous ceux qui connaissent l'aridité et la technicité que présentent de nombreux travaux de linguistique trouveront que M. Vendryès n'a pas un petit mérite d'avoir su faire un ouvrage à la fois profond, clair, et à la portée des personnes cultivées et curieuses de cette science. En outre, la lecture en sera très utile pour tous ceux qui se livrent à des études linguistiques et qui, souvent, se laissant absorber par le détail (dont l'importance du reste n'est pas niable), courent le risque de perdre de vue l'intérêt général de leurs recherches. Notamment les amateurs d'étymologie, qui tombent fréquemment dans ce défaut, qui n'est pas sans conséquences, tireront grand profit de la lecture des chapitres consacrés au Vocabulaire : le chapitre II, *Comment les mots changent de sens*, et le chapitre III, *Comment les notions changent de mots*, leur rappelleront ou leur apprendront le véritable sens et les saines méthodes de l'étymologie. D'autre part, les dialectologues comprendront l'intérêt scientifique de leurs propres travaux après avoir lu les remarquables chapitres où M. Vendryès a traité des langues communes et des dialectes.

(1) Welter (T.), *La Haye Mijessiotte à Saint-Quirin* (M A M 1920-1921, p. 59-65).

Il ne m'est pas possible, dans une note si brève, d'essayer même de résumer ce livre, si riche de faits et d'idées. Le seul but qu'elle vise, c'est d'inciter à le lire.

Oscar BLOCH.

HUBER (A.). — *Eine altfranzösische Fassung der Johanneslegende. Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie*, Heft 53. Halle a. S., Niemeyer, 1919, in-8. Le travail de M. Huber occupe les pages 1-32 (Introd.) et 33-199 (texte).

M. A. Huber publie pour la première fois (1) *La vie mon signor Saint Jean evvangeliste* de Thierri de Vaucouleurs. Cette vie de saint Jean, toute légendaire, compte 6668 vers : elle n'est qu'une traduction de récits latins. Il semble (Introd., p. 3) qu'elle soit, pour la Lorraine, l'unique représentant d'une littérature hagiographique qui fut très florissante dans le reste de la France.

La légende a été visiblement traduite pour l'abbaye de Saint-Arnould de Metz (p. 39, v. 257-262) :

Et ie, Tierris de Vaucolour,
A la loenge et a l'onour
De S. J. et del covent
De S. Arnol, ki longuement
M'ont entre aus honor et bien fait,
L'ai del latin en romant trait.

Cette abbaye possédait une dent de saint Jean. L'histoire de cette précieuse relique est longuement contée (v. 6549-6570).

Nostre Signor lors depria (2)
Et son chier deciple (3) apella.
Sains Paciens de lui s'aproche;
Et il mit sa main à sa boche,
S'en traist son dent, qu'ainz ne senti
Nul mal, puez li done et dit :
« Cest mien dent porterais o toi.
De tout le remenant de moi,
Est il on comandement Dei,
Qui m'ait jusque ci bien gardei. »
Sains Paciens en grant amour
Ait pris lou dent son chier signor.

(1) THORMANN (F.), *Thierri de Vaucouleurs' Johannes-Legende*, Darmstadt, Otto, 1892, in-8 de 96 p. (Berner Dissertation 1892), a publié environ cinq cents vers du manuscrit de Berne (vers 4801-5126, 5157-5363 de l'édition Huber) et étudié la langue de ce manuscrit. Il n'a pas connu le manuscrit de Carpentras. Son travail est intéressant à consulter pour la comparaison de la langue des deux manuscrits.

(2) C'est saint Jean qui prie Notre-Seigneur.

(3) Ce disciple est saint Patient.

Grâce à l'obligeance de M. l'abbé Bour, directeur du grand séminaire de Metz, qui a bien voulu me communiquer ses notes sur ce sujet, je puis donner des renseignements précis sur cette curieuse légende (1). C'est en 1049 que l'on trouve mentionnée pour la première fois cette relique : elle figure à la consécration de la basilique par le pape Léon IX. Une charte de 1088 environ, de l'évêque Hermann de Metz, s'exprime ainsi : ...*Cujus in præfato monasterio* [*Sancti Johannis*] *dens habetur et veneratur et confirmatum est inib' auctoritate beati noni Leonis pape*... (2). M. Prost a publié, dans ses *Légendes de Metz*, deux formes postérieures de la légende. Le petit cartulaire de saint Arnould, auquel est empruntée la plus ancienne, n'est pas antérieur au XIIIe siècle (3). Au moment de la visite du cardinal de Lorraine, il y eut ostension de la dent (1607); il en est également question au moment de l'exposition de la Sainte Robe à Trèves en 1655. La dent, qui dès 1552 ne se trouvait plus dans un sépulchrum d'autel, mais dans un reliquaire mobile, a disparu à l'époque de la Révolution (4).

La vie de saint Jehan evangeliste est un curieux exemple de cette littérature cléricale, à laquelle M. Bédier rapporte la naissance des Chansons de Geste.

Thierry de Vaucouleurs n'est pas connu par d'autres ouvrages. Toutefois il semble bien qu'il faille l'identifier avec *Theodoricus de Valle Colorum* (*Valliscolor, Valliscolore*), auteur d'une vie, en vers latins, du pape Urbain IV, né à Troyes, ancien évêque de Verdun (5). Les deux ouvrages sont caractérisés par le même défaut d'invention, la même médiocrité et la même platitude de style. La vie du pape Urbain a été composée entre 1264 et 1279, sans doute en 1265. La légende de saint Jean a pu être rimée vers la même époque. M. Huber l'attribue à la première moitié du XIIIe siècle. Mais les faits de langue sur lesquels il se fonde sont imprécis ou même erronés (M. Huber croit pouvoir faire état du maintien de la déclinaison : mais celle-ci s'est

(1) Voici ce qu'en dit la *Gallia Christiana :* « Incredibilia narrant chronicon episcoporum Metensium, codex mss. Cartusiæ Belnensis, Meurissius in sua historia ecclesia Metensis, aliique chronographi » (Gallia christiana, t. XIII, col. 680).

(2) A S H L 1900, p. 231.

(3) PROST (A.), *Études sur l'histoire de Metz. Les Légendes*. Metz et Paris, Rousseau-Pallez et Aubry, 1865, p. 241 et suiv. Les deux textes qui nous ont conservé la légende sont reproduits p. 477 et p. 480. Sur le petit cartulaire de saint Arnould, voyez p. 84, n. 1.

(4) Voyez encore : A S H L 1893, p. 238; t. XIX, 1907, p. 106, n. 1; t. XX, 1908, p. 26 sqq., et notes; p. 78 sqq., et n. 4.

(5) Voyez l'article de l'*Histoire Littéraire de la France* signé A. D. (Amaury DUVAL), t. XIX, p. 355-359.

maintenue en lorrain jusqu'à la fin du XIIIe siècle, beaucoup plus tardivement qu'en français).

Le dialecte de la légende de saint Jean est naturellement le dialecte lorrain. Toutefois les deux manuscrits présentent à ce point de vue de notables différences : le manuscrit de Berne est nettement lorrain (M. Huber s'abuse en y croyant découvrir une influence picarde); le manuscrit de Carpentras est plus français. Lequel représente le mieux la langue de Thierry de Vaucouleurs? M. Huber ne s'est pas posé la question. Sa description du dialecte (p. 18-32) est assez sommaire et superficielle (1); la localisation reste incertaine. Elle ne peut être établie que sur une étude sérieuse des chartes lorraines.

La publication de M. Huber est sérieusement faite. Le texte est correct et bien établi. Il enrichit la littérature lorraine d'une nouvelle œuvre, qui, à vrai dire, semble plus intéressante pour l'histoire de la langue que pour l'histoire de la littérature.

Charles BRUNEAU.

RITCHIE (R.-L.-G.), *The Buik of Alexander*, volume II, Collection of The Scottish Text Society, W. Blackwood and Sons, Edinburgh and London, 1921, in-8° de CXVII-107-248 p.

Le tome II que nous signalons ici est le premier paru d'une série de quatre volumes consacrée à l'adaptation écossaise d'un roman français qui a eu une très grande vogue au début du XIVe siècle. Le premier volume comprendra *The Forray of Gadderis*, et *Li Fuerre de Gadres* (2), avec la Préface et l'Introduction générale. M. Ritchie a préféré publier tout d'abord la deuxième partie de la traduction écossaise, qui correspond aux *Vœux du Paon*, de Jacques de Longuyon, jusqu'ici inédits. Les *Vœux du Paon*, avec le texte écossais publié en regard, occuperont les IIe, IIIe et IVe volumes : ce dernier comprendra les notes, le glossaire et les appendices.

M. Ritchie étudie et classe tout d'abord les nombreux manuscrits des *Vœux du Paon*. Il décrit trente manuscrits et les classe par familles (M, N, O, P, etc.), et, dans chaque famille, par numéros (N^1, N^2). Cette étude doit être continuée dans le tome III. C'est le texte du manuscrit 12.565 de la Bibliothèque nationale qu'il publie; ce manus-

(1) P. 18, corriger *crollée* (finée : collée); les exemples cités sont en grande partie empruntés au travail de Thormann.

(2) *Li Fuerre de Gadres* a été édité jadis par M. MICHELANT.

crit n'est pas celui qu'a utilisé le poète écossais pour sa traduction; mais il est, de tous les manuscrits connus, celui qui s'en rapproche le plus. Il est d'ailleurs le plus convenable à servir de base à une édition critique. M. Ritchie remarque que les copistes ont tous plus ou moins « arrangé » le texte de Jacques de Longuyon : j'ai constaté par moi-même que certains manuscrits étaient une refonte plutôt qu'une copie des *Vœux du Paon*. Dans ces conditions, M. Ritchie a jugé, avec raison, qu'un « texte composite » avait toutes chances d'être aussi éloigné que possible du texte original. Deux extraits au début du tome II (trois autres suivront dans le tome III) reproduisent diplomatiquement le manuscrit 12.565 (W).

Le tome II, publié par M. Ritchie, contient les vers 1-3810 des *Vœux du Paon*. La pagination est assez spéciale. Le volume commence à la page 107 (les 106 premières pages seront publiées dans le tome I); le texte français et la traduction écossaise qui sont en regard portent le même numéro de page; quand le texte français n'a pas été traduit par le poète écossais, les pages se suivent avec le même chiffre suivi d'un indice (128 a, 128 b, 128 c, etc.). Les vers des *Vœux du Paon* sont numérotés d'après le manuscrit 12.565; quand M. Ritchie a complété une lacune du manuscrit 12.565 à l'aide d'un autre manuscrit, les vers sont numérotés à part (3464 a, 3464 b, 3464 c). Cette disposition, assez compliquée, a permis à M. Ritchie de présenter toujours en regard le texte français et le texte écossais et de donner en même temps le texte intégral du manuscrit 12.565.

L'édition comprend aussi les variantes des autres manuscrits des *Vœux du Paon*. Pour les 500 premiers vers, M. Ritchie a reproduit toutes les variantes sans exception. Il a négligé ensuite les variantes orthographiques et dialectales : l'on peut se faire une idée suffisamment précise, par les 500 premiers vers, de la langue et des particularités d'orthographe des divers manuscrits.

Nous reviendrons sur cet important travail, qui méritait d'être signalé dès son apparition, et dont nous souhaitons le prompt achèvement. Nous souhaitons aussi que M. Ritchie nous apporte quelques renseignements sur Jacques de Longuyon, dont nous ne connaissons guère que le nom. Mais nous devons dès maintenant féliciter M. Ritchie d'avoir réalisé une édition très correcte et très soignée, d'ailleurs luxueusement présentée, d'une œuvre qui avait fait reculer jusqu'ici les travailleurs les plus courageux. Cette belle édition rendra peut-être quelque notoriété à un écrivain lorrain qui eut jadis, le nombre des manuscrits subsistants en fait foi, son heure de célébrité.

Charles Bruneau.

ZÉLIQZON (Léon). — *Dictionnaire des Patois romans de la Moselle, Première partie, A-E.* Strasbourg et Paris, Istra, 1922, in-8 de XVIII-256 p., avec une carte en couleurs. *Publications de la Faculté des Lettres de Strasbourg*, fasc. 10.

Le dictionnaire de M. Zéliqzon, dont ce premier volume représente environ le tiers, est un ouvrage considérable. C'est l'œuvre de la vie entière de M. Zéliqzon, qui a utilisé d'ailleurs tous les travaux antérieurs (1), ainsi que les notes de M. l'abbé Thiriot, de M. Leclère, des dialectologues Brod, Dosdat, et Callais, et enfin de M. le Dr de Westphalen qui, né à Metz, a toujours exercé en Lorraine et a pu réunir de riches documents. La lettre A ne comprend pas moins de 1.180 articles qui occupent 30 pages.

Le dictionnaire de M. Z. ne porte que sur les patois de la Lorraine désannexée, qui se trouvent être sans doute, grâce aux travaux de Horning, This, Brod, Dosdat, Callais, et aux travaux antérieurs de M. Zéliqzon lui-même, les patois les plus étudiés de la France et les mieux connus. M. Z. en a distingué sept variétés; il note aussi les mots de français dialectal usités à Metz et les formes patoises des noms de tous les villages. Une carte en couleurs, très claire, permet de localiser immédiatement un mot ou une forme.

M. Z. a voulu faire une œuvre à la fois scientifique et accessible au grand public. Il a transcrit les mots et les exemples patois dans l'orthographe française corrigée qu'a adoptée la *Société Liégeoise de Littérature Wallonne.* Mais une transcription phonétique entre [] donne la valeur exacte des sons dans les sept groupes de patois distingués par M. Z. Des gravures, quand il est nécessaire, mettent l'objet ou les parties de l'objet sous nos yeux (*ché*, char, p. 124-125).

Les articles de M. Z. sont fort riches. Les mots *Augate, Erbe, Ché, Chaucu* peuvent donner une idée de l'intérêt des exemples heureusement réunis par M. Z. L'on y trouve des proverbes :

Année de lin, année de rien ;
Il y a plus grande écuelle que la sienne qui tombe (de plus riches que lui se sont ruinés);

(1) C'est méconnaître les procédés du travail scientifique que de reprocher à M. ZÉLIQZON, comme on l'a fait (Est Républicain, 13 décembre 1922), d'avoir utilisé les travaux de ses devanciers, et en particulier ceux de M. l'abbé VION. C'était le droit (et le devoir) de M. ZÉLIQZON d'utiliser les manuscrits de M. l'abbé VION; M. ZÉLIQZON a cité l'abbé VION (Introd., p. V-VI) : son attitude a donc été parfaitement correcte.

Des blasons populaires :

Les *Rouges Cornouilles* (de Rozérieulles), les *Corbeaux* de Lagarde, les *Sultans* de Blanche-Église, les *Habits verts* de Bezange ;

Un calendrier populaire :

È lè Sinte Mod'léne
Coye to chéne.
S'èle n'ot m'co bone,
Bèye lè co ène s'méne;

où il faut évidemment rétablir une vieille forme dialectale lorraine, aujourd'hui disparue, *bwéne*, qui assure la rime;

Des croyances populaires :

Quand on appelle quelqu'un crapaud, il reste trois jours sans grandir;

Des remèdes populaires :

Il assure ses bêtes (contre la rage) *avec une clef de saint Hubert* ;

Et jusqu'à des recettes de cuisine.

La Lorraine tout entière revit dans ce dictionnaire qui ne s'adresse pas seulement aux lexicologues, mais à tous ceux qui, de quelque manière que ce soit, s'intéressent à la Lorraine, à son parler, à sa littérature, à son histoire: M. Zéliqzon eût pu justement adopter le titre de Mistral : c'est un véritable *Trésor* de la Lorraine qu'il nous a donné. Nous attendrons la fin de la publication pour rendre compte de cet important ouvrage : nous avons tenu à signaler tout de suite un instrument de travail aussi précieux et aussi essentiel.

Charles Bruneau.

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES

NOMS D'AUTEURS, DE PERSONNES ET DE LIEUX (1)

(1) Les noms d'auteurs sont imprimés en PETITES CAPITALES, les autres noms de personnes en caractères ordinaires; enfin on a employé l'*italique* pour les noms de pays, de villes, de châteaux, d'églises, etc.
Les personnages fictifs ne figurent à l'index que si le titre du roman où ils jouent un rôle contient leur nom.

IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT, NANCY-PARIS-STRASBOURG

ANNALES DE L'EST (1re SÉRIE)

1re à 18e année **(1887 à 1904)**, 18 volumes grand in-8. Chacun à . . . . **12 fr.**
Prix réduit de la collection des 18 volumes . . . . **108 fr.**
La *Table générale des matières des dix premières années* se trouve au tome X, 1896, pages 599 à 640.

ANNALES DE L'EST ET DU NORD (2e SÉRIE)

19e à 23e année **(1905 à 1909)**, 5 volumes grand in-8. Chacun à . . . . **12 fr.**
Prix réduit de la collection des 5 volumes. . . . . **30 fr.**

ANNALES DE L'EST (3e SÉRIE)

24e année, 1910. — Fasc. 1 : **Cultes et Mythes du Pangée,** par Paul Perdrizet. Volume de 103 pages, avec 4 planches . . . . **5 fr.**
— Fasc. 2 : **Le Mécénat du Cardinal Jean de Lorraine (1498-1550),** par Albert Collignon. Volume de 175 pages, avec 1 planche . . . . . . **6 fr.**
— Fasc. 3 : **Bibliographie lorraine (1909-1910).** Volume de 169 pages. **4 fr.**
(Ne se vend plus séparément.)

25e année, 1911. — Fasc. 1 : **Étude littéraire sur les Élégies romaines de Goethe,** par Marcel Blanc. Volume de 97 pages. . . . . **3 fr. 50**
— Fasc. 2 : **Tables alphabétiques et méthodiques** *des « Annales de l'Est » (1897-1904) et des « Annales de l'Est et du Nord » (1905-1909)*, par Robert Parisot. Volume de 75 pages . . . . **3 fr.**
— Fasc. 3 : **Bibliographie lorraine (1910-1911).** Volume de 155 pages. **4 fr.**

26e année, 1912. — Fasc. 1 : **La Lutte pour le français en Lorraine avant 1870.** *Étude sur la propagation de la langue française dans les départements de la Meurthe et de la Moselle,* par Gaston May. Volume de 214 pages, avec une carte . . . . **4 fr. 50**
Cet ouvrage a obtenu en 1913, de l'Académie des Sciences Morales et Politiques, une partie du prix Audiffred.
— Fasc. 2 : **Étude sur la formation et l'emploi des composés nominaux dans le latin archaïque,** par Albert Grenier. Volume de 220 pages . . . . **8 fr.**
— Fasc. 3 : **Bibliographie lorraine (1911-1912).** Volume de 256 pages. **5 fr.**

27e année, 1913. — Fasc. 1 : **L'Esprit public dans le département de la Meurthe, de 1814 à 1816,** par René Perrin. Volume de 123 pages . . **4 fr.**
Cet ouvrage a obtenu en 1914, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, une partie du prix Prost.
— Fasc. 2 : **Bibliographie lorraine (1912-1913).** Volume de 226 pages. **5 fr.**

28e année, 1914. — Fasc. 1 : **Études sur Grillparzer :** *Grillparzer et la Nature. — Grillparzer et l'Amour. — Grillparzer et les Races,* par A. Tibal. Volume de 236 pages . . . . **5 fr.**
— Fasc. 2 : **Byzance et les Turcs seldjoucides dans l'Asie occidentale jusqu'en 1081,** par J. Laurent. Volume de 140 pages, avec une carte . . . . **7 fr.**
Cet ouvrage a obtenu en 1920, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le prix du baron de Jost.

29e et 30e années, 1915-1916. — **Les Cultes égyptiens à Délos, du IIIe au Ier siècle av. J.-C.,** par Pierre Roussel. Volume de 300 pages, avec 3 tableaux hors texte, 3 planches et 16 figures . . . . **10 fr.**

31e année, 1917. — **Paul Hervieu, conteur, moraliste et dramaturge.** *Essai de critique littéraire,* par Edmond Estève. Volume de 152 pages. **5 fr.**

32e et 33e années, 1918-1919. — **L'Alsace et l'Alemanie.** *Origine et place de la tradition germanique dans la civilisation alsacienne (Études de géographie historique),* par J.-M. Tourneur-Aumont. Volume de 235 pages. **10 fr.**
Cet ouvrage a obtenu en 1920, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le prix Courcel, et, de la Société de Géographie de Paris, le prix Alexandre Boutroux.

34e année, 1920. — **Bibliographie lorraine (1913-1919).** *Revue du mouvement intellectuel, artistique et économique de la région.* 1921. Volume de XIV-394 pages. . . . . **15 fr.**

BERGER-LEVRAULT, LIBRAIRES-EDITEURS
NANCY - PARIS - STRASBOURG

ANNALES DE L'EST

PUBLIÉES PAR LA

FACULTÉ DES LETTRES DE NANCY

TROISIÈME SÉRIE

TRENTE-SEPTIÈME ANNÉE — 1923

(Treizième année de la troisième série)

Les *Annales de l'Est*, abandonnant l'ancienne forme de Revue trimestrielle, comprennent, à partir de la troisième série, deux sections distinctes :

1° Une série de fascicules de sujets divers : littérature, philologie, archéologie, histoire, géographie, philosophie. Chaque fascicule, d'étendue variable, forme un ouvrage complet. Ces fascicules paraissent sans périodicité fixe;

2° Des fascicules annuels de *Bibliographie lorraine*, donnant l'analyse critique des principales publications, articles ou livres nouveaux, touchant l'archéologie, l'histoire, les arts, la littérature, la dialectologie, le folklore, la géographie et le mouvement économique de la région.

La *Bibliographie lorraine* a obtenu, en 1912, en 1913 et en 1922, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, une partie du prix Prost.

Elle a été en outre, à deux reprises, honorée d'une souscription par le Conseil général de Meurthe-et-Moselle.

Les divers fascicules se vendent séparément, à des prix variables suivant leur importance.

SOMMAIRE DES ANNÉES 1921 ET 1922 (35e ET 36e ANNÉES)

A. Gain. — **L'École Centrale de la Meurthe à Nancy** [*1er messidor an IV-30 germinal an XII (19 juin 1796-20 avril 1804)*]. Un volume grand in-8 de XI-240 pages . . . . 12 fr.

En préparation :

Bibliographie lorraine, 1922-1923.

IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT, NANCY-PARIS-STRASBOURG

